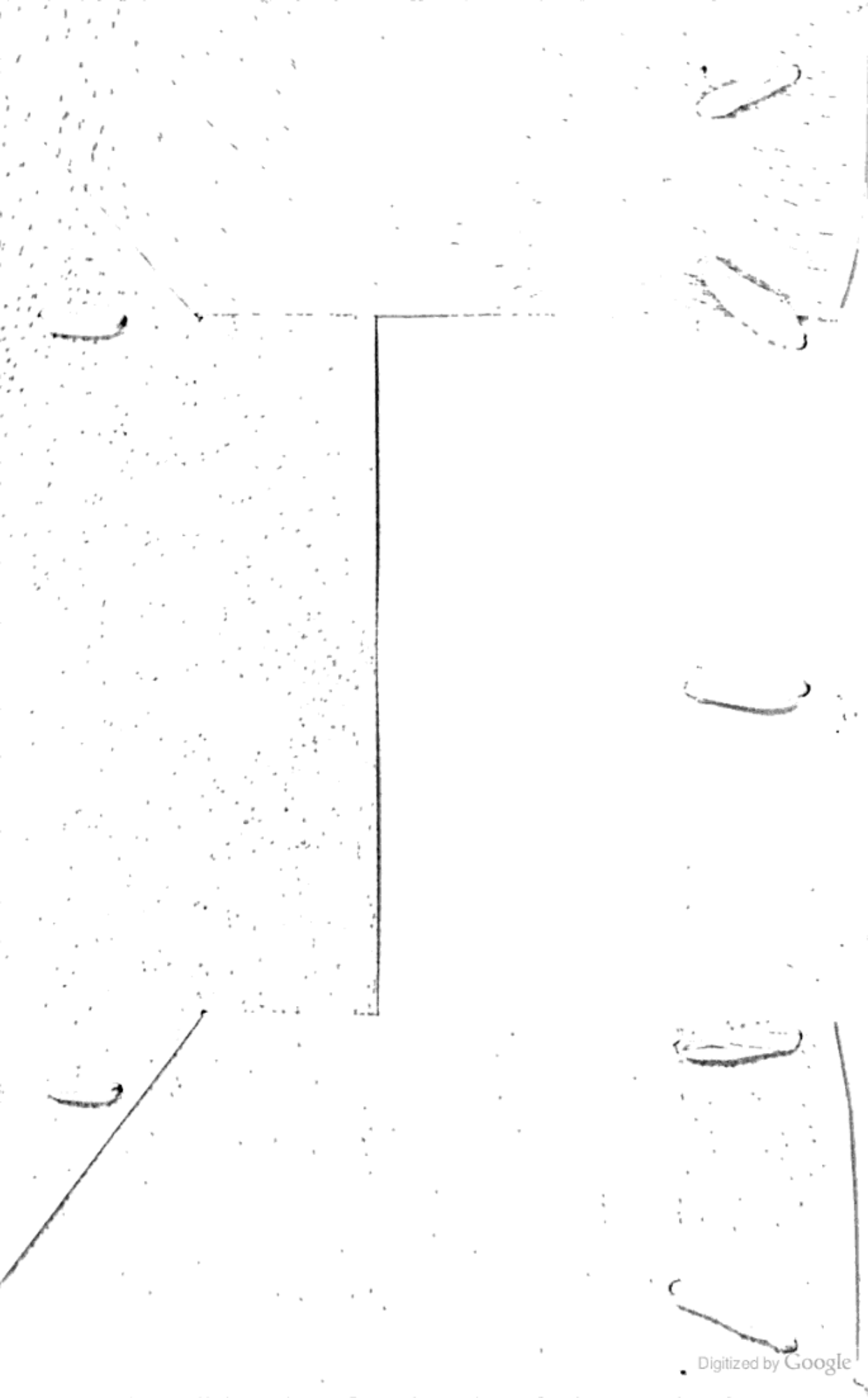
OEUVRES DU SEIGNEUR DE BRANTOME, NOUVELLE ÉDITION. PLUS...

Digitized by Google


Digitized by Google

ŒUVRES
DU SEIGNEUR
DE
BRANTOME,
TOME HUITIEME.

Digitized by Google

Ce Volume contient le DISCOURS SUR LES DUELS, les RODOMONTADES ESPAGNOLES, avec le DISCOURS SUR LES BELLES RETRAITES.

Digitized by Google

ŒUVRES

DU SEIGNEUR

DE

BRANTOME,

NOUVELLE ÉDITION,

Plus correcte que les précédentes.

TOME HUITIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE MESSIRE
PIERRE DE BOURDEILLE,
SEIGNEUR
DE
BRANTOME,

Contenants les Anecdotes de la Cour de France, soubs les Roys Henry II, François II, Henry III, et Henry IV, touchant les Duels.

J'ay entrepris ce discours sur ce que j'ai veu souvent faire cette dispute parmy de grands Capitaines, Seigneurs, braves Cavalliers et vaillants Soldats; sçavoir-mon, si l'on doit pratiquer grandes courtoisies, et en user parmy les duels, combats, camps clos, estaquades et appels? Aucuns les ont fort approuvées, et sont estés d'advis d'en user, d'autres non.

Ceux et les premiers, qui ont mis les camps clos et combats à outrance en leurs plus grandes vogues, sont esté les Danois et Lombards, et qui les premiers leur ont imposé les loix rigoureuses, que autresfois ont estées observées parmy nous autres Chrestiens par trop cruellement,

Digitized by Google

et principalement du temps de Charlemagne, qui mesme en fit des loix, et despuis fort usitées parmy les François et Italiens, plus parmy eux que par autres. Il ne falloit point parler de courtoisie nullement : si non qui entroit en camp clos, falloit se proposer vaincre ou mourir, et sur-tout ne se rendre point ; car le vainqueur du vaincu (par ces loix Lombardes et Danoises,) en disposoit tellement qu'il en vouloit, et bon luy sembloit, comme de le traisner par le camp ainsi qu'il luy eust pleu, de le pendre, de le brusler, de le tenir prisonnier, bref en disposer mieux que d'un esclave; car tel estoit le vaincu du vainqueur. On dit que les Danois et Lombards, sur cette ignominie de traisner par le camp, en prirent leur exemple d'Achilles, lequel, (ainsi que récite Homere,) après qu'il eut vaincu Hector, l'attacha tout mort à la queue de son chariot ou cheval, et le traisna trois fois par le camp en signe de triumphe et de victoire très-noble.

J'ai ouy parler d'un grand, brave et vaillant Seigneur, despuis cinquante ans, qui, entrant ainsi en camp clos, avoit résolu d'en faire tout de mesme de son ennemy, qui n'estoit nullement esgal à luy en force ny prouesse : mais Dieu, tenant le party du foible, ne permit la victoire au vaillant, mais la donna au foible, qui ne la pouvoit tenir de luy, mais de Dieu ; et par ainsi, la volonté du vaillant ne prit feu sur son exécution proposée de victoire.

Il y eut, du temps du feu Roi Henry II, à l'advénement de sa Couronne, un combat à Sedan, entre le Baron des Guerres, et le Seigneur de Fandilles, pour une querelle qui leur survint

Digitized by Google

4, 5, 154

le propre jour que Sadite Majesté fit son entrée à Paris. Le sujet en est fort sale, car il touche la sodomie. Ce Fandilles estoit un jeune Gentil-Homme bravasche et fou, qui suivoit feu Monsieur le Vidasme de Chartres, qui alors estoit à la Cour la gentillesse de toute Chevallerie. Le Baron des Guerres estoit un Seigneur, que le Roy François avoit nourry Page de sa chambre, et qui estoit de Lorraine, ses prédécesseurs estant pourtant sortis de Basque ou de Biard (1): car (comme dit Monsieur de Montluc en son livre) le Roy, Reyne de Scicille, Duc de Lorraine et d'Anjou, aymoit fort les Gascons et Gentils-Hommes de ce Pays là-bas, et s'en servit fort; si-bien qu'il y en eut quelques-uns qui s'y accazerent (2), dont en est sorty despuis d'honnestes gens (*).

Ces deux braves Gentils-Hommes donc, pour vuider leurs querelles, (car par accord ne se pouvoit-elle, d'autant qu'elle touchoit trop au Baron des Guerres et à son honneur,) demanderent le camp au Roi Henry, lequel, par le serment qu'il avoit fait de n'en donner jamais despuis celuy de feu Monsieur de la Chastaigneraye, mon oncle, pour le regret extresme qu'il porta de sa mort, leur refusa tout-à-plat. Ils eurent leur recours à prier Monsieur de Bouillon, pour le leur bailler à Sedan, comme estant Souverain en ses terres, qui leur accorda librement: et au jour assigné, ne faillirent à comparoistre très-bien

(1) Béarn.
(2) Establirent.
(*) *Ainsi que nous avons veu de nostre temps le Seigneur de Rouly Gonty, Basque, brave et vaillant, tenant grand rang en ceste Maison de Lorraine.*

Digitized by Google

accompagnés de leurs parents et amis, parrains et confidants, avec-que toutes ces cérimonies en ce requises, très-bien observées, que les loix anciennes des Duels avoient ordonné. Et entre autres, ledit sieur de Fandilles ne voulut jamais entrer dans le camp, (tant il estoit bravasche et fendant) qu'il n'eust veu un feu allumé et une potence dressée, pour y attacher et brusler son ennemy après sa victoire, tant espéroit-il en avoir bon marché. Mais pourtant la fortune luy changea, et luy rompit son dessein : car il ne surmonta son ennemy ainsi qu'il pensoit : et toutes-fois aussi ne fut-il tant vaincu, qu'il y allast tant du sien qu'on diroit bien. Leur corps estoit couvert. Et pour armes offensives, le Baron des Guerres avoit choisi pour toutes une espée bastarde, qu'il avoit fort bien à la main, pour la leçon que luy en avoit donné un Prestre qui en estoit très-bon maistre : et pourtant Monsieur le Vidasme, qui estoit parrain dudit Fandilles, disputa cette arme, d'autant que, l'article du Duel porte armes visitées parmy Cavalliers et gens d'honneur ; mais il fut respondu, que les Suisses, qui sont si braves gens de guerre, n'en usent point d'autres. Pour fin, feu Monsieur le Vidasme ne passa point plus avant, s'asseurant de la vaillance de son filleul, qui de son costé n'en fit nulle altercation.

Les voilà donc entrez dans le camp, toutes solemnitez et criées faites et requises. De premier abord, Fandilles donna un grand coup de son espée à travers la cuisse dudit Baron, qui luy fit une telle ouverture, à cause de la largeur de l'espée, que le sang en sortit en si grande abondance, qu'il commençoit desja à diminuer de la force du Baron ; qui, en prévoyant son

inconvénient, s'advisa d'aller aux prises et la lutte, y ayant esté très-bien dressé par un petit Prestre Bretton, qui estoit Aumosnier de Monsieur le Cardinal de Lenoncourt, son parent : et ayant aussi-tost porté son homme par terre et le tenant soubs luy, n'ayant ne l'un ne l'autre nulles armes offensives ; car elles leur estoient desemparées des mains pour mieux se servir de la lutte, se terrasser, et porter par terre : par-quoy, le Baron eut recours aux mains et aux poings, dont il en donnoit de très-grands coups à son ennemy, et le plus qu'il pouvoit ; et cependant, cela n'estoit rien, et de tant plus s'alloit-il affoiblissant de sa playe et de son sang qui luy couloit fort toujours. La fortune voulut, que le combat estant en tels termes de suspension, un eschaffaut qui estoit-là tout auprès du camp, vint à se rompre et tumber, où il y avoit force Dames et Damoiselles, Gentils-Hommes, et autres qui s'y estoient mis pour voir le cruel passe-temps ; de sorte que la confusion s'en ensuivit si grande, tant par la cheute dudit eschaffaut, et par les cris, les plaintes, et le mal que se faisoient et enduroient les Damoiselles et Gentils-Hommes, si bien qu'on ne sçavoit à quoy s'amuser, ou de voir la fin du combat, ou aller secourir ces pauvres créatures se blessants, se pressants, et s'estouffants si misérablement les uns les autres. Cependant, sur ce grand esclandre, tintamarre et trouble, y eut quelques-uns des amis et parents du Baron des Guerres, qui, prenant l'occasion à propos, se mirent à crier : *Jettez-luy du sable dans les yeux et la bouche* : ce qu'ils n'eussent osé faire sur la vie, sans cet escandale de cet eschaffaut rompu, d'autant que, par les

loix du camp, cela est fort deffendu, et par le bandon, qui se fait sur la vie de ne rien dire, non pas parler, tousser, cracher, moucher, ny faire aucun signe qui pust porter ou paroistre. Pour fin, le Baron qui n'en pouvoit plus, pour les grands efforts qu'ils faisoit à sa playe, et à en jetter sang, entendit fort bien l'advertissement; et amassant du sable, duquel le camp estoit applany pour favoriser les deux combattants s'il fust esté rabotteux, ne faillist d'en jetter dans les yeux et la bouche de son ennemy; si bien qu'il fut contraint de se rendre, ce disent les partisans du Baron, dont crierent : *Il se rend.* Ceux de Fandilles disent que non; et par ce que le grand bruit et grosse rumeur de cet eschaffaut rompu, et de l'escandale arrivé continuoit toujours, on ne put rien ouyr de ce que dirent les combattants.

Monsieur de Bouillon, comme Juge, ordonna qu'ils fussent séparez, et soudain le Baron se leva, et se mit à faire estancher sa playe et se panser, car il n'en pouvoit plus : et ainsi qu'il vouloit disposer de son ennemy à sa volonté, et luy faire pastir la mesme peine que l'autre lui avoit préparée et assignée, il y eut une très-grande altercation entre les parrains, d'autant que Monsieur le Vidasme, parrain de Fandilles, disoit et affermoit tousjours, qu'il n'avoit jamais ouy la voix de son filleul, ny la parole qu'il se rendist. Le parrain du Baron (il me semble avoir entendu que c'estoit Monsieur de Pavan de Lorraine, brave et vaillant Gentil-Homme) affermoit tousjours le contraire, et vouloit que son filleul triomphast et usast des loix du camp, qu'il avoit acquises justement. Mais Monsieur de Bouillon, prenant advis de soy et d'autres grands Capi-

Digitized by Google

maines, ordonna que les choses n'iroient plus advant, et se contenteroit le Baron de la raison, d'autant qu'il y avoit fort à disputer là-dessus, pour le doubte qu'on avoit de la reddition, qu'on n'avoit pu avoir ouy clairement.

Pour fin, les deux combattants firent très-vaillamment, et le vaincu par emprès ne laissa à se trouver en de bons lieux pour le service du Roy, et mourut honorablement à l'assaut de Caunis, assiégé par Monsieur le Mareschal de Brissac, et y fut remarqué pour avoir monté des premiers à la bresche, et tué au plus haut (*).

J'ay esté possible trop long en ce conte; mais parce qu'il est beau, je n'ay rien voulu oublier, l'ayant ouy conter à feu Monsieur le Vidasme et à d'autres honnestes Gentils-Hommes, partisans tant d'un costé que d'autre. Par ainsi, voyons-nous les misérables et ignominieu-

(*) En 1557, Brantome pourroit bien avoir été mal-informé, puisque Beze, T. 3, p. 169 de son *Hist. Eccl.*, parle d'un *Fendilles*, renommé Capitaine, tué, dit-il, devant Beziers le 24 Octob. 1562. Brantome nomme aussi *des Guerres*, l'un des deux combattants, qui, dans l'*Index Thuani*, a nom *des Aguerres*, (*Aguerra*) et d'*Aguerres* dans la relation de ce duel, réimpr. in-8°. à Sedan l'an 1620. J'ai été long-temps possesseur de cette relation; et comme Brantome rapporte ici le fait beaucoup à l'avantage de *Fendilles*, il y a apparence qu'il ne l'avoit jamais vue. Car j'ai bonne mémoire d'avoir lu, qu'après plusieurs instances de d'Aguerres à Fendilles de lui rendre l'honneur, (celui-ci lui avoit porté la main à la brayette en plein tripot.) Fendilles fut enfin contraint de lui dire en son Gascon : *Ioute le rends de bon cueur*. Sur quoi, dit la relation, Fendilles fut ignominieusement jetté hors du camp par-dessus l'enceinte, comme un sac de bled; et d'Aguerres ramené chez lui en triomphe, à cheval, et au son des trompettes. Ce duel se fit en 1549.

ses peines que les vainqueurs donnoient aux vaincus; car ne faut point doubter, que si la chose ne fust esté un peu doubtueuse en ce combat, que ledit Baron n'eust fait brusler son homme ainsi qu'il avoit raison, aussi que Dieu possible ne voulut pas pour sa querelle injuste.

Messire Ollivier de la Marche, en son vivant gentil Chevalier certes, et fort accomply pour les armes et pour la plume, premier Maistre-d'hostel de l'Archiduc Philippes, Comte de Flandres, raconte en ses *Mémoires* un combat qui fut fait de son temps à Valenciennes devant le bon Duc Philippes, qui est certes plaisant, pour la forme des armes par lesquelles il fut mené, et pour aucunes cérimonies badines qui y furent observées : car autrement, il fut tragicque; car le vaincu fut tué, et pendu. Le sujet estoit fondé sur un privilege que les Empereurs et Comtes de Haynaut donnerent jadis à ladite Ville de Valenciennes, que, quand un homme avoit tué un autre de beau faict, (il use ainsi de ce mot qui n'est point mauvais) qu'est à dire en son corps deffendant, et sans supercherie ny advantage, il pouvoit venir demander sa franchise de Valenciennes, et qu'il vouloit maintenir à l'escu et au baston, qu'il avoit tué fort bien son homme sans advantage, et en homme-de-bien; et sur ce luy estoit accordé sa franchise, et nul ne lui pouvoit rien demander pour cette querelle, si-non qu'on la prist et maintinst à l'escu et au baston, et donnant la Loy de la Ville : ainsi parle-t-il. Advint qu'un Mahuot avoit tué un parent de Jacotin Plouvier, et fut poursuivy ledit Mahuot devant la Loy de Valenciennes, et disoit Jacotin qu'il

avoit tué son parent de guet-à-pens, non pas de beau faict ; et pour ce, le combat fut accordé par ceux de la Ville, et qui estoient Juges, et non le Duc Philippes, pour ne déroger à la Loy, bien qu'il fust leur Souverain, et y fust présent. Il s'y trouva aussi grand peuple : mais sur la vie, il n'osoit dire mot, ni faire un seul bruit ; et celuy qui leur commandoit avoit un baston, et leur crioit : *Gare le ban ;* si qu'un chascun se tenoit coy, craignant la Justice, et la perte de la vie. Le camp clos estoit tout rond, où il n'y avoit qu'une entrée et deux chaires mises l'une devant l'autre, toutes deux couvertes de noir (notez ce point) pour y faire asseoir les combattants attendant l'heure. Cependant avant combattre, fut apporté le livre Messel, sur lequel presterent serment l'un l'autre : cela s'usoit fort anciennement. Ils avoient tous deux semblables habillements de cuir bouilly, cousu sur eux fort estroictement, tant aux corps, bras, que jambes, les testes rases, les pieds nuds, les ongles coupées des mains et des pieds aussi (*) ; cela se faisoit à cause des prises : et m'estonne qu'il ne parle de la barbe ; car la prise y est très-bonne quand elle est fort longue et de grande estoffe, comme de ce temps-là elle se portoit, et aujourd'huy en accommence-t-on à reprendre la coustume. Pour armes deffensives, ils avoient un escu, la pointe dessus et en haut, d'autant

(*) A cet usage fait allusion Rabelais, Epître limin. du 4e. Livre, où parlant de l'état dans lequel, selon Hippocrate, un Médecin doit paroître devant son malade, il dit que ce Médecin doit avoir les ongles rognés, et la barbe rasée, comme s'il avoit à combattre en camp clos.

Digitized by Google

qu'en-bas n'appartenoit qu'aux Nobles à l'y porter; ce qui est à noter. Pour offensives, ils avoient un bon gros baston de meslier d'une mesme mesure. Ce bois est fort dur : aussi les bonnes boulles de parmaille se font à Naples de ce bois. Le baston de la croix de Frere Jehan des Entommeures dans Rabelais, dont il se servoit si bien, estoit de cormier, qui est un bois aussi bien fort et dur. Avant qu'ils s'allassent affronter, ils demanderent trois choses, sucre, cendres, et oincture. Aussi-tost leur furent apportez deux bassins pleins de graisse (quelle cérimonie!) Les Luicteurs de Turquie oignent ainsi le corps de graisse ou d'huile, pour faire mieux glisser les prises. Après leur furent apportez deux bassins de cendres pour oster la graisse de leurs mains, et qu'ils pussent mieux tenir leurs escus et leurs bastons. Voilà pour la seconde cérimonie : et pour la troisiesme, fut mise en la bouche d'un chascun d'eux une portion de sucre, autant à l'un comme à l'autre, (pensez encore qu'elle fut pesée) pour recouvrer et entretenir leur haleine et la salive. Voilà un plaisant mystere! En Turquie, les messagers et laquais usent de ces sucres ainsi en leurs bouches, quand ils vont par pays à faire grande diligence pour pareille raison. Notez aussi que, de chascun trois mets en fut fait essay devant eux, comme l'on fait devant les Roys et Princes (quel essay!). Venant doncques aux mains, pour abréger mon conte, Mahuot amassa du sable dont le camp estoit semé, et en jetta aux yeux et visage de Jacotin, et en mesme instant, luy donna encore un vilain coup de son baston sur le front, dont il en fit playe et sang; mais Jacotin, qui estoit plus puissant

que l'autre, poursuivit si bravement sa battaille, qu'il abbat Mahuot par terre, bouche contre bas, et aussi-tost luy sauta sus, et lui creva les yeux, et puis luy donna un si grand coup de son baston, qu'il l'assomma et le mit soudain hors de la lice, (il use de ce mot, pour dire hors du camp,) et puis fut condamné par les Juges à estre mené au gibet, et là pendu. Ainsi fut ce combat, qu'on verra plus au long écrit dans les *Mémoires* dudit Messire Ollivier.

Nous lisons dans les *Annales de France*, que, du temps du Roy Charles VI, le Seigneur de Carrouges, par Arrest de la Cour de Parlement de Paris, à faute de preuves du crime, combattit en camp clos un Gentil-Homme nommé le Gris, pour l'honneur de sa femme, que ledit le Gris avoit forcée en son absence, lui estant allé outre-mer en Terre-Saincte. La Dame estant venue à l'espectacle du combat, dans un charriot, le Roy l'en fit descendre, l'en jugeant indigne, puisqu'elle estoit criminelle, (grande pitié pourtant!) jusques à la preuve de son innocence, et la fit monter sur un eschaffaut, attendant la misericorde de Dieu, et la faveur des armes, qui fuy furent et à l'un et à l'autre si secourables, que le Sieur de Carrouges vainquit son ennemy, et luy fit le tout confesser; et aussi-tost, le pendre à une potence qui étoit là dressée, et la Dame absoute et fort glorifiée. J'ay veu ce combat représenté dans une vieille tapisserie tendue dans la Chambre du Roy à Bloys, des vieux meubles de léans : et la premiere fois que je l'y vis, le Roy Charles IX, qui estoit fort curieux de toutes choses, la contemploit, et se faisoit expliquer l'histoire. Leurs armes estoient,

Digitized by Google

qu'ils estoient couverts tout le corps, et pour les offensives, avoient des masses, ny plus ny moins que celles que portent les cent Gentil-Hommes qu'on nomme Becs-de-Corbin, et une forte courte espée en façon de grand dague qui couloit le long de la cuisse.

Nous lisons dans les *Histoires Tragiques* de Bandel, que le Seigneur de Mandozze, ayant combattu vaillamment pour l'honneur de la belle Duchesse de Savoye, en fit de mesme au Comte de Pencallier, qui l'avoit accusée malheureusement, et luy fit pastir la peine qu'il avoit préparée à la pauvre Duchesse avant qu'entrer dans le camp : car la potence et le feu y estoient dressez pour l'y mettre, sans sa juste cause, et la bonne espée dudit Mandozze; lequel, ayant fait confesser à son ennemy sa meschanceté, le fit mourir comme il avoit mérité. L'histoire en est très-belle; et peu y en a-t-il semblables à elle.

Il se lit aussi du temps du Roy Louys le Begue, que Ingelgerius, comte de Gastinois, une nuict estant couché avec sa femme, trespassa auprès d'elle, qui ne s'en apperçeut aucunement, jusques au matin qu'elle le trouva tout mort auprès d'elle : c'est à sçavoir si fit aussi-tost appeller tous les Gentils-Hommes, Chevaliers, Dames, et Damoiselles, pour leur monstrer à tous ce piteux espectacle, dont elle en fit un très-grand deuil. Il y eut un Gentil-Homme du lignage du Comte, qui s'appelloit Gontran, qui en accusa la Comtesse, et de la mort, et d'adultere, et qu'elle s'estoit meffaite en mariage envers son mary; et que, pour mieux maintenir, et à son ayse sa vie lubricque elle avoit meurtry son

Digitized by Google

Seigneur. De ce desbat fut adverty le Roy Louys le Begue, qui devant lui fit venir la Comtesse et Gontran; car il aymoit fort le Comte trespassé. Leurs raysons ouyes tant de l'un que de l'autre, et qui ne gissoient gueres bien en preuves apparentes, Gontran jetta son gage contre la Dame ou autre qui voudroit sa querelle soustenir. La Dame faisoit serment solemnel, que l'accusation estoit fausse. Messire Gontran, ne se contentant de cela, offrit en champ de battaille contre tout homme son dire soustenir et prouver par son corps, qu'ainsi estoit. Si fut la matiere assez longuement desbattue des Barons par plusieurs raisons alléguées d'un costé et d'autre : mais enfin fut déclaré, (eu esgard à la coustume observée en France) puisque l'accusateur vouloit par battaille prouver son dire et jetter son gage, que la Dame se devoit pareillement deffendre par un champion qui le combat pour elle entreprist. De cette sentence ladite Dame fut fort estonnée; laquelle, regardant beaucoup de ses parents, amis, et Gentils-Hommes de la maison piteusement, n'en trouva aucun qui s'offrist, non qu'ils doubtassent de sa juste querelle, mais ils redoubtoient de la vaillance et force dudit Gontran : mauvais et poltrons parents estoient. Par cas, se trouva en cette assemblée Ingelgerius, comte d'Anjou, jeune Prince, qui n'avoit encore atteint seize ans, lequel ladite Comtesse avoit tenu sur les saincts fonts de Baptesme, et luy avoit donné le nom propre de son mary, et par ainsi estoit son filleul. Luy, voyant sa marrine à si mauvais point réduicte, il vint se présenter pour la deffendre, et se jetter à genoux devant le Roy pour ac-

Digitized by Google

cepter le combat et gage de Gontran pour la querelle de sa marrine : (quelle bonté de filleul, et à propos et quelle vertu de baptesme !) et aussi-tost contrejetta son gage à Gontran, qui le recueillit et le prit ; car telle estoit la coustume, que celuy qui appelloit, jettoit un gand pour gage, et l'appellé le levoit, et si quelquesfois tous deux bailloient le gage, et s'appelloit gage de battaille ; (comme devant le Roy Charles V firent Jehan de Guistelles de Haynaut, et Pierre de Bournezel, qui leva le gage jetté par l'autre.) Le Roy en voulut divertir ledit comte Ingelgerius tout ce qu'il put, en luy usant de ces propres mots dits en l'histoire : *Mon fils, jeunesse et peu d'advis, font aucunes fois à ceux, dedans lesquels se logent, entreprendre si hautes choses, que puis après ils succombent soubs le faix. Pour ce, pensez-y, et que vous estes un peu trop jeune pour combattre un tel Chevalier comme Gontran. D'autre part, vous commencez vos premieres armes par un champ de battaille mortelle. Et pourtant, mon fils, pensez mieux à vos affaires.* Nonobstant cette belle remonstrance, le petit Comte tout courageux persista en son dire et sa résolution, dont toute la Cour avoit grand pitié de lui ; disant, que c'estoit grand dommage d'envoyer un tel et si bel enfant à la boucherie, et à la mort. Qui fut bien-ayse d'autre part ? Ce fut la Comtesse sa marrine, qui l'en remercia et festoya grandement, luy remonstrant le fort de son accusation, et de combattre hardiment ; car c'estoit sur une vraye vérité et bon sujet. Lendemain au matin à heure de dix heures, la battaille fut assignée. Le Comte, ayant salué et

Digitized by Google

pris congé de sa marrine, et ayant ouy sa Messe, se recommandant à Dieu, et ses aumosnes et offertes distribuées, et s'estant garni du victorieux signe de la Croix, monta à cheval, et entra dans le champ de battaille, où il trouva son ennemy Gontran tout prest de l'assaillir. La Dame comtesse de Gastinois fut mandée, et furent les serments accoustumez pris d'un costé et d'autre; puis les deux champions s'entrecoururent fort rudement. Gontran atteignit le jeune Comte sur son escu, si qu'il le fauça tout outre : et le Comte le frappa si impétueusement, que ny escu, ni harnois, ne le purent empescher qu'il ne luy passast la lance tout au travers du corps, et l'abbattit de son cheval par terre. Lors le Comte descendit, et luy coupa la teste, laquelle il présenta au Roy, qui l'accepta de bon cœur, et en fut très-joyeux, comme s'il luy eust fait présent d'une cité. La Comtesse fut soudain mise en pleine délivrance, laquelle humblement remercia le Roy, et puis vint devant tout le monde baiser et accoler de bon cœur son filleul, auquel le lendemain, en récompense du très-agréable service qu'il luy avoit fait, luy donna, par la volonté du Roy, la Seigneurie de Chasteau-Landon, et plusieurs beaux fiefs et Chastellenies en Gastinois, desquelles ledit Comte dès-lors en fit au Roy hommage : et elle vesquit religieusement en jeusnes, prieres, aumosnes et œuvres vertueuses le reste de ses jours (*).

(*) *C'est à sçavoir, si, premièrement, ou après, elle ne lui fit quelque petite courtoisie de son corps, pour telle obligation de vie et d'honneur, qui ne se pouvoit récompenser si bien par cette donation de son bien, comme par un honneste*

De cette histoire, bien que l'aye abrégée le plus que j'ay pu, se peut recueillir et noter l'usance antique qu'il y avoit en France de ces combats et jettements de gages, et comment les Chevaliers y estoient reçeus quand ils vouloient accuser ou deffendre par battailles de leurs corps, et mesme pour la deffense de l'honneur et de la vie des Dames : et croy (comme j'ay ouy dire à de gallants hommes, et que j'en ay veu l'institution qui le porte ainsi,) cette coustume avoir estée venue et introduicte par le Roy Artus de la Grande-Bretagne, lequel lorsqu'il fonda l'Ordre des Chevaliers de la Table ronde, parmy leurs plus belles Institutions et Ordonnances, ils estoient tenus et estroictement liés de combattre pour les Dames, et soustenir leurs vies, biens et honneurs, ainsi que nous en voyons une infinité d'exemples dans nos vieux Romans, entre lesquels le plus beau, si me semble, c'est de ce brave Renaud de Montauban, lors qu'arrivant en Escosse (*), y envoyé par l'Empereur Charlemaigne, pour querir secours, il délivra de mort et de feu la belle Genievre, qui s'en alloit du tout perdue, et fit porter à son meschant accusateur la peine qu'il vouloit faire sentir à cette belle créature. Car de miséricorde, il n'en

amour et belle charité de sa chair. Et quel mal pour cela! Le refus en fust esté par trop ingrat (1).

(1) Réflexion digne de Brantome, qui aime mieux gâter un récit grave et sérieux, que de perdre une mauvaise plaisanterie, incomparablement plus convenable à ses *Dames galantes*, qu'à ce *discours sur les Duels*.

(*) *A Saint-André : j'ay veu la place.*

falloit

falloit point parler; il falloit ou mourir sur le coup, ou se rendre : et estant rendu, la condition en estoit encore pire que la mort; car l'ignominie en estoit plus grande : et outre, le vainqueur en pouvoit disposer comme luy plaisoit, ou le tuer, ou le tenir prisonnier, ou s'en servir d'esclave, ou le louer, ou le vendre, engager, ou donner.

Ainsi que j'en ay discouru dans le chapitre de la Reyne Jehanne de Naples, et que le vénérable Docteur Paris de Puteo, qui a gentiment escrit des duels (*) traitte que cette belle et généreuse Reyne tenant un jour, entre ses plus grandes festes et magnificences, le bal ouvert dans la grande salle de son Chasteau de Gayette, elle prit pour la mener danser le Seigneur Galeazzo de Mantoue, Gentil-Homme fort accomply de ces temps, et la danse finie, il luy fit une grande révérence, le genouil en terre, et la remerciant très-humblement de l'honneur qu'elle luy avoit fait, ne sçachant en quoy le recognoistre par un autre service condigne, luy fit vœu d'aller errant qui çà, qui là, parmy le monde, et tenter tous hazards et faits chevalleureux, à toutes heures et rencontres de Chevalliers errants, jusques à ce qu'il auroit vaincu et conquis par armes deux vaillants Chevalliers, et les luy eust amenez à ses pieds, pour luy en faire présent, et d'en

(*) *De Duello et Re Militari.* Ce Livre, traduit en Italien, a été imprimé à Venise. Voyez Jean Nevisan, L. I. n°. 87 de sa *Fosest Nupl.* selon Draudius, T. I. p. 865, le Livre de *Re Militari* de *Paris de Puteo*, se trouve T. 16. f. 386 du *Tractatus Tractatuum*; mais sous la Lettre D, le même *Paris de Puteo* n'est point nommé parmi les Auteurs qui ont écrit des *Duels*.

Digitized by Google

disposer comme bon luy sembleroit. Telles courtoisies se rendoient le temps passé parmy les Chevalliers envers les Dames, selon l'usance des Chevalliers errants. La fortune fut si grande pour ce Gentil-Homme, que, dans l'an, il fit et s'hazarda tant, qu'il conquit en la Bourgongne, et en Bretaigne, et Angleterre, sa proye, et accomplit son vœu envers la Reyne, et amena ses prisonniers. Mais elle, très-gentille, bonne, et très-courtoise, aussi estoit elle pour lors la plus belle Princesse du monde, et la meilleure, et estoit-elle aussi sortie du noble Sang de France, ne voulut envers eux user d'aucun privilege cruel pratiqué de ces temps envers eux, pour les retenir en ville et serve condition comme esclaves; mais les reçeut très-humainement, leur fit une très-bonne chere, leur donna congé et liberté tout ensemble, les renvoya avec quelques présents encore, et s'en allerent ainsi très-contents d'avec elle, grand mercy à sa bonté, beauté, et générosité; car elle en pouvoit faire comme il luy eust pleu. J'en fais ce conte mieux en sa vie (*). Voilà pourquoy ce Docteur Paris a raison de louer ce trait, et desapprouver celui des Chanoines de Sainct Pierre de Rome. Sur ce ledit vénérable Docteur Paris de Puteo se met à exalter (comme de raison) cette généreuse Reyne, pour ce beau trait, en déprimant et mes-louant fort celuy que firent lesdits Chanoines de Saint-Pierrre de Rome à l'endroit d'un pauvre diable de Chevallier, lequel ayant esté vaincu par un autre qui l'avoit voué pour pénitence, et donné ausdits Messieurs les

(*) *Dans le Tome II, Discours VIII, Article I, pages* 502 *et suiv.*

Digitized by Google

Chanoines, l'accepterent de très-bon cœur, sans lui faire aucune grace ny courtoisie libre, ains le menerent et le contraignirent là, qu'il pouvoit aysément et librement se pourmener dans l'Eglise comme bon luy eust pleu, et de se présenter devant la porte, et d'adviser le monde de-là en hors, mais l'outrepasser d'un pas seul, non, tant il estoit encore plus misérable, et le garderent ainsi long-temps en cet estat misérable, certes, pire que la mort. Voilà pourquoy le vénérable Docteur a raison d'exalter ladite Reyne Jehanne, et déprimer Messieurs lesdits Chanoines.

Bref selon les loix Lombardes, et anciennes coustumes, les conditions des vaincus estoient fort viles, sordides, et fort misérables. Si y en a-t-il eu pourtant de nos temps ou de nos peres, de ces combattants à outrance, et vainqueurs, qui ont estez modestes, et qui en leurs victoires ont addoucy les rigueurs de leurs loix et dispositions de droits.

Il se fit un gentil combat au siege de Florence, ordonné par ce grand Capitaine le Prince d'Orange, (Paulo Jovio en fait le conte, mais non si gentiment comme je l'ay leu dans un livre Espaignol, et ouy raconter dans Florence autrefois.) Le siege y estant doncques, comme chascun sçait plus par leur divisions, partialitez, que autres choses, il y eut un combat représenté par quatre jeunes hommes Florentins : les deux estoient dans la Ville assiégés, et les deux autres assiégeants hors la Ville, ainsi que coustumiérement se voit en guerres civiles. Ceux de la Ville furent ceux qui, de gayeté de cœur, ou d'animosité, ou despit, envoyerent le cartel au camp du Prince d'Orange, et luy demander le

combat contre deux autres de leurs concitoyens qui estoient en son armée. Soudain ils furent pris au mot par autres deux vaillants jeunes hommes de la Ville, qui estoient hors pourtant; dont ce combat fut accordé et assigné, par ledit Prince, au lendemain, avec toutes seuretez et belles paroles données. Estant donc tous quatre entrez dans l'estaquade ou le camp, qui estoit environné d'une grosse corde que les Lanquenets gardoient, environnez tout autour avec leurs picques, les solemnitez et cérimonies y requises bien observées, n'ayant nulles armes deffensives, tous en pourpoint, si non offensives; qui estoient *Espadas muy affiladas y agudas* (*). Il pleut ainsi à la fortune de Mars de leur vouloir estre esgalle à l'un et à l'autre party; car un de ceux de dedans fut vainqueur, et l'autre vaincu; et de mesme ceux de dehors. Après avoir chascun fort et très-vaillamment combattu, et d'un hardy courage, sans oublier rien du devoir de hardys combattants, dont entre autres, il y en eut un de ceux de dedans qui vint à estre blessé à la mort, et rendant force sang, qui le débilitoit beaucoup. Celuy de dehors luy dit alors qu'il se rendist. L'autre, n'en pouvant plus, et abhorrant ce mot pourtant de se rendre à son ennemy, luy respondit seulement et advisement, pour mieux garantir son honneur : *Je me rends à Monsieur le Prince.* Soudain son ennemy luy replique : *Il n'y a point icy autre Prince que moy, et je n'y cognois point dans ce camp aucun que moy : et faut que tu le croyes, et qu'il n'y a nulle grandeur et authorité icy que mon espée. Par-quoy,*

(*) C.-à-d. *Espées bien affilées et aiguës.*

Digitized by Google

rends-toy à moy et non à d'autre. Sur ces paroles, l'autre tombant en terre, donna signal qu'il estoit vaincu, non par faute de courage, mais par desastre de la guerre. Toutes-fois l'ennemy fut honneste, et se sépara ainsi la victoire esgalle en perte et en bien.

Telle brave response firent ces deux braves cousins Espaignols (desquels j'en parle ailleurs) à Scipion l'Affricain en Espaigne, lesquels tous deux contendants à une mesme Seigneurie, que tous deux disoient leur appartenir, concerterent ensemble de la debattre par les armes, et entrer en camp. Et ainsi que Scipion (tout courtois et bon qu'il estoit) leur pensa remonstrer, qu'estant si proches, il valloit mieux s'en remettre à des arbitres et juges, sans en venir-là : *Non, non,* (luy respondirent-ils) *en cela nous ne voulons recognoistre autres Dieux, ny autres Juges que le Dieu Mars, et nos espées.*

Or, d'autant que ce combat de ces Florantins est signalé, j'ay bien voulu mettre leurs noms, tant des vaincus, que des vainqueurs ; car et les uns, et les autres, sont dignes à louer. De ceux de dedans, l'un se nommoit Dante Castellan (*), et contre luy combattoit, par ceux de dehors, Bertinello Ballandin, qui combattoient d'un costé du camp : de l'autre costé combattoit le compaignon de Dante, du dedans, Ludovico Martelly, contre son adversaire Juan Bombin. Pour fin, Dante vainquit Bertinello ; et sans disposer en rigueur de sa personne, le laissa-là, et s'alla asseoir, ne luy estant loisible d'ayder à

(*) *Dante*, abrégé de *Durante*, comme s'appelloit le Poëte *Dante* en son nom de baptême.

son compaignon (ce qui est à noter) il s'assit fort bien pour voir le jeu, et pour se reposer. Cependant le Prince (par la permission du vainqueur) fit jetter hors du camp le jeune homme Bertinello, et commanda le faire panser. Ludovico Martelly combattit Juan Bombin, lequel il mit à tel poinct, qu'il luy tint le propos que j'ay dit de se rendre: mais Bombin, faisant sa response précédente, fut vaincu, et pourtant gracieusement traitté de son victorieux, sans le faire passer soubs les loix rigoureuses des Lombards, pour ces duels. Ce combat fut beau et gallant, et qui le voudra considérer sur aucunes partialitez n'en fera pas mal son profit.

Lorsque Monsieur de Nemours, Gaston de Fays, Lieutenant de Roy en Italie, estoit à Ferrare, il y eut deux braves et gallants Capitaines Espaignols, lesquels, par le grand renom de la valeur, grandeur, et gentillesse, prudhommie et vertu, qu'ils avoient senty de ce brave Prince, ayant une grande querelle ensemble, s'adviserent et s'accorderent de lui demander le camp: ce qu'il leur accorda fort librement et courtoisement, pour le grand honneur qui luy en redondoit; l'ayant préféré aux Espaignols à luy grands adversaires, et à force Potentats d'Italie, voire à leur Roy Ferdinand. Le jour estant assigné, les deux combattans ne faillirent à y comparoir avecque leurs parents et amis, parrains, confidants, et toutes solemnitez faites. Madame la Duchesse de Ferrare s'y voulut trouver, laquelle pour lors estoit des plus belles et accomplies Princesse de la Chrestienté, fust pour le corps, que pour l'esprit, qui parloit fort belles langues. Aussi Monsieur de Nemours, pour sa perfection,

Digitized by Google

en estoit espris un peu beaucoup, et en portoit ses couleurs gris et noir, comme dit le conte, et une faveur qu'il avoit sur soy le jour de la bataille de Ravanne. Le combat ayant esté donc entrepris et vaillamment exécuté, l'un des deux combattans vint à estre si fort blessé, que le sang luy coulant en grande abondance, luy vint à faillir, et pour ce tumber en terre. Son ennemy le pressa aussi-tost de se rendre, l'espée à la gorge. Sur-quoy Madame la Duchesse, qui estoit aussi bonne et courtoise, comme belle et vertueuse, touchée de pitié, pria à joinctes mains Monsieur de Nemours, qu'il fist despartir le combat, et que l'autre ne poursuivist point son ennemy jusques à la mort. Mais Monsieur de Nemours lui respondit à cela : *Madame vous ne doubtez point combien je vous suis serviteur, et qu'il n'y a chose au monde que je ne voulusse faire pour vous rendre marque très-assurée de ma volonté : mais en cecy, je n'y puis rien, et ne puis nullement offenser la loy du combat, ny honnestement prier le vainqueur contre la raison, ny luy oster ce qui est sien par hazard de la vie.* Toutes-fois ce faict se termina par une gentille invention ; car son parrain s'advança, et dit : *Segnor Azevedo*, (car ainsi s'appelloit l'un des combattants, et l'autre le Capitaine Saincte-Croix) *je connois bien au cœur du Capitaine Saincte-Croix, qu'il mourroit plustost que de se rendre ; mais voyant qu'il n'y a point de moyen en son faict, je me rends pour luy.* Et ainsi demeura victorieux Azevedo, et en rendit graces à Dieu, et fut emporté du camp avec grandes resjouyssances, pompes et magnificences : et fut soudain pansé Saincte-Croix, et estanché le sang de sa playe, et ses gens l'emporterent avec ses

armes, lesquelles Azevedo s'estant oublié dès le camp de les emporter avec luy, envoya demander (comme à luy appartenantes) pour s'en triumpher; mais on ne les voulut rendre: dont les plaintes en estant venues à Monsieur de Nemours et Monsieur de Ferrare par Monsieur de Bayard qui en avoit esté le Mareschal-de-Camp, luy fit donner commission d'aller dire à Saincte-Croix, qu'il eust à les rendre; que s'il y contredisoit, que M. de Nemours le fairoit rapporter dans le camp, où lui seroit la playe descousue, et le mettroit-on en la mesme sorte et mesme estat que son ennemy l'avoit laissé quand son parrain s'estoit rendu pour luy. Quoy voyant Saincte-Croix, qu'il estoit forcé par les loix du combat de le faire, et qu'il n'en pouvoit plus, les rendit à Monsieur de Bayard, qui les rendit au vainqueur, ainsi que la raison le vouloit. Il est vray qu'il y a des gens pointillieux, qui pourroient arguer là-dessus; car puisqu'il avoit laissé les armes dans le camp, fust, ou par oubly, ou par ignorance de son devoir, ou pour autre sujet qui s'allégueroit bien là-dessus meshuy, il n'estoit plus receu de droit, de redemander ne retirer ce qu'il avoit laissé en place. Je m'en rapporte au dire des grands Capitaines; et, quant à moy, je penserois en faire là-dessus un discours plein d'arguments et raisons, et qui seroit beau.

A ce que conte l'Histoire, le Capitaine Saincte-Croix eut un tel coup sur la cuisse, qu'il en eut tout le haut coupé jusques à l'os, dont en saillit aussi-tost si grande abondance de sang, qu'ainsi qu'il cuyda marcher pour se venger, il tumba. Quoy voyant Azevedo, lui dit: *Rends-toy*,

Digitized by Google

Saincte-Croix, ou je te tueray ; mais il ne luy respondit rien, ains se mit sur le cul, tenant son espée au poing, et faisant ses exclamations, délibéré plustost mourir que de se rendre. Alors Azevedo luy dit : *Leve-toy donc Saincte-Croix ; car je ne te frapperay jamais ainsi.* Aussi il y faisoit dangereux, dit le conte, comme à un homme désesperé et de grand cœur. Puis il se releva, et marcha deux pas, et tumba pour la seconde fois quasi le visage contre terre ; et eut Azevedo l'espée levée une fois pour luy couper la teste ; ce qu'il eust bien fait s'il eust voulu : mais il retira son coup ; et pour tout cela ne se voulut jamais rendre : et ce fut lors, que la Duchesse pria Monsieur de Nemours pour luy ; car il n'en pouvoit plus ; et s'il eust demeuré guieres plus ainsi perdant son sang, il estoit mort, demeurant sans remede.

Cette invention du parrain fut très-gentille. Toutes-fois l'on y peut là-dessus disputer beaucoup de beaux traits, à sçavoir si le parrain se pouvoit rendre pour son filleul, et s'il n'y alloit point de l'honneur du filleul, et pour autres choses que je laisse aux plus gentils et habiles Duellistes à débattre, et décider cela. Cet Azevedo fut fort honoré des François, et mené en triumphe avec trompettes et clairons au logis de Monsieur de Nemours, qui le festoya avec grand honneur, qu'il recognut pourtant très-mal despuis, à ce que dit le conte, qui luy fut une grande lascheté. Il n'en dit le sujet ; mais est à présumer, qu'il porta les armes contre Monsieur de Nemours après, et se banda formellement contre les François.

Azevedo estoit l'assaillant, et avoit son parrain

Federic de Bozollo, de la Maison de Gonzague; et ne sçachant de quelles armes avoit à combattre, s'estoit garny de tout ce qui luy estoit nécessaire en Hommes d'armes, à la Genette, et à pied, et en toutes les sortes qu'il pouvoit imaginer qu'on sçeust et deust combattre. Peu après, Azevedo s'estant entré dans le camp, le Prieur de Messine vint porter deux secrettes (*), et deux rapieres bien tranchantes (j'useray ainsi de ces mots du temps passé, pour suivre le texte, et mieux observer et honnorer l'antiquité), et deux poignards, lesquels il présenta au Seigneur Azevedo pour choisir, et qu'il prist ce qui luy estoit besoing; et ce fait, se mit Saincte-Croix dans le camp : tous deux se jetterent à genoux pour faire leurs prieres à Dieu. Après furent tastez par leurs parrains, sçavoir s'ils avoient nulles armes ny charmes soubs leurs vestemens et sur eux. Ce fait, chascun vuida le camp, qu'il n'y demeura que les deux combattants, les deux parrains, et le bon Capitaine Bayard, qui, par Monsieur de Nemours et le Duc de Ferrare, et pour plus l'honnorer; et aussi qu'il n'y avoit homme qui s'entendist mieux à ces affaires, fut ordonné maistre et garde du camp. Le héraut commença à faire son cry, tel qu'on a accoustumé faire en tel cas, que nul ne fist signe, crachast, toussast, fist autres choses, dont nul desdits combattants pust estre advisé. Ce fait marcherent l'un contre l'autre. Azevedo prit son poignard en une main, et sa rapiere en l'autre; mais Saincte-Croix mit son poignard au fourreau, et tint seulement la rapiere. Il ne faut doubter si le com-

(*) La *Secrette* est une sorte de *Casque*. *Secreta*, un pot de fer à mettre sur la tête; sorte d'arme, dit *Oudin*.

Digitized by Google

bat devoit estre mortel ; car ils n'avoient nulles armes pour se couvrir. Par-quoy, après plusieurs coup tirez, arriva ce qui a esté dit.

Par ainsi le combat fut finy, lequel certes fut beau et signalé, et auquel, et en celuy des quatre Florantins, se doivent plusieurs choses observer. L'une, comme j'ay dit, c'est la reddition du parrain pour le filleul ; et si elle porte coup, laquelle certainement le peut porter grand, si l'on doit prendre au pied de l'escriture les loix des Lombards sur ce faict, ainsi que j'ay ouy dire à beaucoup de gallants hommes et Capitaines, à la sentence desquels je m'en rapporte mieux qu'à mon advis, pour être plus suffisants cent fois que moy. L'autre chose, qui est à noter, est les courtoisies que ces gallants hommes combattants s'userent les uns aux autres ; ne se privilégeants nullement des loix rigoureuses permises en ces faicts, et se contentants seulement de la reddition, et non de la vie, ny de la servitude, et autres conditions viles et ignominieuses qu'ils leur pouvoient imposer : et certes Azevedo fut encore plus courtois que tous. Il est bien vray, qu'il y en a aucuns, qui, voyant leurs ennemys de grand cœur et désespérez, craignent de les poursuivre chaudement : car c'est chose qu'on doit autant craindre qu'une personne blessée à la mort ; car vous la voyez faire des efforts et des violences, et se lancer contre son ennemy comme lyon enragé. Voilà pourquoy les plus advisez et fins s'en tiennent loing, et ne les approchent voluntiers, de peur de leur derniere rage et vaillance : ainsi que fit le Seigneur de Jarnac à feu Monsieur de la Chastaigneraye, mon oncle, qu'il ne voulut approcher de près, lors

Digitized by Google

qu'il luy eut donné le coup de jarret ; car il le cognoissoit de longue main pour un des plus vaillants et déterminez hommes du monde, et qui ne faudroit d'exercer sa derniere furie déterminément, ainsi qu'il se lança sur lui par deux fois ; ce que craignant l'autre, temporisa tousjours et eut loisir d'attendre que le Roy eust jetté le baston. La troisieme chose qui est à noter, sont les mots que dit le Florantin à l'autre, qu'il ne recognoissoit aucun Prince dans le camp que luy : et ce que dit Monsieur de Nemours à Madame la Duchesse, s'excusant, qu'il n'avoit-là aucune puissance sur le vainqueur, ainsi qu'il est vray, selon les anciens articles de la loi du Duel.

Mais il y a eu despuis des Roys, Princes, et Seigneurs Souverains et leurs Généraux qui voyant les abus et les cruautez en cela par trop grandes, lorsqu'ils ont accordé les camps, se sont réservé des puissances et authoritez pour en disposer comme bon leur sembleroit, et comme grands Juges et souverains Magistrats ; ainsi que fit le Roy François au combat de Cersay et Vigniers (*), qui fut fait à Moulins au retour du camp de Piedmont ; car ne voulant voir le dernier hazard de la fortune en ce combat, jetta le baston, et en décida, ainsi que le conte en est bien escrit dans les *Mémoires* de Monsieur du Bellay, lequel je me passeray de le transcrire icy, puisqu'il est très-bien et à plein escrit dans ce livre : et l'ay ouy ainsi raconter à feu Monsieur le Connestable dans Moulins, et en ce lieu-mesme, dont il s'en devoit bien souvenir ; car ce fut-là, et

(*) Lisez *Sarzay* et *Veniers* et voyez les *Mém. de du Bellay* sur l'an 1537.

Digitized by Google

lors qu'il fut fait Connestable, et le disoit-il de mesme façon : jetta-t-il aussi le baston à Fontainebleau, pour le combat de Juilliem (1) Romero et de l'autre Espaignol; plus certes parce qu'il voyoit qu'ils ne faisoient rien qui vaille, sinon badiner de paroles, de gestes, et de démarches que pour autre sujet, comme j'ay ouy dire à ceux qui y estoient (2).

Le Roy Henry son fils en fit de mesme au combat de Monsieur de la Chastaigneraye, jetta de mesme le baston, mais trop tard, et se jettement de baston, que leurs Majestez tenoient en la main, et le tiroient, portoit telle loy en soy si rigoureuse, qu'aussi-tost qu'il estoit tiré, il ne falloit sur la vie que pas un des deux combattants passast plus outre, ains qu'il cessast et retirast aussi-tost son coup, quand bien il l'auroit tout prest de le faire ; et puis soudain les Juges, Mareschaux et Gardes du camp survenoient, qui séparoient le tout.

Monsieur le Grand-Maistre de Chaumont, Lieutenant du Roy en l'Estat de Milan, accorda un combat à deux Espaignols aussi à Parme, qui luy en avoient requis. L'un se nommoit le Seigneur Peralte, qui autrefois avoit esté au service du Roy de France, et fut tué d'un coup de faucon (je parle à l'antique) au camp de la Fosse, ainsi que le Seigneur Jehan Jacques chassoit l'armée du Pape : et l'autre Espaignol s'appelloit le Capitaine Aldano. Leur combat fut à cheval à la genette, et à la rapiere, et le poignard, (ainsi parloit-on alors) et chascun trois dards à la main.

(1) Julien.

(2) *Voyez ci-après* dans les *Rodomontades Espagnoles.*

Digitized by Google

Le parrain de Peralte fut un autre Espaignol, et celuy d'Aldano fut le gentil Capitaine Molard. Il avoit tant neigé, que leur combat se fit en la place de Parme, où on l'avoit relevée, et n'y ayant autres barrieres que de neige. Chascun des deux combattants fit très-bien son devoir ; et enfin le Seigneur de Chaumont, qui avoit donné le camp, et en estoit Juge, les fit sortir en pareil honneur.

Voilà comment aucuns Roys, Princes et Juges de camps, se sont attribuez ces prééminences et authoritez, pour mieux en addoucir les rigueurs, et ne les faire venir à leurs extrémitez. Aussi avoient-ils raison; car cela ne sent point son Prince ny son Seigneur Chrestien, d'aller paistre et saouler ses yeux humains d'un spectacle de telles cruautez inhumaines jusques l'extrémité : car le lyon le plus fier et cruel des animaux, quand il a vaincu et porté par terre son ennemy, le laisse-là, et s'en va.

Parmy les faicts mémorables de Monsieur de Bayard, il se parle d'un beau combat de luy qu'il fit au Royaume de Naples, contre un galant Capitaine Espaignol, qui se nommoit Don Alonzo de Soto Maior, lequel, ayant esté prisonnier de guerre de Monsieur de Bayard, et en ayant pris quelque mescontement, publiant qu'il l'avoit très-mal traité, et non en Cavallier qu'il devoit estre. C'estoit pourtant contre raison, qu'il disoit cela ; car au monde il n'y eut plus courtois que Monsieur de Bayard. Par-quoy, luy, bien ennuyé des propos qu'en tenoit l'Espaignol, l'envoya desfier de sa personne à la sienne en camp clos; ce que l'autre accepta, fust à pied, fust à cheval, et brava fort, et qu'il ne se desdiroit oncques de ce qu'il

Digitized by Google

avoit dit de luy. Le jour donc assigné estant venu, Monsieur de la Palisse, accompaigné de deux cent Gentils-Hommes, emmena Monsieur de Bayard son champion monté sur un beau coursier, habillé de blanc, par humilité, dit le conte, pensant combattre en cet estat; mais Dom Alonzo, à qui appartenoit l'eslection des armes, dit qu'il vouloit combattre à pied, tant parce qu'il n'estoit, faignoit-il, si adroict à cheval que Monsieur de Bayard, que ce jour-là c'estoit son excez (*) de fievre quarte, qu'il avoit gardé deux ans, et parce en estant plus foible, en pensoit avoir meilleur marché. Monsieur de la Palisse, et autres ses confidants, luy conseilloient, pour l'amour de sa fievre, s'excuser, et combattre à cheval. Mais Monsieur de Bayard, tout plein de courage, et qui jamais n'en refusa homme, n'y voulut point contredire, ny faire nulle difficulté, ny dispute, se résout combattre à pied. Ce qui estonna Dom Alonzo, pensant que son ennemy n'y condescendist jamais : mais il n'estoit plus temps de s'en desdire; car la bégace en estoit bridée, comme l'on dit. Le camp avoit esté dressé seulement de quelques grosses pierres mises l'une sur l'autre. Monsieur de Bayard se mit à l'un des bouts du camp, accompaigné de plusieurs bons et vaillants Capitaines, comme de Messieurs de la Palisse, d'Oroze, d'Imbecourt, de Fonterrailles, du baron de Beard, et autres qui tous prioient pour leur combattant. Dom Alonzo se mit à l'autre bout, accompaigné du Marquis de Licide, de Dom Diego de Guignonnes, Lieutenant du grand Capitan Gonzallo Hernando, Dom Pedro de Balde,

(*) Accès.

Digitized by Google

et Dom Francisque d'Altemeze : et puis envoya à Monsieur de Bayard les armes, qui estoient un estoc et un poignard, eux armez de gorgerin et segrette. Monsieur de Bayard ne s'amusa point à autrement choisir. Son parain estoit un Bel-Arbre, qui estoit son compaignon ancien d'armes, et pour la Garde du camp, Monsieur de la Palisse, qui très-bien s'entendoit en ces choses-là. De l'Espaignol, et pour sa Garde du camp, Dom Francisque d'Altemeze. Tous deux en tel estat entrez dans le camp, chascun se mit à genoux pour prier Dieu : mais, Monsieur de Bayard se coucha de son long pour baiser la terre, et en se levant, fit le signe de la croix, puis marcha droit à son ennemy, aussi asseuré comme s'il fust esté dans un palais, à danser parmy les Dames, ainsi que dit le conte. Dom Alonzo, de son costé ne se monstra pas aussi estonné, et vint droit à son ennemy, et luy demanda : *Segnor Bayardo, que me quereys* (*) ? Il luy respondit : *Je veux deffendre mon honneur* : et sans plus de paroles, s'approcherent, et se ruerent tous deux chasque un merveilleux coup d'estoc, dont de celuy de Monsieur de Bayard fut un peu blessé Dom Alonzo au visage en coulant ; si se ruerent plusieurs coups sans autrement s'attaindre. Monsieur de Bayard cognut la ruse de son ennemy, qui, incontinent ses coups ruez, se couvroit le visage ; de sorte qu'il ne luy pouvoit porter dommage, et pour ce, s'advisa d'une finesse : c'est ainsi que Dom Alonzo leva le bras pour ruer un coup, Monsieur de Bayard leva aussi-tost le sien, mais il tint l'estoc

(*) C'est-à-dire, *Seigneur Bayard que demandez vous de moi ?*

en

en l'air sans jetter son coup, et comme assuré quand celui de son ennemy fut passé, et il put choisir à découvert, luy va donner un si merveilleux coup dans la gorge, que, nonobstant la bonté du gorgerin, l'estoc entra dans la gorge quatre bons doigts; de sorte qu'il ne le put retirer. Dom Alonzo, se sentant frappé à mort, laissa son estoc, et saisit au corps Monsieur de Bayard, qui le prit aussi comme par maniere de luicte, et se pourmenerent si bien, que tous deux tomberent à terre l'un près de l'autre. Mais Monsieur de Bayard, diligent et soudain, prit son poignard, et le mit dans les naseaux de son ennemy, en luy escriant : *Rendez-vous, Seignor Alonzo, ou vous estes mort.* Mais il n'avoit garde de parler; car desja estoit trespassé. Alors, son parrain, Dom Diégo de Guignonnes, commença à dire : *Segnor Bayardo, es muerto; vencido haveys* (1). Ce qui fut trouvé incontinent; car plus ne remua pieds ne mains. Qui fut bien desplaisant, ce fut le bon Chevalier Bayard; car s'il eust eu cent mille escus, (ce dit le conte) il les eust voulu avoir donnez, et qu'il l'eust pu vaincre vif. Ce néantmoins en recognoissant la grace que Dieu luy avoit fait, se mit à genoux, le remerciant très-humblement, puis baisa par trois fois la terre. Après tira son ennemy hors du camp, et dit à son parrain : *Seigneur Dom Diégo, en ai-je assez fait?* Lequel respondit piteusement : *Hartoy demasiado, Segnor Bayardo, por l'honra d'Espagna* (2). *Vous sçavez*, dit le

(1) C'est-à-dire, *Seigneur Bayard, il est mort; vous avez vaincu.*

(2) *Harto y demasiado, Segnor Bayardo, por l'Honra*

Chevalier Bayard, *qu'il est à moy à faire du corps à ma volonté ; toutesfois, je vous le rends ; et vraiement je voudrois, mon honneur sauvé, qu'il fust autrement.* Brief, les Espaignols emporterent le champion en lamentables pleurs : et les François emmenerent le leur en joye, avecques trompettes et clairons, jusques en la garnison de Monsieur de la Palisse, où, avant que faire autre chose, le bon Chevallier alla à l'Eglise remercier Nostre-Seigneur ; et puis après tous firent grande joye, non sans louer grandement Monsieur de Bayard, lequel, non des François seulement, mais des Espaignols, fut estimé, par-tout le Royaume de Naples, l'un des accomplis Gentils-Hommes qu'il en fust point.

Or, en ce combat, il y a plusieurs choses à noter. L'une, la courtoisie que fit Monsieur de Bayard, de rendre le corps de son ennemy au parrain, et n'user de la rigueur permise envers le corps; lequel (comme il dit, et qui est à noter, selon comme nous en avons dit cy-dessus) estoit en sa libérale et pléniere puissance et disposition d'en faire ce qu'il luy plairoit. Faut noter aussi comme il sortit le corps hors du camp, sans le laisser-là; observant en cela quelque peu de la loy rigoureuse. Il le pouvoit bien laisser-là dans le camp, estandu mort, et se contentant de cela, et le donner au parrain, plutost que le traisner par un bras ou une jambe ignomieusement comme un tronc mort, ou un chien, jusques hors du camp. Mais en cela, Monsieur de Bayard, ou il le faisoit pour plus grande ostentation de

de Espagna. C'est à dire, *assez et trop, Seigneur Bayard, pour l'honneur de l'Espagne.*

Digitized by Google

victoire, ou possible qu'il n'estoit pas assez assouvy de la veangeance, ou pour monstrer qu'il n'estoit point ignorant des loix du combat, qu'on luy eust pu inculper, s'il ne les eust ainsi observées. Tant d'autres raisons se peuvent là-dessus alléguer, qu'on n'y sçauroit fournir. Je m'en rapporte aux grands Cavalliers et Capitaines, en dire là-dessus leur opinion, mieux que je ne sçaurois jamais dire. Une autre chose est aussi fort à noter et à discourir, à sçavoir si Monsieur de Bayard eust pu bonnement, avec son honneur, refuser le combat le jour qu'il comparut, puisque c'estoit son jour de fiebvre quarte, et qu'il n'estoit nullement en estat de combattre? Certes, qui veut peser et balancer justement les loix rigoureuses de ces combats, il n'y a nulle excuse, quand une fois le jour du camp est assigné, si ce n'estoit qu'il fust atteint de maladie extrême, à la mort, dans un lit : encore faudroit-il qu'il fust visité fort exquisement des Médecins experts et Chirurgiens ; voire mesme des confidans ; mais pour une fiebvre quarte, l'excuse n'estoit nullement valable. Aussi Monsieur de Bayard ne l'allégua nullement. Bien est vray que, si quelques jours avant son combat, il fust allé à la guerre, et qu'il y fust esté blessé à la mort, ou cassé un bras, une jambe, ou qu'il eust esté fait impotent de son corps en cette expédition, ou fait prisonnier de guerre ; brief, s'il fust intervenu un si grand accident, dont il s'en peut nombrer une grande quantité, ausquels le Diable mesme ne sçauroit fournir ; pour cela Monsieur de Bayard, n'y tout autre, en cas pareil, ne sçauroit estre vaincu, ny tumber en déshonneur : mais pour ce petit accident de fiebvre, il

ne devoit refuser, comme il ne fit, et ne le voulut gueres debattre. Aussi son ennemy, le pensant bien prendre au pied levé de son advantage, renvoya bien loing les raisons de Monsieur de la Palisse et autres ses confidans et parrains, n'estant pas si sot de donner l'advantage à son ennemy, puisqu'il avoit le choix des armes : et le voyant foible et débile, ne voulut combattre à cheval pour l'advantager sur luy, mais à beau pied, s'en sentant mieux prévalu et sa partie mieux faite; ce qui advint autrement. Mais pourtant faut avoir esgard, sur cet exemple, de n'eslargir aucun point de courtoisie, ny le moins du monde, à son ennemy, tant qu'il a les armes au poing jusqu'à ce qu'on le void soubs soy et à ses pieds.

Je m'asseure que plusieurs Capitaines et Cavalliers seront de mon opinion en cela, ne la tenant pas pourtant de moy toute, mais de plus grands que moy : et voilà pourquoy feu mon oncle de la Chastaigneraye fit une grande faute, et ses confidans et parrains, qu'à luy appartenant l'eslection des armes de juste droit, librement et volontairement la laissa aller au Seigneur de Jarnac son ennemy; mais il se sentoit si brave, et vaillant, et courageux, et mesprisant son ennemy, qu'il luy voulut tout céder sans nul contredit. Toutesfois, le malheur de Mars luy fut tel, qu'il y perdit la vie, non pas l'honneur, ainsi que dit Monsieur de Montluc en son Livre, luy qui avoit tant aymé feu mondit oncle, et que mesme (je ne luy feray point de tort de dire cela, ainsi que j'ay sceu tant des miens, que d'autres Gentils-Hommes), feu mondit oncle avoit aydé à le pousser et faire valloir beaucoup à la Cour, et bien cognoistre ses vaillantises : encore qu'il dise,

Digitized by Google

que Madame d'Estampes, belle-sœur de Monsieur de Jarnac, luy fust contraire, parce qu'il estoit amy et grand confidant de feu mon oncle; mais pas maille pour cela; car il le fit autant aymer et cognoistre à la Cour, qui estoit toute à la disposition de mondit feu oncle, et mesme après la mort du Roy François : aussi qu'à tout y a commencement, et les nouveaux venus sont tousjours faits et connus par les vieux là-où ils vont. Davantage, en ce temps, on eust eu beau à estre vaillant, et faire autant de braves exploits de guerre comme un César, si l'on n'estoit connu à la Cour, ou quelqu'un ne le poussast, c'estoit peu de sa fortune : ainsi mesmes que de mon temps j'ay veu de mes propres yeux plusieurs braves Capitaines avoir fait le diable à la guerre, et venir à la Cour s'ils n'estoient advancez et poussez par quelque Courtisan, ma foy, ce n'estoit rien d'eux.

Je ne pense point faire de tort à feu Monsieur de Montluc, de dire que feu mon oncle ne luy a point nuy en son temps, mais beaucoup servy; car j'ay veu de petits Courtisans faire de bons offices à des grands, tant de guerre, qu'autres, que pour un seul rapport qu'ils faisoient, ou une petite sollicitation, en moins d'un rien les voilà sur le haut de la fortune, jusques à estre aucuns Chevalliers de l'Ordre. Ceux qui ont veu nos Cours de France seront de mon advis. Voilà pourquoy je ne pense point faire tort à Monsieur de Montluc, de dire que, nonobstant ses longs services, vaillances et hauts faicts, il eut besoing des faveurs, supports, et bons offices de ses amis; car mesme je l'ay veu en ses plus grands advancemens d'estat et de charges, autant affamé et nécessiteux de faveur qu'un autre, pour les charitez

que j'ay veu moy-mesme et ouy à la Cour luy prester. Voilà pourquoy je m'estonne encore un coup que luy, ayant trouvé un si bon et franc amy que feu mon oncle à la Cour, et tel qu'il estoit très-favory du Roy et de Monsieur le Dauphin ses maistres, et de tous les plus Grands, ne devoit après sa mort avoir passé ce mot d'avoir perdu l'honneur; car nul ne le perd en ce jeu, s'il ne se rend comme un poltron pour sauver sa vie : mais il ne se rendit jamais, disant toujours : *Tuez-moy :* et fit-il bien plus; car ainsi qu'on le pansoit, de despit s'arrracha ses emplastres, et rendit ses playes plus grandes qu'elles n'estoient, pas ses mains, ses doigts et ses ongles, contre la force et le gré de tous ceux qui le tenoient, et de ses Chirurgiens. Feu Monsieur de Guyse dit lors Monsieur d'Aumalle, son parrain, fit faire son tumbeau tel et digne de la valeur de son filleul, qui dit autrement que mon Monsieur de Montluc. Il est à la mode antique Romaine, en Latin, que je ne mettray icy selon son original, pour fuyr une longeur, mais selon sa version.

Aux manes pies de FRANÇOIS DE VIVONNE, *Chevalier François, très-valeureux.*

» PASSANT, afin que tu ne sois le seul pas-
» sant sans avoir regardé la larme à l'oeil, et
» d'un regret religieux, le deuil d'un Roy, et
» de tout un Royaume, envers François de
» Vivonne, l'un des premiers Chevalliers d'une
» des premieres familles de France; sçache
» que, favorisé des heureux auspices et veuils
» de Henry II, Roy de France très-au-

» guste, mais pourtant par fortune adverse, il
» combattit armé en un combat singulier, qui,
» sans armes, n'eust cedé à son ennemy. Ah!
» quel malheur, et quel sort misérable des hu-
» mains et indigne vissicitude des choses, que
» celluy qu'on prétend avoir esté vaincu, l'ayt
» esté tout armé, que désarmé il estoit invinci-
» ble. L'empeschement des armes, et l'art, l'ont
» ainsi voulu. Je te conjure donc, par les Dieux,
» et par les Hommes, vous passant et natif de
» la France, que tu ne dédies à une ingrate
» oubliance par un je ne sçay quel petit com-
» bat légier, la mémoire de tant de beaux
» faicts d'armes, dont autresfois ce valeureux
» Chevallier, luy vivant, en a donné tant de
» preuves pour le service de son Roy, et du bien
» public. Si que les bienfaicts ne s'oublient pour si
» peu de chose, ny pour un tel désastre, et afin
» que tu ne croyes pour chose feinte et fabu-
» leuse ce que je t'en dicte, un grand Prince
» Lorrain et François, et très-excellent Cheval-
» lier, grandement triste et fasché d'un tel ad-
» vénement inopiné, a dédié ce tumbeau aux
» mérites de ce brave et vaillant Chevallier Poi-
» tevin. Voyez, vivez, et adieu ».

Pour parler de cet empeschement d'armes, et en esclaircir ce qu'en dit ce tumbeau, il faut sçavoir que Monsieur de la Chastaigneraye fut de son temps l'un des plus forts et adroits Gentils-hommes de France, en toutes armes et façons: & pour la lutte, il n'y avoit aussi si bon lutteur Breton ou autre fust-il, qu'il ne portast par terre; car outre sa force, il y avoit une grande adresse. Il estoit de moyenne taille, et de la belle, fort nerveux et peu charnu. Le Seigneur de Jarnac,

et luy, s'estoient fort souvent esprouvez du temps qu'ils estoient compaignons d'armes et de Cour, bien qu'il fust plus haut et grand que mondit oncle de deux grands doigts, et plus vieux de dix ans; car mon oncle n'avoit que 28 ans lors qu'il mourut. Monsieur de Jarnac donc, craignant qu'on ne vinst aux prises, y pourveut fort bien, par l'advis et invention (que trouva le Capitaiue Caize, Italien, qui lui apprenoit à tirer des armes pour ce combat) d'un certain Brassard tout d'une venue, qui ne plioit nullement, ains faisoit tenir le bras gauche du bouclier, tendu et roide comme un Pau: ce qui fut un grand désadvantage pour mondit oncle, d'autant que de son bras droit de l'espée, il estoit aucunement estropié, au moins peu remis encore, à cause d'une grande harquebusade, qu'il avoit reçeu à l'assaut de Conys en Piedmont, y estant allé des premiers; car il estoit à tout, lors qu'il fut assiégé par M^r. l'Admiral d'Annebaut. Voilà donc mondit oncle ainsi empesché et gesné de ses deux bras, comme vous voyez: en quoi Monsieur d'Aumalle, son parrain, et Messieurs ses confidants, eurent très-grand tort de ne débattre point ce brassard gesnant et empeschant ainsi son bras, puisqu'il avoit esté dit expressément par les cartels, de combattre avec armes usitées parmy Gentils-hommes; ce qui n'a jamais esté veu ny pratiqué parmy Gentils-hommes, ny nos Gend'armes, Capitaines, et soldats, de telle sorte: et devoient ces Messieurs rejetter cette forme d'armure comme fausse monnoye, descriée et point de mise; et ne falloit passer plus outre, ains les contester par vives et bonnes raisons.

Mais ces Messieurs s'excuserent, et remirent le tout sur l'ardeur du courage de mondit oncle,

Digitized by Google

qui vouloit combattre en quelque façon que ce fust, et s'opiniastra à recepvoir ce qu'on lui présentoit, et fust-il chaud comme feu : en quoy ils eurent encore tort ; car comme non-seulement parrain et confidants, mais comme vrays curateurs de sa personne, ne le devoient hazarder ainsi mal-à-propos, et ne le laisser aller à son opinion et son ardant courage, ains le devoient contraindre et réduire à la leur, et à la raison. Cette faute ne se sçauroit aucunement excuser, et ne sçache gueres jeune homme, pour si peu d'armes qu'il eust pratiqué, qu'il n'eust débattu cela jusques à la mort. L'on disoit aussi, que ledit parrain et confidants se laisserent aller un peu trop à la sentence des Juges du camp ; ce qu'ils debvoient contr'eux contendre aussi opiniastrement que l'on fait contre nos Juges de Justice, quand ils donnent quelque mauvaise sentence contre tout droit : veu aussi que ces Juges du camp estoient bien-ayses de voir la mort de mondit oncle. Je n'en diray point les raisons : l'envie fait beaucoup de choses.

De plus, le Roy-mesme, pour qui mon oncle en partie combattoit, (le discours en est trop long) devoit avoir la-dessus donné sa sentence, et en corriger les Juges, pusqu'il aymoit et favorisoit tant mon oncle : mais ce coup, il n'eut pas la tenue bonne sur ce point. Dieu est juste juge du tout. Aussi tous deux sont morts en combat singulier, ainsi que j'en parle en la vie du Roy. Tant y a que si mondit oncle ne fust esté ainsi gesné par telles armes, l'on eust veu autre forme de combat, et possible autre issue. Encore cet empeschement d'armes n'engarda pas le Seigneur de Jarnac, qu'il ne donnast deux dagues, l'une fort

longue, pendante sur la cuisse, et l'autre courte, fichée dans la botine, et tout pour l'appréhension de la prise, et en prist autant pour luy. Il n'en faut plus parler, le destin en avoit jetté son sort.

De discourir de la forme du combat, je n'y touche point; car tel parler et souvenir m'est par trop odieux. Telle fortune de combat fut si inopinée et inespérée de plusieurs personnes de la France, qu'en beaucoup d'endroits, deux mois après, n'en purent jamais croire la mort de mondit oncle: mesmes en Piedmont, il y eut deux soldats signallez, s'assignerent le combat, et combattirent sur ce subjet, que l'un le disoit mort, l'autre non; affermant qu'il n'estoit pas possible, qu'un si brave et vaillant homme eust finy ses jours de cette façon. Quelle humeur brave de ce soldat? Tous deux sur ce fait en demeurerent fort blessés, sans que le Dieu Mars eust égard qui avoit tort ou droit. Tel est son humeur quelquefois en plusieurs autres et pareils combats.

Pour venir encore à ce qu'en a dit Monsieur de Montluc, si ne puis-je croire pourtant. que le dit Monsieur de Montluc aye franchi ces mots, veu qu'en ce aussi luy ay ouy dire de mondit oncle force bien, comme de raison, et le tant louer et exalter sur tous les vaillants hommes du monde; à luy (estant généreux) ne fust esté séant de détracter de son pareil. De plus, mondit oncle le prit pour un de ses quatre confidants, et le mit au rang de Monsieur d'Estampes, de Monsieur de Sansac, et du Seigneur Aurelio Fregosse; c'estoit beaucoup: mais je crois que quelque malhabile de Correcteur ou animé d'Imprimeur ont adjousté à la lettre, lesquels je donne

Digitized by Google

au diable avec leurs impostures, menteries, et animositez, et sottises, et Imprimeries. Bien est vray, que souvent Monsieur de Montluc m'a dit, que la gloire l'avoit fait perdre, et la trop grande outrecuydance qu'il avoit de son vaillant cœur, et son adresse, et valeur; et le mespris grand qu'il faisoit de son ennemy: car d'autres-fois, ils s'estoient veus, cognus aux guerres, et tastez leurs forces, et sçavoient qu'elles estoient, et ce qu'ils sçavoient faire; ce qui le perdit: car par telle si grande fiance et présumption de soy, il eut peu de soucy aussi d'implorer son Dieu, et l'appeller à son ayde: et mesme le jour de son combat passa légérement par l'Eglise et la Messe; si-bien que conviant ce jour ses amis et amies à se trouver à la veue du combat, il leur disoit ces propos: *Je vous convie un tel jour à mes nopces.* Ah! qu'elles nopces! Au-lieu que l'autre, long-temps avant, ne faisoit autre chose que hanter les Eglises, les Monasteres, les Couvents, faire prier pour luy et se recommander à Dieu, faire ses Pasques ordinairement, et sur-tout le jour du combat, après avoir ouy la Messe très-dévotement. Du despuis, il s'en désista bien, pour accomplir le proverbe: *Passato il ponte, gabato il Santo* (1). Car il se fit Huguenot très-ferme. Surquoy le susdit Monsieur de Sansac, grand Capitaine en son temps, lequel quelquefois se mettant en ses resveries et discours de guerre, et mesme sur les Chevalliers errants de la Table ronde, il disoit en jurant et blasphémant aussi bien que si ce fust esté une chose fort sérieuse et de grande conséquence, parlant des vaillances de Tristan et l'Ancellot (2)

(1) C'est-à-dire, *le pont passé, l'on se moque du Saint.*
(2) Lancellot.

du Lac, que Tristan estoit cent fois plus vaillant et courageux que l'Ancellot ; parce que, quand il fallut se combattre Tristan, se fiant en sa seule valeur, n'emprunta aucune seule deffense ni assistance de Dieu, sinon de son bon coeur, son espée et valeur: mais l'Ancellot ne faisoit que se recommander à Dieu, et le prier, donc c'estoit grand signe, qu'il n'avoit pas bonne opinion ny fiance de lui, et qu'il avoit peur, et pour ce appelloit Dieu à son ayde pour combattre pour luy. Si est-ce qu'il n'y a que de se recommander à ce grand Dieu, et avoir en luy sa seule fiance et non ailleurs. De mesme en disoit-il de feu mon oncle, et du Seigneur de Jarnac; et en faisoit pareilles comparaisons. Je me suis un peu extravagué en ce discours; mais le pardon m'en doit estre fait, puisque la cause me touche.

Pour retourner donc à nos premieres erres, je dis que quelquefois l'on fait des courtoisies aux ennemis vaincus, pour plusieurs raisons qui seroient trop longues à desduire, dont je m'en remets aux galants hommes, qui ont veu, et en ont discouru; mais je feray ce conte. Au voyage que fit feu Monsieur de Guyse le grand en Italie, et au Royaume de Naples, il se fit près de Rome, à Monte-Rotondo, un combat entre un Capitaine Italien (estant au service du Roy pourtant) et un Capitaine Gascon, nommé le Capitaine Prouillan. Le subjet de leur querelle estoit grand; car Prouillan avoit dit que tous les Italiens estoient bougres, (c'estoit trop.) Le Capitaine Italien, qui estoit un bon et brave Capitaine, et qui avoit une fort belle façon à mon gré, de belle et haute taille, maigre et sec, et noiraut, voulut purger ceux de sa nation de ce vice, par combat de son corps à l'autre, le deffia en camp clos, par un cartel. Pour lors, toute l'armée estoit

Digitized by Google

campée et logée à Monte-Rotondo, où le camp estoit assigné. Monsieur de Pienne (gentil Cavallier s'il en fut oncques ; et qui avoit lors deux Compagnies de gens de pied soubs Monsieur de Nemours, Colonel de l'Infanterie) fut parrain de Prouillan, et croy que Paulo Jordan estoit celui de l'Italien. Estans entrez dans le camp, solemnitez toutes faites, la fortune voulut que l'Italien donna un grand vilain coup d'espée sur le jarret de Prouillan, qu'il tumba par terre, sans se pouvoir plus relever, et luy usant de courtoisie en rabillant de paroles ce qu'il avoit dit pour l'honneur de la nation. Il se contenta, et ne le poursuivit jusques à la mort comme il eust pu : et ayant pris les armes de son ennemy, sortit hors du camp ; et avec son parrain, confidants, et amis, monte dans un coche, et les armes de son ennemy portées devant en signe de triumphe, s'en alla à Rome, et y entra avec grande resjouyssance, et applaudissements des siens, et grand cry qu'un chascun faisoit: *Victoria, victoria, l'honor de la patria salva.* Monsieur le Mareschal de Biron, qui estoit lors en cette armée, commandant à deux cents Chevaux-légiers, s'en pourra bien ressouvenir, et qu'il y eut un peu de risée ; car un seul combat, et particulier, ne peut rabiller l'honneur de tout un général, par les loix du Duel. Ayant après entré dans l'Eglise, et fait ses prieres, et rendu graces à son Dieu, se retira fort loué et honnoré de ceux de sa nation, pour l'obligation qu'elle lui devoit. Prouillan se fit panser, mais non si bien, que je ne l'aye vu despuis fort boisteux, et mal dispos de sa jambe. Il avoit esté en son temps un fort bravasche soldat à la Gasconne ; mais à ce coup, la braveté lui passa. le Capitaine Italien fut fort estimé de la courtoisie qu'il lui

avoit fait de luy remettre la vie; mais d'aucuns disent, qu'il le fit pour une considération, craignant que s'il usoit ou abusoit par trop de la victoire, et par une cruelle mort, ou autre ignominie, qu'il n'esmeust les soldats François, qui estoient tous là assemblez, et qu'ils ne se mutinassent contre luy, et luy-mesme ne luy donnassent la mort qu'il eust donnée à l'autre. Comme de vray aucuns en murmuroient, voire qu'ils estoient fort faschés d'avoir veu celuy de leur nation ainsi vaincu par l'Italien, et n'y eust eu gueres à faire qu'ils n'eussent fait des foux. Voilà pourquoy cet Italien fut fort sage et advisé, de ne passer point par trop hors les bornes de sa victoire : si que possible s'il eust été en un lieu plus asseuré pour luy, ne sçait-on ce qu'il eust fait. Enfin, en tel cas, il fait bon estre tousjours bien considéré.

J'ay ouy dire à Monsieur le Mareschal de Vieille-Ville, grand amy et compaignon de mon dit oncle, (aussi disoit-on à la Cour, Chastegneraye, Vieille-Ville et Bourdillon, sont les trois grands compaignons;) que si Monsieur de Jarnac ne se fust gouverné modestement après son combat, comme il fit, et qu'il eust voulu triumpher le moins du monde, à la mode ancienne observée en ces choses-là, qu'il s'en fust esmeu un grand esclandre : car ils bransloient la pluspart (et mesme aucuns jeunes hommes) de la troupe de mon dit oncle, pour franchir la lice, et sauter dans le camp, et y faire une rumeur et sédition bien estrange, qui se pouvoit faire aysément ; car la bande de mondit-oncle montoit à cinq cent Gentils-hommes tous esleus de la Cour et de la France, tous vestus de ses couleurs, blanc et incarnat, qui estoient assez bastants, non-seulement pour deffaire

Digitized by Google

la troupe dudit Seigneur de Jarnac, et luy avec elle, qui ne pouvoit monter qu'à cent Gentils-hommes habillez de ses couleurs blanc et noir, mais le fausser des Gardes du camp, les Juges, voire tout le reste de la Cour ensemble, si elle eust voulu bransler : et si Monsieur d'Aumalle eust fait le moindre semblant du monde, la partie estoit jouée avec beaucoup de sang ; car tous ces braves gens et déterminez estoient désespérez du desastre et de la mort prochaine de leur vaillant champion et compaignon. Comme de vray le despit et le désespoir en estoient extrême. Ha ! que si de ce temps-là la noblesse Françoise fust esté aussi bien apprisse et experte aux esmeutes et séditions, comme elle l'a esté despuis les premieres guerres, il ne faut douter que ces braves Gentils-hommes, sans aucun respect, ny signal de Monsieur d'Aumalle, n'eussent joué la partie toute entiere. Ne faut non plus douter aussi, que si telle occasion se fust présentée despuis à feu Monsieur de Guyse, son fils tué à Bloys, sur le poinct de ses hautes entreprises et grandes ambitions, qu'il ne l'eust prise par le poil, et n'eust fait mener si bien les mains, que la renommée en eust vollé par tout le monde. Il y eut un des juges pourtant, qui opina, que le-dit Seigneur de Jarnac se pourmenast par le camp, à mode de triumphe, en trompettes sonnantes, et tambourins battants ; mais Monsieur de Boysi, très sage-Seigneur, parrain du Seigneur de Jarnac, n'en fut d'advis ; mesme Monsieur de Vandosme, despuis Roy de Navarre, en dissuada le Roy, qui aucunement en bransloit dans le manche, et s'y laissoit quasi aller au dire de ce Juge. Il avoit bientost oublié son favory. Que c'est que du monde ! Si cela fust esté, pour le seur, il y

eust eu de l'escandale, mais bien grand; car la tentation en fust esté trop grande. Ainsi disoit mon susdit Sieur le Mareschal de Vieille-Ville. Voilà pourquoy il fait bon d'estre sage et modeste en telles occurences.

Derniérement que le feu Roy Henry III fut tué à Sainct-Clou, il y eut (à ce que j'ay ouy conter, ceux qui le virent, le sçavent mieux que moy,) un jeune Gentil-homme, nommé l'Isle-Marivaut, lequel, pour avoir esté bien aymé de son Roy, et l'ayant perdu, entra en un tel desespoir de tristesse, qu'il résolut en soy de ne survivre le Roy son maistre: et pour plus glorieusement mourir, en vengeant la mort de sondit maistre, il demanda si quelqu'un du party contraire ne se voudroit point battre et entrer au combat encontre luy? Par cas, se trouva là le Seigneur de Marolles, jeune Gentil-homme aussi comme l'autre, et fort brave, et vaillant, et résolu, ainsi qu'il en avoit fait plusieurs belles preuves, qui le prit au mot aussitost. Estant donc l'heure du combat assignée venue, comparurent en braves combattants tels qu'ils estoient, armez en hommes d'armes, et chacun monté sur un bon cheval. Monsieur de la Chastre, qui est un aussi bon homme d'armes, comme il est bon Capitaine, estoit parrain du Seigneur de Marolles, lequel ayant instruit et dit à son filleul ce qu'il falloit dire, le Seigneur de Marolles luy demanda comment son ennemy estoit armé à la teste, fust ou de casque, ou d'une sallade? Il luy dit que c'estoit d'un casque seulement. *Tant mieux*, (dit-il) *Monsieur. Réputez-moy le plus meschant homme du monde, si je ne luy donne de ma lance droit au mitan de la teste, et si je ne le tue.* A quoy il ne faillit pas; car tout ainsi-qu'il avoit dit, il le fit.

s'il

S'il eust voulu selon les loix anciennes des Duels et des deffys, il eust pu disposer du corps ainsi qu'il lui eust pleu, comme de le traisner hors du camp, et l'emporter avec luy sur un cheval, ou sur un asne. Cela s'est veu une fois en une de nos guerres : je ne dirai point où (*). Mais luy, sage et courtois, avec l'advis aussi de Messieurs du Maine et de la Chastre, très-sages Capitaines, laissa le corps au parrain, parents, et amis, pour l'enterrer ; et se contenta de la raison et de la gloire, avec laquelle il entra en beaucoup d'honneur dans Paris. Certes et luy, et Messieurs du Maine et de la Chastre, eurent beaucoup de considération en cela ; car despit sur despit c'estoit trop, après la mort du Roy ; et fust sorty possible du malheur : aussi qu'une courtoisie et gentillesse sont tousjours plus à estimer que ses contraires.

Moy estant à Rome durant le *Sede vacante* du Pape Paul IV, dit Caraffe, qui dura trois mois, je vis faire plusieurs combats en camp clos : entre autres, un de deux braves soldats Romains, qui avoient esté pourtant bons amis. Leurs armes deffensives estoient un morion en teste, et des manches de maille assez longues et advantageuses par le devant : les offensives estoient d'une bonne espée et dague, leurs gardes de l'un et de l'autre furent fort basses et serrées, le corps par conséquent fort bas et pressé, afin qu'ils s'aydassent un peu de la maille du devant qui tenoit les manches, pour garder le corps ; et de fait, ils s'en couvroient fort bien et l'un et l'autre, d'autant que lesdittes mailles n'es-

(*) L'Auteur a en vue le Prince de Condé, massacré à Jarnac, et transporté de-là sur un ane ; il a raison. La chose fit peu d'honneur au parti Catholique.

toient pas trop affamées, mais assez longues et advantageuses, ce qui fut cause que ny l'un ny l'autre n'adviserent gueres au corps, mais aux cuysses, dont il y en eut un qui donna à l'autre une grande estocquade dans la cuysse, et luy fit une large ouverture, et jetta force sang: l'autre se sentant ainsi blessé, tire d'une grande furie une grande estocquade, et deux grands estramassons coup sur coup à la cuysse de l'autre, sans pourtant que rien portast; mais encore fut-il si malheureux, qu'en ruant des grands coups, et l'autre en les parant, la dague luy eschappa, et ne luy resta que l'espée seule, et se sentant en tel estat, il tint fort bonne contenance et bonne garde; puis d'un visage asseuré, il dit à son ennemy: *Encore que je ne sois qu'à demy armé, (n'ayant ma dague) je te monstreray que je suis homme de bien et d'honneur.* L'autre luy respondit: *Il te servira; car j'ay bien résolu de ne te la laisser point prendre, ny te faire aucun advantage, ny courtoisie.* Cependant, le blessé s'affoiblissant de son sang respandu, encore qu'il fist ce qu'il pouvoit, ne put rien gagner sur l'autre qui estoit rusé, et qui tousjours temporisoit, et le voyant chanceller, ores deçà, ores delà, ne le voulut poursuivre jusqu'à la mort. Il luy dit fort courtoisement: *A ceste heure, je te veux traitter non en ennemy, mais en amy d'armes, et d'ancienneté.* Sur-quoy les parrains adviserent soudain de les séparer, et arrester la fin du combat, dont peu de temps après furent reconciliés et rendus amis mieux que jamais.

J'en vis un autre peu après de deux soldats Corses, qui entrerent en camp. Ils étoient couverts d'une jacque, ou chemise de maille sans

Digitized by Google

manches, et ce jacque sur leur chemise simple sans pourpoint, encore qu'il fist assez froid, car c'estoit en autonne sur sa fin. En la teste, ils avoient un morion; et au bout du devant du morion, il y avoit enchassée et antée une courte dague, bien tranchante et bien pointue; et ce avoit esté fait en considération de celuy qui choisissoit et donnoit les armes, d'autant qu'il se sentoit plus foible que l'autre, et craignoit la prise et la lutte, à laquelle l'autre estoit adroit et fort; et puis ils n'avoient qu'une espée seulement. Estans entrez dans le camp fort solemnellement, ils tirerent plusieurs coups sans se blesser: quoy voyant le plus fort et le bon lutteur, vint aux mains et aux prises, et porta son ennemy aussitost par terre, sans que l'autre le desprit jamais, ny desemparast, mais tous deux tomberent ensemble, le plus foible pourtant dessous, mais le malheur fut pour le plus fort, que tombant il se rompit un bras; ce qui fut fort heureux au plus foible. Estans donc ainsi par terre, ce fut à eux de s'ayder de la pointe de leurs dagues qui estoient antées aux morions, s'en entredonnerent tant parmy le visage, dans le cou et au bras, que tous demeurerent outrez de playes, et n'en pouvoient plus; et je vous peux bien assurer, qu'ils combattirent tous deux en braves soldats, et quasi en enragez et vrays Corses; laquelle nation certes a renom des plus courageuses et braves de l'Italie, sans faire tort aux autres. Enfin les parreins les séparerent en si misérable et piteux estat, sans emporter rien l'un de l'autre, soit en valeur, soit en honneur, soit en advantage, ny courtoisie.. Toutesfois, il y en eut un qui mourut au bout d'un mois, dont son compagnon en cuyda mourir de tristesse et ennuy; car ils s'es-

toient pardonnez et reconcilliez, pensant tous deux mourir, ayant esté paravant grands amis.

Voilà comment vont les volontez et fortunes des personnes en ces combats. J'alléguerois une infinité d'exemples pareils aux précédents sur les courtoisies et discourtoisies, rigueurs, cruautez, et sur les douceurs et clémences advenues en ces combats et duels; mais je n'aurois jamais fait. Je me contenteray pour ce coup de ceux que j'ay allégués, pour parler un peu d'aucuns abus que j'ay veu remarquer, qui se font, se commettent, et arrivent, en ces combats. L'un des grands est sur les fascheuses peines et dangers à faire deffier ses ennemis, leur envoyer les cartels, les subterfuges que l'on fait pour ne les recevoir, les manifestes qu'il faut faire publier; mais ce n'est pas tout: les grandes despenses qui s'y font, et principallement quand l'ennemy mande à l'autre de faire provision de toutes sortes d'armes dont il se peut adviser; et quelquefois, et bien souvent, ne touchera point, n'y ne parlera de celles dont il le voudra combattre: ainsi que fit le Seigneur de Jarnac à feu Monsieur de la Chastaigneraye mon oncle, auquel il manda par un de ces cartels de faire provision de plus de trente sortes d'armes, tant de pied que de cheval, jusques à nommer les chevaux, comme coursiers, chevaux d'Espagne, Turcs, Barbes, Roussins, voire courtaux harnachez, les uns à la Genette, les autres à la Mantouane, comme l'on disoit alors, les autres à grandes selles d'armes, et grandes bardes et selles rases; et le tout se faisoit, tant pour surprendre son ennemy, que pour le mettre en despense excessive, et luy faire d'autant consommer et diminuer de son bien; de sorte que si mondit oncle

n'eust eu des moyens de soi, et fust esté assisté de ceux de son Roy, son bon maistre, qui luy en fournit, et de ses amis, il eust succombé soubs le faix; ce qui certes estoit un grand abus. Aussi, dit mon oncle, lors que ce cartel luy fut porté: *Jarnac veut combattre mon esprit et ma bourse.*

Lors que nous allasmes au siege de Malthe, je vis un fort honneste Gentil-Homme, et gentil Chevallier Italien, qui portoit le nom de Farneze. M. d'Aymard me le présenta, qui l'avoit connu autresfois fort famillierement; et discourant avec luy, il me conta que, par une querelle qu'il avoit eue contre un autre, et pour venir au combat avec luy, qui le fuyoit tant qu'il pouvoit par ruses, subterfuges, et despenses, et brouilleries et cavillations, il luy avoit fait despendre tout son bien, qui montoit à cent mille escus une fois vaillant; si bien qu'il ne luy estoit pas resté deux cent escus de tout ce qu'il avoit, ayant été contraint, pour obvier à la pauvreté, d'aller prendre la Croix à Malthe, et se faire Chevallier en l'asge de quarante ans, pour avoir au moins de quoy se pourvoir, et avoir sa vie assignée pour la fin de ses vieux jours.

Je vous laisse à penser s'il n'y a pas là de l'abus et de la grande misere. Car combien que vous réparez vostre honneur, et sauvez vostre vie, vous l'achevez après avec une grande pauvreté et indigence: et toutesfois ces loix duellistes permettent tout cela.

Un autre abus y avoit-il, que ceux qui avoient un juste subjet de querelle, et qu'on les faisoit jurer avant entrer au camp, pensoient estre aussitost vainqueurs, voire s'en assuroient-t-ils du tout, mesmes que leurs confesseurs, parrains et con-

fidants leur en respondoient tout-à-fait, comme si Dieu leur en eust donné une patente; et ne regardant point à d'autres fautes passées, et que Dieu en garde la punition à ce coup là pour plus grande, despiteuse, et exemplaire. L'on en a tant veu d'exemples de cela, dont j'en dirois deux, (mais je ne veux rien nommer,) qui autant les uns que les autres, tant assaillants que deffendants, tant vainqueurs que vaincus, avoient mauvaise querelle.

J'ay ouy raconter à Rome autresfois de deux Gentils-Hommes Romains, qui, s'estant ainsi deffiés en combat sur quelque subjet qui n'estoit pas beau ny honneste, celuy qui estoit taché du vice dont il accusoit l'autre, qui en estoit innocent, fut vainqueur, et contraignit son ennemy de le déclarer homme de bien et d'honneur.

En cela, ce sont des secrets de Dieu, lequel dispose de sa justice, de son équité, et miséricorde, comme il lui plaist. Bien est vray qu'il a esté tousjours fort coustumier de favoriser en ces combats les bons droits, ainsi qu'il fit en ces précédents que j'ay allégué ci-dessus et plusieurs autres. Voilà pourquoy le Sieur de Caronges se voulut enquerir curieusement de sa femme, et sa conscience, sur la juste ou injuste cause. Le Seigneur de Mandozze en fit de mesme à l'endroit de ceste belle Duchesse de Savoye, de laquelle, pour en tirer mieux les vers du nez (comme on dit,) et la pleine vérité, il s'habilla en Cordelier, et la voulut ouyr en confession. Ce que les plus gentils présument, si en sa confession il eust sceu et tiré d'elle quelque faute de crime, il n'eust jamais entrepris le combat, où il alla beaucoup plus asseurément.

Digitized by Google

Ce brave Seigneur et vaillant Chevallier, Renaud de Montaubant, ne fit pas ainsi à l'endroit de la belle Genevre, fille au roi d'Ecosse. Car fust à droit ou à tort, se jetta à travers les armes pour la deffendre : car aussi-bien l'eust-il deffendue, et combattu pour elle, de s'estre laissée aller entre les bras de son amy, comme si elle se fust contenue (ce dit-il). Voilà en quoy il mérite double louange. Aussi tout gallant Cavallier doit soustenir l'honneur des Dames, soit qu'elles l'ayent offensé et forfait, soit que non. J'entends si c'est forfaicture et offense, à une belle gentille et honneste Dame, d'aymer bien son serviteur amant, et luy donner la vie. Et voilà le devoir du Cavallier à l'endroit des Dames, ainsi que j'en ay plusieurs veu de mon temps, à la Cour, et ailleurs, soustenir et deffendre l'honneur de leurs Dames, et par paroles et par leurs espées, encore qu'elles fussent les plus grandes Putains du monde, et qu'ils les eussent connues telles, et d'autres et tout, contre lesquels ils se battoient : et s'ils eussent fait autrement, on les eust tenus pour vrais poltrons et indignes de l'amour de leurs Dames. Car pour en parler saînement, toute Dame, quelque grande Putain qu'elle soit, veut paroistre tousjours Dame de bien et d'honneur. J'en parle ailleurs dans mes Livres que j'ay fait des Dames (*).

Il y en a aucuns, qui ores, qu'ils ne combattent pour ce subjet des Dames, et qui se fiants à leurs braves courages et bonnes espées, prennent des querelles de gayeté de cœur ou bien

(*) Sur-tout *dans le VIIe Discours des* Dames Galantes, *Tome III, pages* 512, *et suivantes,*

sur un meschant droit et grande injustice. Mais bien souvent aussi sur cette mauvaise querelle sont abbatus : non pourtant que la Dame bien souvent en soit villipendée ; car on attribue le tout à Dieu, ou bien au sort des armes, comme j'en allégue-rois force exemples, si je voulois.

J'ay leu autresfois en ce grand Historiographe Paule Æmille, qui a si bien escrit nostre *Histoire de France* que Robert d'Artois, brave et vaillant Capitaine de ce temps-là, s'il en fut oncques, ce fut celui qui, ayant quitté le party François, prit celuy de l'Anglois, dont il fut cause de tant de maux, meurtres et pertes qui arriverent en France du temps du Roy Philippes de Valois, et le (1) Roy Jehan (2) Celuy-là donc voulant prétendre quelque droit à la Comté de Flandres, produisit quelques tiltres faux, et que luy-mesme avait fait falcifier, et les produisant devant le Roy, qui estoit (3) bon Prince, et son bon parent et amy, luy remonstra qu'il ne les devoit plus produire, et qu'il y alloit de son honneur ; car ils estoient faux. Robert, qui estoit haut à la main au possible, encore qu'il sceust bien sa fausseté, mais se fiant trop en sa vaillance et sa bonne lance, n'eut point de honte de respondre au Roi, que ces instruments et tiltres estoient très-bons, et point faux, et qu'il le combattroit de sa personne à la sienne en camp clos ; et lui maintiendroit la vérité. C'estoit trop arrogamment parlé à un Roy duquel il estoit vassal. Le Roy, qui fut sage, ne luy sonna grands mots là-dessus ; mais maschant sa

(1) du

(2) *Voyez ci-dessus Tome IV, pag.* 192 *et suiv.*, *un* Parallele *de ce* Robert d'Artois, *et au* Connestable de Bourbon.

(3) estant.

Digitized by Google

colere, ne luy porta oncques puis de bien, n'y d'amitié, n'y l'autre non plus au Roy. Et voilà d'où sortirent leurs grande animosités et divorces, et maux, pour eux et pour la France.

Je vous laisse à penser si ce Robert d'Artois se soucioit gueres de juste querelle, puis que, si librement, et avec si grande injustice il vouloit entrer en camp? Il avoit bien opinion que Dieu eust fait autant pour luy en son injustice, comme en sa bonne cause: si ce n'estoit, qu'étant entré dans le camp, il eust voulu faire, comme j'ay ouy raconter en Italie d'un combattant Italien, lequel, estant entré dans le camp avec très-mauvaise cause, il en eut remords de conscience, et songeant en soy comme il pourroit la rabiller, il advisa de son mauvais droit, en faire un bon; et ayant affronté son ennemy, et estant à tirer leurs coups, il fit semblant d'avoir peur, et de fuyr, et tourner le dos. Son ennemy, le poursuivant, luy dit en son langage: Ah! poltron, tu fuys. L'autre soudain tourne teste, et luy dit: *Tu en as menty. A ceste heure, ay-je bonne et juste querelle, et veut débattre ceste-cy; car, quand* (1) *à l'autre, elle n'estoit pas bonne, ny ne me revenoit; par-quoy, je la laisse-là, et me veux arrester à ceste-cy desmesler: sur ce battons-nous bien.* Je vous laisse à penser s'il n'y a pas de l'abus là.

Un autre grand abus y a-t-il eu aussi sur les eslections et donnements d'armes. Il y en eut d'aucuns en Italie autresfois, qui ont estez assez impudents, qui (2) ayant affaire à leurs ennemis qui estoient borgnes, leur ont présenté une sallade

(1) quant.
(2) qu'

qui bouchoit le bon œil, fust ou gauche ou droit qu'eust son ennemy; mais cela fut rebuté comme chose par trop impudente : et toutesfois, les parrains et confidents de l'autre furent si impudents, qu'ils disputerent ce faict, et le vouloient prouver par raisons; mais il le perdirent content (*) : toutesfois, pour ce coup, le combat fut différé, et remis à un autre jour. Possible que le gallant présenteur d'armes le faisoit pour ce subjet : car ce disent aucuns encore, c'est toujours quelque chose que d'allonger sa vie de six ou sept jours, voire d'un an; car on pense que ce jour en amene avec lui un autre, et qu'on allongera sa vie d'autant, ainsi que dit un des Capitaines de Brutus et Cassius, le jour avant que la bataille de Philippes se donnast. Ils estoient en conseil, si elle se devoit donner ouy ou non ? Il opina, qu'il la falloit encore différer un an, pour plusieurs belles raisons et pertinentes qu'ils alléguoient : mais cestuy-cy, pour la principale des siennes, fut que, pour le moins, l'on vivroit autant; et que c'estoit un beau coup fait, que de faire cestuy-là.

Mais pour tourner d'où nous sommes sortis, il se fit en Piedmont du temps du Prince de Melfe, un combat d'un jeune soldat Gentil-Homme, et d'un sergent Gascon fort glorieux, et qui, un jour avoit fort bravé ce jeune homme, qui en ayant consulté son caporal et ses autres amis, luy fut conseillé de demander camp, qui luy fut accordé; et pour ce, ayant appris un mois durant à tirer des armes soubs un bon maistre luy conseilla de combattre son ennemy en pourpoint, avec l'espée et la dague, et avec un collier d'acier pour mettre au col, bien tran-

(*) comptant.

Digitized by Google

chant et les pointes tranchantes comme rasoirs, et picquantes de mesme y attachées, tant par le haut que le bas; si-bien qu'il falloit tenir la teste si haute, que le baissant le moins du monde, l'on se picquoit estrangement, et se mettoit-on en danger de se couper la gorge : et cette façon avoit esté inventée assez gentiment pour le jeune homme, qui estoit petit, qui pouvoit hausser haut la teste contre le grand et l'aregarder à son ayse, ce que ne pouvoit faire le grand contre le petit, sans se baisser et se couper la gorge luy-mesme. Par ainsi, le petit en deux coups d'espée tua son ennemy fort aysément. Tout cela fut desbattu pourtant par les Parrains et Juges; mais il en falloit venir-là : et dit-on que la gloire du Sergent en fut cause, pour le mespris qu'il fit, de n'avoir voulu choisir les armes qui luy appartenoient. On dira ce qu'on voudra là-dessus; mais c'estoit un grand abus que ce collier, mais pourtant gentiment inventé pour le jeune homme en faveur de sa petite taille, contre la grande et haute de l'autre.

Une chose faut-il bien noter, que j'ay veu en Italie plusieurs Duellistes en donner advis que si le cartel porte ces mots de *combattre avec armes usitées et non usitées parmy Gentils - Hommes et Cavalliers*, qu'il faut desbattre au commencement et par escriture, et cartel, ou disputes de confidants, ces mots de *ces armes non usitées*, et surtout respondre par ces mots : *mais qu'elles soient recevables par dire de Cavalliers d'honneur et Juges très-capables en ces choses et point suspects*. Car si vous ne les débattez, et puis après quand on sera descendu dans le camp, qu'on les veuille débattre, vous n'y estes plus receu; puis que vous

Digitized by Google

avez accepté le cartel, et y avez consenty, et par ce, faut prendre telles armes inusitées qu'on vous présentera. En cela, il y a bien de la raison, que je laisse aux plus entendus desduire mieux que moy. Voilà pourquoy il faut estre subtil et advisé en ces choses-là, et à y bien respondre, et se donner garde en recevant les cartels de vous brider.

Pour parler d'un autre abus, mais non si grand, fut un combat fait en Italie, de deux Gentils-Hommes Romains, dont celuy à qui touchoit l'eslection, la donnation et livraison d'armes, donna à son ennemy pour les armes offensives des armes toutes couvrantes le corps, dès le cap jusqu'aux pieds, fors qu'au costé du coeur il y avoit une ouverture dans les armes, large deux fois plus que la paume de la main : et celuy qui donnoit, les avoit l'èspace d'un an (car pour lors les combats et subterfuges s'allongeoient plus que cela, voire plus de deux ans,) appris contre son maistre, tous estans armez de pareilles armes, à ne tirer l'un contre l'autre, si-non dans le trou ouvert; de telle façon, qu'il apprit si bien son disciple, qu'il donnoit si dextrement dans le trou du coeur, et si asseurement, en apprenant que, venant à bon escient, il ne faillit jamais du premier coup donner dedans, et luy percer le coeur, et le tuer par conséquent. Encore n'y a-t-il si grand abus et supercherie tant que l'on diroit bien.

Sur-quoy faut estimer une grande fidélité ancienne, cependant qu'il m'en souvient, des maistres qui apprenoient leurs disciples pour combattre, que jamais ils ne les trahissoient, ny révéloient leurs leçons, fust-ce à leurs plus grands

Digitized by Google

amis qu'ils eussent, encore qu'on taschast à les corrompre par argent, ou dons, ou en toutes les façons du monde qui peuvent esbranler un esprit, qui est une chose fort à noter : et jamais ne permettoient que, donnant leçon à leur disciple pour ce faict, ame vivante entrast dans la salle ou chambre où ils estoient, ains visitoient par-tout, et soubs les licts, voire à adviser si à la muraille il n'y avoit aucune fandace ou trou, dont ils pussent estre apperceus ; car ils estoient curieux de la vie et de l'honneur de leurs disciples combattants. Que dis-je, curieux? mais très-ambitieux, desirant leur victoire comme pour eux-mesmes ; car de vray, il leur alloit, et de leur ambition, et de leur honneur, comme de leurs disciples. J'en parle pour l'avoir veu, et à Rome, et en Italie, des tireurs d'armes qui estoient mes maistres et mes grands amis, qui ne m'en eussent pas dit un mot sur ce subjet pour tous les biens du monde, encore que je les en recherchasse le plus excortement (*) que je pouvois, fust en baguenodant, fust sérieusement.

En voicy un autre d'un, qui fit forger à Milan, par un maistre très-exquis, deux paires d'armes, tant espée que dague, toutes vitrines, c'est-à-dire, rompantes comme verre, mais pourtant de fer ou d'acier, tranchantes, piquantes, fourbies, et luysantes comme les communes, mais trempées de telle façon, que qui n'en sçauroit user, s'ayder, toucher, et picquer, comme il falloit, elles se rompoient comme verre ; mais qui en sçavoit l'usage et la façon d'en frapper, et assenner leurs coups (comme on dit) elles ne se rompoient aysément : ainsi comme l'on voit du

(*) Acçortement.

verre qui se rompt aysément en le prenant et le touchant d'une façon plus que de l'autre; car la mode et méthode en ces choses y sert plus que tout. Celuy donc qui donnoit (*) les armes, de longue main en avoit appris si bien la façon et le biays, pour en sçavoir user, que, venant à les mettre en effet, son ennemy, qui alloit à la bonne foy, et pensant jouer son jeu à la vieille mode, comme d'autres espées, (car, du reste, ils estoient tous descouverts;) du beau premier coup qu'il rua à son ennemy, espée et dague s'en allerent en pieces comme verre. L'autre, sçachant la milice, l'art, et le biays de ses armes, les mena si dextrement, qu'il en donna aussi-tost dans le corps de son ennemy, et qu'il le porta mort par terre. Certainement, ces supercheries d'armes sont cent fois pires que celles que l'on fait assassinant les personnes aux cantons des ruës, ou en un coing de bois; et ne sont nullement pardonnables : mais pourtant, par ces loix antiques du Duel, cela a esté.

Moy estant à Naples, la premiere fois que j'y fus jamais, j'ouys faire un plaisant conte, que, du temps du Roy Charles, lors qu'il le conquit, il s'y fit un combat d'un Capitaine Gascon et d'un Italien. Il toucha au Gascon de donner les armes. Que fit-il? Il les prit à son advantage, et va envoyer à son ennemy une bonne grosse arballeste de passe, qu'on appelloit en ce temps, et appelle-t-on encore, avec son bandage, qu'on appelloit à l'Armatot, et s'appelle encore, qu'on pendoit à la ceinture. L'Italien, son parrain et confidant, refuserent aussi-tost ces armes, disant qu'elles n'estoient point usitées, et du tout estran-

(*) Donna.

Digitized by Google

geres. Ceux du Gascon alléguerent leurs raisons: et mesme que tant s'en falloit qu'elles, fussent estrangeres, que ceuxde leur nation d'autresfois s'en estoient dit des premiers et meilleurs maistres, qu'avoient estez les Genevois, lesquels, du temps de la Guerre saincte, en avoient fait rage, et de beaux effects; et mesme que le Roy Philippes de Valois en avoit envoyé querir jusques à Genes, pour s'en ayder à sa malheureuse battaille de Crecy; mais pourtant ils n'y firent rien qui vaille, ce disent les *Chroniques de France*. Pour fin, tout calculé et rabattu, il fallut au Gascon estre maistre en son eslection, et à l'Italien à les prendre. Le Gascon, qui estoit maistre passé, (car de longue main la nation le porte sur toutes autres,) vous eut bandé et rebandé, et tiré deux fois dans le corps du pauvre Italien, qu'il n'eut le loysir ny l'addresse de bander son arballeste, quelque leçon que luy eussent donné ses maistres, parrain et confidants; si-bien qu'il fut vaincu.

Ces combats par telles armes, ny d'harquebuse, ne sont pas approuvées par les Docteurs Duellistes; *d'autant* (disent ils,) *qu'il faut qu'un combat honorable se fasse et se finisse par la valeur et vertu des personnes, et non par les armes.* C'est une raison très-foible; car, comment combat-on autrement qu'avec les armes? Il y faut rapporter et l'un et l'autre, et la vertu, et les armes, tout ensemble. A aucuns j'ay veu tenir pourtant, que deux soldats, portants leur harquebuse, et en faisant profession, tous les jours, se peuvent combattre avec leurs harquebuses. Au reste, combien avons-nous veu depuis quelques temps force deffis et combats s'estre fait à cheval, avec des pistolets, par des braves et vaillans

Gentils-Hommes, et la mort d'aucuns s'en estre ensuivie? J'en nommerois bien deux ou trois; mais je m'en passeray bien. La plus belle raison que peuvent aporter ces Duellistes, c'est qu'ils disent, que, faisant tels combats avec armes à feu, sont fort dangereux pour le Juge et Gardes du camp, et que les coups peuvent aller et porter sur eux aussi-bien que sur les deux combattans. Grand mercy, Messieurs les Juges, et autres qui estes ainsi soigneux de vos corps. Bref, je n'aurois jamais fait, si je voulois mettre par escrit tous ces abus, ou plustost rebus, du temps passé, inventez et fort bien pratiquez par les Italiens, lesquels y ont estez fort subtils et diligents scrutateurs de telles inventions, dont j'en ay ouy tant et tant discourir en Italie, que si je n'avois autre chose à faire que les mettre par escrit, je pense que j'en donnerois plaisir aux lecteurs.

Un abus y a-t-il eu (1) est, que si l'un des combattants, fust ou en se retirant, ou se desmarchant, ou en parant les coups, ou se demeslant, venoit à toucher tant soit peu la lice, la barriere, ou la corde, ou l'estaquade du camp, il estoit dit vaincu; ce qui estoit un peu trop rigoureux; car il advient bien souvent, que, pour mieux sauter, on recule un pas, ou deux, ou trois, soit pour attirer son ennemy à soy, et le faire varier, ou luy faire perdre sa desmarche, ou le troubler en allant à son ennemy, soit pour plus après aller rudement contre luy. Enfin, force considérations et raisons se présentent à luy pour se desmarcher en-arriere; et si par cas de fortune, sans y penser, en se desmarchant ainsi, il vienne (2)

(1) Qui est,
(2) Vient.

à toucher cette barriere, il n'y a nulle raison de justice, ny de droit, de le dire vaincu.

Je ne dis pas, comme j'ay ouy dire, que cela s'est fait, et que pour plus addoucir la rigueur de cette loy, que si l'ennemy pressoit l'autre de telle furie, et que l'autre reculast comme mal asseuré, et qui ne fist que parer aux coups; ou bien que si l'un des deux tenoit son ennemy aux prises, et qu'au-lieu de le jetter par terre, ou en se tournant et virant, il menast son ennemy jusques à luy faire toucher la barriere, que cela ne fust très-juste de le censer pour vaincu. Voire encore seroit-il meilleur, s'il le pouvoit jetter par-dessus la barriere, au-delà du camp. Cette victoire seroit belle et honorable pour le vainqueur, et fort ignominieuse pour le vaincu : et ne luy seroit loysible d'y rentrer plus, ny prendre ses armes, ainsi que cela s'est fait d'autresfois en des camps en Italie; et avant qu'entrer dans le camp, les conditions ainsi estoient arrestées des Juges, parrains et confidants : mais la façon précédente que j'ay dit, n'est nullement belle et recevable; et toutesfois, elle a esté permise et reçeue par les loix Lombardes.

Un autre abus, et pire de tous, et par trop cruel et inhumain, est que ces malheureuses loix Lombardes vouloient, et comme il s'est pratiqué fort souvent en Italie, que quiconque de ces combattants, et fussent tous deux, mouroient dans le camp, n'estoient nullement reçeus de l'Eglise pour y estre inhumez, et leurs corps ne pouvoient estre enterrez en terre saincte et béniste, mais prophane, comme un Sarrazin et Arabe. Quelle cruauté estoit cela! Ils pouvoient bien estre admis avant qu'aller au combat, d'ouyr la Messe,

se confesser, prendre le Saint Sacrement ; et mourant ainsi, ils meurent bons Chrestiens : et si les armes ne leur sont esté favorables, pourquoy sont-ils privez de la sépulture sainte ? Ils en allèguoient beaucoup de raisons, et entre autres ceste-cy est (*) que, en mourant ainsi, esté par la permission de Dieu ; et que sa querelle estoit injuste ; et que par conséquent il est mort comme un vray criminel : et que le camp clos n'est qu'un vray gibet pour tels criminels, lorsqu'il n'y a point de preuves de leur meffaict et crime ; et que venant à estre ainsi vaincus, leur sentence leur est donnée du Ciel, et leur crime avéré. Et Dieu sçait, (comme j'ay dit cy-devant,) si les vainqueurs bien souvent n'ont pas le plus juste droit.

Or, je ne passeray plus outre. Il faut faire fin à ce discours de combats : car je ferois tort à ceux qui en ont si bien escrit, tant de nostre temps, que du passé, comme le Seigneur Mutio, Monsieur Alciat, le Seigneur Doctor Paris de Puteo, et une infinité d'autres sçavants Jurisconsultes Italiens ; car de leur temps, ces combats ont eu une très-grande vogue, et estoient ces Docteurs consultez comme l'on fait des Avocats en causes de Justice.

Aujourd'huy, tous ces combats sont du tout abolis par toute la Chrestienté par le dernier Concile de Trente ; si-bien qu'il y a environ vingt-ans, qu'un Chevallier de Malthe, qui s'appelloit Dom Juan de Gusman, que j'y ay veu, gentil Chevallier certes, de fort grande Maison, de celle des Gusmans en Espaigne, brave, vail-

(*) : C'est,

Digitized by Google

lant, fors qu'il avoit très-mauvaise veue, et portoit ordinairement des lunettes, et disoit-on de luy : *A qui sta Don Juan de Gusman, con sus antojos* (*). Il estoit grand et beau joueur. Il eut une querelle contre un autre Chevallier Espaignol, mais non de sa religion ny de son Ordre; et ne la pouvant demesler ny se battre en camp clos, ny en Italie, ny en Espaigne, ny ailleurs de la Chrestienté, pour leur seureté, à cause de ce Concile de Trente, ils s'assignerent par concert et accord fait entre eux deux, le combat à la Vallonne, Pays du Grand-Seigneur, n'ayant pas grand traject de mer à faire de la Pouille jusques-là; et envoyerent demander le camp à un Sangiac, Renégat Espaignol, qui là commandoit en quelque Place, et qui avoit esté d'eux autresfois connu; ce qu'il leur accorda fort librement et en toute seureté. Mais la Justice et l'Inquisition du Royaume de Naples, l'ayant sçeu, leur en fit la deffense, sur la peine de la vie, par bandons et affiches; si-bien qu'ils n'oserent passer plus oultre; et s'ils fussent estez pris là-dessus, ils fussent estez en peine; et si depuis en coururent fortune, pour plusieurs raisons que l'Inquisition peut là-dessus alléguer. Voilà comme il me l'a esté ainsi conté : estant une chose fort deffendue par les anciennes loix de nos Docteurs Chrestiens Duellistes, et mesme par Doctor Paris de Puteo, à un Chrestien, de ne faire arbitre un Infidele en un combat contre un autre Chrestien; d'autant que l'Infidele estant divers de Religion, il est esgal ennemy de l'un et de l'autre

(*) C'est-à-dire, *Voilà Dom Juan de Gusman, avec ses lunettes.*

des Duelliants, (aucuns Italiens usent de ce mot) ou combattants : aussi que ce n'est raison qu'il soit spectateur et juge de l'effusion du sang Chrestien, et qu'il en ayt son plaisir; ce qui est fort abominable, que cet Infidele passe son temps en cela, et juge le Chrestien; et toutesfois, ce mesme Doctor Paris dit et permet bien que l'on se peut ayder des forces Infideles et Sarrazines, de Chrestiens contre Chrestiens, ainsi que plusieurs jadis s'en sont aydés, comme aucuns Roys de Sicile; ce qui se trouve en l'*Histoire de Naples*, et ce que nos Roys François I et Henry II ont pratiqué. Enfin, ce n'est pas jus verd, mais verd jus. En France et Angleterre, et autres lieux Chrestiens, où le-dit Concile n'a esté receu ny approuvé, les combats s'y peuvent faire encore; mais il ne s'en fait plus.

Un autre grand abus en ces Duels, estoit que les combattants estoient visitez, tastez, et fouillez les uns les autres par leurs confidants, pour sçavoir s'ils n'avoient point sur eux aucuns caracteres, et charmes, et autres paroles meschantes, et billets négromanciens sur eux; ce qui fut un point qui fascha et coléra feu mon oncle de la Chastaigneraye, quand, avant qu'aller à son combat, un confidant de Jarnac le vint ainsi fouiller et taster. *Comment*, dit-il, *penseroit-on que, pour combattre tel ennemy, je me voulusse ayder de ces choses-là et que j'allasse emprunter autre secours pour le combattre, que mon bras.* Et de faict, plusieurs en Italie en sont estez visitez de cette façon, d'autant qu'il s'en est trouvé aucuns saisis de ces drogueries et sorcelleries; jusques-là que, craignants aucuns d'estre descouverts par ces recherches, a-t-on ouy parler que quelque

Digitized by Google

temps avant qu'entrer aux combats, se sont fait raser la teste ; et là-dessus se sont fait escrire et imprimer (comme en Espaigne on fait aux esclaves au visage) force tels caracteres et paroles enchantées, pour se rendre invincibles, et plus asseurez à vaincre. Comme de vray s'est-il trouvé force personnes, et là, et ailleurs, et aux guerres, chargées de tels billets qu'on a veu leur porter de grandes vertus, et contre le fer, et contre le feu. J'en ay veu et cognu une infinité, ausquels aux uns ces sortileges ont réussi, aux autres non. Voilà comment tels abus en tous lieux sont ridicules. J'ay bien ouy dire qu'on n'est point repris pour porter une chemise de Notre-Dame de Chartres, ou quelques sainctes reliques de Hyerusalem, de Nostre-Dame de l'Aurette (*), de Mont-Serrat, et autres choses sainctes, jusques à des sainctes oraisons, que j'ay ouy dire les confidants et parrains ne pouvoir oster, ains les y peuvent laisser : en quoy pourtant il y a dispute, si l'un s'en trouvoit chargé, et l'autre non ; car en ces choses, il faut que l'un n'aye pas plus d'advantage que l'autre.

Un grand abus en ces combats, en arriva un, et fort plaisant, parmy deux Capitaines Espaignols de la garnison de Gayette, l'an 1558, que l'on me dit en ce mesme lieu et en mesme temps, moy passant par-là, dont le conte est tel. Il y eut un Gentil-Homme Lunel, Cavallier Arragonois, estant en une certaine ruë, parmy autres Cavalliers et soldats, entre autres un Cavallier Castillan appellé Pedro Tamayo, estans tous en une mesme conversation, devisant et causant

(*) De Laurette, ou Lorette.

ensemble. il y eut un paysan, qui avoit apporté un plein pannier de percez très-beaux, comme il y en a là force. Tamayo les vint tous achepter, à quoy Lunel luy en vint prendre le plus beau; ce qui fascha à Tamayo. Lunel luy en fit toutes les excuses du monde; de quoy Tamayo ne s'en contenta, encore que l'autre luy dist que pour celluy qu'il avoit pris, il luy en payeroit une charge. Mais venant de plus en plus de paroles en paroles piquantes, Tamayo luy dit qu'il se servist de serviteurs, et créast plus gens-de-bien que luy. Il n'eut pas dit plustost le mot, que Lunel mit la main à l'espée pour le charger; mais il fut empesché par les compaignons, Capitaines et soldats qui estoient-là; que Tamayo sur cela se retira en la maison du Capitaine Montesdoça, qui estoit là-auprès. Et d'autant qu'il ne se sentoit assez courageux pour se battre contre Lunel, il ne comparoist de long-temps et se tient tousjours caché, jusqu'à ce qu'il s'advise de passer en Espaigne, et là de changer d'habit, et se faire homme d'Eglise et Prestre; ce qu'il fit estant-là. Et dura bien un an entier que Lunel ne put sçavoir aucunes nouvelles de luy, encore qu'il le fist chercher par-tout, plantant et affichant cartels en toutes parts pour le deffier, les envoyans en tous les lieux d'Italie les plus principaux, jusques en Espaigne, et au lieu de sa naissance, qui estoit en la Ville d'Avilla: et tout cela avec de grands dangers, et de grands cousts; car il y fallut employer *las autenticas escrituras de Escrivanos Reales* (*), ce dit le conte. Mais Tamayo, s'estant desja fait Prestre, se mocqua

(*) Les écritures authentiques des Ecrivains Royaux.

Digitized by Google

de Lunel ; disant que son habit nouveau pris ne luy pourroit permettre, renvoyant bien loing ces cartels et deffis : dont Lunel, désespéré de ne pouvoir venir au combat, n'eut autre recours qu'à envoyer son dire, son manifeste et ses escritures aux principaux Princes d'Italie et d'Espaigne, pour manifester son debvoir, ses diligences, par lesquelles paroissoit qu'il n'avoit pas tenu à luy qu'il n'eust bravement combattu ; qui tous luy respondirent qu'il avoit fait très-bien en gallant homme d'honneur et valeur ; mais ce ne fut pas sans rire de la fourbe que Tamayo avoit faite à Lunel, pour luy avoir fait despendre tant d'argent, luy avoir donné tant de peines, sueurs et travaux, à le chercher, luy très-bien et beau s'estoit fait Prestre, pour s'exempter de combat, et vivre desormais libre de guerre, de camp clos, de coups d'espée et d'estaquade. C'est une finesse celle-là, très-seure pour la vie humaine, et plaisante pourtant à lire.

Il y a eu force gens de guerre d'autresfois qui ont fait et font de ces traits, et se sont ainsi rendus Religieux et Prestres, pour desormais n'estre plus subjects aux hazards des guerres. Ils ne ressemblent pas ceux-là, qui quittent la Robbe longue et leurs biens d'Eglise, pour suivre les armes, dont il en est sorty des braves hommes, comme j'en ay fait ailleurs un discours. Il y en a aucuns, qu'on a connu, qui ont pourchassé les ordres de nos Roys, pour estre exempts des estaquades, combats et appels. Ce conte n'est des pires et très-plaisant, et s'en joueroit une plaisante comédie en représentant un Capitaine bravasche, braveur, menaceur de fendre des nazeaux pour du pain, tuer tout ; et puis,

pour ne venir aux mains, se représenter Prestre, ou homme Religieux. Je croy que Zany et Pantallon le fouetteroient bien, et se mocqueroient bien de luy.

Or, laissons ces contes, puis que la pratique n'en est plus par le Sainct Concile de Trente. L'on s'advisa à Naples (et s'use fort aujourd'huy) d'une autre maniere de combats, qui se font par appels et seconds, hors des Villes, aux champs, aux forests, et entre les hayes et buissons, d'où estoit venu ce mot, *combatere à la Mazza*. Moy, curieux, j'ay demandé d'autresfois à gens bien experts en ces combats et mots chevalleresques, la dérivation du mot. Ils m'ont dit dans Naples mesme, que *Matta* en Espaignol vaut autant à dire que *Buisson* ou *Haye;* et en langage Napolitain s'appelle *Mazza*, corrompu mot, mais pourtant vient et dérive de-là pour la longue habitude et fréquentation de jadis entre les Napolitains et Espaignols, qui ont estez bons maistres autresfois : et pour s'appeller ainsi aux champs, entre les hayes et buissons, à l'escart, pour se battre, on disoit *combatere à la Mazza*. Ils m'en ont dit autres raisons pour cette dérivation, que je laisseray pour prendre celle-cy.

Or les combats à la Mazza sont estez fort désapprouvez par les Docteurs Duellistes anciens, pour beaucoup de raisons, dont l'une estoit, d'autant que ces combats se faisoient sans aucunes armes deffensives, ny couvrant le corps, ce que l'on requiert fort en camp clos, pour beaucoup de raisons que les Escrivains Duellistes escrivent; mais seulement avec l'espée et la cappe, ou à la dague, qui ne sont estimez armes deffensives, d'autant que d'elles-mesmes ne couvrent le corps,

Digitized by Google

si-non en tant que la dextérité de la personne le permet : et la raison pourquoy ces Duellistes veulent le corps couvert, et disent qu'autrement est combattre en bestes bruttes, et qui se vont précipiter à la mort comme bestes. Cela va bien, et est bon ; mais en quelque maniere que ce soit, quand on vient-là, ou couvert, ou descouvert, il y faut venir résolu, ou mourir ou vaincre : davantage, ceux sont plus à estimer qui vont au combat plus chargez de braves courages, que d'une lourde masse d'armes, là-où il y a tant d'abus, comme j'ay dit cy-devant. Mais tout ainsi que la querelle est prise selon, ainsi se doit-elle demesler, et vuider, sans aller emprunter tant de diversitez et sortes d'armes, si-non celles qui se sont trouvées sur le poinct du différend, ou la cappe, ou l'espée, ou la dague et l'espée, fust sans estre couvert ; et telle est l'opinion d'aucuns gallants hommes : et si aux combats à outrance précédents que j'ay dit, s'exerçoient peu de courtoisies, en combats de la Mazza et d'appels, il s'en est trouvé et veu aussi peu, et se sont peu pratiquées ; mais (qui pis est) en tels combats de la Mazza, à Naples, il y avoit toujours (ou le plus souvent) des appellants ou seconds, lesquels, voyans battre leurs compaignons, s'entredisoient entr'eux, (bien qu'ils n'eussent débat aucun ensemble, mais plutost amitié que hayne:) *et que faisons-nous, nous autres, cependant que nos amis et compaignons se battent? Vrayement il nous fait beau voir, ne servir icy que de spectateurs à les voir entre-tuer ! Battons-nous comme eux.* Et sans autre cérimonie, se battoient et s'entretuoient bien souvent tous quatre. Cela estoit plus de gayeté de cœur, que de subjet et d'animosité.

Nos braves François estant au Royaume de Naples, soubs le regne du Roy Louys XII, commencerent à pratiquer ces deffis et combats en un qui se fit entre treize Espaignols et treize François : et ce furent les Espaignols, qui les premiers deffierent; et ce, plus de gayeté de cœur, que pour autre subjet, car il y avoit pour lors des trefves entr'eux. Les François les prinrent aussi-tost au mot, et Dieu sçait s'ils y eussent failly, et faillirent non plus au jour et au lieu assigné, près la Ville de Mouervine. J'ay veu le lieu, qu'aucuns de là m'ont monstré par spéciauté. Tous y firent ce qu'il falloit faire en gens braves et vaillants. Ceux qui en ont escrit et parlé à l'advantage des Espaignols, et comme aussi je l'ay ouy dire à aucuns de ces Pays-là; à Naples et tout, disent que les Espaignols vainquirent les François, à cause d'une ruse qu'ils trouverent, de ne donner aux hommes, du premier abord, de leurs lances, (car ils estoient armez à la Gendarme, comme de ces temps ces armes leur estoient fort usitées,) mais aux chevaux et les tuer, à cause d'une maxime qu'ils tenoient et observoient fort : *Muerte el cavallo, perdido l'Hombre d'armas* (*). Nos François disent le contraire, bien que l'opinion et l'entreprise des Espaignols réussit très-bien ; car la plus grand-part des chevaux François furent tuez : mais le brave Monsieur de Bayard, et Monsieur d'Orose très-vaillant aussi, leurs chevaux estans demeurez entiers, réparerent le tout, ainsi que je le manifeste en un endroit de mes *Rodomontades Espaipagnolles*, où ce grand Capitaine Gonzalo mesme confesse les Espaignols n'avoir si bien fait comme

(*) C'est-à-dire, *le cheval mort, l'homme d'armes est perdu.*

Digitized by Google

il cuydoit, et comme il les avoit envoyez pour faire mieux : j'y cotte les mesmes paroles en Espaignol, qu'il proféra (*). Despuis ce combat, (ce disent les Espaignols) les François ne firent plus bien leurs affaires audit Royaume, tenans pour un certain scrupule, que tels deffis sont desastreux à tout un Général, ainsi que j'ay veu tenir ceste opinion à plusieurs grands Capitaines Espaignols, Italiens, et François, et mesme à Monsieur le Mareschal de Biron, qui n'admettoit et ne trouvoit nullement bon ces deffis, appels et combats en une armée, fust d'ennemy à ennemy, fust d'autre à autre de l'armée; et que tout cela ne faisoit qu'amuser le monde, desbaucher les affaires du Prince, et faire perdre quelquefois de belles occasions importantes au Général, qui se rencontrent quelquefois, et faire entre-tuer deux braves hommes, qui pourroient estre cause du gaing d'une bataille et la salvation de son Prince; et que le meilleur est, songer à bien mener les mains à une bonne affaire, qu'à toutes ces vanitez ou animositez.

Du regne du Roy Charles VII, il se fit un pareil deffi et combat, près d'Argentant, de vingt Anglois contre vingt François, Les Anglois furent desconfits et vaincus. Oncques puis ils ne firent bien leurs besoignes, et perdirent en un an peu à peu la Normandie.

Du regne du Roy Henry II, fut fait en Piedmont un pareil deffi, entre Monsieur de Nemours, et le Marquis de Pescayre, trois contre trois. Tout n'alla pas bien. J'en parle en la *Vie de Monsieur de Nemours*, en mon Livre qui traite des *Grands*

(*) *Voyez ci-après* les Rodomontades Espagnoles.

Digitized by Google

Capitaines qui ont estez de nos temps despuis cent ans (1) J'alléguerois force autres pareils combats anciens; mais ils sentiroient trop leur rance. Pour ce, je les obmets, et viens à nos modernes que nous avons veu en nostre France despuis vingt ans en ça.

J'accommenceray par celui de Quielus (2) et d'Antraguet, principaux querelleurs; et ce pour Dames. Riberat (3), Chombert (4) le jeune, Allemand, secondoient et tierçoient Antraguet. Maugiron et Rivarot (5) secondoient et tierçoient Quielus. Qui tous seconds et tiers s'offrirent à se battre, plus par envie de mener les mains, que par grandes inimitiez qu'ils eussent ensemble. Ce combat fut très-beau, et l'accompara-t-on lors à celluy des Cuyrasses (6) et Horaces, les uns Albans, et les autres Romains, pour n'en avoir veu en France de long-temps tel, et de tant à tant, et sans armes aucunes deffensives: reste que cestuy-ci en resta deux en vie, qui furent Antraguet et Rivarot, et de l'autre des Romains et Albans, un seulement. Antraguet avoit affaire avec Quielus, Riberac avec Maugiron, et Rivarot avec Chombert. Ils combattirent vers les remparts et porte de Sainct-Antoine, à trois heures du matin en esté: de sorte qu'il n'y eut aucun qui les vid battre, que quelques trois ou quatre pauvres gens, certes chétifs tesmoings de la valeur de ces

(1) *Voyez tome VI pag. 177.*
(2) Quelus.
(3) Riberac.
(4) Schomberg.
(5) Livarot, comme dit ci-après Brantome lui-même.
(6) Curiaces.

Digitized by Google

gens de bien; qui, pourtant, en rapporterent ce qu'ils en avoient veu, tellement quellement. Monsieur de Quielus ne mourut pas sur la place; mais il survesquit quatre ou cinq jours par la bonne cure des Chirurgiens et la bonne visite du Roi qui l'aimoit fort. Enfin, il mourut, car il estoit fort blessé (*) Il se plaignit fort d'Antraguet, de quoy il avoit la dague plus que luy, qui n'avoit que la seule espée: aussi, pour parer et destourner les coups que l'autre luy donnoit, il avoit la main toute découpée de playes. Et ainsi qu'ils se voulurent affronter, Quielus dit à Antraguet: *Tu as une dague et moy je n'en ay point.* A quoi repliqua Antraguet: *Tu as donc fait une grande faute de l'avoir oubliée au logis.*

(*) Ce fameux combat, et ses suites, se trouvent mieux racontés, et accompagnés de réflexions plus judicieuses, dans le *Journal de Henry III, ou les Mémoires de Pierre de l'Etoile*, sous le 27e. d'Avril 1578. On fit à ces *gens-de-bien* cette épitaphe en François:

Reçoi, Seigneur, en ton giron
Quelus, Schomberg, et Maugiron;

Et cette autre en Latin plus significative:

Hic situs est Quelus, superas revocatus ad Auras,
Primus ut assideat, cum Ganimede, Jovi:

et le Roi fit faire à Quelus, à Maugiron, et à Saint-Mesgrin, tué peu après, de superbes convois, et des sépulchres de Princes. Après l'execution des Guises, la populace révoltée mit ces derniers en pieces, et l'on n'en trouve plus les figures, que dans les *Antiquitez de Paris de Gilles Corrozet, augmentées par Nicolas Bonfons*, et imprimées *à Paris, par ce dernier, en 1587 et 1588, en 2 Volumes in-8°.* Voyez les pages 106-110 du Tome II.

Digitized by Google

Ici sommes-nous pour nous battre, et non pour pointilles des armes. Il y en eut aucuns qui dirent que c'estoit quelque espece de supercherie d'avoir eu l'advantage de la dague, s'il n'en avoit esté convenu de n'en porter point, mais la seule espée. Il y a à disputer là-dessus; mais Antraguet disoit n'en avoir esté parlé. D'autres disoient que, par gentillesse chevalleresque, il devoit quitter la dague. C'est à sçavoir s'il le devoit? Je m'en rapporte aux bons Discoureurs, meilleurs que moy.

Donc, sur ce, je vous en ameneray un exemple d'un Gentil-Homme d'Anjou, nommé la Fautriere. Ayant entré en estaquade dans une vieille grange, mais pourtant enfermée de ses quatre murailles, sur lesquelles les seconds, et tiers, et autres, en advisoient le combat, qui fut entre le cadet d'Aubanye, Gentil-Homme d'Angoulmois près de Ruffet, fort brave et vaillant Gentil-Homme, et fort bravasche, et qui en tout vouloit fort imiter Monsieur de Bussy; mais il ne put en aucune sorte: se le figurant, cela lui faisoit grand bien à la ratelle, pourtant. Cestuy donc Aubanye avoit demeuré cinq ans à Rome, apprenant ordinairement à tirer des armes, et mesme de l'espée seule, du Patenostrier, très-excellent en cet art. Si bien qu'estans prests à se battre, ledit Aubanye dit à son ennemy: *Frere, je n'ai accoustumé à me battre qu'à l'espée seule. Je n'ay point porté de dague. Pour cela ostez la vostre.* L'autre aussi-tost prompt, jetta la sienne par-dessus la muraille de la grange: et la fortune luy fut si grande, qu'il vainquit et tua ledit Aubanye, qui estoit un des plus estimez Espadassins pour l'espée seule, et des plus adroits, cent fois plus que l'autre. Un chascun après le blasma, pour

Digitized by Google

avoir ainsi complu à son ennemy, et gratifié d'un tel advantage, et qu'il fust esté bien employé, si Aubanye l'eust tué : mais en cela, il monstra un grand courage. Ce combat fut fait en ces dernieres guerres de la ligue, près la Rochelle ; car tous deux étoient Huguenots, et suivoient le Roy de Navarre.

Quelques années après ce combat susdit de Quielus et Antraguet, Monsieur le Baron de Biron en fit un autre de trois contre trois. Il avoit pris pour second et tiers, Lognat et Genissat, braves et vaillants certes, contre le Sieur de Carancy, ayant pour second et tiers Estissac et la Bastye, braves et vaillants aussi. Monsieur le Baron de Biron et Carancy estoient les deux principaux contendants et chefs de la querelle : les autres, pour servir leur amy, ou par gayeté de cœur, (ainsi que firent ceux d'Antraguet et Quielus) s'en voulurent faire de feste, et s'entrebattre, bien qu'aucuns fussent amis, et parlassent avant souvent ensemble. Ils s'allerent bravement battre sans faire nul bruit, à une lieue de Paris, dans beaux champs, pour n'irriter le Roy, qui y étoit, et ne vouloit point ces combats. Ce fut pour un bon matin, qu'il neigeoit à outrance, sans appréhender le mauvais temps. Nul ne vid le commencement ny la fin, tant ils conduisirent secrettement leur entreprise, sinon quelques pauvres gens passants. La fortune fût si bonne pour Monsieur le Baron et ses deux confidants, que chascun tua bravement son homme, et l'estendit mort par terre. Aucuns dirent que Monsieur le Baron de Biron plus vaillant, prompt et soudain de la main, (ainsi qu'en tous arts aussi-bien qu'en celuy de Mars, il y a des artisans plus

Digitized by Google

prompts et diligents à faire leur besoigne que les autres) despecha son homme le premier, et alla ayder aux autres: en quoy il fit très-bien, et monstra, qu'avec sa valeur, il avoit du jugement et de la prévoyance, bien qu'il fust encore fort jeune, et n'avoit point encore fait tant d'expetises (1) d'armes comme il en a fait depuis, qui l'ont rendu l'un des plus grands et vaillants Capitaines de la Chrestienté, ainsi que je le descris dans mon Livre des grands Capitaines François et Espaignols que j'ai fait (2).

Ceste susdite prévoyance luy faisoit sa leçon, pour ne se fier trop en ce Dieu Mars, qui est le plus ambigu et le plus doubteux Dieu de tous les autres. Que si on se laisse par trop aller à sa fiance, et ne fasse-t-on cas de l'advantage qu'il vous a donné une fois, il le vous oste bien par amprès, et le vous fait cher couster; ainsi que possible mal eust pris, ou à Monsieur de Biron, ou à ses compaignons, s'il les eust veu et laissé faire, et ne les eust assitez. Aussi éstoit-il trop courageux, pour ne jouer la partie qu'à demy, et en avoir le passe-temps. Ainsi doit faire tout cœur généreux, et soustenir son compaignon jusques à la derniere goutte de son sang, si n'estoit que le camp fust esté conditionné. Ainsi que les Espaignols conditionnerent le leur que j'ay dit ci-dessus contre les François, qu'ils limiterent soubs tel pache; qui passeroit outre le camp, demeureroit vaincu et prisonnier, et ne combattroit plus de tout le jour: pareillement, celuy qui seroit mis à pied, ne combattroit non plus;

(2) Expertises.

(1) *Voyez tome VI, Discours LXXXIII.*

et

et au cas que jusques à la nuict l'une bande n'eust pu vaincre l'autre, et n'en demeurast-il que l'un à cheval, le camp seroit finy, et en pareil honneur, et pourroit ramener tous ses compaignons francs et quittes, lesquels sortiroient en pareil honneur que les autres hors du camp. Voilà de bizarres conditions de camp, cautes et subtilles, aussi à l'Espaignolle, et plaisantes aussi, qui me font souvenir du jeu des barres, que l'un rachepte tous ses compaignons pris. Voilà pourtant de grands cas, estre ainsi lié à ne secourir son compaignon. Ainsi le veut la loi donnée. Que si elle n'est, il faut mener les mains quoy qui soit. Autrement, il y a un grand reproche.

Voici un miracle de trois combats tout-à-coup, que je vais conter pour quasi incroyable. Je l'ay ouy conter à Naples à un Seigneur plein de foy et vérité d'un Gentil-homme de là mesme. L'un fut appellé par un autre, pour quelques paroles qu'il disoit avoir tenu de luy. Ce Gentil-Homme s'en alla à l'estaquade, sur la parole de celuy qui le vint appeller, et d'un autre tiers, auquel il se fioit fort pour sa prudhommie et gentillesse d'armes, luy tout seul, sur la parole de l'appellant. Estant dans le camp, tue son ennemy: et s'en voulant retourner, l'appellant luy dit, qu'il luy desplaisoit fort de voir un tel espectacle; et que mal il lui sieroit, s'il luy estoit reproché à son retour, s'il n'avoit vengé la mort de son amy, et qu'il ne se battist contre luy. L'autre luy respondit tout froidement: Ne tient il qu'à cela? Vrayement, je le veux. Et venant aux mains, le Gentil-Homme Napolitain le tua aussi-tost de gallant homme. Le tiers, qui fut spectateur de tout, et qui estoit aussi vaillant que les autres,

luy dit : *Vrayement, vous vous en retournez avec une fort heureuse et belle victoire. Que si vous n'estiez si las comme je vous vois, pour avoir eu tout-à coup affaire à deux, j'essayerois de vous oster la moitié de votre heur et honneur ; car résolument, nous nous battrions : mais ayant esgard à vostre lassitude, je remets la partie à demain ; vous priant de vous trouver à telle heure en ce mesme lieu, où je ne faudray m'y trouver : car il me fasche fort de voir mes compaignons morts, que je ne venge leur mort.* Ce Gentil-Homme luy dit : *Rien moins que cela. Je ne suis point las. J'aime autant me battre tout chaud, et toute à ceste heure, et annuit que demain : et me sens aussi frais, comme si je n'eusse point combattu. Par-quoy passons-en nos fantaisies de tous deux, sans remettre à demain.* L'autre le prit au mot ; et venants aux mains, ce Napolitain en fit de mesme comme des autres deux, et le tua de pareil heur : et les laissant là tous trois morts à la garde de Dieu, pour estre enterrez, s'en tourna sain et sauve.

Voilà un grand miracle de Mars : et jamais ne s'en parla d'un tel durant les Chevalliers errants, parmy les Histoires : car elles sont fausses : et ce conte, s'il est vray, c'est un grand faict, et autant admirable, qu'il peut estre véritable. En quoy se peut noter beaucoup de particularitez, que je laisse à plusieurs discourir. Entr'autres de la fiance que prit ce brave Gentil-Homme de ces trois, pour s'aller battre sur leur parole, sans nul second ; puis l'asseurance et la braveté qu'il eut de se battre, ainsi contre ces trois l'un après l'autre, donc (*) selon toutes loix duellistes,

(*) Dont.

Digitized by Google

légitimement il se pouvoit excuser, et remettre la partie au lendemain ou autre jour. De plus, faut noter la fortune grande qui l'accompaigna, dont on n'ouyt jamais parler de telle. Je donne ce conte pour tel qu'on me l'a donné.

Du temps du feu Roy Charles IX, dernier mort, fut fait un combat en l'Isle du Palais, entre un Gentil-Homme de Normandie (dont j'ay oublié le nom), et le petit chevallier de Reffuge. *Petit*, dis-je, car il estoit des plus petits hommes que j'aye point veu, mais très-brave et vaillant, et qui avoit fort veu. Le combat fut en l'Isle du Palais. Ainsi qu'ils s'y faisoient passer, tous deux seuls sans seconds, ils virent force Gentils-Hommes qui courroient sur le Gué (1) pour prendre des batteaux, et aller après eux pour les séparer; car c'estoit à l'heure que le Roi alloit à la Messe en la Chapelle de Bourbon. Ils dirent au battelier, car tous deux estoient en mesme batteau : (*Qual bonta y valor di nostri Cavalleri come de gli antiqui*) (2) qu'il les passast viste, et fist grande diligence; car ils avoient une affaire d'importance : dont ils donnerent chascun un teston audit battellier. Et ayans pris terre, ils s'entredirent seulement : *Faisons viste; car voicy ces Messieurs qui s'advancent pour nous séparer.* Ils n'y faillirent pas; car en quatre coups d'espée, ils s'entretuerent tous deux, et tomberent tous deux, l'un deça, et l'autre delà : et les trouva-t-on rendans l'ame et l'esprit. Quelles résolutions! et quelles animositez!

Monsieur le Marquis de Malleraye, fils aisné

(1) Quay.

(2) C'est-à-dire, *Quel courage et quelle valeur de nos cavaliers modernes, aussi bien que des anciens!*

de Monsieur de Pienne, estant nouvellement tourné d'Italie, fraischement esmollu, et qui avoir fort bien appris à tirer des armes, qu'il avoit des mieux en main, estant arrivé à la cour un soir au bal prit querelle avec le seigneur de Livarot, (celuy qui avoit esté l'un des six au combat de Quielus et Antraguet) (*) fust, ou avec juste occasion, je ne le dis point, si-non que plusieurs tenoient que de gayeté de cœur, il avoit pris la querelle pour s'esprouver avec Livarot, qui se tenoit pour un mauvais garçon, et grand mesprisant des autres, despuis l'heureuse issue de son combat : et pour ce, avoit esleu pour maistresse une Dame de la Cour, belle certes, et ne vouloit qu'aucun la servist que luy, comme jaloux de sa beauté, de son honneur, et de son bien. Cedit Marquis, tout gentil, et tout courageux, en l'age près de vingt ans, luy présente son service devant luy. L'autre, haut à la main comme luy, l'attaqua peu-à-peu de paroles. Enfin, à bonne paille bien seiche le feu se prend aysément. Par ainsi, s'entredonnerent (sans faire grand bruit), le combat en une petite Isle sur la riviere à Blois, sans seconds, ne sans rien. Le matin doncques ne faillirent chascun sur un bon courtaut montez, à comparoir; ayant pourtant chascun un laquais, pour tenir leurs chevaux. Le Marquis ne faillit dans deux coups tuer son homme d'une estocquade franche, que je représenterois mieux que je ne la dirois; car il me l'avoit dit avant, et le rendit tout roide mort. Mais quel malheur pour lui! Ainsi qu'il s'en retournoit, le laquais de Livarot, qui estoit grand

(*) *Voyez ci-dessus page 76, où il est mal nommé* Rivarot.

Digitized by Google

et fort, et desjà portant espée, l'ayant cachée une heure devant dans du sable, (aucuns disent que ce fut de son propre mouvement, autres du commandement de son maistre, ce que je ne croy, car il estoit trop gallant), vint par-derriere, et lui donna un grand coup d'espée, dont il le tua tout roide mort, ledit Marquis ne disant seulement : (ainsi que l'autre l'eut atteint) *Ah ! mon Dieu ! qu'est cecy* ? Ledit laquais fut aussi-tost pris, par le rapport d'aucuns qui le virent, et fut aussi-tost pendu, ayant confessé le tout, et qu'il l'avoit fait pour venger la mort de son maistre. Plusieurs discourent là-dessus, que si l'un et l'autre eussent pris des seconds, ce malheur ne fust pas advenu par le laquais ; et qu'il est fort de besoin d'avoir des seconds pour plusieurs raisons qui se peuvent alléguer là-dessus, tant pour en garder et éviter supercheries, que pour témoigner de leurs valleurs ou poltronneries.

Enfin, pour une autre infinité de raisons, qui seroient trop longues à discourir, tout ainsi qu'il y en a force autres qui ne veulent point de seconds, desquels arrive force inconvénients que je ne veux m'amuser exprimer, si-non un, arrivé par exemple fait à Rome, du temps du Pape Grégoire dernier, entre deux autres Gentils-Hommes François, qui estoient la Villatte, le Baron de Salligny, et Matecolom, et Esparezat, Gascons en (*) Escuyer de la grande Escuyerie du Roy. Ils s'assignerent le combat à quatre milles de Rome. Esparezat, autheur de la querelle, se battit contre la Villatte son adversaire. Matecolom, second d'Esparezat, se battit contre le baron de

(*) Gasçon, et

Salligny ; et chascun s'estant mis à part assez loing de l'autre de quelque trente pas, après avoir fait leur devoir, advint que Matecolom le premier tua son ennemy : et voyant que son second Esparezat estoit long à tuer le sien, encore qu'il fust fort jeune garçon, (ainsi que dit Francisco, tireur d'armes. *Qu'era-no puti*, (1) comme estoit aussi Salligny), s'en vint ayder à Esparezat, et tous deux tuerent la Villatte, je croy non pas sans grand'peine, encore que le jeune homme criast, qu'*il n'y avoit raison de se mettre deux sur un.* Matecolom repliquoit : *Que sçay-je aussi? Quand tu aurois tué Esparezat, tu me viendrois à tuer, si tu pouvois, et me viendrois donner de l'affaire, où je ne m'y veux mettre plus que j'y suis, et en puis sortir.* Et voilà comment alla ce combat, et où le second n'y procéda pas comme le Florentin, en l'exemple que j'ay allégué cy-dessus du combat de quatre Florentins (2). Aussi y a-t-il différence en un combat cérimonieux, conditionné et solemnisé de Juges, de Maistres-de-Camp, de parrains et confidents, et celuy qui se fait à l'escart sans aucuns yeux et aux champs, là où tout est de guerre.

Il se fit un combat en Limosin, il y a quelque temps, entre un gentil homme nommé Romefort, et un Fredaigves (3), tous deux hantants la maison de la Vauguion. Il y en eut un Gentil-Homme qui despuis fut tué à la Cour, et acquit je ne sçay comment tiltre des gallants, sans avoir jamais veu que peu de guerre ; je ne le nommeray

(1) *Qu'erano puti*, c'est-à-dire, *qu'ils étoient jeunes.*
(2) *Page* 18.
(3) Fredaigues.

Digitized by Google

point. Il alla appeller Fredaigves de la part de Rome-fort, qui y alla aussi-tost sur la parole du Gentil-Homme, et ce sans seconds, si-non un vallet chascun pour tenir leurs chevaux. Ce Gentil-Homme s'habilla en Pallefrenier de Rome-fort, d'autant qu'on se vouloit deffaire dudit Fredaigves, et le tuer nommément. Mais la fortune voulut que Fredaigves tua aussi-tost son homme, et ne donna loysir au Pallefrenier déguisé de venir et ayder à Rome-fort, d'autant qu'ils avoient laissé leurs chevaux loing, et ainsi qu'il s'advançoit, le Pallefrenier de Fredaigves s'advança plutost, et donne son cheval à son maistre, sur lequel il monta prestement, et s'en va au Pallefrenier déguisé, (lequel il cognut aussi-tost) de telle furie, qu'il fut contraint à tourner teste, et gaigner le haut, lequel Fredaigves recommanda au diable, en le laissant, courre et aller. Luy victorieux s'en retourna, en disant qu'il avoit bien tué son ennemy, et bien fait fuyr son Pallefrenier. Dieu le voulut ainsi; car la supercherie estoit trop grande. Ce Fredaigves a esté despuis tué, avec le comte de la Roche-Foucauld à la charge de Sainct-Yriers en Limosin.

Monsieur le viscomte de Turaine, brave et vaillant seigneur, ayant esté appellé par Monsieur de Duras de la part de son frere, Monsieur de Rozan, brave et vaillant aussi, y estant allé fort librement, se plaignit fort d'une grande supercherie, qui luy fut faite estant au combat; car d'une embuscade sortirent cinq ou six, qui le chargerent, et luy donnerent dix ou douze coups d'espée, (ceux-là n'estoient pas bons tueurs, ny si bons que le baron de Vitaux, duquel je parleray tantost), et le laisserent en la place pour mort:

dont depuis il voulut avoir la revanche sur Monsieur de Duras ; car il fit entreprise sur luy de le tuer dans sa maison, et le traitter en supercherie, comme il disoit en avoir reçeu de luy ; et de faict, elle estoit exécutée sans un grand cerf, qui estoit dans le fossé, et lors en ruth, qui chargea si furieusement ceux qui estoient descendus, qu'ils donnerent l'allarme, et s'en allerent, ayant mis en vain leur dessein. Ledit Monsieur de Duras en faisoit toutes ses excuses, et juroit n'y avoir eu aucune supercherie, et qu'il n'estoit possible que six hommes n'eussent tué un. Aussi Monsieur de Duras n'eust eu garde d'en estre de consente, pour estre Seigneur d'honneur et de valeur, et fust mort plutost. Si d'autres s'en meslerent, il n'en pouvoit mais ; je l'en ay veu fort s'excuser.

En ces combats et appels, comme je tiens des Grands, faut bien adviser et peser quand on va ainsi seul sur la foy d'un Gentil-Homme, et considérer bien les personnes qui appellent ; à sçavoir, si elles sont de qualitez, d'honneur, de foy, de paroles, de vaillances, et pour telles esprouvées ; et en cela prendre l'instruction de Monsieur de Rosne, gentil-homme Lorrain, et qualifié tant aux guerres de France, de Flandres, avec Monsieur, et de la Ligue, avec Messieurs de Guyse et les Espaignols (*) : lequel, ayant une question contre Monsieur de Fargy, le jeune Rambouillet, et ayant esté appellé par un Gentil-Homme que je sçay, je ne le nommeray point, et estant asseuré par luy, qu'il vint au

(*) Et qualifié, tant aux guerres de France et de Flandres avec Monsieur, que de la Ligue avec M. de Guyse et les Espaignols.

Digitized by Google

lieu, là où l'attendoit Fargy, sur sa foy, et sur sa parole; Rosne luy fit response, qu'il y falloit adviser, et que mal-volontiers consigneroit-il sa vie sur sa foy et parole, qu'il ne lui voudroit pas prester vingt escus sur sa mesme foy et parole. En ces choses, l'on y doit bien adviser, mais que le tout se fasse l'honneur sauve, et que le monde n'ait à présumer que c'est pour fuyr la lutte et le combat.

Un de ces ans fut appellé et deffié le baron de Vitaux par Millaud, à se battre encontre luy à une lieue de Paris en beaux champs. Ne faut point demander s'il faillit à s'y trouver; car il estoit un des courageux Gentils-Hommes qu'on eust sçeu voir: ses beaux faicts en ont fait la preuve. Il fut concerté entr'eux deux, que leurs seconds, bien qu'ils fussent très-braves et vaillants, ne se battroient point; car ils estoient fort grands amis. Celuy de Monsieur le baron visita Millaud, et celuy de Millaud visita le Baron, pour voir s'ils n'estoient point armez. Aucuns des parents et parentes disoient et affermoient, que le second du Baron fut trompé, d'autant que combattans en chemise, ainsi que celuy du Baron voulut visiter Millaud, et le taster, Millaud deffaisant le devant de sa chemise du costé de la poictrine, la luy monstra à plein, laquelle ne visitant autrement, et croyant que ce fust sa propre chair, le laissa: mais voicy le pis que disoient ceux que j'ay dit, que ledit Millaud estoit couvert d'une petite légere cuyrassine sur la chair, laquelle estoit peinte si au naturel, et au vif de la chair, que par ainsi ledit second fut trompé en sa veue. C'est à sçavoir si cela fut, et si un Peintre peut ainsi représenter une chair sur du fer? Je m'en

rapporte aux bons Peintres, si cela se peut faire. Autres disoient qu'il y pourroit avoir quelque apparence, d'autant que l'espée du Baron se trouva fort faucée par le bout, et que ledit Baron, ayant affronté son ennemy, luy tira deux grandes estoquades coup-à-coup, dont en fit reculer trois ou quatre pas son ennemy; et voyant que par ces estoquades il n'y gagnoit rien, il se mit aux estramassons : sur lesquels l'autre parant, et prenant le temps, et s'advançant, luy donna une grande estoquade, de laquelle il tomba; et aussitost s'advançant sur luy de plus près, luy donna trois ou quatre grands coups d'espée dans le corps, et l'acheva, sans luy user d'aucune courtoisie de vie. Ainsi le Baron avoit tué son pere, Monsieur de Millaud : aussi de mesme, Monsieur de Millaud avoit tué son frere le baron de Tiers. Ainsi mourut le brave Baron vaincu, après plusieurs belles victoires par luy obtenues sur ses ennemis. Ainsi mourut encore ce brave Baron, vieux routier d'armes, et tant de fois victorieux sur d'autres, par la main d'un jeune-homme, qui n'avoit que peu, ou du tout point encore, fait de grandes armes, si-non que sortant hors d'hostage et de prison en Allemaigne, vint s'esprouver tout du premier coup, contre un des vaillants et déterminez de la France. Voilà ce qu'en disoit le monde pour lors, et l'heur qu'on en donnoit à l'un, et le malheur que l'on donnoit à l'autre. Ce fut un très-beau coup d'essay pour l'un, et une fascheuse et cruelle fin pour l'autre, mais pourtant point déshonteuse, ainsi fort honnorable.

J'ay ouy conter à un Tireur d'armes, qui apprit à Millaud à en tirer, lequel s'appelloit le Seigneur Jacques Ferron, de la ville d'Ast, qui avoit esté

Digitized by Google

à moy, il fut depuis tué à Saincte-Basille en Gascogne, lors que Monsieur du Mayne l'assiégea, luy servant d'Ingénieur; et de malheur, je l'avois addressé audit Baron quelques trois mois auparavant, pour l'exercer à tirer, bien qu'il en sçeust prou; mais il n'en fit conte (*) : et le laissant, Millaud s'en servit, et le rendit fort adroit. Ce Seigneur Jacques donc me raconta, qu'il s'estoit monté sur un noyer, assez loing, pour en voir le combat, et qu'il ne vist jamais homme y aller plus bravement, ny plus résolument, ny de grace plus asseurée ny déterminée. Il commença de marcher de cinquante pas vers son ennemy, relevant souvent ses moustaches en haut d'une main; et estant à vingt pas de son ennemy, (non plustost) il mit la main à l'espée qu'il tenoit en la main, non qu'il l'eust tirée encore; mais en marchant, il fit voller le fourreau en l'air, en le secouant, ce qui est le beau de cela, et qui monstroit bien une grace de combat bien asseurée et froide, et nullement téméraire, comme il y en a qui tirent leurs espées de cinq cents pas de l'ennemy, voire de mille, comme j'en ay veu aucuns.

Ainsi mourut ce brave Baron, le parangon de France, qu'on nommoit tel, à bien venger ses querelles, par grandes et déterminées résolutions. Il n'estoit pas seulement estimé en France, mais en Italie, Espaigne, Allemaigne, en Poulogne et Angleterre : et desiroient fort les Estrangers, venant en France, le voir; car je l'ay veu, tant sa renommée volloit. Il estoit fort petit de corps, mais fort grand de courage. Ses ennemis disoient

(*) Compte.

Digitized by Google

pour venir chez moy, où ayant demeuré quinze jours, je luy fournis de chevaux et d'argent ce qu'il voulut (qu'il me rendit très-bien après) pour tirer vers Paris. L'on dira que je me fusse bien passé d'escrire cette circonstance.

Au bout de quelques temps, il tua Gounellieu, qui venant de Bloys un jour de laisser le Roy, qui l'aymoit fort, et avoit la charge de sa grande Escuyerie, et s'en allant chez soy en Picardie, en poste, avec quatre chevaux, ledit Baron le suivit en ayant eu bon advis, avec deux bons chevaux seulement, accompaigné du jeune Boucicaut, l'attrapa aux plaines de Sainct-Denys, et le tua viste sans autre cérimonie, dont le Roy en cuyda désespérer. Que s'il fust esté pris, il estoit infailliblement exécuté, tant il aymoit ce Gounellieu : et s'en alla en Italie, et n'en bougea jusqu'à ce qu'il vint faire un autre coup, qui fut celuy de Millaud. Mais premier, je diray pourquoy ledit Baron tua ledit Gounellieu, parce que ledit Gounellieu avoit tué son jeune frere, jeune garçon de l'age de quinze ans, mal-à-propos, disoit-on, et avec supercherie : qui fut dommage certes; car ce jeune garçon promettoit beaucoup de luy : tous deux suivoient feu Monsieur d'Allançon. Voilà comment ledit Baron revancha la mort de son jeune frere. Estant donc de retour d'Italie, il sçeut qu'après le siege de la Rochelle, Millaud se pourmenoit dans Paris à son ayse, qui le pensoit encore en Italie, et ne le jugeoit jamais avoir le courage ny la résolution de retourner à cause de la fureur du Roy. Néanmoins il retourne et se pourmeine par la Ville en habit d'Avocat, espie et recognoist le tout et (*) son

(*) De.

mieux, ayant laissé venir la (1) barbe fort longue, si qu'il étoit irreconnoissable, se loge l'espace de quinze jours en cette petite maison, qui est au bout du Guet (2) des Augustins, void et revoid passer son homme par plusieurs fois, ainsi qu'il m'a dit despuis. Puis voyant son bon et qu'il estoit temps, sort un jour de son logis, avec les deux Boucicaux freres, Provençaux, seulement, braves et vaillants hommes certes; aussi les appelloit-on les Lyons du baron de Vitaux, et attaque Millaud, accompaigné de cinq ou six hommes, passant tout devant son logis, le charge, le tue avec peu de résistance, et se sauve bravement hors la ville et aux champs : mais le malheur fut pour luy, qu'en tuant ledit Millaud, un de ses coups d'estramassons par cas fortuit tomba sur un des Boucicaux, à la cuysse, qui luy causa en marchant par pays une grande effusion de sang, dont il fut contraint descendre en un bourg, et s'amuser et le faire panser à quelque petit Barbier de village; ce qui fut cause, qu'ayant esté poursuivy par le Prevost Tanchon (3) fut pris à douze lieues de Paris, non trop à l'ayse, car il fit grande deffense, dont il fut fort blessé, et fut mené à Paris au Four-l'Evesque en tel danger, que du jour au lendemain, nous le tenions exécuté. Je le vis par deux fois en la prison, qui me disoit tousjours d'une façon asseurée, qu'il ne se doubtoit pas moins que de la mort, de laquelle il ne se soucioit, puis qu'il avoit vengé celle de ses deux freres; car Millaud avoit tué

(1) Sa.
(2) Quay.
(3) Ou Fanchon.

Digitized by Google

son autre frere, qui s'appelloit le baron de Tiers, et disoit-on en supercherie et advantage. J'en ferois le conte; mais il seroit trop long, et ne serviroit par (1) trop icy. Le voilà donc aux vespres de la mort; car le Roy, et le Roy de Poulogne, cryoient qu'il meure. Mais Monsieur le Prevost de Paris, son frere, qui tenoit en son logis les principaux de l'Ambassade des Poulonois, s'advisa de les prier pour son frere, et demander aux deux Roys sa vie; ce qu'ils firent: et estois en la chambre du Roy de Poulogne, quand ils vinrent, où je les vis haranguer tout en Latin, très-éloquemment, et avec telle passion et affection, que le Roy fut fort empesché à leur respondre leur requeste, qu'il n'accorda sur le coup, mais leur donna grande espérance. Monsieur de Tou (2), premier président, qui l'aimoit fort, prit aussi son parti, et remonstra aux Roys, que s'ils eussent fait mourir Gounellieu et Millaud, les deux meurtriers de ses freres, infailliblement il devoit mourir; mais ne l'ayant fait, il falloit que la Loy fust esgale, et qu'il eust sa grace et pardon, comme les autres. Enfin, par temporisement, sollicitations et prieres, son procès demeura en suspens. Cependant, le Roy de Poulogne, qui estoit son principal persécuteur, s'en va en son voyage: l'on fait son procès à la vollée; son pardon et grace luy fut donnée, et bien intérinée. Le voilà pourmener par la ville de Paris et à la Cour, mieux que jamais, bien venu et arregardé de tout le monde.

Le Roy tourné de Poulogne, le Baron luy fait

(1) Pas.
(2) Thou.

la révérence; mais Monsieur du Gua, qui estoit intime amy de Millaud, et qui estoit grand favory du Roy, se déclare son ennemy mortel, le mesprise, le menace de luy nuire où il pourra. Je sçay bien ce que je luy en dis un jour; car tous deux estoient mes grands amis: et je les voulois accorder, comme le Baron m'en avoit donné la parole; mais point, Monsieur du Gua n'y voulut entendre, et luy dis qu'il le désespéreroit. Il fut en train une fois de le faire appeller; mais il ne le fit, pour des raisons que je ne diray pas, et que ce ne fust esté son plus grand expédient, ny le plus seur. Par-quoy, ayant sçeu que Monsieur du Gua luy en brassoit une, il fut contraint vuider de Paris et de la Cour. Au bout de six mois, il vint un soir le trouver en son lict qu'il faisoit diette, entre au logis avec un de ses gens seulement, en laisse deux à la porte, monte en sa chambre, va à luy, qui le voyant venir, saute en la ruelle, et prenant un espieu pour se deffendre, l'autre l'eut aussi-tost joinct; et avec une espée fort courte et tranchante, (aussi en tel cas elle est meilleure que la longue) luy bailla deux ou trois coups, et le laissa là pour demy-mort; car il vesquit encore deux ou trois heures, disant tousjours qu'un homme en qui il se fioit, l'avoit trahy. Pour fin, ledit Baron, après avoir fait son coup, sort si heureusement du logis, et se retira si bien et sans aucun bruit, qu'on n'en soupçonna celuy qui avoit fait le coup, que par coniectures, tant il fut fait secrettement, et ne se put jamais gueres bien prouver; mesme à moy, qui luy estoit amy intime, ne me l'a voulu confesser.

Voilà le brave Monsieur du Gua tué; brave certes estoit-il en toutes générositez et vertus, ainsi que j'en parle en mon Livre des Colonnels et Maistres.

tres-de-Camp qui sont estez en France despuis leur premiere institution (1). Ce brave Gua doncques fut tué parmy ses Compaignies des Gardes, parmy ses Capitaines et soldats, et à cinquante pas quasi à la veue de son Roy, qui le chérissoit comme il le méritoit certes, sans qu'on s'en apperceust jamais; qui fut estimé à la Cour un cas estrange et inouy.

Pour faire fin, il faut donner ceste réputation au susdit Baron, que ça esté un terrible et déterminé exécuteur de vengeances. On l'accusa aussi d'avoir tué Montraveau le jeune, frere de Monsieur de Clermont d'Amboyse: mais cela ne se put gueres bien prouver; car il fut tué dans des bois et garesnes de Nantouillet, d'autant que ces deux maisons n'estoient de long-temps bien ensemble.

S'il eust vescu, il en vouloit tuer encore deux que je scay bien, que (1), je croy, ne regretterent gueres sa mort. Aucuns de ses ennemis n'ont point approuvé ces façons de meurtres, et l'ont voulu taxer qu'il n'estoit propre pour les appels, et pourquoy il ne s'en aydoit? J'en ay dit des raisons cy-dessus. Toutesfois il monstra bien à sa mort, qu'il estoit, et pour l'un et pour l'autre: et si l'ay veu en appeller aucuns, et d'aucuns estre appellé, qu'il refusa jamais homme; mais il fut accordé: et ne faut douter nullement de ses valeurs; car un homme de bas cœur ne fit jamais ce qu'il a fait, et eust fait encore sans sa mort.

Or, c'est assez parlé de luy. Que si je pouvois l'immortaliser, je le ferois, tant pour ses mérites, que pour la grande amitié qui estoit entre luy et

(1) *Voyez ci-dessus vers le milieu du Tome VII.*
(2) Qui.

moy, il y avoit quinze ans, et tousjours bien nourrie et entretenue par bons offices: aussi nous appellions-nous freres d'alliance. Je sçeus, un jour après, sa mort à Estampes, en courant la poste, venant de chez moy. Que si je fusse arrivé plustost, je ne luy eusse pas conseillé de se battre aux champs: car on se vouloit deffaire de luy, ou en quelque façon que ce fust: et possible s'il eust eschappé de ce combat, il fust tombé en une embusquade qu'on luy avoit préparée, comme j'ay sçeu despuis: car il commençoit à estre plus craint qu'aymé, de quelques très-Grands et très-Grandes: si que ce trait du meurtre de Monsieur du Gua fut estimé de grande résolution et asseurance.

J'en vais dire un autre, qui ne luy en doit rien, de ce brave feu Monsieur le Comte de Martinengo, de cette bonne et brave race des Martinengues, de laquelle cestuy-cy estoit bastard, disoit-on; mais ce bastard vallut bien deux légitimes, sans leur faire tort. Il vint avoir question avec un Gentil-Homme Bressan des plus grands de la Ville et d'alentour. Après l'avoir long-temps guetté et cavallé, ne le pouvant attraper aux champs, s'estant retiré à la Ville de Bresse, il se détermine de l'y aller tuer: et s'estant accompaigné de deux bons soldats déterminez comme luy, entre dans la Ville en plein midy, va en la maison de son ennemy, monte en sa chambre, le tue soudainement, descend, se retire, (ce n'est pas tout que faire un coup, il faut se sauver,) passe par la mesme porte, monte luy et ses gens sur leurs bons chevaux, qui les attendoient là-auprès, fut à une lieue de-là plustost que la rumeur et l'allarme fust esmue en la Ville. On court après, tant ceux de la Justice, que des parents du mort, qui estoient grands

Digitized by Google

Seigneurs; mais n'y gagnerent rien, et se sauve bravement en Piedmont, où il se met au service du Roy Henry II, lequel il servit, et la Couronne de France, si fidèlement, que, tant qu'il a vescu, il se peut mettre au rang des plus fidèles serviteurs qui y ait esté, non-seulement des Estrangers, mais des bons François mesmes.

Ce ne fut pas tout: lors que nous allasmes au secours de Malthe, il y vint pour son plaisir, comme si ce fust esté un jeune homme, qui n'eust jamais veu guerre: mais en cela, il respondit que la plus belle mort du monde estoit que de mourir pour l'honneur et la Religion de Dieu; et qu'en ce il vouloit imiter son grand prédécesseur, le Comte de Martinengo, qui, de mesme pour son plaisir, alla au secours du dernier au siége de Rhodes, où il mena, à ses propres cousts et despens, deux cent hommes de guerre, là où il fit si bien, que l'Histoire qui en a esté faite, asseure que la Ville tint plus de deux mois pour sa venue qu'elle n'eust fait, et y fit de très-beaux combats. J'en ai leu l'Histoire, qui ne se recouvre aysément; mais je l'ay, et est très-belle, déclarant beaucoup de belles singularitez de ce siége.

Pour retourner encore à nostre Comte, allant à ce secours de Malthe, bien qu'il fust fort dissuadé de ses amis de n'y aller point, à cause qu'il pourroit rencontrer encore quelque reste de ses ennemis cachés, amis de son trespassé, en quelque part d'Italie. Je le vis aussi résolu de faire ce voyage, comme s'il n'eust eu aucun ennemy: disant tousjours que si on le tuoit, il en tueroit aussi. Il passe par le Piedmont comme nous autres, passe à Pavie, non gueres loing de Bresse, passe à Gênes, d'une détermination aussi animée que j'aye ja-

mais veu ; s'embarque à Gênes comme nous autres, dans des petites frégattes. Enfin, nous arrivasmes tous à Malthe, ayant coustoyé toute l'Italie, sains et sauves, luy ne craignant rien. A nostre retour, il s'en tourne par terre comme nous autres : sçait qu'il y a dans Rome un parent de son homme : entreprend de l'aller tuer ; mais il fut dissuadé et pressé par ses amis de le laisser, et sortir de la Ville, et qu'il en avoit fait prou par le passé. Enfin, il se retire en France, tousjours par terre, de Ville en Ville : n'approchant pourtant des Terres des Vénitiens ; car il n'avoit fait son accord, et fust esté en peine de la vie : et ce fust esté aussi par trop tenter Dieu, et la fortune. Voilà de grandes et asseurées résolutions, mais grandes aussi celles dont il a usé, combattant si bien en nos guerres, tant estrangeres delà et deçà les monts, que nos civiles, dont j'en parle ailleurs en mon livre des Colonnels (*).

Grande fut aussi sa vaillance et tout, qu'il monstra en son combat qu'il fit en Piedmont, sur le pont du Pau, contre un autre sien ennemy Italien, chascun ayant deux dagues aux deux mains. Il est vray, que la gauche et tout le bras entier, avec les espaules, estoit armé d'un grand brassard ; mais ce brassard étoit tout d'une venue, et ne se ployoit point ; ce qui gehennoit et contraignoit le bras, et le tenoit fort droit. Cela avoit esté fait et ainsi choisi de son ennemy, qui avoit esté blessé au bras, comme feu mon oncle de la Chastaigneraye. Enfin, Monsieur le Comte de Martinengo demeura vainqueur, et tua son ennemy sur le champ. Ce combat fut fort furieux, à ce que j'en ay ouy discourir à gens qui le virent, mesme au bon-hom-

(*) *Ci-dessus, Tome VII.*

Digitized by Google

me feu Monsieur de Vassé, qui estoit parrain dudit Comte; bien que ledit combat ne fust solemnisé de plusieurs cérimonies des camps clos que je dirois: si-bien qu'on le tint (quasi) plus fait en forme d'appel et de combat à la Mazza, qu'autrement. Tout cela ne sert rien à nostre faict. Tant y a, qu'il fut beau et bien combattu, et qui rapporta audit Comte beaucoup de réputation: non que pour cela il en ait esté gueres glorieux en son temps, ny pour plusieurs autres vaillances qu'il a fait en sa vie; car c'estoit le plus doux et gratieux Gentil-Homme qu'il estoit possible de voir, amy, où il le promettoit: je le puis asseurer pour moy, et pour me l'avoir monstré une fois. Bref, sa réputation fut si bien divulguée, et sa valeur, que la guerre s'estant esmeue entre le Turc et les Vénitiens, un jour ils lui envoyerent, sans y penser, à Paris, (où il se tenoit quasi ordinairement, ou à la Cour, quand il n'y avoit point de guerre,) son pardon général, et absolution de tout le passé; et une commission (avec force argent) de Colonnel de trois mille hommes, et de les lever: ce qu'il fit bien à propos, et non sans grand peine (*); car la guerre civile troisiesme estant faillie et la paix faite, estant fort aymé des soldats, et les appointant bien, en moins d'un rien amassa ses hommes, encore plus qu'il ne falloit: s'en va à Venise, bien reçeu, voire adoré; passe en Dalmatie avec ses braves François, et quelque peu d'Italiens, où il fait bravement la guerre, jusqu'à ce que la paix survint entre le Turc et les Vénitiens, traittée à la sollicitation du Roy, par ce grand personnage, Monsieur de Dax, son Ambassadeur. Et puis, s'en estant retourné en France, et la guerre civile

(*) Et sans grand'peine.

encore rallumée, il mourut devant la Charité, le siége y estant mis, estant Maistre-de-Camp de douze enseignes de gens-de-pied ; dont ce fut très-grand dommage ; car c'estoit un grand homme de guerre, et un fort homme-de-bien et d'honneur. J'en parle ailleurs en mon Livre des Colonnels et Maistres-de-Camp (*).

C'est assez parlé de combats meurtriers, dont j'en dirois cent exemples signalez ; mais je n'aurois jamais fait. Parlons un petit maintenant des courtoisies qui ont esté pratiquées du temps du Roy François. Il envoya une fois feu Monsieur le Cardinal de Lorraine, son cher favory, en Flandres, pour jurer quelques trefves entre les mains du feu Empereur Charles. Ledit Monsieur Cardinal y alla très-bien accompaigné d'une fort belle Noblesse de la Cour, parmy laquelle estoit un brave et vaillant Gentil-Homme Breton, haut à la main, nommé Monsieur de Sourdeval, qui long-temps a esté Gouverneur de Bellisle, jusques à ce que le Roy Charles luy osta pour la donner au Mareschal de Rez, en propre. Ce Monsieur de Sourdeval vint à avoir une querelle contre un autre Gentil-Homme François, dont je ne sçay bien le nom. Ils s'en allerent, sans sonner mot à personne, sinon entr'eux deux, hors de Bruxelles, où la Cour Impériale se tenoit. La fortune fut si bonne pour Monsieur de Sourdeval, (et aussi que c'estoit un très-vaillant homme,) qu'il blessa son ennemy quasi à la mort : toutesfois si fut-il un petit blessé. Et d'autant qu'il estoit venu à cheval sur un courtaut, et son ennemy à pied, il leva son ennemy, et le monta sur son courtaut, dans la selle,

(*) *Ci-dessus Tome VII.*

Digitized by Google

et lui en croupe, le tenant tousjours des deux bras, le soulageant le plus qu'il pouvoit : et par ainsi, se rendirent à la Ville, et chez un Barbier, et le fit fort curieusement panser, dont il se guérit. Il y en a aucuns qui eussent mieux aymé mourir, que se laisser aller à une telle courtoisie, vile pourtant pour un brave cœur; car en ceste façon, le vainqueur triumphe fort : par-quoy le vaincu eust mieux aymé là mourir, qu'estre assisté de telle sorte. Autres disent, il n'y a que de vivre. Je m'en rapporte aux braves Discoureurs. L'Empereur en sçeut le combat et le trait, et voulut voir ledit Sourdeval, et le loua devant tout le monde en sa salle, autant pour sa valeur, que pour sa courtoisie honneste et gentillesse, et luy fit présent d'une belle chaisne d'or, pour s'en faire mieux paroistre. Quel creve-cœur à son ennemy vaincu ! Je tiens ce conte de feu Monsieur de Guyse le Grand, qui y avoit accompaigné Monsieur son oncle, et d'aucuns Gentils-Hommes qui estoient lors avec Monsieur le Cardinal; et aussi que j'ay veu ledit Sourdeval à la Cour fort bien venu et estimé, tant pour ce combat que pour autres siennes vaillantises faites aux guerres. Je croy qu'il vit encore, et l'ay connu fort familierement.

Lorsque le Roy Henry II envoya en Escosse feu Monsieur Dessé son Lieutenant-Général, pour y porter secours, avec force gallants et honnestes Gentils-Hommes de la Cour, et de France, y avoit le sieur de Dussac, dit autrement Jurignat, et le Capitaine Hautefort, tous deux Gentils-Hommes de Périgord. Ils esmeurent dispute ensemble et querelle, pour l'amour d'une grande Dame qui estoit là, que je ne nommeray point. Ils s'assignerent et s'appellerent tous deux à l'Isle aux Che-

vaux, qui est devant le petit Lict, (*) (ceux qui ont veu le lieu comme moy, sçavent où c'est,) où s'y estant fait passer, se battirent tous deux tous seuls, si-bien que ledit Jurignat demeura fort blessé; mais Hautefort ne le voulut parachever, ains lui permit de repasser l'eau, et de se faire panser: et estant guéry, il rappella encore Hautefort, jusques à deux fois, et demeura encore blessé comme la premiere fois; et ledit Hautefort luy usa encore de la mesme courtoisie, jusqu'à ce qu'on les mit d'accord, mais non pourtant qu'ils fussent jamais amis. Quelle fortune d'espée, et quel don de courtoisie! Je croy que ledit Jurignat vit encore, et Hautefort fut tué au voyage d'Allemaigne devant Yvoy, brave soldat et Capitaine, s'il en fust oncques, j'en parle ailleurs, grand et intime amy du feu capitaine Bourdeille mon frere: aussi disoit-on d'eux, qu'ils estoient des braves Rodomonts de Piedmont, comme estoit Villemaigne et Thaiz.

Ledit capitaine Bourdeille eut aussi en Piedmont une querelle contre le Capitaine Cobios, gentil et brave soldat Gascon, et pourtant grands amis auparavant. Ils s'appellerent sur le pont du Pau à Turin. La fortune voulut que mon frere blessast Cobios à la main de l'espée, qui luy eschappa aussi-tost; mais le Capitaine Bourdeille pourtant ne luy voulut courir sus, ains luy dit: *Amassez vostre espée*, Capitaine Cobios, *car je n'ay pas accoustumé de poursuivre mon ennemy sans ses armes.* Cobios luy respondit: *Je ne gagnerois rien*, Capitaine Bourdeille, *de l'amasser; puisque je suis blessé en la main, et ne me seroit possible la tenir. Or bien donc*, dit le Capitaine Bourdeille, *le combat*

(*) Le petit Leyth.

Digitized by Google

est achevé : et le prit et le mena soubs le bras à la Ville, pour le faire panser, et attendant sa guérison pour se battre ; mais Monsieur le Mareschal les accorda.

Bien fut plus grande une courtoisie qui se fit, et très-signalée, entre deux Capitaines du Piedmont, lorsqu'il estoit à nous, lesquels s'estoient fort entr'aymez. Ils vindrent avoir question, et s'estant appellez, ils se battirent de telle sorte, que l'un blessa l'autre à la mort sans estre blessé, auquel il dit : *Nous avons estez par trop grands amis pour vous tuer. Je vous prie, contentez-vous de ce qui s'est passé, et relevez-vous pour vous aller faire panser.* L'autre l'en remercia très-courtoisement ; mais il luy dit : *Ce n'est pas tout. Faites-moy la courtoisie entiere. Pliez-vous le bras, et portez-le en escharpe, pour quelques jours : au moins qu'il ne soit dit que je soye esté blessé sans blesser, et qu'il n'y aille point tant de mon honneur, et qu'il y ayt plus de subject à ceux qui nous voudront accorder de le faire, si j'en eschappe. Vrayement,* (dit l'autre) *je le veux :* et se souillant un peu le bras du sang de l'autre, il fit la mine, et le dit, qu'il avoit esté blessé ; mais que ce n'estoit rien, et qu'il voudroit avoir donné beaucoup, et que l'autre ne le fust pas plus : lequel pourtant se guérit avec grand'peine, et furent après faits bons amis comme devant sans peu de difficulté, à cause de ceste légere blessure prétendue, et aussi que l'autre voulut en cela recognoistre l'obligation qu'il luy avoit de la vie. Ceste courtoisie est belle, et sur laquelle il y a beaucoup à gloser et à discourir.

Ce grand Capitaine et brave Jannin de Médicis mit au monde ces deux braves et vaillants Capi-

Digitized by Google

taines qui ont estez despuis, et tant fidélement servy la France; San Petro Corso, et Jehan de Turin. Estans donc tous deux soubs sa charge, vindrent avoir une question ensemble, et la voulant accorder Jannin de Médicis, jamais il ne put, encore qu'il en tentast tous les moyens, cognoissant bien leur humeur et vaillance, que s'ils en venoient là, qu'ils se tueroient. Par-quoy, de despit, et de quoy ils ne le vouloient croire en accord, il prit sa cappe, et la mit en deux, et en donna à chascun sa moitié, et deux bonnes espées, et les enferma dans une salle, et leur commanda qu'ils ne sortissent jamais de-là, qu'ils ne fussent d'accord, en quelque façon que ce fust, et n'eussent vuidé leur différend du tout. Ils vindrent donc aux mains. Jehan de Turin donna une estoquade au front à San Petro, petite pourtant, mais d'importance, d'autant que le sang luy commença aussi-tost à couler sur les yeux et le long du visage, si bien qu'à tous les coups il luy falloit porter la main pour essuyer les yeux. Sur-quoy Jehan de Turin luy dit: *San Petro Corso, arreste-toy, et bande un peu ta playe.* L'autre, le prenant au mot, print son mouchoir, et la banda au mieux qu'il put: puis se remirent au jeu et si rudement, que Jehan de Turin eust un si grand coup sur son espée, qu'elle lui eschappa de la main. Sur quoy San Petro, se voulant revancher de semblable courtoisie, luy dit: *Jehan de Turin, amasse ton espée; car je ne te veux point blesser avec advantage:* et luy donna loysir de l'amasser. Et pour la troisiesme fois, retournerent au combat: à quoy ayant esgard les spectateurs, qui regardoient les uns par les grilles de la salle, les autres par les fentes et trous de la porte, en vindrent faire le

Digitized by Google

rapport à Jannin de Médicis, et le prier de les séparer, et y mettre ordre d'accord; autrement ils se paracheveroient de tuer. Parquoy il vint aussi-tost; et entrant dans la salle, il les trouva tous deux, l'un deçà, et l'autre delà, tumbez et couchez par terre, n'en pouvant plus, pour les grandes blessures qu'ils s'estoient entredonnées, et du grand sang respandu. Soudain, il les fit lever et secourir, et si curieusement panser, qu'ils furent guéris quelque temps après; desquels despuis la France a tiré de bons et grands services, tant deçà que delà les monts. J'ay ouy faire ce conte à feu Monsieur de Cypiere, qui estoit très-grand amy et de l'un et de l'autre.

Voilà des belles bontez et courtoisies de Cavalliers; sur lequelles on dispute quelle fut la plus grande, celle de Jehan de Turin, ou celle de San Petro Corso. Mais il ne faut doubter que la premiere fut la plus grande, d'autant que la seconde ne fit que la suivre après, et rendre ce qu'elle devoit. Au demeurant, si elles se devoient faire, je m'en rapporte aux braves Discoureurs des combats, au moins je dis la premiere: car pour la seconde, elle se devoit faire, pour rendre la pareille: autrement, ce fust esté un vilain reproche, s'ils eust fait autrement; mais aussi eust-on blasmé le premier de sa premiere courtoisie, s'il luy fust arrivé mal, et que l'autre l'eust tué en donnant si grand advantage à son ennemy, puisqu'il le tenoit quasi à sa mercy et à son advantage: et y en a beaucoup qui disent que ce fust esté bien employé, si l'autre l'eust tué tout à plat, puisqu'il ne sçavoit user de sa victoire, laquelle il mesprisoit. Quoy qu'il en soit pourtant, la cour-

Digitized by Google

toisie est toujours à louer, et sent mieux son gallant homme, et son Chrestien.

Or, c'est assez allégué des vieux exemples: ramenons au moins aucuns modernes, que j'ay veu arriver en nos Cours de France. Feu Monsieur de Bussy, un très-brave de son temps, eut une parole de guerre contre un brave Gentil-Homme nommé Monsieur de la Ferté, tous deux estans au service et à la Cour de Monsieur, et encore qu'ils eussent estez grands amis et obligés l'un à l'autre. S'estant donc deffiés et venus en combat, Monsieur de Bussy vient à blesser Monsieur de la Ferté, en telle sorte, que le voyant ne faire que parer aux coups, l'ayant attaint où il falloit, il dit : *Frere, je cognois que vous en avez assez, et que vostre blessure ne vous permet plus de vous deffendre selon vostre brave et généreux courage, encore que je le sçache tel qu'il combattroit jusques à la derniere goutte du sang de vostre corps. Parquoy, je suis d'advis que nous remettions la partie à une autrefois, et que je vous conduise pour vous faire panser.* Monsieur de la Ferté le prit au mot; car outre sa blessure, il estoit fort estroppié d'un pied, dont la moitié luy avoit esté emportée d'un canon qui s'esclatta dans la gallere de Monsieur du Mayne, au voyage qu'il fit en la Morée, en la compaignie de Don Juan d'Austrie, Général du Roy d'Espaigne; et pour ce estoit-il fort impost. Si eut-il encore du sang de Monsieur de Bussy, ce disoit-on, et luy fit vaillamment teste, ainsi qu'il le sçeut bien louer après; et ses vaillantises qu'il a fait aux guerres, ont bien monstré qu'il estoit digne de louange. Ainsi se passa ce combat et courtoisie entre eux, et après se rendirent bons amis.

Digitized by Google

Monsieur le Comte de Grand-Pré, gentil Cavallier, s'il en fust oncques à la Cour, doux, courtois et gracieux, mais au demeurant brave et vaillant comme l'espée, et très-beau Gentil-Homme : il eut un différent avec Monsieur de Givry, Gentil-Homme accomply des mesmes belles conditions que ledit Comte; tous deux ayant commandé, l'un qui est le Comte, à un Régiment de gens de pied, en lequel il y a beaucoup acquis de réputation, et ledit Givry Maistre-de-Camp de la Cavallerie-légiere, que le Roy luy donna après que ce brave Monsieur de Sagonne eut pris le party de la Ligue. Ces deux braves Gentils-Hommes donc se deffierent et s'appellerent. Estans en combat, le malheur fut pour Givry, que son espée se rompit à demy, qui ne s'en estonna pourtant; mais le Comte luy dit : *Ayez une autre espée; car la mienne ne blesse point avec advantage.* Ce qu'il ne voulut faire, et dit : *Non, non; avec ce tronçon d'espée, je te tueray bien.* Mais Monsieur le Comte ne le poursuivit; et usant de courtoisie, le combat se rompit : dont plusieurs dirent, qu'il eust esté bien employé, que le Comte l'eust tué, puis qu'il faisoit ainsi du brave, et ne vouloit recevoir courtoisie de son ennemy; et encore mieux employé, si Givry eust tué le Comte, puis qu'il luy pardonnoit par trop sa témérité et braveté.

Un de ces ans fut fait un combat en Auvergne, entre un très-brave Gentil-Homme du Pays mesme, dont je ne sçay bien le nom, pour dire vray, et un Escossois, qu'on appelloit le Capitaine Leviston. Je ne sçay s'il estoit de cette race de Leviston, dont j'en ay connu en Escosse d'honnestes hommes, et une honneste fille, qui estoit

Digitized by Google

à la feue Reyne d'Ecosse : mais tant y a que ce Capitaine Leviston s'estoit saisi de Montagut en Combraille. Il joua si bien des mains, qu'en deux ans il se fit riche de cent mille escus, disoit-on, en prenant de toutes parts, et n'arregardant à qui il faisoit tort ; ce qui fut cause de sa mort. Car la paix faite, il fut appellé par ce Gentil-Homme que viens dire. D'autres tiennent qu'il vouloit seconder un autre Gentil-Homme appellé. Enfin, estant entré en estaquade avec son ennemy, qu'il desdaignoit fort, bien qu'il fust un brave Gentil-Homme, comme il le monstra ; car du premier coup, il luy donna une grande estoquade dans le corps, à qui il dit : *Leviston je t'ay bien tasté pour le premier coup. En as-tu assez ?* Leviston luy respondit : *Avant que tu m'en ayes donné un pareil, je t'auray bien tué.* L'autre luy replicqua : *Tu ne te veux pas donc contenter ? Garde toy de celuy-là ;* et luy donne un autre coup au costé, en luy disant : *Tu en a prou, s'il me semble, va-t-en faire panser.* Leviston respondit : *Il faut que tu me paracheves, ou que j'aye ta vie.* L'autre replicqua : *Ah, Mort Dieu ! tu ne te veux donc pas contenter : et tu brave encore ? Et tu en mourras donc à bon escient :* et luy donna deux autres bons coups dans le corps, et le tua à bon escient. Ainsi devoit-il faire, et fit très-bien ; puisque ledit Leviston faisoit tant le brave, et ne se vouloit contenter de la courtoisie que l'autre luy présentoit. En quoy il se mettoit pourtant en grand hasard de sa vie : car il ne falloit qu'un meschant coup pour la luy oster ; mais Dieu en cela le favorisa : et toutesfois, et l'un et l'autre firent deux grandes fautes, l'un d'espargner son ennemy qui bravoit et opiniastroit trop, l'autre de n'avoir

Digitized by Google

accepté la courtoisie ; en quoy pourtant il monstra beaucoup de courage et de valeur, et de ne vouloir recepvoir cette obligation de son ennemy. Ainsi se faut-il gouverner envers ces braves qui veulent braver, et n'ont de quoy payer leur homme, estant desarmez de leurs armes, ou qui n'en peuvent plus.

La premiere fois que je fus en Italie, passant par Milan, j'ouys raconter que du temps qu'Antoine de Leve y commandoit pour l'Empereur Charles, il y eut un certain Comte Claudio, qu'on ne nommoit point autrement par surnom ; tant il y a qu'il estoit pour lors un très-renommé et vaillant homme. Par cas, un jour estant à la chasse de l'oyseau, et ayant vollé une perdrix, quand il fut à la remise qui estoit un lieu fort esgaré, il trouva quatre soldats qui s'estoient deffiés, et avoient choisi pour camp et estaquade un parc de brebis et moutons, dont usent les pastres en là, pour y retirer et resserrer leur bestail, et pour mieux enfumer leurs terres, ainsi qu'en plusieurs lieux et contrées de nostre France le font aussi. Quel camp clos, voyez, je vous prie, que ces braves gens avoient choisi ! Le Comte Claudio, les voyant tous quatre se préparer deux contre deux, et laisser le pourpoint, et se mettre en chemise pour se battre, il les prie de ne se battre point pour l'amour de luy, et luy dire leur différent pour les accorder. Eux luy firent response, qu'ils n'en fairoient rien ; mais que s'il en vouloit voir le plaisir, et juger des coups, qu'ils les vist faire seulement. Le Comte dit qu'il n'en fairoit rien, et qu'il ne luy seroit jamais reproché qu'en sa présence ils se coupassent la gorge. Là-dessus il met pied à terre, et

Digitized by Google

l'espée en la main, pour les empescher de leur combat. Eux aussi-tost, comme désespérez, vont concerter ensemble, et s'escrient : *Tuons-le, puis qu'il veut rompre nostre entreprise ; et emprès, nous la reprendrons, et nous nous battrons.* De faict, le chargerent à outrance : mais luy, comme j'ay dit, qui estoit en ces temps l'un des vaillants et déterminez de cet estat, se garde si bien d'eux, et les charge si valeureusement, qu'il en tue deux ; et voulant donner la vie aux deux autres, ne l'acceptent ; mais voulant venger la mort de leurs compaignons, le chargerent de plus en plus. Luy se pare, et tue le troisiesme ; et ayant blessé le quatriesme à la mort, il les laisse là, et luy donne la vie, en luy envoyant un Chirurgien, qui le pansa si bien, qu'il en eschappa, et en fit après le conte, et servit de tesmoing d'un si grand faict d'armes : et ne cella nullement, qu'il luy avoit donné la vie, dont il n'en seroit jamais ingrat, et qu'il luy feroit service où il pourroit. Le Comte l'ayma fort despuis, et s'en servit ; bien fasché, disoit-il, qu'il n'eust pu sauver la vie à ses compaignons.

Aucuns diront sur la vie de ce soldat, èsbien recognue, que cela est bon pour les soldats simples, mais non pour les Gentils-Hommes. Je ne sçay ; mais j'ay veu des soldats signalez, aussi ou plus curieux de leur honneur, et à le garder, qu'aucuns Gentils-Hommes. En ce combat on y peut beaucoup admirer la valeur et l'heur de ce Comte, et y discourir beaucoup de choses, et mesmes à noter que, quand les gens de bien ont bonne envie de se bien battre, ou qu'ils sont une fois aux mains, il n'y a rien qui les fasche plus, et désespere tant, que quand quelques-uns surviennent qui

Digitized by Google

qui les veulent séparer : et bien souvent a-t-on veu arriver tout de mesme à aucuns ce que je viens de raconter, et s'entre accorder à tuer le séparant ; n'estant rien si fascheux à un vaillant et brave homme offensé, que quand on luy rompt son coup et son desseing d'armes (*).

J'en ay veu en ma vie deux tels exemples : Sainct-Maigrin se battit une fois ainsi par appel aux champs près Paris contre le Segnor Troïle Ursin, brave Gentil-Homme Italien, qui avoit esté nourry Enfant d'honneur du Roy Dauphin, qui fut après le Roy François II, et estoit fils du Segnor Jourdan Ursin, très-bon et sage Capitaine, qui fut Lieutenant de Roy en Corse, après Monsieur de Termes. Despuis la mort dudit Roy François, il n'avoit esté en France guieres, et pouvoit avoir vingt-cinq ans qu'il en avoit esté tousjours absent, s'amusant en Italie et mesme à Florence, où il fut despuis tué pour faict d'amours. Estant donc venu en France ceste fois-là, il vint avoir querelle contre Sainct-Maigrin pour le jeu, et s'appellerent. Ils n'eurent pas tiré deux coups, qu'ils vindrent aussi-tost aux prises. Sainct-Maigrin estoit plus adroit à la lutte que l'autre, bien qu'il fust aussi fort : il porta son homme par terre soubs luy, et luy disant plusieurs fois qu'il luy demandast la vie. Sainct-Maigrin, dit-il, n'ayant nulles armes chascun, pour avoir esté désemparées à cause de la prise, s'advisa de tirer une espine d'un buisson, et la luy présenter aux yeux, et luy dire, que s'il ne se rendoit, et

(*) Le même fait, avec les mêmes réflexions, se trouvera, presque dans les mêmes termes, dans les *Rodomontades Espaignoles*, ci-après.

ne luy demandoit la vie, qu'il les luy créveroit tous deux. Sur quoy l'autre luy demanda la vie (dit Sainct-Maigrin) qui la luy donna. Le Segnor Troïle, sentant que Sainct-Maigrin s'en vantoit, il dit fort bien, qu'il ne la luy avoit point donnée. Enfin, ce fut un combat fort doubteux, et peu bien entendu et conçeu de plusieurs, et mesme des Juges que le Roy ordonna pour les accorder; ce qui fut fait. Un d'iceux, grand Prince, me dit qu'il y avoit plus d'ostentation vaine de Sainct-Maigrin que d'autre chose; car il n'estoit pas vrayssemblable que l'autre eust donné si grand loysir d'amasser et tirer une espine, et mesme si à l'ayse comme d'une chose fort amiable (*), sans l'en empescher, et luy en donner au moins grande peine; ou bien, il falloit qu'il l'eust cloué ou collé en terre, pour amasser son espine cependant. Par-quoy, le tout fut accordé, et je sçay bien ce que m'en dit ce Grand; car jamais ils ne purent bien tirer la vérité de ce faict; et voilà que servent ces combats aux champs, sans seconds ou autres tesmoings; car bien souvent on fait accroire beaucoup de choses qui ne sont survenues sur une infinité d'accidents qui y arrivent, que quelquefois on ne sçait qu'en croire, et mesme pour ces demandeurs et donneurs de vie.

Ainsi qu'il arriva au Seigneur de Chantlinaut, très-brave et vaillant Gentil-Homme, pour un homme qui estoit estropié d'une main. Il se battit au Pré-au-Clercs contre Bonneval, brave et vaillant Gentil-Homme aussi, et de grande Maison en Limosin, tous deux tous seuls. Bonneval vint avoir une grande estoquade à travers le

(*) *Lisez* Maniable.

Digitized by Google

corps. Chantlinaut, le voyant touché au vif, le laissa là, et se retire sans estre blessé, et Bonneval pour se faire panser. Chantlinaut dit, qu'il luy avoit demandé la vie, et luy avoit baillée de bon cœur. L'autre disoit que non. Et croy que si Bonneval ne fust mort quelque tems après (car il ne mourut de ce coup,) il se fussent battus encore.

Il faut faire icy une digression sur une dispute que j'ay veu pratiquer et se pratique tous les jours : à sçavoir-mont si celui à qui on a donné la vie, peut redemander le combat ? Certainement, par les loix Dannoises et Lombardes, aux camps clos et combats solemnels, cela ne se peut, pour les raisons et coustumes que j'ay alléguées cy-devant. Quant aux appels et combats à la Mazza ; il ne l'estoit non plus permis à Naples, dont le premier usage en est sorty, comme je l'ay appris là mesme. Aussi quand ils en venoient là, ils se battoient si outrageusement, que sans mercy, et selon la coustume, il falloit que l'un tuast l'autre, ou tous deux demeurassent sur la place, ainsi que cela s'est veu souvent, et là, en nostre France, qu'il ne falloit nullement parler de grace de vie ; car quand l'on vient-là, on est si fort pressé de son ennemy, ou animé de rage, de despit et de vengeance, que l'on a quelquefois tué dans un coup, où tous deux demeurent morts sur le champ ; ainsi qu'en ces combats précédents que j'ai dit, est arrivé, et plusieurs autres : ainsi aussi qu'il arriva, n'a pas long-temps, au Seigneur de Fourquefaux, brave et vaillant Gentil Homme, que le Seigneur de la Chapelle-Biron tua dans la forest de Fontainebleau, où il s'estoient tous deux

appellez, et dans deux coups l'autre demeura roide mort sur la place, et la Chapelle sain et sauve se retira ; lequel, venant de frais d'Italie, où il avoit appris du Patenostrier la milice de l'espée, avec son brave courage, demeura vainqueur, bien que le vaincu sçeust très-bien tirer des armes, comme je les luy avois veues très-belles en la main, et fust esté un brave jeune homme, qui promettoit beaucoup.

Le Capitaine Rollet, que j'ay veu nourrir Page de Monsieur de l'Archant, et despuis Gouverneur du Pont-de-l'Arche en ces guerres civiles, où il a fait très-bien la guerre sortant hors de Page, rendit ainsi un combat au Pré-aux-Clercs très-vaillamment et heureusement, et tua son ennemy (dont j'ai oublié le nom) sur le champ, et aussi-tost.

En ces combats hastifs et précipitez, et qui donnent du premier coup la mort, il ne faut parler de la vie : mais quand on respire encore, il faut estre coutois sur le vaincu ; la gloire en est très-belle et pie. De dire pourtant que le vaincu (à qui la vie a esté donnée) soit deshonoré pour cela, il ne l'est point. C'est une fortune de Mars, à qui le plus vaillant homme du monde est sujet, soit, ou qu'il désempare son espée, ou qu'elle se rompe ou bien qu'il tumba par terre, ainsi qu'il arriva derniérement et de frais à Monsieur de Sainct-Gouard, qui tumba devant Monsieur de la Chastaigneraye, qui ne le voulut tuer, ains luy permit de se relever : mais aussi-tost furent séparez ; car le combat fut fait quasi à la veuë de la Cornette du Roy, qui marchoit s'estant mis à l'escart.

Un de ces ans advint un combat entre le Sei-

Digitized by Google

gneur Amadeo, frere bastard de Monsieur de Savoye (1) et de Monsieur de Crequi (2), gendre de ce grand Monsieur d'Esdiguieres. Je ne veux amuser d'en dire le sujet ; car il est ailleurs escrit, et aussi que force gens le sçavent pour en estre la nouvelle récente : tant y a qu'estans venus au lieu assigné du combat, la fortune fut si bonne pour Monsieur de Crequi, qu'il blesse son ennemy, et le mit à tel poinct de demander la vie ; qu'il luy cede fort gentiment et librement ; ce qu'ayant sçeu Monsieur de Savoye, s'en coléra si fort contre son frere, qu'il luy dit, et commanda de retourner au combat aussi-tost après estre guéry, quoy qui fust : à quoy il ne faillit, et non plus le Seigneur de Crequi, de comparoistre. Ce fut en une petite islette du Rosne. D'en dire les formes, les seconds, et appellants, c'en seroit une chose superflue. Pour la fin du combat fait à l'aspect de plusieurs arregardants deçà et delà le Rosne, la fortune fut encore bonne pour le Seigneur de Crequi, qu'il abbat son ennemy et le tue, sans en avoir plus de mercy ; dont en cela il usa fort bien de sa fortune, que Dieu lui donna encore ce coup, possible par la volonté de Dieu. Que s'il l'eust espargné encore, il luy en eust mal pris à la troisiesme lutte, n'ayant sçeu ou voulu user de la grace qu'il luy avoit octroyée, dont il s'en fust repenty, et l'eust-on aussi-tost fort

(1) C'est Philippin, autre frere bâtard du Duc de Savoye, qui fut tué à ce duel. Voyez de Thou, sous le mois de Juin 1599. Selon le même Historien, cet *Amédée* avoit en 1597 fait un appel à Saint-Jeurs. C'est ce qui a brouillé Brantome.

(2) Et Monsieur de Crequi.

Digitized by Google

blasmé de ne s'estre aydé de ceste grace que Dieu lui avoit faite.

Monsieur de Savoye, lors qu'il vint derniérement en France, il fut curieux de saluer tous les gallands de la Cour, fors mondit Sieur de Crequi. Les uns disent, parce qu'il ne luy eust pas esté bien-séant (comme de vray et de raison) de saluer le meurtrier de son frere. D'autres disent que Monsieur de Savoye se plaignoit qu'il l'avoit tué tumbé en terre et abattu : en quoy Monsieur de Savoye ne devoit avoir esgard (disoient aucuns ;) car puis qu'il avoit repris sondit frere bastard d'avoir demandé la vie au premier combat, et contraint et commandé d'en recommencer un autre, que pouvoit faire moins Monsieur de Crequi de penser à revenir au tiers combat? et pour ce, en voyant avoir son beau jeu, d'en achever la partie tout-à-trac, sans plus la remettre. Voilà donc pour fin de ce combat l'exemple que l'on y doit prendre à tuer ou espargner son ennemy en tels accidents : tels coups d'espargne pour la premiere fois, mais nullement pour la seconde, où l'on doit fermer les yeux à tout mercy et misericorde.

Sur ce conte et raisons y alléguées, je feray ceste petite digression, afin qu'on sçache comme d'autres-fois se sont faits en Italie, France, et ailleurs, des combats à outrance et duels solemnels, ou celuy des combattants qui avoit l'eslection des armes, et mesme de l'espée, (comme quasi c'est toujours l'ordinaire, bien que l'on se batte avec la lance, la picque, l'halebarde, et autres armes, et de la porter au costé, comme la plus noble arme de toutes,) faisoit porter dans le camp quatre espées; c'est à sçavoir, deux pour

Digitized by Google

les premiers assauts, et deux autres que les Juges du camp garderoient pour une réserve, afin que (*) l'espée de l'un ou de deux vint à se rompre, les Juges en fournissoient qui en avoient besoing, ou tous deux en faisant faire le hola, et après recommençoient, et poursuivoient leur bataille: mais cela se faisoit avec pache et conditions accordées entre les parties, Juges, parrains et confidants advant qu'entrer au combat; et de plus, ces deux secondes espées données, ou une seule, à qui en avoit faute, si elles se venoient à rompre, ne falloit plus parler d'avoir recours à d'autres troisiesmes, et falloit mourir ou vaincre en quelque façon que ce fust, ou se rendre: et telles espées les appelloit-on les espées de provision; aujourd'huy en nostre nouveau et friand François, on les appelleroit les espées ou secours de réserve.

Pour ce coup, je n'en allégueray autre exemple, que celuy de feu Monsieur de la Chastaigneraye, mon oncle, en son combat, où son ennemy ayant fait apporter quatre espées, du commencement qu'on les vit paroistre, on pensa que Jarnac se vouloit battre de deux espées contre deux: mais après avoir ouy son dire de son parrain et confidants, trouverent qu'il y en avoit deux de réserve, le tout avec le mesme pache que j'ay dit cy-devant, que par après il n'en falloit plus espéret d'autres. L'on peut donc par-là colliger, que c'est assez d'avoir tenté la premiere et seconde fortune, sans retenter la troisiesme; possible contre la volonté de Dieu, qui en puniroit la trop grande outre cuydance. Ainsi Monsieur de Crequi, par le dire de plusieurs grands Capitaines, fit bien

(*) Que si.

d'achever ceste seconde partie, sans la remettre à la troisiesme.

Bref, il arrive en ces combats tant d'accidents, et tant d'inconvénients, que je ne les aurois jamais dits, tant à pied qu'à cheval, sur lesquels il faut que nos grands Mareschaux et grands Capitaines jugent si la vie a esté bien donnée, ou en advantage, ou en desadvantage, en supercherie, ou bonne guerre ; et là-dessus ordonnent un second combat ou non. De les juger deshonnorez pour cela, comme j'ay dit, ils ne le sont ; mais les faut appeller, à la mode de l'Espaignol : *Vencidos, no por falta de coraçon y valor, mas por mala suerte* (*) et pourtant c'est tousjours la vie donnée ; car et que me chaut-il, si vous avez desemparé vostre espée, qu'elle vous soit rompue, ou que soyez tumbé ? Cela ne s'appelle point vous avoir donné la vie par advantage.

Sur-quoy, pour mieux faire, il faut que les grands Juges fassent comme il se faisoit en tels cas à Naples, ainsi que je l'ay là appris aussi. Les amis des deux parties, ou les grands Capitaines, les prenoient et les accordoient tout bellement en quelque façon que ce fust par gentilles inventions, que les bons et gentils esprits sçavent très-bien excogiter. Bien est-il vray, que j'ay ouy dire à aucuns, que, pour le mesme sujet que l'on s'est battu, et la vie donnée, le combat ne se peut redemander ; mais au bout de quelque temps, si le vaincu prend un nouveau sujet de son ennemy, il le peut faire ; car d'avoir tousjours les mains liées, et si l'autre l'offensoit encore de

(*) C'est-à-dire, *vaincus non manque de cœur ou de valeur, mais par le malheureux sort.*

Digitized by Google

nouveau, il n'y auroit point de raison de luy refuser le combat, et que l'autre estant appellé n'y allast, autrement il luy iroit de son honneur : ou bien que tous deux s'y accordassent de bonne *voglio* (1), ainsi que je vis cela mesme arriver entre le Capitaine Castelnau, gentil et vaillant soldat, bien qu'il fust fort jeune, du Pays de Languedoc, brave race certes, dont j'en ay cognu quatre freres très-vaillants, et le Capitaine Dalon, du Pays de Xaintonge, vaillant aussi. Il estoit le second des trois freres, tous trois eslevez de Monsieur le Mareschal de Biron. Ils vinrent avoir querelle ensemble en l'armée où commandoit mondit Sieur le Mareschal, qui les accorda ; mais aussi-tost après ils prirent un nouveau débat, et s'allerent tous deux tuer, dont ce fut très-grand dommage. Aucuns dirent que ce fut de gayeté de cœur, et de concert fait entre eux avant l'accord ; et que ce n'estoit que pour contenter mondit Sieur le Mareschal, et après s'iroient battre, et se tuer comme ils firent. Il falloit bien dire qu'il y eust de l'animosité !

Certes, si les parties s'accordent en cela pour quelque raison et sujet que ce soit, faire le peuvent ; mais gare que le Dieu Mars ne s'irrite contre le vainqueur, le voyant abuser de la faveur qu'il luy avoit faite ; ny plus ny moins que fait le Dieu Neptune au marinier, qu'il a sauvé d'un grand nauffrage ; et puis, se fiant encore en luy d'une seconde grace, rebat la mer, où il se trouve plongé et très-bien noyé. D'autres raisons se peuvent alléguer là-dessus, *et pro*, *et contra* (2), sur ce su-

(1) Volonté.

(2) C'est-à-dire, *et pour, et contre.*

Digitized by Google

jet, que je laisse à discourir à de plus capables que moy.

Sur-tout aussi il n'est bien-séant, que le vainqueur fasse par trop sa parade de sa courtoisie de vie donnée, et ne publie tant sa victoire au mespris par trop du vaincu, et trop vaine ostentation pour luy; car ce seroit par trop prophaner la grace que Dieu luy a faite, comme de triumpher de ses armes et chevaux, les monstrer à un chascun, les appendre à une Eglise en signe de trophée, ou par bravade ou dévotion, ou vœu, que l'on a fait à Dieu, lequel ne se soucie guieres de ces offrandes. Comme jadis les Dieux Mars et Neptune se plaisoient fort en tels présents d'armes et despouilles, et comme aux champs solemnels jadis cela se faisoit: et comme aussi j'en sçay un qui, emprès un pareil camp, en voulut faire de mesme en une grande Eglise de ce Royaume: mais il en fut dissuadé par aucuns de ses amis: car résolument, s'il l'eust fait, il eust esté tué dans deux jours, en despit de tous les vivants; il estoit trop bien aymé, et apparenté. Le temps passé, cela se faisoit voir pis, comme j'ay dit cy-devant, et estoit sacrilege de les dépendre.

Il faut donc en cela se gouverner sagement, et recognoistre en autre façon la grace que Dieu, vous à faite. J'en parle maintenant en Chrestien, sans alléguer ny recognoistre le Dieu Mars, mais nostre Souverain, qui veut que l'on ne se hausse par trop en sa victoire, mais que l'on s'humilie et qu'on luy rende très-humbles mercys de tout: autrement il sçait bien rabaisser ces hautains, comme j'en alléguerois force exemples. Voilà comment un bon Chrestien se doit gouverner: et s'il est tant contraint par la voye et devoir chevalleresque

Digitized by Google

de se rebattre, il faut se recommander à Dieu, et le supplier de luy estre autant favorable ceste fois comme l'autre, et qu'il ne retourne au combat pour abuser de sa premiere grace qu'il a reçeue de luy, ny pour vengeance ou inimitié animée, ains pour l'amour de la loy de l'espée qu'il luy a mis au costé, et pour le debvoir de noblesse où il l'a colloqué.

Il y a aussi une autre dispute, que l'on fait sur la différence des mots que l'on dit; ou, *Je te donne la vie par courtoisie et gentillesse;* ou, *Je ne te veux pas achever, j'en serois bien marry;* et autres pareils mots courtois; ou bien de dire: *Rends-toy, ou je te tueray: Demandes-moy la vie, ou je t'acheveray.* Certes, ces mots derniers sont fort fascheux à proférer à un homme de cœur, qui aymeroit mieux mourir de cent morts, que les prononcer; comme il s'en est veu force. Par-quoy, pour le mieux, il est plus expédient de donner la vie gentiment et gracieusement, sans ainsi contraindre son ennemy à parler tels mots, qui semblent plus une ostentation et façon de s'en prévalloir après, qu'une courtoisie reçeue, ny pour l'amour de Dieu, ou charité que l'on doit à son prochain: et par ainsi, ce vaincu se pourroit rebattre, mais non autrement. Car vouloir combattre son second pere, et son bienfaiteur, c'est offenser Dieu, qui est grand ennemy des ingrats, et très-juste vengeur.

Il y a encore un poinct, que si un trouvoit en une rue ou aux champs, et du premier abord il attaquast son ennemy sans dire gare, et luy donnast une grande estoquade à travers le corps, ou luy coupast la main de l'espée, et le laissast là à demy-mort, ou le blessast en autre sorte de

Digitized by Google

supercherie, et puis après qu'il dist luy avoir donné la vie; ce trait seroit fort vilain, et fait en trahison, et la vanterie fort folle et ridicule, et dont on s'en pourroit rire aysément et se mocquer.

J'en ay cognu un qui en fit de mesme, et de mesme s'en vanta; mais il fut bien mocqué, et fut payé de mesme. Là-dessus venant le pauvre blessé à se guérir, il peut, non pas l'appeller, mais luy en faire de mesme, voire avec un canon, le porter avec luy, s'il se pouvoit, pour le tuer.

Enfin, toute vie bien et honnestement donnée, elle est reconnoissable par tout le monde, sans une seconde recherche de combat: mais le plus beau et le meilleur est, que les Roys, les Princes souverains, les Maréchaux de France, et autres grands Capitaines, passent tout cela soubs un bon accord, et que jamais il n'en soit plus parlé: et si le vaincu en sent en soy quelque charge de conscience et d'honneur, et qu'il luy semble que quelqu'un en parle, il faut qu'il s'attaque à luy, et le fasse taire à bon escient par une bonne espée; car il vaut mieux, que si la disgrace est telle, qu'il soit vaincu de luy ceste fois seule, que s'il venoit l'estre de l'autre encore une seconde fois: ou bien, il faut que les grands Juges en leur accord, fassent comme je vis une fois faire à feu Monsieur de Martigues, lors que le Roy Charles IX, avec ses Mareschaux et grands Capitaines, ayant accordé dans son cabinet Messieurs de Frontenay, dit le jeune Rouan, et de Querman, tous deux grands Gentils-Hommes et Seigneurs de Bretaigne, où il y alloit plus de l'un que de l'autre: car Querman avoit esté blessé, et Frontenay aussi, tous deux bien fort; mais Querman disoit tousjours, que ce n'avoit pas esté Frontenay qui l'avoit blesssé,

Digitized by Google

mais un autre Gentil-Homme que je ne nommeray point. Enfin, ils furent accordez : et sortans du cabinet en la chambre du Roy, Monsieur de Margues les tenant tous deux par la main, il cria tout haut, où il y avoit plus de deux cent Gentils-Hommes qui en attendoient l'issuë : *Messieurs, le Roy m'a commande de vous dire à tous vous autres, qu'il a accordé ces deux Messieurs à esgal honneur; et qu'il n'y va rien, de l'un ny de l'autre ; et qui voudra dire le contraire, et qu'ils ne soient tous deux gens-de-bien, d'honneur et de valeur, il en a menty.* Plusieurs là-dessus, en goguenardant et riant, respondirent : *Messieurs, nous ne voulons point combattre le Roy sur ce desmenty. Il n'y a rien à redire, puisque le Roy y a passé le ballais.* Oncques puis n'en fut autre chose.

En quoy j'ay veu faire une dispute parmy les Duellistes, à sçavoir, si l'on se peut ainsi remettre de son différend et de son honneur entre les mains d'un Empereur, d'un Roy, d'un autre Prince Souverain, et d'un Général, ou d'un grand Capitaine ? Aucuns ont dit que si; autres non : et disent que l'honneur perdu se doit reconquérir par la valeur propre de celuy qui l'a perdu, et non par celle d'autruy ; que si les Empereurs et Roys jadis ont fait des loix de leurs propres mouvements et authoritez sur plusieurs sujets, ils n'en ont jamais pu faire contre l'honneur des hommes.

Sur quoy il me souvient qu'une fois à la Cour, s'estant esmeue une querelle entre le Seigneur de Genlys le jeune, dit Yvoy, que le Duc d'Albe deffit en Flandres, et Monsieur de Mareuil de Bretaigne, très-brave et vaillant Gentil-Homme et fort haut à la main. Ainsi qu'ils sortoient de la salle du bal de Fontainebleau, du temps du

Digitized by Google

Roy Henry II, pour s'aller battre, Monsieur de Montberon, quatriesme fils de Monsieur le Connestable, jeune Seigneur, très-brave, vaillant et et gentil, ainsi qu'il le monstra à sa mort, dont j'en parle ailleurs (*), les empescha de sortir, et sur le coup les voulut mettre d'accord, en leur demandant s'ils ne s'en vouloient remettre à luy de ceste querelle, et de leur honneur. Monsieur de Mareuil, fort esqualabroux, et vieux routier d'armes et de guerre, luy respondit : *Mon honneur Mort-Dieu ? et c'est tout ce que je voudrois faire, que de confier et remettre entre les mains de Monsieur vostre pere, qui est l'un des grands Capitaines de la Chrestienté.* Ce mot fut trouvé bon, tant de mondit Sieur le Connestable, de Monsieur de Guyse, que d'autres grands Capitaines, qui furent assemblez pour les accorder.

Si faut-il pourtant, en matieres de querelles et d'accord, s'en rapporter et se fier toujours aux grands Roys, Capitaines, Connestables et Mareschaux, lesquels, par leurs valeurs et grandes expériences, ont acquis leurs beaux tiltres et qualitez : et est à présumer et croire, qu'ils doivent blasonner des armes, de leurs desbats et accords, mieux que nous autres pauvres diables, qui sommes novices au prix d'eux ; car ils sçavent excogiter et trouver tous les jours des inventions nouvelles et extraordinaires, qu'on ne pourroit pas croire, ainsi que font nos grands Sénateurs en leurs Cours et causes, pour les juger et amodérer selon les loix de l'équité et justice.

Sur quoy je feray ce conte de feu Monsieur de Guyse le Grand, du temps du Roy François II, comment il se porta pour l'accord d'une que-

(*) *Tom. V. Disc. LXII, Art. III, pag. 447.*

Digitized by Google

relle assez vieille entre feu Monsieur de Maugiron, et le Capitaine Rance, de Champaigne. Elle avoit esté esmeue dès le voyage d'Allemaigne qu'y fit le Roy Henry II : et d'autant que le Roy avoit deffendu les combats en son Royaume, nommément, ceste querelle avoit tousjours demeuré en suspens, jusques à l'advénement dudit Roy François II à la Couronne; et pour ce, la deffense faillie par la mort du Roy Henry, Monsieur de de Rance prend l'occasion, et se résout de combattre Monsieur de Maugiron, et en demander le combat. Monsieur de Guyse, qui gouvernoit tout pour lors, prie le Roy de leur deffendre, et de les accorder; et pour ce, les ayant fait venir tous deux devant luy en son cabinet, devant Monsieur de Guyse et autres grands Capitaines y appellez, furent accordez avec un grand esbahissement de force gens, que j'en vis à la Cour : d'autant que ledit Capitaine Rance avoit eu un doigt de la main coupé, ce qui fut un grand cas; car un membre osté, et à dire, ne se peut pas bonnement réparer par un accord, si non que l'on ne se batte, ou bien par un autre membre coupé, selon la loy de Talion de jadis, membre pour membre, ou par mort, ou grande satisfaction de paroles, jusques à quelque forme de pardon.

Et c'est ce que j'ouys dire une fois audit Monsieur de Guyse, qu'un Gentil-Homme, pour faire réparation à un autre qu'il aura grandement offensé, ne se faira point de tort de dire : *Je vous prie me pardonner.* Mais en disant ce mot, il faut qu'il mette la main sur son épée, ou sur sa dague, avec une contenance asseurée, qui est autant à dire, qu'il use de ce mot pour se soumettre à une honneste satisfaction, que s'il ne

s'en veut contenter, il monstre par sa contenance et façon de la main sur ces armes, qu'il est prest de luy en faire raison par icelles. Il faut bien estre discret à manier ainsi son espée : car de telle façon et contenance altiere la pourroit-il toucher, que sa partie s'en esmouveroit ; car quelquefois, une mine desdaigneuse picque bien autant qu'une parole. Il y a aussi des mots touchant ces pardons, qui portent les uns plus que les autres, et grande différence entr'eux, comme de dire simplement : *Pardonnez-moy*, ou bien : *Je vous prie me pardonner*, ou *Je vous demande pardon*, et autres mots tendants à cela, sur lesquels il y a bien à gloser : dont je m'en remets aux grands Capitaines à en décider, ensemble à la maxime et proposition dudit Monsieur de Guyse que je viens de dire qu'il tenoit.

Tant y a pour tourner à notre querelle et accord de Monsieur de Maugiron et du Capitaine Rance, le Roy les accorda de telle façon, que l'on ne la peut bien sçavoir jamais au vray. Les uns en disoient d'une sorte, les autres de l'autre. La plus saine voix estoit, que le Roy avoit tout pris sur luy, et confirmé l'honneur de l'un et l'autre par belles parole, et la bonne réputation qu'il avoit d'eux et de leur valeur, si-bien qu'ils demeurent sans aucune tache ; et depuis, tous deux firent en beaucoup de bons lieux grande preuve de leur vertu et vaillance, et de bons services à nos Roys, comme fit Monsieur de Maugiron, en l'estat de lieutenant de Roy en Dauphiné ; et Monsieur de Rance en Mestre-de-Camp de dix enseignes, et Chevalier de l'Ordre ; dont ce fust esté grand dommage, si ces deux gens de bien fussent tuez et un combat singulier.

Digitized by Google

singulier. En quoy le Roy et Monsieur de Guyse procéderent sagement de les accorder.

Si le Roy Henry son pere en eust fait de mesme à l'endroit de M. de la Chastaigneraye et M. de Jarnac, eust mieux fait, et eust sauvé un brave et vaillant Gentil-Homme, qui luy eust fait d'aussi bons services en ces guerres, comme il en avoit fait au Roy François son pere : lequel, tant qu'il vesquit, ne voulut jamais accorder ce combat; disant en l'assemblée de son Conseil privé, appellé pour respondre à une requeste que luy avoit fait mondit oncle pour luy accorder ledit combat ; que jamais Roy, ny Prince, ne devoit accorder ny permettre chose, dont l'issuë ne pouvoit rapporter aucun bien, comme de ce combat; et pour ce, il le refusa bien aussi pour une autre raison que je ne dis pas ; mais leur deffendit sur la vie de ne s'entredemander rien, en quelque rencontre et façon que ce fust : et ceste deffense dura près de deux ans, et leur lia si bien les mains, qu'ils ne s'oserent jamais rien demander ; car le Roy s'en faisoit estrangement bien accroire sur l'observation de ses loix.

Il y eut le Seigneur Pierre Estrozze, depuis ce grand Capitaine, intime amy de mondit oncle, qui lui conseilla de fausser cette deffense, et de tuer son homme *in ogni modo* (*). C'estoit un conseil Italien, et sortir aussitost hors de France, et se retirer à Venise, où il luy présenta trois cent mille escus, qu'il avoit lors à la banque, (que despuis il despendit tout pour le service du Roy) et qu'il en disposast de la moitié comme il luy plairoit. Cependant

(*) C'est-à-dire, *de toute façon.*

qu'il laissast passer la colere du Roy, tant pour l'amour de la deffense rompue, que pour ce que Monsieur de Jarnac estoit beau-frere de Madame d'Estampes, très-favorite du Roy; et aussi que le Roi estant sur l'age, et venant à décliner et mourir; et le Roy Henry succéder bien-tost, la grace seroit donnée à mondit oncle; et retourné en France, fort favorisé de son maistre, il n'en seroit jamais autre chose. Mais jamais mon oncle ne voulut faire le coup, ains toujours combattre en beau camp, et belles guerres descouvertes. Après la mort du Roy François, on lui en conseilla aussi-tost de mesmes, et qu'il n'y fit jamais plus beau; mais il ne le voulut jamais non plus, et eut tousjours son recours à ce malheureux combat.

Sur ces exemples précédents, il faut colliger et noter une chose, que, quand un Roy, un Prince Souverain, un lieutenant de Roy en une armée, ou Province, ont fait un commandement et une deffense expresse à deux qui ont querelle, de ne s'entredemander rien, ny s'entrebatre sur peine de la vie, si, là-dessus, le Roy, le Prince, ou leur Lieutenant-Général, viennent à mourir, les querellants sont aussi-tost exempts de toute deffense, et ont toute pléniere liberté de faire ce qu'ils voudront. Car deffaillant et mourant l'autheur de la deffense, deffaut aussi et meurt la deffense, si elle n'est renouvellée par le nouveau Roy, ou Prince, ou Général succédant.

Plusieurs exemples en ay-je veu, que j'allégueroïs. Je me contenteray de cestuy-cy, qui arriva à Orléans aprés la mort du Roy François II, lequel ayant deffendu à Messieurs de Louë et

Digitized by Google

Bueil, bastard du Comte de Sancerre, très-braves et vaillants Gentils-Hommes, de ne se demander rien l'un à l'autre touchant une grosse querelle qu'ils avoient ensemble, la deffense fut très-bien tenue et observée tant que le Roy, autheur de la deffense, vesquit; mais il ne fut pas plustost mort, que le lendemain bon matin Monsieur de Louë prit l'occasion bien à poinct, et vint à assaillir Bueil et l'estendit mort sur le pavé, et se sauva. Il y en eut aucuns, qui trouverent ce faict estrange, veu les deffenses faites, et que la Majesté Royale en estoit offensée : mais les bien raffinez (*) et entendus Duellistes les renvoyerent bien loing, comme je vis, et leur respondirent, qu'ils estudiassent leur leçon; car le prince, autheur de la deffense estant mort, la deffense n'avoit plus de lieu, et les mains liées se deslioient. Que si l'on en eust advisé de bonne heure le Roy Charles, et que la deffense fust esté par luy renouvellée, elle estoit à propos.

Il y a pourtant remede à ces deffenses qu'ont trouvé jadis les Duellistes, d'appeller son ennemy en Pays estranger, et hors de la subjection et des Loix du Prince qui vous a fait les deffenses; à quoy, qui est appellé, n'y doit faillir pour son honneur, s'il n'alléguoit des empeschements très-grands et très-extrêmes, ou que le lieu luy fust suspect, ou que, par pauvreté, ne peust faire si loingtain voyage et si grande

(*) *Raffinez* sur le point d'honneur. Il est parlé de ces *raffinez* dans Fenestes, et Regnier en parle aussi dans ses *Satyres*, aussi-bien que Gombaud dans une de ses *Epîtres*. Dans les principes de ces jeunes gens, un fils, en certains cas, pouvoit appeller en Duel son propre pere.

despense, (1) ou pour autres force raisons qui se peuvent là-dessus alléguer. Toutesfois, pour le lieu suspect, il y a remede, disent les Duellistes; car il faut que sa partie luy fasse donner un sauf-conduit du Prince (ainsi que j'en allegue icy un exemple) du lieu du combat, et de la retraite en seureté, et si la partie en fait difficulté, et s'excuse de ne luy en vouloir point envoyer. Il faut (2) de soy-mesme gaigner par tous moyens le Prince, et le prier pour luy en envoyer un, ou un de ses principales trompettes, ou son tambour général; ce que le Prince par honnesteté et courtoisie, ne doit refuser. Tout cela se faisoit le temps passé, advant que le Concile de Trente fust proclamé et observé : mais aujourd'huy, qu'il a vogue en plusieurs régions, cela est deffendu, et les combats par luy son cordez; mais en France, Angleterre, Escosse, Flandres et aucuns lieux d'Allemaigne, et autres Pays, où le Concile se cache, tout cela se peut faire comme le temps passé : encore peut plus le Prince, qu'est de commettre Juges (s'il ne le veut estre,) pour mieux accommoder toutes choses, et asseurances par leurs présences. Il y a pourtant un poinct, que si le Prince est suspect, et qu'il favorise l'un plus que l'autre; ou bien que l'on aye offensé le Prince, et forfait envers luy, et qu'il le recherche de la vie ou de la prison, il s'en faut excuser, et fuyr cela comme peste. Voilà ce qu'en disent les Docteurs, excepté qu'ils ne veulent pas qu'on aille combattre en terre

(1) *C'est une excuse grande pour un petit compaignon, mais pour un grand, point recevable.*

(2) Envoyer, il faut.

Digitized by Google

de Mores, de Turcs, et Infideles, comme j'ay dit cy-devant.

Disent encore ces Docteurs, que, si une deffense à esté faite à deux querellants par des Lieutenants Généraux en leurs Provinces, ou armées, ils peuvent s'en despartir, et venir se battre en autres Provinces, ou changer de Généraux; car de Général sur Général, la puissance ne s'estend point: ainsi que j'ay ouy dire de deux braves soldats signalez de Piedmont, lesquels ayant querelle ensemble, Monsieur de Brissac leur ayant commandé de ne se battre sur la vie, son camp estant devant le siege de Vallance en Piedmont, il concerterent ensemble de sauter viste dans le camp de Monsieur de Guise, tirant vers l'Italie, et estant aussi devant Vallance; où là, absous de la deffense de Monsieur de Brissac, et en franchise dans le camp de Monsieur de Guyse, se battirent et se blesserent fort bien, sans courir aucune fortune de la deffense de Monsieur de Brissac, ordonnée chez lui; brave invention certes, et brave courage aussi de ces deux braves gens.

Il y a encore un poinct, que si le Roy, ou le Prince naturel de l'appellé, lui deffend expressément et sur la vie, de n'aller à l'assignation de l'appellant en Pays estrange; il ne luy doit obéir; parce (disent les Duellistes) qu'il faut préférer l'honneur au Prince, à son mandement, à la vie, et à tout. Ces Messieurs en parlent bien à leur aise, comme si c'estoit peu de chose, que desobéyr à son Roy. Ils disent pourtant, que la loy de l'honneur commande tellement, que si un pere accuse son fils de crime de leze-Majesté divine et humaine, ou de

quelqu'autre, dont il puisse estre déshonoré ; le fils ne pouvant monstrer son innocence autrement, il peut appeller justement le pere en duel ; d'autant que le pere luy fait plus de tort et de mal de le déshonorer, qu'il ne luy a fait de bien de le mettre au monde, et luy donner la vie.

Pour reprendre encore un peu nostre propos, sur la donnaison de vie, il y a un poinct qu'il faut bien adviser, que si elle se débat par les deux parties d'une diverse façon, et qu'elles ne s'accordent en leur faict et en leur dire, que l'une en raconte d'une sorte, et l'autre de l'autre ; ainsi aussi que l'on en voit aucuns pleins de vent, qui se vanteront l'avoir donnée, d'autres de mesme gloire le nyeront. Bref, en quelque sorte que ce soit, si lesdites parties ne s'accordent en leur dire, et s'y contredisent en variations, il faut que le Roy, ou le Prince (si cela vient en notice) délegue pour éclaircir le tout, et pour les accorder mieux, de bons Capitaines pour Juges. Voire s'il y appelle quelques gens de Justice, il n'y a point de mal ; car ces gens-là, ils sont fort subtils et rompus de tirer les vers du nez de la vérité, ou de la vraysemblance, pour les causes criminelles, qui vont tous les jours pardevant eux : et puis, sur cela, s'ils se puissent accorder, qu'ils les accordent ; si non que le Prince les fasse rebattre, en faisant pourtant à cognoistre au monde les raisons justes pourquoy il leur ordonne le combat. Voire faut-il qu'il leur donne Juges et témoings honorables pour en juger, et par emprès de ne retomber par cas fortuit en mesme controverse et contestation.

Digitized by Google

Mais le malheur est, que tel (1), que qui quelquefois pense (comme j'ay dit) r'habiller sa cause, qu'il la perd, et tel le Roy pense gratifier par un octroy de combat, qu'il s'en repent, pour perdre un homme de bien et de valeur, qui luy eust fait du service beaucoup : en quoy le Roy, ou le Prince, doit estre bien considéré ; car il n'y a que Dieu seul qui puisse juger du sort des armes. Par-quoy, un bon accord est le souverain remede à tout cela : et si aucun se ressent touché en l'ame, qu'il ne se désespere point pour cela ; et qu'il entreprenne un beau voyage de guerre, et là se fasse tant signaler par ses vaillantises, (ainsi que fit Frandilles, que j'ay dit cy-devant (2), et force autres ;) et qu'il fasse paroistre au monde que son désastre est venu plus par un certain destin malheureux, comme j'ay dit, que par faute de courage. Ce mot icy, et puis plus.

J'ay ouy parler d'aucuns, lesquels se sont ainsi jactez et vantez d'avoir donné ainsi ces graces de vie, qui n'en méritoient si grand los comme l'on diroit bien : car possible ne sçavoient-ils pas bien tuer leur homme, soit qu'ils n'en ont pas bien l'asseurance, ou qu'ils en appréhendoient son fantosme et son ombre après sa mort, ou soit autrement ; ou bien qu'ils laissoient la victoire à demy, pour n'avoir pas l'esprit ny la résolution de la sçavoir pas bien (3) poursuivre, soit ou que le jugement leur failloit, ou que trop d'ardeur les perdoit, ou qu'ils n'avoient le cœur de parache-

(1) Est tel.
(2) Page 8.
(3) La sçavoir bien.

ver leur ennemy, ou qu'ils avoient une ayse et joye extrême et impatiente de se retirer sains et sauves, ou bien avoient haste de s'aller faire panser s'ils estoient blessés. Aucuns, qui craignoient Dieu, et ne vouloient achever de tuer : ceux-là sont à louer. Aucuns redoutoient le Roy et sa Justice, s'ils venoient à estre pris, et se sauvoient de vistesse comme ils pouvoient. Aucuns craignent aussi les parents, qu'ils ne les recherchent et poursuivent de vengeance, sur la trop grande cruauté. Bref, il y a tant d'autres considérations en cela, que je laisse ramener là-dessus à de plus cent fois capables que moy.

Voilà (pour conclure ceste dispute) ce que j'en ay ouy discourir, et appris de grands Capitaines Italiens, qui sont estez les premiers fondateurs jadis de ces combats et de leurs poinctilles, et ont très-bien sceu les théoriques et pratiques. Les Espaignols aussi, mais non tant qu'eux. Aujourd'huy, nos braves François en sont les meilleurs maistres, autant pour la science, que, pour la pratique de la main. Les Italiens, qui sont un peu plus froids et advisez en ces choses que nous autres, aussi un peu plus cruels, ont donné d'autres fois ceste instruction (comme j'en ay veu aucuns) à ces donneurs et espargneurs de vies, que le plus beau et le meilleur est, quand l'on en est-là, de mettre son ennemy en un tel poinct d'extrêmité, et comme dit l'Espaignol, *à tal punto di pelea et di guerra* (*), qu'il le laisse là estendu, sans pourtant l'achever, ny luy donner le dernier coup de la mort, mais très-bien l'estropier de bras et de

(*) C'est-à-dire, *à tel point de combat et de défaite.*

Digitized by Google

jambes ; qu'il ne puisse jamais plus retourner au combat ny luy faire mal, ny dire qu'il ne luy a point donné la vie ; de donner encore, et de plus, une grande estaffilade sur la naze et le visage, disoient-ils, n'estoit que bon, pour servir de mémoire : si que, l'ayant mis et réduit à telle derniere mercy, il ne craigne luy arriver ce qui arriva à un brave et vaillant Gentil-Homme de la Cour, et du temps du Roy Henry II, lequel l'avoit bien en ces guerres bravement et vaillamment servy, et qu'on le tenoit à la Cour pour un fendant et un bizarre, ainsi qu'il portoit la plume de telle façon, que le Greffier de l'Ory, fou plaisant, qui faisoit des serments souvent fort extravagants et divers, juroit quelquefois par la digne et bizarre plume de ce fou de Matas : tant y a que c'estoit un brave Gentil-Homme.

Luy ayant donc pris querelle un jour que le Roy François II, après quelques jours de la mort du Roy Henry II, son pere, estoit allé au Bois de Vincennes à la chasse aux dains, avec le jeune Achon, dit Mouron, nepveu de Monsieur le Mareschal de Sainct-André, et s'estant retirez à part du Roy et de la chasse dans le mesme parc, se mirent à se battre sur la motte qui est là. Matas, qui estoit un vieux routier d'armes, et qui en avoit fait preuve ailleurs que là, vint à amener et pourmener le jeune Achon de tel poinct, qu'il luy fit voller l'espée hors des mains ; et le voyant là réduit, sans le poursuivre autrement, luy dit : *Va, jeune homme ; apprends une autre fois à tenir mieux ton espée, et à ne t'attaquer point à un tel homme que moy. Amasse ton espée. Va-t-en : je te pardonne ; et*

qu'il n'en soit plus parlé, jeune homme que tu es. Et s'en tournant, pour monter à cheval, sans y penser, Achon, ayant amassé son espée, courut après luy, et luy donna un grand coup d'espée à travers le corps, et du coup tumba tout roide mort par terre. Et n'en fut autre chose; parce que Achon estoit nepveu du mareschal de Sainct-André; et l'autre, parent de Madame de Vallentinois, qui, par la mort du Roy Henry, avoit perdu tout son crédit. Si est-ce que le pauvre Matas ne laissa à estre bien plaint et regretté; car il estoit gallant et vaillant. Toutesfois, il fut fort blasmé, mesme de feu Monsieur de Guyse le Grand, comme je l'ouys, d'avoir ainsi mesprisé les armes et la bonne fortune qui luy avoit mis son ennemy à mercy, et luy avoit pardonné pour se faire donner la mort (*). Cet exemple doit servir d'avertissement à plusieurs. J'en alléguerois une infinité d'exemples pareils. Je me tais asteure pour dire et noter une chose, que du temps de nos Roys, tels appels estoient fort deffendus en lieu de respect.

J'ay ouy raconter à ce brave et gallant feu Monsieur de Cipiere, que du temps du Roy François I, il cuyda estre en une très-grandissime peine, pour avoir appellé Monsieur d'Andoing (grand favory du Roy Henry, et qui mourut devant Landrecy,) pour Monsieur le

(*) *Il ne faut pas aussi que les bravasches et vieux routiers, qui se sont un peu ressenty des fureurs de l'espée, abusent de leur fortune, et gourmandent un jeune homme, qui ne fait que venir; car Dieu s'en triste* (*). *De cela force exemple nous en abonde.*

(*) *Attriste*, apparemment.

Digitized by Google

Viscomte de Gourdon . vaillant homme ; et qui suivoit aussi feu Monsieur d'Orléans avec Monsieur de Cipiere. Mais quel appel fut-ce ? Seulement, Monsieur de Cipiere luy dit : Monsieur d'Andoing, je viens de laisser Monsieur le Viscomte de Gourdon, qui m'a dit et prié de vous dire, que si je vous trouvois, qu'il s'en alloit ouyr la Messe à Saint-Paul : et que si vous y vouliez aller, que là ensemble tous deux vous l'ouyriez, et de-là vous en irez pourmener jusques hors la porte de Sanct-Antoine. Cette invention d'appel, encore qu'elle fust gentille, et point guieres offensant le respect de la maison du Roy ; si fut-elle fort trouvée mauvaise du Roy : car c'estoit un appel tousjours, veu les propos que les deux avoient eu le soir advant ; et fallut que Monsieur de Cipiere s'absentast de la Cour. Mais par la priere de feu Mr. d'Orléans, il luy fut pardonné : car il l'aymoit fort : aussi estoit-il aymable ; car c'estoit un aussi brave et gentil Cavallier, et le plus accomply en toutes choses qui fust à la Cour il y a cent ans.

Du regne du Roy François II, feu Monsieur des Bordes, duquel je parle ailleurs, brave et vaillant Gentil-Homme, nepveu du Mareschal de Bourdillon, et qui mourut Lieutenant du Comte d'Eu en la battaille de Dreux, eut quelques paroles de picque contre feu Monsieur d'Yvoy-Genlys, qui mourut en prison en Flandres, y ayant esté pris, en y menant des forces, lorsque le Duc d'Albe tenoit Valenciennes assiegé, et la reprit aussi-tost du costé de la citadelle qui tenoit pour luy. J'en parle ailleurs. C'est Yvoy donc, brave et vaillant Gentil-Homme aussi, ayant esté appellé pour Mon-

sieur des Bordes par feu Monsieur de Gersay, qui mourut devant le Fort de Saincte-Catherine, à Rouen, le jour qu'on le recognut en une fort belle escarmouche aux premieres guerres. Ces deux Gentils-Hommes donc s'estans battus fort vaillamment près du parc à Sainct-Germain-en-Laye, arriva qu'ils furent blessez tous deux fort, mais des Bordes beaucoup plus ; car il eut un jarret coupé, dont il demeura estropié et boiteux toute sa vie : ce qui fut grand dommage; car il estoit des Gallands de la Cour, et de fort belle et riche taille. Toute la Cour en fut fort esmeüe et contristée, tant des Dames, que des Gentils-Hommes et Seigneurs. Feu M. de Guyse le Grand s'en escandalisa bien fort comme Grand-Maistre de la Maison du Roy, à qui touchoit d'en observer et faire garder les privileges et authoritez fort estroitement de la dicte maison et hostel du Roy; et pour ce, commanda aux Capitaines des Gardes, et Prévost de l'hostel, de s'informer diligemment qui avoit esté celuy qui avoit apporté la parole d'appel : et trouva Monsieur de Gersay, qui, en ayant senty le vent, s'estoit un peu eschappé à l'escart. Mais aussitost, (parce qu'il estoit l'un des plus favoris du Roy, avec Fontaine-Guerin, despuis tué à Sainct-Malo, en estant Gouverneur, par les siens propres) fut pardonné avec une remonstrance, que feu Monsieur de Guyse luy fit devant le Roy, et Monsieur le Cardinal, qu'il n'eust plus à y retourner, ny nul autre : car il n'y alloit rien moins que la vie, disant que c'est un crime capital. J'y estois et le vis. Si feu Monsieur de Guyse eust vescu encore plusieurs années, il eust bien empesché tant d'appels qui s'en sont ensuivys aux

Digitized by Google

Cours de nos Roys, et en eust bien fait punir, non-seulement pour ces appels en l'hostel du Roy, mais plusieurs autres folies que j'ay veu faire aussi-bien dans les maisons du Roy, que dans les salles et chambres.

Une fois dans la chambre du Roy Henry III, au Louvre, il y eut deux Gentils-Hommes braves et vaillants et bien qualifiés, que je ne nommeray point, qui eurent une parole ensemble; et vinrent si advant, qu'ils furent aux mains, et aux dagues, en la présence de trois Présidens et cinq ou six Conseillers de la Cour, qui par cas se trouverent là, estans venus parler au Roy pour quelques affaires qu'il leur avoit recommandé, et attendoient le Roy qu'il sortist de son cabinet. Sur quoy Monsieur le premier Président dit: *Voilà des Gentils-Hommes qui font là de grandes fautes. Que si dans nostre palais, il leur fust arrivé d'en faire la moindre de toutes qu'ils ont faites-là, je leur aurois bientost fait leur procès.* Mais les autres soudain, par l'advis de leurs amis, furent contraints de dire que le tout s'estoit fait en jeu, pour coulorer leur faict.

Il arriva de mesme à Monsieur de Sainct-Luc à Anvers, dans la chambre de Monsieur d'Alençon, luy estant dans son cabinet; mais le Prince d'Orange en vit le jeu en sortant, qui fut contre le Sieur de Gauville, où il y eut quelques coups (*) dont le Prince d'Orange s'en estonna, et dit que telles choses ne furent jamais veues, ny faites en la chambre, ny salle, ny logis, de l'Empereur

(*) Un soufflet. *Mémoires d'Amelot de la Houssaie, T. I, P. 10.*

son maistre ; autrement il eust mal basté pour les délinquants (*).

Si est ce qu'une fois l'Empereur marchant par Pays de Flandres en la compaignie des Reynes Eléonor et Marie, ses sœurs, le Comte de Feria fit un peu du fou et de l'escandale tout auprès des filles des dictes Reynes, qu'il entretenoit en parlant à elles, et mit l'espée au poing contre un autre, dont il fut en grande peine : mais il estoit grand Seigneur et favori du Roy Philippes ; et pourtant luy fut pardonné, et avec grande peine.

Il en arriva de mesme au Marquis de Villanne, à l'entrée de l'Impératrice à Tollede; lequel, ayant esté poussé un peu du cheval par un Argouzil, mit soudain l'espée à la main. Y cuyda avoir de la rumeur grande ; car toute la Noblesse se formalisa pour ledict Marquis, à cause de sa grandeur et alliance qu'il avoit avec les plus Grands ; et pour ce, l'Empereur le passa et acquiesça tellement quellement. Certes ; tels premiers mouvements ne sont pas en nos puissances, et mesme quand il y va de l'honneur, et sur-tout aux François, lesquels sont si impatients, qu'ils sont soudains par sur tous autres.

Si vis je une fois nostre feu Roy Henry III, si en colere contre le Sieur de Bremian, de quelque soufflet ou coup de poing donné à un Gentil-Homme dans la basse-salle du Louvre, que s'il

(*) Saint-Luc, dit-on, répondit, qu'il séoit mal au Prince d'Orange de blâmer ce qu'il venoit de voir et entendre : et que si luy Prince avoit osé faire, du vivant de Charles V, ce qu'il avoit fait depuis contre le fils de ce Monarque, celui-ci lui auroit fait depuis long-temps couper la tête. Comme Brantome ne dit rien ici de cette fiere répartie de Saint-Luc, on peut, ce semble, douter de la chose.

Digitized by Google

eust esté attrappé, ainsi qu'il le fit chercher, il luy eust fait un mauvais party : et tous les vivants ne l'eussent sçeu sauver, tant il cognoissoit bien que tels mespris de respects, et telles insolences, estoient de grande conséquence, et portant un grand préjudice à sa grandeur et authorité. Jusques-là, que, la fois que feu Monsieur de Bussy, ayant querelle contre le Seigneur de Sainct-Fal, et que le Roy ayant commandé à ses Princes, et Mareschaux, et grands Capitaines, pour les accorder, ainsi que le Roy le vit par la fenestre entrer dans le Louvre, accompaigné de plus de deux cent Gentils-Hommes, il le trouva mauvais, disant que c'estoit trop faire du Grand et du Prince. Je sçay bien qu'il m'en tança, et ce qu'il m'en dit; d'autant que, parmy cettte grande troupe, il n'y avoit que Messieurs de Grillon, de Nenfuye, et moy, qui fussent au Roy : les autres estoient à Monsieur d'Alençon, et autres Princes ; d'autres, qu'à eux-mesmes. Je me suis perdu parmy cette briefve digression : mais elle n'est point dommageable, et possible que je l'eusse oubliée, ou ne fust venue ailleurs à propos.

Or, il y a aucuns Catholiques, et plusieurs Religieux, qui, non-seulement ont désapprouvé les combats à outrance solemnels, mais ces combats et appels à la Mazza. Jusques-là que j'ai veu un Livre fait contre nostre feu Roy Henry III, par lequel l'Autheur le taxe d'avoir esté l'introducteur premier de ces appels, et les avoir librement permis en sa Cour et son Royaume : mesme le Garde-des-Sceaux, aux Estats à Blois, détesta ces duels; disant que le seul nom en estoit en horreur aux Chrestiens, alléguant une raison de pardonner à ceux qui offensent. C'estoit bien rencontré de

picques : et luy falloit là-dessus donner *finum et especies*, et qu'il beust un bon coup pour un si bon mot ; car ou du tout il faut abollir le poinct d'honneur des hommes et des femmes. Cela est bon à des Religieux et Hermites : et me permettra, s'il luy plaist, Monsieur ledict Garde-des-Sceaux, luy dire, qu'il n'allégua pas bien là, et ne méritoit qu'on criast, *bibat*, *vivat*. Et luy et le Livre, en peuvent dire ce qu'ils voudront. Mais pour ce que dit ce Livre, Dieu et plusieurs Gentils-Hommes dignes de foy, peuvent tesmoigner avec moi, s'il est vray que le Roy Henry III ayt le premier introduit les appels, et approuvé : car du temps du Roy Charles IX, ils se commencerent à practiquer ; comme celuy du Baron d'Ingrande et de Gerzay à Sainct-Germain, où le Baron fut tué, et comme celuy du petit Reffuge, que j'ay dit cy-devant, et du brave et vaillant Monsieur de Grillon, qui tua un Capitaine dont j'ay oublié le nom, très-vaillamment aussi en estaquade ; et force d'autres, que je n'allégueray pour fuyr prolixité.

Le Comte de Brissac fit aussi appeller par le gros la Berte, l'un de ses Mestres-de-Camp, le Comte de Tande, aux troisiesmes Troubles, au bout du parc de Vertueil en Angoulmois, Chasteau appartenant au Comte de la Roche-Foucaut ; mais ils furent empeschés : j'en parle du subject ailleurs.

Quand à nostre Roy Henry III, je sçay bien, et plusieurs gens de foy comme moy, combien de fois il en a fait d'ordonnances et deffenses de n'en venir plus là : car je l'ay veu à la Cour le publier plus de cent fois : et bien souvent, quand aucuns y contrevenoient, il estoit si bon, qu'il ne

ne les vouloit faire punir à la rigueur ; car il aymoit sa Noblesse, comme j'espere en alléguer des exemples en sa vie (1), par lesquels il a fait démonstration combien il l'aymoit. Au reste, jamais querelle n'est entrevenue en sa Cour, qu'estant venue en sa notice, qu'il ne la fist aussi-tost accorder, fust ou par luy, ou par les Officiers de sa Couronne. Il est vray qu'on m'en pourroit alléguer aucunes, qui sont trois ou quatre, qui sont en cela contre moy. Je le croy bien : il le falloit ainsi. Je ne nommeray rien : ceux qui me liront m'entendront bien.

Mais, ce disent ces bons Chrestiens, tous ces combats ne sont nullement saincts ny chrestiens, et deffendus de Dieu. En cela, pour n'estre bon Théologien, je ne prends point la parole ; mais pourtant, David et Golliath combattirent bien ensemble, et Dieu en approuva le combat. Nos Duellistes Italiens disent, que ces combats sont justes, et ce qui est juste n'est point désapprouvé de Dieu. Les grands Sénateurs de nos Roys les ont bien ordonnez d'autres fois : tesmoing celuy de Caronge, que j'ay dit, et force autres.

Force combats se sont faits d'autres fois aux Terres de l'Eglise, comme je l'ay veu la premiere fois que je fus jamais en Italie, le Pape les sçachant, voire leur accordant ; et les seuretez y estoient plus grandes qu'aux autres Terres. Cela y a esté commun, mesme qu'ils en ont ordonné plusieurs combats parmy des Grands, comme celuy du Roy Charles d'Anjou, et d'Alphonse, Roy d'Aragon (2).

(1) *On ne l'a point.*

(2) *Si-bien que le Pape en excommunia le Roy d'Aragon.*

Je sçay bien qu'un Prescheur du Roy (*) prescha publiquement après le combat de Antraguet et Quielus, que ceux qui estoient morts-là, estoient damnez et les vivants pas gueres mieux, s'ils ne s'admendoient. Voilà un grand jugement donné d'un humain, comme s'il en eust reçeu belles lettres, et aussi que Dieu ne veut que l'on condamne, afin qu'on ne soit condamné. Je m'en rapporte de tout cela aux gens plus saincts, religieux, et plus Théologiens que moy. Mais tant y a si tels combats ne sont si chrestiens que l'on diroit bien, pour les moins sont-ils très-politiques, et justes, et veux dire estre très-nécessaires, et que, puisque de deux maux il faut choisir le moindre, j'arque qu'en tels combats, il n'y a que deux ou trois au plus qui meurent: au lieu que j'en ay veu en nostre Cour, avant nos appels, si un avoit une querelle contre un autre, falloit que tous deux fissent plus de quadrilles et amas de gens de leurs amis, de soldats, d'enfants de la Mathe, d'espadassins et d'autres; si bien que se rencontrans, ou dans une rue de Paris ou d'autre Ville, quelquefois à la Cour, mais cela peu souvent, car l'on craignoit la Majesté et son Prévost de l'Hostel, quelquefois aux champs, et là se rencontrans, se tuoient ou s'estroppioient les uns les autres comme mouches et bestes.

Cela ay-je veu souvent à Paris, mais sur-tout je l'ay veu à Milan, où la derniere fois que j'y fus tournant du secours de Malthe, j'y demeuray

Je ne sçay si c'est pour faute de ne s'estre trouvé au lieu assigné, ou pour autre subject. Tant il y a que cela se trouve escrit aux Histoires de Naples.

(*) Maurice Poncet, Curé de Saint-Pierre-des-Arcis. Voyez le *Journal de Henri III*, *sous* 1578.

Digitized by Google

un mois, tant pour voir la Ville (qui est des plaisantes d'Italie) que pour apprendre à tirer des armes du grand Tappe, très-bon tireur d'armes alors : mais je jure que tant que j'y fus, il ne se passa jour, que je ne visse une vingtaine de quadrilles de ceux qui avoient querelles, se pourmener ainsi dans la Ville, et se rencontrant se battoient et se tuoient : si bien qu'on en voyoit sur le pavé estendus en place une infinité, encore qu'ils fussent armez de *jacque*, *manique*, *gante di presa*, *et segreta in testa* (1). Et voyoit-on plus de gens sortir des boutiques avec armes d'ast, pour les séparer, qui bien souvent, y perdoient leurs escrimes, voire la Justice.

Je ne conte (2) point la grande despense qu'il faut faire pour entretenir ces espadassins, et leur donner de bons pasts, mesmes qu'on a veu qu'ils se louoient comme vallets et serviteurs de boutique ou autres, et s'alloient présenter à ceux qu'ils sentoient avoir querelle, et vivoient de cela comme locataires à ce mestier, et vrays enfants de la Mathe. Combien en ay-je veu de telles gens, et de tels désordres, et à Paris, et à Milan, et aucunes Villes de France, d'Espaigne et d'Italie ?

Et voilà pourquoy en tels combats on n'y voit arriver tant d'abbus, de désordres, supercheries, et tant d'inconvénients, comme en ces rencontres, et bandes contre bandes, et gens contre gens, ramassez d'une part et d'autre : au lieu qu'en nos appels, aussi-tost on a diffiny par une belle gloire son différend, ou bien l'on y meurt en belle réputation, pour avoir eu le courage et résolution

(1) C'est-à-dire, *de jaques de mailles, de gantelets, et de secretes en leurs têtes.*

(2) Compte.

d'estre entré en estaquade : et si la fortune de l'espée ne leur a ry, encore d'avoir attenté, c'est beaucoup, comme dit le Latin : *In rebus arduis tentare satis est* (*). Par ainsi, bien est-il meilleur aussi qu'un homme ou deux meurent, que plusieurs, et qu'en pensant esteindre une querelle, plusieurs s'en renaissent, et en arrivent une infinité d'escandales, comme cela s'est veu, et moy-mesme.

Sur-quoy se reigla en Piedmont ce sage Capitaine Monsieur le Prince de Melfe, où estant arrivé, voyant les querelles ordinaires des soldats qu'ils faisoient tous les jours, et les abus, insolences, et escandales, meurtres, esclandres, supercheries, estrettes, et altercats qui s'y commettoient ; de sorte qu'on tenoit en proverbe : *Gardez-vous d'un hola de Piedmont*, qu'ils cryoient en démeslant leurs querelles ; et sur ce *Hola*, la supercherie s'y en alloient aussi-tost, ou de meurtre, ou de quelque blessure, ou orion sur la teste. Il s'advisa de faire la-dessus de belles ordonnances, qui, du commencement, furent un peu rudes à tenir, et mesme parmi gens déreiglez : mais après avoir fait pendre une douzaine, un chascun eut crainte, et fut sage : et fallut se former à l'estatut de mondict Sieur Prince, et à vuyder sa querelle par appels, et la demesler sur le pont du Pau, lieu qu'il leur avoit destiné exprès pour cela, où ils alloient d'eux-mesmes par leurs appels, ou luy-mesme les y envoyoit, après qu'il s'estoit failly à les accorder : et là falloit avoir bon pied bon œil ; autrement tumber du haut du pont en-bas, comme il arriva à Rodomont et à Rolland, dans l'Arioste.

(*) C'est à-dire, *Dans les grandes affaires, c'est assez de les avoir entreprises.*

Digitized by Google

Monsieur le Mareschal de Brissac, qui vint après luy en ceste charge, en fit de mesme, et l'imita du tout, où de son temps furent faits de beaux combats. Voila comment en usoient ces deux grands Capitaines. Aussi disoit-on de Piedmont alors, une escole de la guerre en toutes façons. Et par ainsi, vindrent à bout des cerveaux chauds de nos François, lesquels s'attiédirent de ceste façon. Sur-quoy je concluray avec de grands Capitaines, que mieux vaut un petit escandale qu'un grand, et les combats de deux ou trois sont plus politiques, que de plusieurs gens ramassez, qui deçà, qui delà, comme de bandoliers.

Sainct Louys, Philippes-le-Bel, le Roy Louys IX et autres Roys, deffendirent le combat à outrance, et l'Edit y est formel en deux lignes en forme :

Nous deffendons battaille par-tout,
En nostre Domaine, en toutes querelles.

Cela ne s'estoit point publié du temps de Charlemaigne et autres Roys de France. Advant conclure, je diray que beaucoup de bons Docteurs Duellistes n'ont nullement approuvé les combats à la Mazza, comme les combats solemnels, pour force raisons, et pour ceste-cy; d'autant que les combats solemnels se faisoient publiquement en bel spectacle de tout un petit monde, lequel estoit vray tesmoing après de la vertu et vaillance des combattants. Mais les combats faits dans des déserts, dans des bois, et parmi des buissons aux champs esgarez, ne sont nullement honorables. Les vertus et valeurs ne s'y font guieres bien parois-

tre, et demeurent cachées et obscures, comme les ombrages des bois et forests, soubs lesquels ils combattent. Ce que très-bien sçeu remonstrer cet honorable Prélat d'Escosse a ce vaillant Renaud de Montauban, lorsqu'il luy alloit demandant s'il ne se présentoit point, à quelques heures du jour, quelques belles adventures pour un gentil Chevallier dans ceste belle et grande forest de Callidoyne, tant renommée de tout temps par belles adventures honorables et hazardeuses rencontres pour les Chevalliers errants? Le bon Prélat luy respondit ainsi, par une petite forme de remonstrance; que errant en ces bois, il pourroit trouver plusieurs estranges adventures : mais que les effects en estoient obscurs comme le lieu; car le plus souvent, on n'en a point de notice ny de cognoissance. *Parquoy, cherche* (luy dit-il) *d'aller où tu cognois que les œuvres ne soient ensepvelies, afin qu'après le péril et le travail, la renommée s'en ensuive, et en die la vérité.* Et après cela dit, luy desduit l'entreprise qui se préparoit pour deslivrer la belle Genevre; et luy en conta l'histoire, laquelle Renaud ouyt volontiers; et croyant ce bon Prélat, s'en alla parfaire ceste entreprise si charitable qui s'ensuivit. Et puisque nous sommes sur les alléguations fabuleuses, qui sont certes encore plaisantes et approchent un peu de la vérité, je diray ceste-cy.

Nous trouvons dans l'Histoire de Rolland l'Amoureux, qu'un jour, luy et Renaud, vindrent à une très-grande contention d'armes et de propos très-injurieux : et dit le conte, qu'après que le jour fut failly, ils délaisserent par honte de se combattre et frapper, pour autant que de se battre en ténebres n'estoit fait d'un Chevallier asseuré,

Digitized by Google

mais plustost d'un brigand; si bien que Rolland dit à Renaud : *Tu dois rendre grace au jour, lequel s'est desparty de nous, pour te donner espace d'obvier à la mort pour un peu, qui me cause un grand deuil.* Auquel Renaud respondit : *Je veux qu'ainsi soit, comme celuy lequel veut estre en paroles vaincu de toy, mais au faict tu n'as aucun advantage sur moy, n'y n'auras jamais, et suis content que tu n'ayes aucun respect au jour failly ; car je ne fais d'estime de toi, non plus le jour que la nuict.* Auquel le Comte Rolland repliqua, que c'estoit un vray larron, et qu'il monstroit bien son naturel, qui estoit de faire guerre en lieu ténébreux et obscur, parmy des bois, comme un brigand. Mais Renaud, ne voulant endurer telle injure, luy paracheva de parler, et dire, qu'il sçavoit combattre estant caché parmy les bois, et semblablement sur la sumité des montaignes, et au milieu des campaignes et plaines razes; et sçavoit faire battaille en plein jour, matin, et soir, et minuict : mais qu'il estoit le seul glorieux au monde, qui faisoit de son honneur tant grande estime, et conte (*), et tant avoit présomption de soy, que, pour un estre veu, ne vouloit combattre, si non en plein jour, croyant le rendre estonné par sa braveté. Telle estoit donc l'humeur du Comte Rolland, ainsi qu'il le monstra encore à l'endroit d'Agrican, lesquels s'estans entrebattus tout le long d'un jour, la nuict survint, dont Rolland pria Agrican de cesser le combat, et le remettre au lendemain ; disant que la nuict estoit ennemie des Chevalliers généreux : à quoy Agrican condescendit, et passerent la nuict, moitié en devisant, moitié en dormant; et le lendemain, le jour venu, recommencerent leur combat.

(*) Compte.

Je croy que feu Monsieur de Bussy voulut en cela un jour imiter Rolland, comme il l'imitoit en sa vaillance. Monsieur de Bussy donc, estant un soir au bal au Louvre, prit question contre feu Monsieur de Grantmont brave certes et vaillant jeune homme, et qui ne dégénéroit nullement à ses vaillants prédécesseurs, de ceste noble race de Grantmont, et qui promettoit beaucoup s'il ne fust esté tué à la Fere, d'une canonnade, dont ce fut très-grand dommage. Voilà pourquoy Monsieur de Bussy s'attaqua à luy; car il en vouloit à ceux-là: et ce fut parce que Monsieur de Bussy se mit au devant de Monsieur de Grantmont, tenant sa Dame en la main, et l'autre ayant desjà pris sa place, et marchant en son rang au grand bal; ce qui n'estoit pas bien fait à Monsieur de Bussy. Mais quoy? Un homme chastouilleux faut qu'il se chastouille, si un autre ne le chastouille. Le bal estant finy, et le Roy couché, ainsi que Monsieur de Bussy se vouloit retirer, voicy venir Monsieur de Mauléon, jeune Gentil-Homme, et de valeur aussi, qui vint de la part de Monsieur de Grantmont, son cousin, appeller Monsieur de Bussy, et luy dire que son cousin l'attendoit sur le Gué (*), qui luy vouloit dire un mot. Monsieur de Bussy, qui estoit haut à la main, et le plus desdaigneux homme du monde, luy dit: *Jeune homme, Bussy ne se bat jamais la nuict, et n'a jamais appris de monstrer sa valeur aux estoiles, ny à la lune, qui n'est assez digne pour la contempler ny la comprendre; si non au soleil, lequel, comme il est clair, la fait paroistre et esclairer comme elle est. Ceux qui ont leurs faicts obscurs et ténébreux, qu'ils les exposent aux ténebres s'ils veulent, car la nuict n'a point de*

(*) Quay.

Digitized by Google

honté : mais demain au matin, aussi-tost que le soleil sera levé, je ne faudray à me trouver au lieu où vous dites, ou ailleurs, s'il s'en radvise ; et venez avec luy ! et amenez deux pionniers hardiment avec vous, car advant que partir de la place du combat, je veux vous faire enterrer tous deux pour l'honneur que nous devons aux trespassez.

Il y eut force grands Capitaines qui approuvoient l'humeur de Bussy en cela. Toutesfois, si ce fust esté un autre que Bussy l'on y eust pensé quelque manque d'hardiesse ; mais celuy-là en avoit à vendre (*). Aucuns disoient que Monsieur de Bussy avoit fait en sage homme et entendu en combats : car les combats de nuict sont fort dangereux, et sujets à de mauvaises charitez, ainsi qu'il en arriva au Baron d'Ingrande, que j'ay dit cy-devant ; son combat ayant esté fait de nuict, le Roy couché, et tué, non sans quelque soupçon de supercherie.

Enfin, il n'y a rien plus odieux que les ténebres, si ce n'est que ledit Bussy eust fait de mesme, que fit en nos dernieres guerres de Toscane, du temps du Roy Henry II, le Capitaine la Hyre, brave et vaillant Capitaine Gascon, lequel combattit son ennemy dans une salle, que Dom Francisque d'Est avoit fait apprester, avec force flambeaux et torches, si-bien qu'il y faisoit aussi clair comme beau jour ;

(*) *Il pouvoit avoir appris cette générosité de son cœur brave, ou du trait que fit Alexandre, lequel, en la seconde battaille qu'il donna à Darius, comme il fut conseillé par aucuns de ses grands Capitaines, qu'il le surprist de nuict, et qu'il avoit la victoire. A quoy respondit Alexandre :* Ah ! je ne veux point desrober la victoire. *Comme voulant dire, qu'il ne vouloit faire cet honneur à la nuict de la luy donner, pour l'oster au beau jour, et au beau soleil, qui se désoleroit.*

Digitized by Google

et le vainquit en présence de Monsieur le Cardinal de Ferrare, et dudit Francisque d'Est, son frere, Lieutenant du Roy en ces Pays, et plusieurs autres Capitaines : dont ledit la Hyre en acquit grande gloire, lequel depuis se signala en tous les bons lieux de guerr. où il se trouva, et mesme aux guerres civiles Monsieur le Prince de Condé l'ayant gaigné et appointé. C'estoit certes un gentil soldat et bon Capitaine ; il mourut à Orléans. Il estoit grand compaignon du capitaine la Trappe, aussi Gascon, que j'ay veu depuis Gouverneur de Monsieur de Clermont d'Amboyse, et Guydon de Monsieur de Longueville, et puis Enseigne du Prince de Condé, Il estoit un brave et vaillant homme, et qui, un peu advant le combat de la Hyre, avoit aussi combattu en estaquade, et vaincu son ennemy. Tous deux m'en ont fait leur conte.

Mais pour tourner encore de dire que le soleil est bien plus propre et plus amy des armes que la lune, nous lisons que ces vaillants et indomptables Parthes, qui ont fait si bien la barbe à ces superbes Romains, dompteurs du monde, ne combattoient jamais de nuict, ny ne faisoient nulle faction de guerre ; mais tout ainsi que finissoit le jour, leur journée de guerre finissoit aussi : si-bien que Crassus, lorsqu'ils le deffirent et le chasserent hors de leur Pays, par la totale ruyne et grande honte, et de luy, et de ses armes, le premier jour l'ayant battu, rebattu, et deffait la plus grand-part de ses gens, ils les pouvoient achever, s'ils les eussent poursuivis la nuict ; mais estant sur le poinct de leur victoire, les ténebres intervenues, cesse-

rent : et tenant la dicte Victoire entre les mains, la laisserent et la remirent au lendemain, que le soleil eust ramené ses chevaux boire de la mer, comme disent les Poëtes; et lors ils paracheverent d'accabler, mais non sans peine; car il leur fallut faire une grande cavalcade pour le suivre, ayant gaigné de longue, par la faveur de la nuict. Voilà la superstition de ces Parthes, laquelle est pourtant recommandable et admirable, pour beaucoup de raisons que je déduirois, et sur lesquelles Monsieur de Bussy se fondoit, et pour lesquelles observer en fut fort estimé, mais non tant de la présomption qu'il eut de deffier luy seul, Grantmont et Mauléon; car ils estoient très-vaillants Gentils-Hommes. Monsieur de Grantmont le monstre à sa mort. Mais jamais Hercule n'en combattit deux, comme dit le Proverbe, qui pourtant est pédantesque. Sur-quoy il me souvient d'un conte du feu Seigneur de Gensac, Gentil-Homme Gascon, brave et vaillant, et qui estoit Eccuyer du feu Roy Henry II, François II, et Charles IX, en la grande Escuyerie, et fort bon homme de cheval et de pied, et mourut au siége de Bourges aux premieres guerres d'une harquebusade, ayant une Compaignie de gens de pied.

Il estoit fort bravasche, et haut à la main selon son pays, et outre, avoit pratiqué l'Espaigne et en parloit fort bien la langue. Un jour, ayant pris querelle contre le Sieur d'Avaret, brave gentil-Homme aussi, et l'un des braves et gallants de la Cour, Guydon de Monsieur de Genlis, du temps des guerres Espaignolles, et mourut à Orléans Huguenot, et de pestes, mort non digne de luy, luy donc prest de mettre

la main à l'espée, survint par cas fortuit un Gentil-Homme que je ne nomme point, et qui est aujourd'huy un très-bon Capitaine et grand Seigneur, lequel dit : *Tout beau, tout beau, Gensac je ne souffriray pas que mon compaignon se batte, que je ne m'en mesle. Par-quoy, arrestez-vous.* A quoy promptement, sans s'estonner, respondit Gensac : *Eh, comment ! Na-t-on jamais veu un homme seul se battre contre deux ? Et, Mort-Dieu, les Histoires on sont toutes pleines : et pourquoy n'en feray-je pas tout autant ? Ça, ça, venez donc vous deux.* Mais ainsi qu'ils estoient à en venir là, ils furent séparez : en quoy on loue la rodomontade dudit Gensac, aller faire telle alléguation d'histoires, comme s'il eust discouru avec quelqu'un de sang froid ; ou qu'il eust beu, et fait carous à tous deux. Et quand on luy demanda ce qu'il pensoit faire, après èstre séparez, et sur l'accord, il respondoit naïvement ; *Et, Mort Dieu, je me voulois faire mettre dans les Chroniques.* Sa partie ne fust pas esté bien faite ; car il avoit affaire à deux mauvais garçons, et rudes joueurs.

Je me suis possible un peu extravagué en ceste digression ; mais elle n'est entrevenue non posible mal à poinct ; et pour retourner et abréger, je dis que les Turcs se mocquent fort de nos querelles, combats et tueries. Au combat de feu mon oncle de la Chastaigneraye, parmy la grande et superbe assemblée qu'il y avoit, s'y trouva grande quantité d'Ambassadeurs honorables, voire de toutes parts, et entre-autres celuy du Grand-Sultan Solyman, lequel s'estonna fort, et trouva fort estrange ce combat de Gentil-Homme François à François, et sur-tout d'un

Digitized by Google

favory de Roy à un autre, les allant le Roy mettre ainsi et exposer en un tel carnage et massacre. Eux ne font pas cela, et tout leur poinct d'honneur le mettent à bien servir leur Prince, et soustenir et prendre sa querelle en guerre. Nous autres Chrestiens nous sommes plus qu'eux; car nous nous sçavons battre en combats singuliers et généraux et sçavons très-bien faire et l'un et l'autre: en quoy sommes doublement à louer, et à n'endurer, ny paroles injurieuses, ny desmentys; car qui les endure, n'est nullement courageux, ny ne peut estre vray noble, comme disoit le Roy François I. Les Grecs anciens disoient, que ces combats appartenoient aux Barbares.

Les anciens braves Romains ont estez de la mesme opinion que les Grecs et les Turcs, et n'ont nullement approuvé tous ces duels et combats, ny ne se sont enfoncez en nos poincts d'honneur de nous autres Chrestiens, ainsi que j'en ay veu discourir à des gens sçavants et grands Capitaines, qui ont mis le nez dans les lettres et recherches de ces combats. Nous lisons le combat furieux des Horaces, et Cuyraces (*). Nous lisons bien dans la vie de Marcellus, de Plutarque, qu'il avoit plusieurs fois combattu en camp clos, et tousjours sorty vainqueur, et forces autres de mesmes qui ont combattu. Nous lisons d'un Statilius, qui avoit combattu vingt-deux fois en duel, et toujours vainqueur. Mais c'estoit d'ennemy à ennemy, d'estranger à estranger, comme Torquatus et Corvinus: Scipion aussi tua en Espaigne un grand et fort Barbare, qui l'avoit provoqué.

Nous llsons bien dans Tite-Live, que ce mesme brave Scipion fit exhiber des jeux en Espaigne

(*) Curiaces.

Digitized by Google

très-beaux, pour les honorables obseques de ses feus pere et oncle; et pour les rendre plus célebres, s'y firent plusieurs combats et battailles singulieres : et entr'aurtes, estant sorty différend entre deux cousins, Ortua, et Corbis, pour certaine jurisdiction, ils se rapporterent à ce qu'en décideroit l'espée par-devant Scipion. Nous lisons aussi dans le mesme Tite-Live, d'un combat qui se fit devant Capoue, d'un Jubellius, Capouan, et d'un Asellus Romain, à la vue des deux camps, et se deffierent par le congé de leurs Généraux. Là mesme se lit aussi un beau deffy et combat d'un autre Capouan, nommé Badius, contre un Romain, nommé Quintius Crispinus : et fut plustost de gayeté de cœur, que pour tout autre sujet; car ils avoient estez paradvant fort grands amis : et le Romain alla au combat mal volontiers, pour cela; disant et s'excusant, qu'ils avoient, et l'un et l'autre, assez d'ennemis dans leurs camps pour s'entretuer, sans qu'il fallust qu'eux deux vinssent là; le Capouan le bravant fort en l'outrageant, et l'appellant poltron et sans cœur. Enfin, le Romain poussé des siens, qui luy remonstrerent l'infamie qu'il encouroit, ayant demandé congé à son Général, luy bailla un coup de lance à l'espaule, qu'il luy perça de part en part, et le voulant achever, et mettant pied en terre, l'autre le previent, et se sauva à la fuyte tout à pied.

Mais de combat Romain à Romain, on n'en treuve guieres, ou point (*) : et en cas qu'il ne

(*) *Vous trouvez bien dans la vie de Sertorius, en Plutarque, comment il deffia Metellus en Espaigne, de sa personne à la sienne, et que les soldats, tant d'une part que d'autre, le trouverent fort bon de Capitaine à Capitaine, e de*

Digitized by Google

soit vray, nous en avons un très-beau exemple, qui nous les monstre dans les *Commentaires de César*, d'un Pulfio, et Varennus, lesquels estoient en picque perpétuelle sur le poinct d'honneur; cela s'appelle à qui mieux fairoit, et à qui précéderoit son compaignon à la guerre; ne failloient tous les ans d'avoir des grosses disputes et grosses querelles touchant cela. Sur-quoy un jour l'occasion s'appresta très-belle pour eux en un combat que firent les Romains contre les François, qui les tenoient assiégés soubs la charge du jeune Cicéron, plus vaillant certes que le pere. Et l'un de ceux-cy, qui estoit Pulfio, cependant qu'on estoit au plus fort du combat sur le haut du rempart, dit à Varennus: *A quoy songes-tu, Varennus? Quelle plus belle occasion attends-tu de faire preuve de ta vertu? Ce jour icy décidera de nos différends.* Ce disant, se jette hors de la tranchée, et là où estoit la plus grosse foule d'ennemis, se va jetter dedans à corps perdu. Varennus ne fait pas non plus que luy du restif, mais le suivit aussitost, craignant l'estime qu'on en auroit: ils se meslerent, et firent si vaillamment, et se secou-

Romain à Romain: possible ce que Metellus refusa, tant pour ce qu'il estoit fort vieux et cassé, et Sertorius en la fleur et verdeur de son age, et aussi qu'il falloit qu'un Capitaine (disoit Theofrastus) mourust en Capitaine, non pas en simple soldat. Les soldats pourtant s'en mocquerent bien fort, et luy n'en fit que rire. Tout cela estoit bon. Mais pourtant, faut noter que bien que ce fust Romain contre Romain, ils tenoient divers partis; et l'un n'estoit censé plus Romain, mais ennemy des Romains. Tant il y a qu'en quelque façon que ce fust. Metellus ne voulut point combattre, ainsi de Romain (*) peu s'en trouve-t il de ces combats.

(*) Ne voulut point combattre, Ainsi de Romain à Romain.

rurent l'un et l'autre si bien, que, nonobstant qu'ils ne s'aymassent guieres tous deux, après avoir mis plusieurs par terre, se retirerent sains et sauves dans les remparts avec une très-grande louange. Ainsi la fortune en tel estrif et contention les tourna et vira l'un et l'autre, en sorte qu'un chascun d'eux secourut et délivra son adversaire, sans qu'on put discerner lequel de prouesse et vaillance devoit estre l'un à l'autre préféré. Voilà les mesmes paroles de César : en quoy me semble qu'il demeure un peu court, pour n'avoir escrit s'ils continuerent doresnavant plus leurs haynes et contentions, ou s'ils demeurerent amis.

Il arriva un pareil trait entre deux jeunes Seigneurs, l'un le Seigneur de Candalle, et l'autre le Seigneur de la Chastaigneraye l'aisné, mon oncle, au voyage de Monsieur de l'Autrec (*), vers le Royaume de Naples. Ils vinrent avoir querelle ensemble, et leur Général ne les put pour le coup accorder. Advint que l'assaut de Pavie se donne, où tous deux y allerent bravement, car ils estoient très-braves et vaillants; le Seigneur de Candalle, avec sa picque et son espée au costé; le Seigneur de la Chastaigneraye, avec une rondelle et son espée en la main. La fortune voulut qu'en combattant vaillamment, l'espée de mon oncle se rompit, et demeure désespéré, ne pouvant nuire à son ennemy, quoy voyant le Seigneur de Candalle qui combattoit auprès de luy, tire son espée aussi-tost du foureau, et la présente au Seigneur de la Chastayneraye, et luy dit : *Vous estes trop brave et vaillant, Monsieur de Chastaigneraye, pour chaumer à faute d'armes. Tenez, voilà mon espée que*

(*) Lautrec.

je vous preste ; car j'ay ma picque encore entiere. Donnons ; mais que tous fasssent aussi-bien que vous et moy, nous sommes dedans. Mon oncle ne refusa point l'espée, mais la prit à grande joye, avec un bon remerciement d'ennemy pourtant à ennemy. Ainsi le voulut ceste honneste courtoisie et nécessité de guerre. Et puis combattirent si bien, avec d'autres vaillants leurs pareils, que la Place en fut forcée et emportée. Monsieur de l'Autrec (1) fut aussi-tost après informé de ce beau trait; qu'il ne put assez louer, avec ses autres vieux Capitaines, et les rendit par ce moyen fort facilement amis ; ce qu'il n'avoit pu auparavant ; car ils estoient tous deux de haute Maison et grande part. Car si la Maison de Grilli et Candalle appartenoit à des plus grands de la France. Celle (2) de Bretaigne, de Vivonne et de la Chastaigneraye, ne leur en cede en rien : cela est aysé à prouver, et à comparer ensemble. Tous deux estoient braves et vaillants, tous deux hauts à la main, qui ne vouloient céder d'un poinct l'un à l'autre, et tous deux poinctilleux, hameux (3), et escalabreux. Enfin, tous deux se rendirent fort grands amis, et grands compaignons de guerre, vivants emprès en forte grande amitié et privauté. Aussi tous deux moururent en mesme guerre, et en mesme siége de Naples, comme j'ay ouy raconter aux miens qui estoient de ce temps.

Voilà pourquoy je dis que César a demeuré un peu manque à la description de ces deux soldats Romains, jaloux, envieux l'un de l'autre : car,

(1) Lautrec.
(2) De la France, celle.
(3) Harnieux.

ou du tout il les devoit avoir rendu amis, ou d'eux-mesmes se devoient estre reconciliés, ou s'estre entretuez ; et par ce, si César l'eust mist par escrit, l'Histoire en fust estée plus gentille. Par cet exemple donc de César, il est bien aysé à conjecturer, comme les combats et les duels n'estoient guieres permis ny usitez parmy les Romains : car s'ils le fussent estez, les deux soldats tant ennemys, eussent bien-tost vuydé leur différend en deux ou trois coups d'espée et en un tournemain, sans y retourner si souvent. Aussi croy-je que leurs Consuls, Empereurs et Capitaines, en faisoient des ordonnances et statuts et deffenses de ne venir-là, afin qu'ils ne s'y amusassent, et tournassent toutes leurs animositez, poincts d'honneur, et vaillances, à bien servir leur République ; et aussi qu'en tels combats bien souvent se tue-t-il tel soldat, ou tel Capitaine, qui possible seroit assez bastant pour gaigner une bataille, ou sauver un Royaume, dont j'en alléguérois bien des exemples, si je n'avois affaire ailleurs. Mais quant à moy, il me semble que les deux soldats Romains, sans couver si longuement une hayne, eussent mieux fait, toute deffense et service public mis à part, d'entrer au combat, et en eussent estez à jamais plus estimez, comme firent ces Horaces et Cuyraces (*) : desquels la mémoire demeura immortelle, tant ils demeslerent si vaillamment leur combat, et si furieusement, que (comme disent aucuns qui en ont escrit,) ainsi qu'ils alloient au combat, et comme ils revinrent à approcher de trente pas, ils y eurent des uns ausquels le cœur attendrit, et les larmes vinrent

(*) Curiaces.

aux yeux, d'une telle horreur de s'entre-tuer les uns les autres, estans ainsi si proches parents; mais ressongeans après qu'il y alloit du salut et service public, par paction faite obstant toute considération, d'une rage cruelle s'entre-coururent les uns contre les autres, et se combattirent, que le massacre s'en ensuivit tel que nous lisons dans Tite-Live. J'ay veu ce combat le mieux représenté que je vis jamais chose, en la maison de Ville de Lucques, là où vous verrez une furye de combattant peincte dans le visage, qu'il n'y reste rien que la parole : et en tous six, toutes diverses sortes de postures et de gardes : si-bien qu'il n'y reste aussi que le seul mouvement, et croy que nos Tireurs d'armes nouveaux d'Italie en ont tiré patron en plusieurs de leurs jeux d'armes qu'ils nous ont appris.

Nous lisons de Marc-Antoine comme il deffia Octave César au combat de sa personne à la sienne, encore qu'il fust plus vieux que luy; mais Octave le refusa; disant qu'il y avoit assez de diverses sortes et manieres de mourir, sans mourir de celle-là. La response certes est vile, et peu digne d'un tel César, et d'un tel monarque. Je m'asseure que Jules César, son oncle, et son brave prédécesseur, n'eust pas ainsi respondu, mais l'eust bien pris, aussi-tost au mot. Pour en parler aussi franchement, Octave, encore que la fortune luy dist estre le Monarque de tout le monde, n'estoit pas vaillant de sa personne, ainsi qu'il le monstra en la bataille de Philippes, comme très-bien Marc-Antoine le luy sçavoit reprocher. Or bien je pardonne à Octave, puis qu'il n'estoit si vaillant, ny le cœur luy bastoit pour venir jusques-là, ou bien que l'usance n'en estoit telle parmy les Grands à

Rome, puisqu'elle n'estoit parmy les petits; ou bien qu'il estoit mieux asseuré de son faict, et qu'il auroit bien raison de son homme autrement, que sans venir là, et hazarder sa vie à la fortune d'une espée variable et inconstante, ainsi qu'il luy arriva.

Mais s'il faut pardonner à Octave, il ne faut pardonner au Dauphin de Viennois Humbert, lequel ayant fait paix avec le Comte Aymé de Savoye, et puis voyant son bon, la vint rompre, sans que le Comte y pensast. Dont ledit Comte faché, soudain luy despescha un Roy d'armes dit Savoye, par lequel il luy envoya un cartel, contenant en somme qu'il estoit un vray infracteur de paix, et que laschement il avoit en son absence envahy ses terres contre son serment; et à ceste occasion, qu'il le deffioit corps à corps, ou puissance contre puissance : et qu'il l'estimoit si grand Prince, qu'il sortiroit au combat en camp clos pour soutenir son honneur; autrement, il le réputoit lasche et meschant. Le Dauphin ne fit autre response à ce cartel, si non qu'il dit de bouche au Héraut : *Mon amy, dis à ton maistre que la force et la vertu d'un Prince ne consiste point en force corporelle; et que s'il se veut tant vanter d'estre fort, nerveux et robuste, je luy respons que je n'ay torreau qui ne soit plus fort et roide que luy : par-quoy quand il s'y voudra esprouver, je luy en envoyeray. Et quant à l'armée, dis luy que s'il est bien pourveu et fourny à ceste heure de gens, que je le seray une autre fois à mon tour, et puis je l'iray trouver-là par* (*) *où il sera.* Ce qu'il fit au bout de quelque temps, et luy donna la venuë, et lui deffit toute son arriere garde, chargée de butin, qui se retiroit.

(*) Part.

Cette histoire, on la trouve dans la *Chronique de Savoye*. Voilà comment le galland se deffit du cartel à luy envoyé, auquel pourtant il devoit respondre par faict d'armes, puisque le Comte le louoit, et le tenoit si homme de bien, qu'il n'y faudroit. Toutesfois, s'il fut un peu offensé par le refus, il le rabilla un peu par la deffaite qu'il fit en la victoire qu'il eut; car enfin, les Grands, en quelque sorte qu'ils obtiennent victoire, ils acquierent honneur et louange : mais pourtant, le camp accepté l'eust honoré davantage parmy les gallands Cavalliers; et me semble qu'il fit une quasi semblable response que fit Corbane à ces braves Seigneurs François croisés de jadis en la Terre-Saincte : lesquels, tenant Antioche assiégé, ou eux estans plustost assiégés qu'assiégeans, à cause de la misere du long siége, de la famine, de la fatigue et incommodité de toutes choses qu'ils avoient pâty là devant, et menacés aussi du grand secours qui leur venoit à dos; ils envoyerent Pierre d'Hermite vers ledit Corbane, pour luy remonstrer et faire trouver bon, de la part de tous les Princes Chrestiens qui estoient-là, que, s'il vouloit mettre quelqu'un de ses Capitaines, en camp clos, ils en mettroient un autre, pour là débattre et vuyder leur différend. S'ils en vouloient mettre davantage, ils en mettroient davantage; si non, armée contre armée, et en lieu pareil. Mais Corbane rusé respondit, que c'estoit au vainqueur de donner les conditions et faire les loix; que puisque les Chrestiens ne cognoissoient pas encore leur malheur, ou feignoient ne le cognoistre, ils n'auroient jà de luy ceste faveur de choysir la mort dont ils voudroient mourir. Beau mot, certes. Quant aux Princes, il les envoyeroit

Digitized by Google

à l'Empereur des Perses tous prisonniers : quant aux simples soldats, il les fairoit esclaves ou les tailleroit en pieces, ainsi qu'il verroit, comme un arbre malheureux qui ne porte point de fruict. Quelle sentence, si elle eust sorty à effect ! Mais les Chrestiens, par la grace de Dieu, emporterent la Ville. Paule Æmille raconte cette Histoire.

Meshuy, il est temps de faire une fin; mais pourtant, qui voudroit rendre ce discours parfait, il faudroit dire et discourir, à sçavoir-mon, si toutes gens doivent estre reçeues aux combats et estaquades, et mesmes les vassaux et subjects contre leurs Seigneurs ? A quoy les Docteurs Duellistes, qui en ont escrit, disent, que si le Seigneur offense mal le vassal premier, le vassal le peu deffier et se deffendre par les armes; car le droit des armes est aussi bien deu à l'offensé, comme celuy des loix. Mais si le vassal offense le premier, il n'est point reçeu en aucun deffy, d'autant qu'il est rebelle à son Seigneur, et par conséquent perd son droit des armes à l'endroit de son Seigneur, et celuy de vassellage.

Faudroit discourir aussi, et sçavoir si un soldat peut combattre un Capitaine, où le sien mesme? J'en vis ceste dispute debattre à Malthe, par Monsieur le Grand Maistre, le Marquis de Pescayre, et autres Capitaines ; et voulut Monsieur le Grand-Maistre, que Monsieur de Bellegarde y fust appellé, d'autant qu'il s'entendoit fort bien en ces disputes de querelles. Le tout se debattoit sur ce sujet, à cause d'un soldat qui avoit appellé son Capitaine au combat. Il fut arresté que tout soldat qui a porté les armes deux ans durant sans intervalle, et qu'en ce temps il

Digitized by Google

en aye fait digne profession et belle preuve, en se trouvant à toutes les belles factions et hazardeuses, et le prouvant, il peut combattre tout Capitaine duquel il aura reçeu injure, voire le sien propre, en s'ostant de sa Compaignie.

Je vis quasi pareille dispute entre le Capitaine Busq, qui mourut à la Terciere, et le Capitaine Brevet, son Lieutenant, tous deux Provençaux, et braves et vaillants Capitaines. L'on trouvoit estrange que le Capitaine Brevet deffioit ainsi son Capitaine : mais pourtant, Monsieur d'Estrosse, leur Colonnel, et autres Capitaines, luy dirent, que ledit Brevet le pouvoit faire en le quittant. Il est bien vray qu'il y a différence entre un Lieutenant et un soldat ; car le Lieutenant est Capitaine.

J'estois présent à ceste dispute, où Monsieur d'Estrosse m'avoit fait appeller, et prié d'y assister pour en dire mon advis, où j'y vis alléguer force raisons, *et pro*, *et contra*. Entre autres ceste maxime que j'ay dite cy-devant, où il paroist que le soldat qui a porté deux ans les armes en belles factions, pouvoit combattre un Capitaine; et cela a eu lieu parmy les Italiens, mais peu parmy les Espaignols, & encore parmy nos François de jadis : d'autant que ce mot de Capitaine estoit, et est si sacré, que le soldat qui offensoit seulement si peu un Capitaine, estoit griefvement puny; car n'estoit appellé à ceste estat qui n'en fust grandement digne. Si que j'ay veu tels Capitaines, voire plus de cinquante en ma vie, parmy nos bandes, qui mériteroient d'estre aujourd'huy Colonnels, et tel soldat, qui mériteroit d'estre aujourd'huy Mestre-de-Camp. Mais aujourd'huy, que nostre Infanterie est si corrompue, despra-

vée, et déreiglée, que les Mestres-de-Camp (la pluspart) et Capitaines se font par douzaines, ainsi que la nécessité le porte, et faute de paye, et si pourtant s'estiment autant que les plus braves et famez. En quoy il y a différence : car tel Capitaine y a-t-il, qu'un Gentil-Homme de marque se fairoit tort de le combattre, encore qu'il alléguast qu'il y a tant de temps qu'il porte les armes. Mais comment les portent-ils ? En les traisnant, et en tenant les champs, cherchant les Paroisses, en vivant et rançonnant le bon-homme, et se trouvant peu aux belles actions. Quand ce vient à une bonne affaire, ils ont autant de cœur que Putains. Je parle d'aucuns, mais non de tous.

Comme nous disons du Capitaine, de mesme en faut dire du soldat, lequel se vantera avoir porté les armes tant de temps. Mais quoy ! C'est en faisant la vie de ripaille, comme j'ay dit du Capitaine. Et qu'il faille recepvoir telles gens en combats, ce sont abus. Ouy bien les braves Capitaines et bons soldats signalez, desquels la vaillance est très-esprouvée, dont nous en avons encore force parmy nos Bandes ; car je serois bien marry de parler de tous en général, ainsi que je les loue en mon Livre des Colonnels (1). Voilà ce que j'en ay ouy discourir à de braves Capitaines en ceste dispute que je viens de dire : et entre autres beaux exemples, alléguerent Monsieur de Maison-Fleur, gentil et brave Capitaine de son temps, lequel, estant à la guerre de Flandres, pour contenter un soldat qui se doulloit (2) de luy, s'offrit de le combattre. Le soldat le prit

(1) Ci-dessus Tome VII.

(2) Plaignoit.

Digitized by Google

au mot, et se battirent si bien, qu'ils se tuerent. Brave et vaillant acte, certes ! Aucuns louerent la vaillance et la générosité dudict Maison Fleur : autres la blasmerent d'avoir desrogé à l'authorité de Capitaine, et l'avoir trop abbaissée ; et qu'en tel cas, il la falloit maintenir jusques au bout, et ne la mettre en balance sans l'advis des plus grands Capitaines, ou ordonnances des Généraux : mais de gayeté de cœur de s'aller battre comme il fit, force gens luy donnoient blasme ; car enfin, il faut honnorer son estat, et ne le mettre à si bon marché.

Le Capitaine Bourdeille, mon frere, brave et vaillant certes, (je ne pense point faillir si je le dis ; car il estoit tel estimé de son temps,) estant en Piedmond, commandant à des gens de pied, il avoit avec luy un fort brave soldat, qu'on nommoit le Capitaine Tripaudiere, Gascon, qu'il avoit eslevé, dressé, entretenu avec luy l'espace de six ans, et fait voir son monde aux guerres de de Piedmond, d'Hongrie, et de Parme, le menant tousjours quant et luy, l'aymant fort, et luy ayant appris à tirer bien des armes, car mondit frere les avoit très-belles en la main. Par cas, ce Tripaudiere fut suborné et gagné par Monsieur de Bonnivel (1), pour lors Colonnel en Piedmond, pour estre avec luy l'un de ses Capitaines entrenus, dont il laissa mon-dit frere, qui, en estant despit, le fit appeller sur le pont de Pau (2), qui ne faillit d'y aller, tant il s'estoit fait présomptueux : mais en y allant, il fut rencontré par aucuns Capitaines, et retourné en la

(1) *Ou* Bonnivet, *comme ci-après.*
(2) Du Pô.

Digitized by Google

Ville, et mené à Monsieur de Brissac, pour empescher le combat, qui envoya quérir mon dit frere pour les accorder. La chose fut fort disputée, et mesmes des vieux Capitaines de là, qui dirent n'y avoir aucune raison, qu'un petit Capitaineau entretenu despuis trois jours, se battist contre le Capitaine Bourdeille, (qui ne vouloit que se battre, et point s'accorder) ayant commandé il y avoit long-temps; de plus, qu'il estoit Gentil-Homme de fort bonne part et bon lieu, appartenant à des plus Grands de la France. Forces Capitaines remonstrerent au Capitaine Bourdeille, veu ses qualitez, qu'il se faisoit grand tort et à tous eux, de s'abbaisser par trop, que de vouloir se battre contre un qui n'avoit pas trois jours qu'il n'estoit que son sinple soldat, sa créature, et fait Capitaine nouveau, encore de gayeté de cœur et sans sujet. A quoy ne vouloit entendre le Capitaine Bourdeille; car il estoit un jeune homme escabroux (*), vieux Capitaine pourtant. Mais enfin, il fut tant persuadé des grands et vieux Capitaines de par-de-là, et de ses compaignons, de se contenter que ledit Capitaine Tripaudiere luy fist une fort grande soubmission, et luy requérant fort ses bonnes graces et amitié; à quoy il s'accorda: mais jamais il ne l'ayma plus, et en fit peu de compte; car il estoit ennemy d'un ingrat.

Un peu avant ce différend, il en estoit arrivé un entre le Capitaine la Chasse, Provençal, vieux Capitaine et Gentil-Homme de bonne part, et le Capitaine Riolas, vieux Capitaine aussi, que j'ay veu suivre feu Monsieur de Guyse le Grand, et mourut à l'assaut du siége de Royan près de luy.

(*) Escalabreux, *comme en beaucoup d'autres endroits.*

Digitized by Google

Quand ce fut pour les accorder, il y eut grande dispute, bien qu'ils fussent tous deux esgaux Capitaines, en valeur et honneur, et expérience; mais le Capitaine la Chasse se disoit Gentil-Homme, et avoit ce poinct par-dessus Riolas; à quoy Monsieur le Mareschal, et autres grands Capitaines, eurent de l'esgard.

J'espere en mon second Livre parler de plusieurs accords de querelles que j'ay veu faire et ouy dire, ensemble de paroles et satisfactions qui s'y sont dites et pratiquées : en quoy du tout je m'en rapporteray aux grands Capitaines, et mesmes sur le sujet, si les Gentils-Hommes bien qualifiés, et Capitaines encore bien signalez, n'ont pas quelque poinct sur les autres, que du commun, puis que deux vertus sont plus puissantes qu'une. En voicy un autre conte, et puis plus, mais bien divers aux deux précédens.

Un soldat de la Colonnelle de Monsieur de Bonnivet, en Piedmont, vint à offenser un Tambour du Capitaine Sainct-André. Le Tambour, qui estoit brave et courageux, (comme j'en ay veu aucuns parmy nos Bandes, qui sçavoient faire autre chose que toucher la caisse,) demande à se battre contre le soldat, et le fait appeller. Le soldat le refuse tout-à-plat, disant que ce seroit un grand reproche à luy, vieux et signalé qu'il estoit, de se battre contre un Tambour; et plusieurs Capitaines tenoient ceste opinion pour luy. Par-quoy Sainct-André, que j'ay veu très-brave Capitaine et Gouverneur d'Aigues-Mortes, depuis se radvise d'oster la caisse à son Tambour, et luy donne en récompense l'arquebuse à porter, avec remonstrance qu'il luy fait, de la faire bien valloir en toutes belles entreprises et rencontres,

Digitized by Google

si qu'il se rende capable soldat pour avoir raison de son ennemy ; à quoy il ne fault : car dans trois mois, il se fit fort recognoistre, au bout desquels il fait appeller son-dict ennemy, qui, sans aucune excuse, y va, et se battirent et se blesserent fort bien tous deux. Nos Capitaines de gens de pied en peuvent là-dessus dire leur advis.

Il faut maintenant dire un mot d'une dispute que j'ay veu faire et la debattre, à sçavoir si en ces combats d'appels l'eslection d'armes s'y fait, et si doit faire, comme en camps clos solemnels dont nous venons de parler cy-devant. Aucuns disent que si, autres que non : comme, par exemple, un, qui est offensé, fait apeller celuy qui l'a offensé, et luy mande qu'il l'attend en tel lieu, avec telles armes, ou en pourpoint, ou en chemise, avec l'espée et la dague, ou l'espée et la cappe, à pied, ou sur un bon cheval, et une lance ou pistole, armé ou desarmé ; ou que ce soit avec autres armes accoustumées, ou non accoustumées. Il y en a d'autres qui disent, que s'il plaist à celuy qui est appellé, il l'ira combattre, et s'il ne luy plaist, il n'ira point, si-non armé comme il luy plaira : d'autant qu'il n'y a point de confidans, parrains et juges, pour ordonner, disent-ils, et décider des eslections d'armes, ny les debattre, comme aux camps solemnels ; et faut qu'elles se concertent et s'accordent entre les deux parties, ou par les deux seconds, ou autres : et mesme faut que l'offensé s'accorde à tout, pour avoir raison de son offense ; autrement l'offansant luy trouvera une infinité de poinctilles, subterfuges et cavillations, pour faire, s'il veut, de grandes remises à se battre. Bien est-il vray ;

Digitized by Google

que, pour son honneur, il n'en doit user; car qui offense, il est tenu d'en faire réparation par les armes ou paroles : mais pourtant, tel offensé, s'il estoit estropié d'un bras ou d'une jambe, il se peut accommoder de telles armes à son advantage sur son ennemy, qu'il luy plaira; et la raison le veut ainsi, et qu'en nos Cours et ailleurs de nostre France, nous en avons veu force exemples, jusques à aucuns se vouloir proposer une coupe pleine de poison, et que toutes les deux parties adverses en beussent chascune la moitié. D'autres s'offrir marcher tous deux en une chambre pavée de rasoirs, pour se deffaire par ces deux moyens (pas beaux pourtant) aussi-tost l'un de l'autre. Tant d'autres inventions bizarres et sottes a-t-on voulu trouver, pour se deffaire les uns des autres par des eschapatoires ou autrement, dont je me passeray bien les conter.

Mais bien ay-je veu tenir en nostre Cour à des plus braves et vaillants Gentils-Hommes qui y fussent, et qui avoient acquis en leur temps grande gloire d'armes, que si quelque Mignon nouvellement venu d'Italie et fraischement esmollu à l'espée par le Patenostrier, ou Hieronime, ou Franciſque, ou le Tappe, ou le Flaman, ou le Sieur d'Aymard, enfant de Bourdeaux, gallant homme certes, quand ils vivoient, et que venant à la Cour affamé de gloire et d'honneur, et pour en avoir, on les vinst à quereller et appeller avec l'espée seule, ou l'espée et la dague, qu'ils ne s'y battroient point, et le combatroient plustost par autres armes qu'ils trouveroient advantageuses pour eux, et luy donneroient à songer, et ou monteroient sur un bon cheval et une bonne pistole, et une espée ou lance, ou autrement, pour faire

passer leur escrime. D'autres ay-je veu aussi tenir ce poinct, que quand on est offensé par supercherie, on peut combattre son ennemy comme l'on veut, mesme de le tuer d'un canon, si l'on peut. Mais pourtant, s'il veut estre si gallant, que n'user de telle revanche, mais en Cavallier tout gentil et tout noble, que d'appeller l'offensant avec armes nobles, communes, et esgales, il ne faut que l'offensant en refuse le combat : autrement, il luy iroit grandement et doublement de son honneur, pour avoir offensé à l'advantage et en supercherie, et refuser un honneste et fort chevalleresque combat, que l'autre présente en brave et généreux cœur. Il s'en est veu beaucoup d'exemples de ceux qui en ont usé de semblables traits.

Un autre exemple ay je veu n'y a pas long-temps d'un Gentil-Homme, qui, ayant une parole à demander à un autre, le vint rencontrer et accoster en un chemin, et demander quelque parole, et le brava fort de paroles bravasches et outrageuses; si-bien que l'autre s'en alla avec cela pliant les espaules sans revanche : et dit pour ses raisons, que l'autre estoit monté à son advantage sur un bon cheval adroit et bien maniant, et luy estoit sur un jeune poulain, qui ne sçavoit tourner seulement à pas une main. Au bout de quelque temps, il songe à en avoir raison, et le fait appeller pour se battre contre luy avec une espée et une dague, et en chemise. L'autre fit dire, par son second, qu'il l'attendoit avec un bon cheval et une bonne espée; disant par ses raisons, que puis qu'il se plaignoit tant auparavant de quoy il avoit esté brave de son ennemy monté sur un bon cheval, et luy sur un meschant, qu'il estoit à présumer, que monté de mesme sur un bon

cheval, qu'il fairoit rage, et qu'il ne luy faisoit point de tort de luy présenter le combat à cheval, et qu'aussi en tel point ils s'estoient entre-querellez. Celuy qui estoit offensé, refusa ce combat à cheval; ce qu'il ne devoit faire, selon l'advis de plusieurs; car qui est offensé, il faut qu'en toutes formes et toutes armes raisonnables, il tasche à avoir raison de son offense. Toutesfois luy et son second, après s'estre advisez un peu, dirent qu'ils se battroient à cheval; mais qu'il n'en avoit pas sur l'heure; et pour ainsi le second requiert qu'il luy en fournisse, et en fasse venir deux bons, et en choysira celuy qu'il luy plaira. A quoy respondit l'autre, qu'il n'est semblable que son combattant prétendu n'aye un bon cheval, puis qu'il est riche Seigneur, et que ordinairement il en a chez luy de fort bons, et en mene avec luy quelqu'un tousjours, et aussi que son second en avoit sur le lieu trois ou quatre, qui estant requis de luy en prester un, le refusa, disant qu'il n'en fairoit rien : pour quant à luy fournir chevaux et en mettre sur les rangs un couple, et l'autre second les venir visiter et choisir l'un, c'est un abus, cela ne s'est jamais veu, si-non en combats solemnels, ainsi que j'ay dit par cy-devant, et l'appellé ou l'appellant ne sont nullement tenus de produire, ny chevaux, ny armes, si ce n'estoit quelques armes extraordinaires que l'un et l'autre proposassent, et qu'ils ne les eussent sur le lieu, et pour ce les demandassent ou accordassent terme d'en pouvoir recouvrer, monstrans en cela leurs braves courages, pour ne refuser le combat. Voilà comment il faut qu'ils s'entredonnent chevaux et armes par concert fait entre eux-mesmes ou leurs second, en camps solemnels : il faut passer autre-

Digitized by Google

ment selon leurs loix. Je l'ay ouy ainsi tenir aux grands Duellistes.

Un autre exemple ay-je veu d'un qui appella l'autre en chemise avec une espée et un poignard. L'autre fit r.sponse, qu'il ne veut point combattre en chemise ainsi nud, car c'estoit en hyver, et qu'il mourroit de froid, et qu'il se morfondroit et engendreroit un bon rume, un catherre, ou un bon purigi (*) qui luy causeroit la mort; et quant à luy, qu'il n'alloit point là pour y mourir, mais pour y vivre par emprès, craignant cela plus que son espée. A tout cela, il y est très-bien receu, et peut fort bien garder son pour-point pour son combat. Aussi est-ce un abus que de se battre en chemise blanche; mais il faut aussi visiter les pourpoints, s'ils ne sont point plus advantageux les uns que les autres, et s'il n'y a point de fer, ou maille, ou papier collé: et cela peuvent faire les seconds, dont pourtant en est arrivé des inconvénients par telles visites. Autrement se fait il en camps solemnels; car si celuy qui a les armes: propose à l'autre de se battre en chemise, il faut que cela soit, et qu'il passe par-là.

Deux autres exemples ay-je veu de deux, dont l'un estoit malade d'une fiebvre, et l'autre qui s'estoit desnoué un pied. Ils furent appellez par leurs ennemys, avec une espée et une dague, et à pied. Eux, courageux, se faschans de s'excuser à faute de se battre, mandent qu'ils se veulent battre à cheval, et une bonne espée. Ils y doivent estre receus, ny rebuttez de leurs excuses.

(*) Pleurésie. Les Courtisans, non contents de corrompre ce mot, le faisoient masculin. Montluc s'en est servi.

Autrement

Autrement est-il aux camps solemnels, tesmoing celuy de Monsieur de Bayard, au conte que j'ay dit cy-devant de luy. Tant d'autres exemples alléguerois-je sur ceste eslection d'armes en ces appels, que aucuns veulent faire ressembler aux camps solemnels, qui est un abus; car il n'y a nulle conjonction ny ressemblance en cela. Et voilà pourquoy ces camps solemnels sont plus à estimer que les autres d'appels, comme ont dit les grands Docteurs Duellistes; d'autant qu'ils se font par Loix, Statuts, Ordonnances, Reiglements, anciennes Coustumes, tant par les Juges, Mareschaux-de-Camps, parrains et confidants, et autres grands personnages de guerre, et anciens Docteurs, qui les ont ordonnez, réformez, et policez. Encore que je ne me veuille destourner de mon dire qu'il y a abus aussi-bien aux uns qu'aux autres, mais en l'un plus qu'en l'autre : pourtant il faut tout remettre à la raison, selon laquelle on se doit reigler, et par ce on ne faillira point.

J'eusse fait ce Discours bien plus long sur cette dispute d'eslection d'armes, et en eusse allégué force autres raisons et exemples; mais je n'aurois jamais fait. Il faut donner la plume à ceux qui en peuvent mieux escrire que moy. Et tout ainsi que je parle de l'eslection des armes, il faut aussi entendre de mesme de l'eslection des lieux pour se battre; car il y en a de suspects, ausquels faut bien adviser pour les eslire.

Or faisons fin, encore que j'aye un champ très-ample, pour le semer de plusieurs belles disputes, raisons, questions, exemples, contes, histoires; mais c'est pour ceux qui sont en cela mieux entendus que moy. Je fais doncques fin, priant tous

Cavalliers, Capitaines, Soldats, de m'excuser, si je n'ay mieux dict; protestant pourtant, que mon advis ne procede point tant de mon débile cerveau, comme de plus grands et de plus experts en cela que moy, desquels j'ay appris et suis prest d'en apprendre d'autres fort librement, et de ceux qui me voudroient enseigner.

Je croy bien que si un feu Monsieur l'Admiral, un Monsieur d'Andellot, un Monsieur de Guyse le Grand, qui s'entendoit en cela mieux qu'homme du monde, et qui en discouroit des mieux, comme je l'ay veu; un Mr. de Montluc, un Mareschal de Belle Garde, un Mareschal de Biron, un Mr. de Biron, son fils, qui est aujourd'huy un des grands Capitaines de France, et tant d'autres Capitaines, tant de Gens d'armes, que d'Infanterie, qui ont veu tant de combats, eussent entrepris ce Discours, je croy que ce fust esté la plus belle chose qu'on vist jamais.

Je ne me desparts pourtant encore de mes Discours, pour y enfiler un autre, sur une dispute que j'ay veu faire souvent parmy les grands Capitaines et gens de guerre, à sçavoir si un Général d'armée, ou autre ayant un grand commandement estant en sa charge, doit refuser le combat qu'un autre son pareil luy présente, et auquel il le deffie? Sur laquelle dispute j'allégueray cet exemple, qui est fort beau, de Monsieur le Marquis de Pescayre, ce grand Capitaine, lequel, lorsque les François furent chassés de l'Estat de Milan, (dont il en fut le principal chasseur), il vint assiéger dans la Ville de Come, Monsieur de Vandenesse, frere puisné de Monsieur de la Pallisse, lequel, encore qu'il fust fort petit d'estature et de taille, et n'eust l'apparence ni la grace de son frere Mon-

Digitized by Google

sieur de la Pallisse, si ne luy cédoit-il en rien de valeur et d'audace. Car parmy les siens, il estoit appellé le petit Lyon des François : mesme les Espaignols luy donnerent ce nom; j'en parle ailleurs. (*) Estant donc assiégé dans ceste Place, elle luy fut tellement battue et assaillie, qu'il fut contraint la rendre par composition de vies et bagues sauves, laquelle, luy voulant sortir, ne luy fut nullement observée, car elle fut du tout pillée et saccagée par les Espaignols et Lansquenets à la veuë du-dit Monsieur de Vandenesse, qui, rongeant son despit, au partir de-là, ne faillit d'envoyer tout aussi-tost un Trompette audit Marquis, et luy envoyer un cartel de deffy, l'appellant en duel. Mais les Espaignols, desquels il estoit le pere, et le plus aymé Général qu'ils avoient jamais eu, n'y eurent oncques, ne voulurent jamais qu'ils respondist à ce cartel, ne qu'il entendist au combat, encore que ledit Marquis ne desirast autre chose (ce disoit-il, et le faisoit par beau semblant paroistre) : eux alléguants, que, d'autant qu'il estoit personne publique, et gagée au service de l'Empereur et du public, il n'estoit obligé qu'il se perdist pour chose particuliere, au moins qu'il s'y hazardast; dont le retinrent en despit de luy, de quoy la partie fut remise à une autre fois, qui s'entretint tousjours soubs un ardent desir de vengeance et de combat, tant d'un costé que d'autre; car, certes, ils estoient tous deux esgaux en prouesse : mais le malheur fut tel pour Monsieur de Vandenesse, qu'au bout de quelque temps, l'Admiral Bonnivet se retirant de Lombardie, mal-mené, et en desordre et confusion, pour estre suivy de près de l'armée Espaignolle,

(*) Ci-dessus Tome V. Disc. IX, Art. II, pag. 71, &c.

où commandoit ledit Sieur Marquis, fut chargé fort rudement à Romagnano, où la route de nos gens fut telle, qu'il en fut tué beaucoup, entre autres Monsieur de Vandenesse estant sur la queuë, et faisant la retraite, d'une grande harquebusade qu'il eut dans l'espaule, dont ledit Marquis en fut si désolé et fasché, ainsi que dict un Roman Espaignol, qui descrit sa vie, que, maugréant le Ciel, il disoit souvent en sa langue Espaignolle : *Porque le parescia que estre hombre que era a el particular enemigo havia sido quitado del Cielo y de la fortuna a su triumpho, y a su gloria esperada; porque siendo y à antes desafiado desseava estremamente verse con el en pelea particular por dar fin a su querella por su gran Honra.* Qui est en François : *Que la fortune et le Ciel luy avoient fait grand tort de luy avoir osté cest homme, lequel, estant son particulier ennemy, avoit esté destiné pour son triomphe et sa gloire esperée, d'autant que par avant ayant esté deffié de luy, il desiroit fort entrer en camp avec luy, pour terminer sa querelle avec son honneur.* Pesez tous ces mots, et voyez quelle superbeté et rodomontade Espaignolle.

Il me semble que j'oys encore Octave César sur la mort de Cléopatre, pour ne l'avoir sçeu mener en triomphe à Rome. Ou bien, (pour venir du plus grand au plus petit) d'un soldat Espaignol, lequel ayant eu une querelle contre un autre, pensant le combattre, sur ces entrefaites vint à estre blessé bien fort en une escarmouche de siége : il ne fit que prier Dieu, et faire dire force Messes pour luy et pour sa guérison ; et quand on luy demandoit pourquoy il le faisoit, veu que c'estoit son ennemy, et autant de deffaite pour luy s'il mouroit, il respondit : *Parce qu'il me fascheroit fort,*

Digitized by Google

qu'il mourust autrement que de ma main, et faut qu'il en meure, ou plustost je me tuerois moi mesme de despit. Voilà une plaisante gloire !

Mais pour tourner encore à nostre premiere histoire de Marquis, j'en allégue une autre semblable de René d'Anjou. Lorsqu'il vint au Royaume de Naples, il envoya un Héraut devers Alfonse d'Aragon, se disant Roy de Naples, et luy porta un gantellet tout sanglanté, ainsi qu'est la coustume d'aucuns deffis de ce temps, comme j'ay dit cy-dessus, l'appellant au combat de la part de son maistre. Alfonse accepta le gant, et puis demanda si René vouloit combattre corps à corps, ou bien avec toute l'armée ? L'autre respondit en armée. (Il fust esté plus beau de dire corps à corps.) Alfonse luy repliqua, qu'il acceptoit la battaille, et qu'à luy appartenant, par le droit des armes, comme à provoqué et appellé d'eslire le jour et lieu de la battaille, il eslisoit ceste plaine qui estoit entre Nola et Lacera ; et que dans huict jours de-là, il l'iroit attendre avec son armée ; ce qu'il fit au jour terminé. Mais René n'y alla pas, et ne chercha point la battaille. Toutesfois il se vint bien camper au camp d'où Alfonse s'estoit party. Puis adjouste le conte, que quelque Jurisconsulte de ce temps-là avoit escrit, qu'Alfonse comparut dans le champ de bataille, mais non pas René, d'autant que ses Barons l'en empescherent ; luy alléguant qu'il n'avoit peu en ceste sorte deffier Alfonse, se voulant mettre sa personne et son Royaume en danger, sans le conseil et consentement d'eux et des principaux du Royaume, du péril et intérests desquels il estoit question. De l'autre costé, Alfonse, lors qu'il fut appellé au combat, demeura quelque temps songeant là-des-

sus, d'autant qu'aucuns luy disoient, que René, qui n'estoit que Duc, ne pouvoit, pour raison, appeller Alfonse qui estoit Roy. Mais enfin, luy semblant telle excuse d'homme lasche et couard, il le retint et accepta le combat : comme de vray, il n'avoit garde de le refuser, estant si brave et vaillant Roy, comme on l'a descrit, et ses actes l'ont monstré.

Le Roy d'Angleterre ayant esté deffié par le Duc d'Orléans de tirer quelques coups de lance avec luy seul, ou dix à dix, ou en foule de cent à cent Chevalliers, pour l'amour des Dames, ou autrement, le Roy luy fit response, qu'il n'y avoit nulle raison, qu'il esgalast sa Royale Majesté avec son excellence et Seigneurie. Toutesfois, pour l'honneur et gentillesse, volontiers, de gayeté de cœur, abaisseroit Sa Majesté jusques-là que de venir aux mains avec luy. Un fils, descendu de la noble Maison de France, luy faisoit pourtant beaucoup d'honneur de se battre à luy, comme luy, tout Roy, à ce fils de France.

Un autre exemple de nostre temps. Lorsque la premiere fois Monsieur d'Alançon, frere à nostre Roy, alla en Flandre, il y eut un Gentil-Homme Provençal, nommé le Chevallier d'Oraison, qui avoit une querelle contre M. de Bussy. Par-quoy, pour la démesler, et pour plus grande ostentation et bravade, part de la Cour et de Paris, et emmene avec luy le Seigneur de Gouille, pour lors le plus renommé tireur d'armes qui fust en la France, pour se battre avec Monsieur de Fernaques (*), brave et vaillant Gentil-Homme, contre qui pareillement avoit querelle, et s'en vont rendre

(*) *Ou* Fervaques.

Digitized by Google

dans le camp de Dom Juan d'Austrie, estant lors la saison et permission telle aux François, d'aller pour les Espaignols aussi-bien que contr'eux. Y estant donc, allerent faire la révérence à Son Altesse, et luy faire entendre, qu'ils estoient venus là pour le servir, et aussi pour appeller en estaquade deux Gentils-Hommes François, qui estoient au camp de Monsieur, party contraire, qui estoient Messieurs de Bussy et Fernaques : suppliant Son Altesse leur permettre le camp, et leur donner licence d'y envoyer un Trompette pour les y appeller. Dom Juan leur permit librement, et avec grande ayse, pour avoir par-là quelque petit subject de quelque affront à Monsieur d'Alançon, ou à ses Gentils-Hommes, et mesmes estans fort ses favoris. Estant venu le Trompette, et ayant fait sa charge, soudain il fut pris au mot. Ce qu'estant venu à la cognoissance de Monsieur, despesche le Trompette, et mande par luy à Dom Juan, que la partie estoit par trop belle, pour permettre qu'elle se fist sans luy, et qu'il en vouloit estre : et que si Dom Juan y vouloit venir, qu'il feroit le tiers, et qu'ils advisassent le lieu, le jour, et l'heure, et qu'il seroit tousjours prest, si que possible par-là pourroient démesler et déterminer, non pas une simple querelle ny petits différends, mais oster toute occasion d'esteindre une grande guerre, qui s'alloit enflammer. Dom Juan, qui qui ne s'estoit attendu nullement, ny proposé, ny advisé, qu'on en vinst là, fut un peu esbahy pour le commencement, voyant une telle conséquence advenir. Toutesfois, comme brave, vaillant et généreux, et comme fils de pere, accepte le deffy, et se resoult de se trouver à l'assignation. Mais ces grands Capitaines, qui estoient près de

luy, compassans très-bien toutes choses, comme ils en sont maistres, mesmes les soldats Espaignols, qui en commençoient faire rumeur et à se mutiner, ne voulurent jamais permettre que leur Général, pour un certain petit et léger poinct d'honneur, s'allast ainsi perdre, et tout un Estat; car si cela avoit lieu, il n'y a Général qui ne fust ainsi souvent deffié, et auroit plus de peine à respondre à ces cartels de gens que l'on supposeroit exprès, que non pas à faire le deu de leur Charge. Parquoy, il fut arresté et retenu par les siens, quelque instance qu'il fist de sortir. Par ainsi, telle entreprise fut rompue. En quoy les Espaignols furent fort mal contents de ces deux Gentils-Hommes deffiants qui estoient là venus dans leur camp, par leurs deffis, brouiller leurs belles ordonnances et polices de guerre.

Nous avons un frais exemple, en ces dernieres guerres, de Monsieur d'Espernon, et du Sieur d'Aubeterre reprenant les erres du Capitaine Maumont, qui, simple Capitaine qu'il estoit, avoit deffié mondit sieur d'Espernon; ce qui estoit une grande dérision; mais aussi la paya-t-il bien comme il le méritoit, et bien employé: un simple Capitaine piéton, aller deffier un Colonnel! Tout le monde luy devoit courir assus. Monsieur d'Espernon estant au service du Roy, son maistre en France, lorsqu'il mourut à Sainct-Clou, le Sieur d'Aubeterre, ayant quitté le party du Roy, qui luy avoit fait tant de biens, et pris celuy de la Ligue, ne pouvant prendre le gros gibier des Villes d'Angoulesme, Cognac et Xainctes, y ayant fait souvent entreprises, s'alla jetter sur le menu, et fit surprendre, par son frere, le Baron, le Chasteau de Villebois, qui estoit à Madame la Marquise de

Digitized by Google

Mezieres, sa tante, qui l'avoit veu trois jours auparavant, avec plusieurs offres de service, et fait son frere le Baron, gardien de ceste Place, par le moyen delaquelle il fait la guerre au Gouvernement de Mr. d'Espernon, d'Angoulmois et Xainctonge, et les ravage fort. Monsieur d'Espernon absent, tourné après la mort du Roy, il veut nettoyer son Gouvernement de tels ravageurs, et ravoir sa place, et tente les moyens ordinaires et premiers, par sommation de Trompette; mais n'y voulurent entendre. Par-quoy les va assiéger avec un fort beau appareil et attirail d'artillerie, et non point de petit compaignon, mais digne d'un grand Seigneur comme luy. Sur ces entrefaites, ledit Aubeterre envoye un cartel à Monsieur d'Espernon, pour l'appeller au combat. Mais Monsieur d'Espernon, en peu de mots, luy respond ainsi : *Je m'en vais pour le service du Roy, où ma charge m'appelle : ayant fait là, je parleray à vous. Cependant, je suis fort homme de bien et d'honneur, et quiconque voudra dire du contraire, en aura menty.* Et sur ce poinct, part avec ses troupes, et va faire son siége de Villebois, le prend en moins de huict jours, contre toute l'espérance de tout le monde, qui croyoit que d'un mois ne le prendroit; et ce à la barbe dudict Sieur d'Aubeterre, qui estoit dans son Chasteau d'Aubeterre retiré avec ses gens, sans donner une seule allarme au camp de Monsieur d'Espernon, qui n'estoit pas si grand, ny si bien gardé, qu'il ne deust être un peu esveillé et fatigué; et ne secourut nullement son frere, ny ses compaignons, ausquels il avoit donné de belles paroles, et furent la pluspart tous pendus et tuez. Après cela, Monsieur d'Espernon part, et s'en va en Périgord, luy prendre

le Chasteau et Ville de Nontron, sans qu'il luy en fist empeschement le moins du monde, encore qu'il eust fait une fort belle assemblée d'honnestes gens que je sçay et cognois, ausquels ne tint nullement qu'ils ne vinssent aux mains, ce disoient-ils.

Là dessus j'ay veu discourir à beaucoup de bons Capitaines, n'eust-il pas mieux valu audit Sieur d'Aubeterre de combattre en foule Monsieur d'Espernon, puis qu'il alloit de la cause du Général, que de s'aller amuser à composer son cartel et altérer sa plume, duquel cartel seul ne se contenta, mais en alla encore faire je ne sçay combien d'autres si grands, et si amples et si longs, que l'on disoit qu'ils sembloient mieux ses leçons qu'il avoit appris à Geneve, où il avoit esté né, eslevé, et endoctriné, que cartels de Cavalliers, qui doivent estre les plus brefs que l'on peut.

Nonobstant, Monsieur d'Espernon, après avoir mis ordre aux affaires du public, ne laisse à vouloir entrer (ce disoit-on, d'autres disent non) en estaquade, et s'offrir d'aller dans Blaye sur la parole de Monsieur de Lussan, encore qu'il fust plus amy du-dit Aubeterre que de luy, et s'offre encore d'aller dans la basse-cour de Monsieur le Marquis de Trans; mais il s'y trouva des difficultez. Ceux du party de Monsieur d'Espernon disent cela, les autres le nyent : c'est le moindre de mes soucys. Cependant, Monsieur d'Espernon ne chauma point, et luy fait la guerre à telle outrance, qu'il le contraint à quitter le party de la Ligue, et pour sa seureté, et de son Chasteau, de prendre celuy du Roy, et de l'aller trouver en France, et luy demander pardon. Estant-là, il se remet encore sur la plume et ses cartels, et en

Digitized by Google

fait un, non de sa teste à ce qu'on dit, mais forgé, où je dirois bien, et luy fait tenir par un Tambour qui luy présenta à Xainctes, sans en sçavoir rien, dont pour ce il méritoit d'estre pendu, pour abuser de sa charge à l'endroit de son Colonnel; mais Monsieur d'Espernon luy usa de miséricorde : d'autres disent qu'il le fit fouetter à sa cuisine jusqu'à mourir : dont il fut très-loué, et luy fit response, qu'il n'avoit point respondu aux desmentys qu'il luy avoit donnez; et que lors qu'il y auroit satisfait, alors il parleroit à luy, et qu'après qu'il auroit fait le service du Roy, en Guyenne, qu'il yroit en France, où il l'appelloit, et à l'armée du Roy, pour le combattre. A quoy Monsieur d'Espernon ne faillit; car ayant mis ordre à quelques affaires particulieres qu'il avoit en Gascogne, et y avoir amassé quelques forces pour mener au Roy, et mis ordre à son Gouvernement, il alla trouver le Roy en France, avec deux mille hommes de pied, et deux cent bons chevaux, qui fut un secours bon et à propos, dont aucuns disent que ledict Sieur d'Aubeterre le sentant venir (ce que l'on ne présume) partit d'avec le Roy, et s'en vint en sa maison.

J'ay entendu dire que beaucoup de grands Capitaines, et entre autres Monsieur le Mareschal de Biron, qui sçait bien peser les choses, ne trouverent jamais bons ces deffis dudict Aubeterre, et qu'il n'estoit raison que luy simple Gentil-Homme, Séneschal d'une petite Province, voire des moindres de la France, qui est Périgord, et qui n'avoit fait de grandes preuves de sa personne encore au prix de l'autre, allast ainsi deffier un Duc et Pair de France, et Colonnel de l'Infanterie, et qui avoit gouverné paisiblement son Roy, et manié

Digitized by Google

l'espace de dix ans toutes les affaires de l'Estat. Néantmoins il n'a jamais tenu audict Monsieur d'Espernon (ce disoit-on) qu'il n'ayt combattu: et s'il eust trouvé ledit Aubeterre au camp, infailliblement se fussent battus, encore qu'il en fust fort dissuadé de plusieurs raisons, et de plusieurs amis et serviteurs. Le Roy l'en sollicitant d'accord, il dit, qu'il ne s'accorderoit que premier il n'en fust esté disputé et dit par les Officiers de la Couronne, disant que cela leur touchoit à tous. Enfin, pourtant, un Gentil-Homme, que l'on cognoist sans le nommer, les accorda sans autre cérimonie, et les fit embrasser au bout d'un an, après s'estre bien envoyé des desmentys, des cartels, et des injures, au grand estonnement de tout le monde : mais il vouloit passer en Provence, et ne vouloit laisser un tel ennemy derriere soy. D'autant que ledict Sieur d'Espernon avoit juré cent fois de ne s'accorder jamais, et qu'il tueroit Aubeterre, et faisoit porter l'attiffaict à sa femme, qui estoit ma niepce, l'une des belles et honnestes femmes du monde. Mais pourtant, l'accord fut tel, et si advantageux pour Monsieur d'Espernon, que ledit Aubeterre le vint trouver à Angoulesme, là où ils se réconcilierent encore mieux. Ainsi faut-il qu'on recherche les Grands, mais bien à propos.

Il en arriva de mesme à Monsieur de la Chastre, grand Capitaine certes. Il vint à estre querellé sur un certain léger subject, et de gayeté de cœur, par Monsieur de Drou, brave Gentil-Homme, Capitaine des Gardes des Suisses de Monsieur d'Alançon, et l'envoya appeller un jour estant à la Cour de Monsieur. Monsieur de la Chastre, qui avoit fait de long-temps toute profession d'hon-

Digitized by Google

neur et de vaillance, ne refusa point d'y aller. Mais par le commandement de Monsieur, il fut arresté; ayant esté remonstré à Monsieur, par plusieurs honnestes gens et bons Capitaines qu'il avoit avec luy, qu'il n'estoit pas raison qu'un jeune Gentil-Homme, encore qu'il fust de bon lieu et d'honneur, si aysément s'allast esprouver et battre contre un tel et grand Capitaine, vieux et expérimenté, et qui avoit tant fait de preuves, et donné tant de tesmoignages de sa valeur, et pouvoit sauver tout un public en une heure.

Il arriva de mesme à Monsieur de Sainct-Luc, brave et vaillant Seigneur certes. Ayant esté deffié et appellé par Monsieur de Gouville, dont j'ay parlé cy-devant, estant tous deux à Anvers au service de Monsieur, ainsi qu'il alloit résolu au combat, et qu'il vouloit sortir hors de la Ville, fut arresté par la Vergne, Capitaine de la Garde Françoise de Monsieur. Quand ces nouvelles en vindrent à la Cour, je vis aucuns discourir, qu'en cet appel l'on y devoit avoir eu quelque esgard et considération, d'autant que Monsieur de Sainct-Luc estoit qualifié, avoit esté Mestre de camp des Bandes de Piedmont, des affaires et cabinet du Roy, Capitaine de Gens d'armes, Chevallier de l'Ordre, Lieutenant de Roy en Brouage et Isles de Xainctonge, et autres Charges. Autres disoient, que Monsieur de Gouville estoit Gentil-Homme, et fort noble par les belles armes, qu'il avoit en main, mieux que Gentil-Homme de France, et que ce fust esté une belle gloire à Monsieur de Sainct-Luc de se battre contre luy, comme il monstra bien, qu'il n'en fit point de refus, et encore plus belle s'il en fust reschappé, ainsi que son brave et généreux courage l'y poussoit.

Digitized by Google

J'alléguerois icy volontiers un exemple sur un différend, qui arriva un de ces ans entre Monsieur de Sainct-Gouard, tournant nouvellement Ambassadeur d'Espaigne, et un Gentil-Homme de Xainctonge, duquel j'ay oublié le nom. Je n'en sçay pas bien le conte au vray; car pour lors je n'estois pas en France, et aussi que les uns me l'ont dict d'une façon, et les autres de l'autre. Voilà pourquoy je m'en tays. Tant y a qu'après quelques petites gallanteries et bravades passées entre l'un et l'autre, le Roy fut informé du tout, et trouva fort mauvais les formes de procéder du Gentil-Homme à l'endroit de Monsieur de Sainct-Gouard, d'autant qu'il estoit Gentil-Homme fort qualifié, Chevalier de son Ordre, et son Ambassadeur d'Espaigne : et pour ce, le Roy luy envoye un de ses Hérauts d'armes, pour luy remonstrer sa faute, et luy signifier qu'il ayt à comparoistre devant Sa Majesté, et Officiers de sa Couronne, et de ne passer plus outre. Le Gentil Homme s'excuse, et dict cognoistre ledict Monsieur de Sainct Gouard, pour estre voisins, et estre Gentil-Homme comme luy; ne sçavoir qu'il fust Chevallier de l'Ordre : mais qu'ayant premier commencé à offenser, il ne pouvoit moins faire que d'en avoir raison sans aucun respect; et que luy estant ainsi marqué de telles qualitez, devoit premier monstrer le chemin de la discrétion. Quant à le recognoistre pour Ambassadeur, il ne le cognoissoit nullement, ayant quitté l'Espaigne, et par ce moyen, sa Charge expirée, et qu'en Espaigne, tenant lieu et la place de Sa Majesté, il l'eust recognu comme tel, et comme il eust deu, mais non pas en Xainctonge. Force autres choses et raisons allégua-t-il pour response audict Héraut, lequel, avec quelqu'un de ses

Digitized by Google

amys, la fit aussi entendre au Roy, sans vouloir aller vers luy, craignant son indignation.

Je ne mettray icy par escrit ce qui fut disputé et arresté là-dessus au Conseil du Roy; car je ne le sçay pas bien, ny ce qui s'y passa despuis, et aussi qu'il y a encore aujourd'huy force gens du Conseil et Capitaines vivants, qui le sçauroient mieux dire que moy. Je ne diray seulement, que sur cela j'ouys dire à un très-grand Seigneur, que le Roy, pensant faire beaucoup pour Mr. de Sainct-Gouard, et peu pour le Gentil-homme, à le vouloir ravaller, fit beaucoup pour ledict Gentil-Homme, de luy avoir envoyé un de ses Hérauts, comme si ce fust esté à un Prince estranger son pareil, ou autre grand Seigneur de son Royaume, au lieu de luy envoyer, ou quelque Trompette, ou un Archer de ses Gardes, ou un Huissier de son Conseil, ou de la Cour, voire un simple Sergent de Masse, en quoy le Roy l'honnora de beaucoup. Je m'en rapporte à la vérité du tout, et au dire des grands Capitaines là-dessus.

Nous avons veu ces jours passez une grande querelle entre Monsieur le Mareschal d'Orlano et Monsieur de Montuspent (*), tous deux braves et vaillants Seigneurs, mais différents de qualitez et de charges, l'un Mareschal de France, et l'autre Lieutenant de Roy en Guyenne. Il furent prest à venir aux mains, sans beaucoup d'obstacles, et mesme les deffenses du Roy. On en parle fort diversement: mais c'est un grand cas de se battre contre son Lieutenant-Général; en quoy on doit bien admirer nos Roys et autres grands Princes Souverains, qui ont empesché ces abus, dont il en arrivoit beaucoup de maux.

(*) Ornano et Montespan, *apparemment*.

Digitized by Google

Or, sur ces comparaisons de noblesses, de grades, de qualitez, d'honneurs, de valeurs, et autres subjects semblables, j'ay veu sourdre parmy Seigneurs, Gentils-Hommes, Capitaines, et autres, force querelles et grandes disputes, dont j'en alléguerois plusieurs exemples, si je voulois : mais pour fuyr une prolixité possible trop fascheuse, je me contenteray d'alléguer cestuy-cy seulement.

Lorsque l'entreveue de la Reyne d'Espaigne se fit à Bayonne, nostre Roy et la Reyne sa mere s'adviserent, pour plus honnorer la feste, d'envoyer Monsieur, frere du Roy (despuis nostre Roy) jusques en Biscaye, au-devant de ladicte Reyne, avec cent ou six vingt chevaux de poste, l'accompaignant plusieurs Princes, Seigneurs, Chevalliers de l'Ordre, Capitaines de Gens d'armes, Gentils-Hommes de la Chambre, tant du Roy, que de Monsieur, et Gentils-Hommes servants, vestus de leurs habillemens de poste, fort riches et pompeux, qui estoient de velours cramoysy ou incarnadin d'Espaigne, avec force passements d'argent : mais les uns estoient plus couverts et enrichis que les autres, c'est à sçavoir ceux des Princes, Ducs, Marquis, Comtes, Chevalliers de l'Ordre, et Capitaines de Gens d'armes, estoient ainsi quasi tous pareils. Ceux des Gentils-Hommes de la chambre du Roy et de Monsieur estoient moindres; et ceux des Gentils-Hommes servants encore moindres. Il y eut parmy ceste belle troupe le Seigneur de Lignerolles, l'un des gallants de la Cour, et fort accomply, tant pour les armes, que pour la parole; car il estoit tout plein de sçavoir, et qui avoit le cœur grand et glorieux : il n'estoit encore que Gentil-Homme de la chambre du Roy et de Monsieur, qui n'estoit pas petit

honneur

Digitized by Google

honneur et tiltre de ce temps-là, et qui ne se sentoit moindre qu'aucuns Chevalliers de l'Ordre, et Capitaines de Gens d'armes, comme vous entendrez. Quand ce vint au despartement desdits habillements, et que l'on ne luy en donna que de ceux des Gentils-Hommes de la chambre, il le refusa tout-à-plat, et le renvoya bien loing, sans en vouloir nullement prendre : disant qu'il en méritoit aussi bien un des beaux et riches, qu'aucuns qui en avoient eu, entre autres nomma le Seigneur de Montsalès et d'Autefort, lesquels estoient de ladite Compaignie des qualifiez et habillez de la grande sorte, et qu'il se sentoit autant qu'eux, et pour ce, il ne suivit Monsieur son maistre. Au retour, Montsalès sçeut cecy, qui estoit haut à la main et bravasche : et ayant un matin rencontré, dans la Place de Bayonne, Lignerolles, ainsi qu'il alloit au lever de son maistre, l'accoste, et d'abord luy demande : *Lignerolles, avez-vous dit telle parole ?* (qui est ce que j'ay dit cy-devant.) *Ouy*, respondit Lignerolles : *ce que j'ay dit, jamais je ne le desadvoue. Ah ! Mort-Dieu*, dit Montsalès, *ne faites jamais comparaison de moy.* Lignerolles replique : *Quand j'en feray, je penseray vous faire autant d'honneur, comme possible a moy de tort. Ah ! Mort-Dieu*, replique Montsalès, *vous avez suivy Bueil.* (Ce Bueil estoit ce brave Bastard de Sancerre, dont j'ay parlé cy-devant (*). « C'en est » l'une de mes gloires », respondit Lignerolles ; » car j'ay suivy un brave et très vaillant Capitaine, » en de belles advantures de guerre, où j'ay bien » servy mon Roy, et appris beaucoup de luy. » J'en ay avant luy suivy d'autres en Piedmont

(*) *Tom. V. Disc. LX, pag. 318.*

» de moindre qualitez que luy, mais pourtant » braves et bons Capitaines, portant l'harquebuse » et la picque soubs leur charge, dont je m'en » sens très-honoré. Je ne sçay qui vous avez suivy » en vos jeunes guerres. « *Ah ! Mort-Dieu*, dict encore Montsalès, *j'ay des qualitez que vous n'avez pas ;* (car il l'avoit l'ordre et la Compaignie de Gens d'armes de Monsieur d'Annebaut, qui mourut à la bataille de Dreux.) » Si vous les avez, » respondit Lignerolles, gardez-les bien : elles » vous font bien besoing. Quant à moy, je n'en » perds que l'attente d'en avoir autant; car je les » mérite fort bien. Il n'y a qu'un an ou deux, » que vous estiez Guydon de Monsieur le Mares- » chal de Sainct-André, et moy de Monsieur de » Nemours; et le suis encore, dont je m'en sens » autant honoré, que vous pensez estre de vos » grades : et si la faveur vous a gaigné le temps, » il ne me peut guiéres tarder. Comme de vray, cela luy arriva ; car il eut toutes ces Charges. Force autres choses se dirent-ils, mais voilà les principales : si que je croy qu'ils se fussent battus sans que nous arrivasmes, le Baron de Vantenat et moy, qui allions au lever du Roy, et les en gardasmes, bien qu'il fust esté fait un bandon général et rigoureux sur la vie, de ne mettre la main à l'espée, à cause de l'honorable assemblée. Le Roy sçeut le tout, qui commanda à Monsieur le Connestable de les accorder, lequel trouva, à ce qu'ouys dire, que Lignerolles avoit fort bien démeslé ses comparaisons, et en homme qui sçavoit dire et faire.

Il y eut puis après le Sieur d'Autefort l'aisné qui voulut avoir aussi sa revanche à son tour, lequel avoit esté fait Chevallier de l'Ordre, de

Digitized by Google

frais, à Toulouse. Par-quoy il envoya appeller Lignerolles hors de la Ville, par Monsieur de la Gastine, très-brave Gentil-Homme, Lieutenant de Monsieur de Longueville. A quoy ne faillit Lignerolles, ayant pour son second Nanzay, depuis Capitaine des Gardes. S'estans accostez, ils se retirerent à part, et les seconds à part aussi. On ne sçait ce qu'ils dirent, sinon qu'on les vid despartir sans se battre, et quasi comme amis, dont plusieurs en murmurerent; car ces appels ne se doivent jamais despartir sans en venir aux mains: et falloit, comme j'ay dit, vaincre ou mourir, ainsi que la coustume à Naples y estoit formelle, et s'est fort pratiquée.

Du regne de nostre dernier Roy Henry II, fut fait un combat à Paris, en l'Isle de Louviers, entre Monsieur de Sourdiac, dit le jeune Chasteauneuf, de la Maison de Rieux en Bretaigne, et Monsieur de la Chasnaye-Naillier (1), du Pays d'Anjou, oncle de la femme dudit Sieur de Sourdiac, de la Maison du Bourg-l'Evesque, que ledit Sieur de Sourdiac avoit nouvellement espousée. Se doutant de quelques propos, que je ne diray point, que prétendoit ledit Sieur de Sourdiac, de la Chasnaye avoir dit; et pour ce, l'envoya appeller en ladite Isle (2): où estant, ledit Sieur de Sourdiac luy demanda, s'il avoit dit tels propos? L'autre luy respondit, que sur la foy d'un Gentil-Homme et d'homme de bien, il ne les avoit jamais dicts. *Je suis doncques content*, repliqua le Sieur de

(1) Lisez *la Chesnaye-Lalier*, et voyez les remarques sur le Ch. I. du 2. Liv. de la *Confess. de Sanci.*

(2) Ce duel arriva le 31 Mars 1579. La cause en fut un procès, que le jeune Chasteau-neuf faisoit à la Chesnaye, qui avoit été son tuteur.

Digitized by Google

Sourdiac. *Non pas moy*, repliqua l'autre; *car puisque vous m'avez donné la peine de venir icy, je me veux battre. Et que diront de nous tant de gens assemblez d'un costé et d'autre, deçà et delà l'eau, d'estre icy venus pour parler, et non pour se battre? Il y yroit trop de nostre honneur : ça battons-nous.* Eux s'estans donc mis en présence avec l'espée et la dague, se tirerent force coups avant se blesser: Aucuns disoient, que ledit Sieur de Sourdiac estoit armé, et mesme qu'aucuns ouyrent ledit la Chasnaye cryer haut : *Ah ! paillard ! tu es armé*, ainsi qu'il l'avoit tasté d'un grand coup, qu'il luy avoit tiré au corps. *Ah ! je t'auray bien autrement.* Et se mit à luy tirer à la teste et à la gorge, à laquelle il luy donna un grand coup à costé, qu'il ne faillit rien, qu'il ne luy coupast le sifflet; dont ledit Sourdiac ne s'estonna nullement; ains redoublant son courage, luy tira une grande estoquade au corps, et le tua. De dire qu'il fust armé, je ne puis le croire; car je l'ay tousjours cognu brave et vaillant, les armes bien en la main, et l'honneur en recommandation pour faire telle supercherie : et bien luy servit de bien faire, et bien parer les coups; car ledit Sieur de Sourdiac, qui estoit mon grand amy, me le conta quelque temps après ce combat, me jurant n'avoir jamais veu un si brave, et vaillant, et rude homme que celuy-là : comme de vray, il l'avoit bien monstré en plusieurs guerres de Piedmont et de France, et estimé fort mauvais garçon. Encore le monstra-t-il en ce combat; car il avoit quatre-vingt ans lors qu'il y vint, et mourut ainsi (*) à belle vie belle mort, qu'il faut fort estimer; et sur-tout aussi son brave

(*) Et mourut ainsi.

cœur et son ambition de n'estre voulu partir de la place assignée, sans se battre, et ne s'amuser trop à parler : comme de vray, c'est une grande honte, quand on vient là, de s'en retourner sans venir aux mains, et de se contenter en satisfaction de paroles.

Certes, quand on est en un logis du Roi, ou une campaigne, qu'une armée, une Cour marche, ou en d'autres lieux, l'on se peut esclaircir du différend par paroles comme l'on veut ; mais quand on est une fois entré dans le camp où vous estes appellé, c'est une chose peu noble, que de venir aux paroles, et laisser les armes à part. Je m'en rapporte aux grands Capitaines.

Et pour tourner encore au discours de Messieurs de Montsalès et Lignerolles, ils furent en leur temps braves Gentils-Hommes. L'un fut tué à la battaille de Jarnac : et l'autre fut assassiné à Bourgueil en Anjou, la Cour y estant, par sept ou huict braves et vaillants Gentils-hommes, qui furent le jeune Villeclair, dit la Guerche, principal querellant, accompaigné du Comte Montafier, du Comte Charles de Manffol, de Sainct-Jehan, l'Orge, et autres ; lesquels tous quasi finirent de mesme façon, (que je dirois bien, mais cela seroit trop long,) et tous tuez jusques au Grand qui en fut autheur et fauteur (*) : en quoy doit-on bien

(*) Henry III, n'estant encore que Duc d'Anjou, avoit fait confidence à Lignerolles du dessein qu'avoit la Cour de se défaire des Chefs Huguenots par certaine voye, qui ne fut pas suivie, Celuy-cy ayant fait connoistre à Charles IX, qu'il sçavoit la chose, ce Prince détermina le Duc son frere à faire tuer Lignerolles, plutost que plus tard, de peur que, par son babil, les Huguenots ne fussent avertis de ce qui se tramoit contre eux.

Digitized by Google

prendre garde quand l'on tue un homme mal-à-propos, en supercherie et advantage; car guieres n'a-t-on veu de tels meurtres, et de telle sorte, qu'ils n'ayent estez vengez de bille pareille, par la permission de Dieu, lequel nous a donné une espée au costé, pour en user, et non pour en abuser. Il est doncques meilleur et plus juste de démesler ses querelles par beaux appels et honorables combats, que par ces assassinats. Et qui sera l'homme, tant religieux et cérimonieux soit-il, qui voudra peser l'un et l'autre, ne trouve qu'un meffaict n'est si grand que l'autre? Je desbattis un jour cette dispute à un grand personnage Théologien, qui certainement m'advoua, que Dieu estoit grandement offensé en tous les deux meffaicts; mais un assassinat, un guet-à-pand, est irrémissible, mesme envers nos Grands, Juges, et Sénateurs de nos Cours, comme nous en voyons tous les jours de très-rigoureuses punitions. Je me suis un peu trop perdu en cette digression, pour avoir esté un peu longue; mais pourtant, n'aura esté mauvaise, et possible aura pleu à aucuns.

Et pour reprendre nostre chance premiere du Discours sur les combats des Grands, je fairay ce conte, que j'ay leu en partie dans le Roman de Bayard, et l'autre dans un Livre Espaignol, qui est, que le matin du jour de la battaille de Ravanne, ainsi que toute l'armée passoit au-delà du canal, Monsieur de Bayard dit à Monsieur de Nemours son Général: *Monsieur, allez-vous un peu esbattre le long de ce canal, qui est beau et plaisant, en attendant que tout ayt passé.* A quoy Monsieur de Nemours s'accorda, et prit en sa compaignie une demy-douzaine de ses grands Capitaines qu'il

Digitized by Google

avoit avec luy, comme Messieurs de la Palice de Bayard, d'Allegre, de Lautrec, et autres : et en se pourmenant, il dit à Monsieur de Bayard : *Monsieur de Bayard nous sommes icy en belle butte pour les Harquebusiers, s'il y en avoit de cachez derriere ces hayes.* Et sur ces propos, vont adviser une troupe de vingt à trente chevaux, qui venoient pour recognoistre l'armée, entre lesquels estoit Dom Pedro de Pas, Capitaine de tous les Genetaires. Si s'advança Monsieur de Bayard de la troupe, de vingt ou trente pas ; et, les saluant, leur dit : *Messieurs, vous vous esbattez comme nous, en attendant que le grand jeu commence. Je vous prie qu'on ne tire point de vostre costé, et nous ne tirerons point du nostre :* ce qui fut accordé. Sur ce, Dom Pedro luy demanda qui il estoit ; et il se nomma par son nom. Quand il entendit que c'estoit le Capitaine Bayard, qui avoit laissé tant de nom au Royaume de Naples, fut fort joyeux de le voir, et luy dit : *Hà, Monsieur de Bayard, je ne vous pensois pas-là. Toutesfois encore que je trouve vostre camp renforcé de deux mille hommes de vostre venue et présence, si est-ce que je me resjouys grandement de vous voir sain et sauf ; car on nous avoit dit, que vous estiez mort à la reprise de Brezze, d'une grande blessure que vous y reçeustes,* (comme il estoit vray) : *mais, Dieu soit loué qu'il n'en est rien. Que plust à Dieu y eust-il une bonne paix entre nos Roys, afin que nous puissions nous pratiquer et deviser ensemble comme bons amys et compaignons d'armes ; vous portant certes plus d'affection qu'à tous les François, pour vos grandes vaillantises, qui raisonnent encore au Royaume de Naples.* Monsieur de Bayard, qui estoit fort courtois, luy rendit en cela son change au double,

avec un fort honneste remerciement. Si regardoit Dom Pedro, qu'un chascun portoit un grand honneur à Monsieur de Nemours, et demanda à Monsieur de Bayard qui estoit celuy-là si superbement vestu, à qui tous eux portoient si grand honneur et révérence; car il estoit armé richement de toutes ses armes, fors l'habillement de teste, et par-dessus ses armes tant dorées que rien plus, une cotte d'armes de drap d'or frisé, et les armes de Foix eslevées en broderie toute d'or; ce qui le rendoit bien remarquable, avec son beau visage et son agréable jeunesse, qui montoit à vingt-cinq ans. Monsieur de Bayard luy respondit alors : *C'est Monsieur de Nemours, nostre Genèral, nepveu à nostre Roy, et frere à notre Reyne.* Il n'eut pas plustost achevé le mot, que soudain mettant tous pied à terre, Dom Pedro s'adressant, la teste nue, à Monsieur de Nemours, luy dit : *Monsegnor, salva l'honra d'Espagna y de nuestro Rey, todos quantos qu'aqui stamos semos servidores y cridos* (*) *de Vuestra Altezza.* C'est-à-dire: *Monseigneur, sauf l'honneur d'Espaigne et de nostre Roy, tant que nous sommes icy, nous sommes serviteurs de Vostre Altesse.* Monsieur de Nemours, qui estoit de la mesme courtoisie, les remercia avec toutes les honnestetez du monde, et puis leur dit : *Messieurs, je vois bien que dans aujourd'huy nous sçaurons à qui demeurera le champ, à vous ou à nous : mais à grand'peine se démeslera ceste affaire sans grande effusion de sang; et pour esviter cela, si vostre Vice-Roy vouloit vuyder ce différend de sa personne à la mienne, je fairois bien que tous mes compaignons et amis qui sont icy avecques moy, y*

(*) Criados.

consentiront : et si je suis vaincu, s'en retourneront en la Duché de Milan, vous laissant paisible de deça ; aussi s'il est vaincu, vous en retournerez tous vers Naples. Quand il eut achevé son dire, luy fut incontinent respondu par le Marquis de la Padulle, grand Seigneur Napolitain : » Monsieur, » je crois fermement que vostre généreux cœur » vous fairoit volontiers entreprendre ce que vous » proposez, et possible en viendriez à bout ; mais » selon mon opinion, je croy que nostre Vice-Roy » ne se fie point tant en sa personne, qu'il y con- » descende, pour beaucoup de raisons, et aussi » que les principaux de son armée l'en garderont «. *Adieu donc, Messieurs,* dit Monsieur de Nemours : *je m'en vays passer l'eau, et promets de ne la repasser de ma vie, que le champ soit vostre, ou nostre.* Ainsi se despartirent.

Or, sur ceste proposition que faisoit Mr. de Nemours, pour se battre contre le Vice-Roy, il se dit, qu'entre ses Capitaines que j'ay nommez, qui estoient près de sa personne, luy dirent : » Monsieur, vous avez proposé une chose, qu'en- » core que vous soyez nostre Général, auquel nous » devons obéyr comme à nostre Roy, puis que » vous le représentez, et nous estes donné de luy » pour tel, nous n'oserions ny ne sçaurions vous » permettre ce que vous avez offert, si vous estes » pris au mot, et en serions repris grandement et » menacez du Roy, pour vouloir hazarder ainsi » en un coup son Estats de Milan, comme qui » le joueroit aux dez sur une seule teste, encore » que nous vous tenons si courageux, vaillant, » et adroit, que ce seroit bientost fait du Vice- » Roy. Mais aussi, songez quelle honte ce vous » seroit, à vous qui estes si grand Prince, et d'une

Digitized by Google

» si grande et illustre race yssu, que vous estes » nepveu du plus grand Roy du Monde, d'aller » combattre un inférieur à vous, encore qu'il » tienne le lieu qu'il tient, et soit Général de son » party, comme vous estes du vostre : mais, pour- » tant, il y a bien de la différence de vous à luy ; » qui pis est, il est vassal de la Reyne d'Es- » paigne vostre sœur, la plus glorieuse et hautaine » femme du monde, laquelle pour ce seul trait » vous desadvoueroit pour frere, et le Roy vous » en voudroit mal à jamais «. Là-dessus, on doit considérer les difficultez qui se font en telles choses et combats, auxquels on ne requiert l'es- galité des personnes, comme du bien Grand à Grand, cela est juste et faisable.

Nous lisons, que, du regne de Philippes-le-Bel, sortirent de grandes querelles entre le Comte de Foix et le Comte d'Armaignac, tous deux beaux- freres : de sorte qu'ils se deffiérent au combat, et en prirent jour de duel, et assigné le lieu d'iceluy à Gisors, par la permission dudit Roy Philippes- le-Bel. Il se lit qu'après la bataille d'Agyncourt, le Roy Charles VI envoya offrir l'espée et l'estat de Connestable au Comte d'Armaignac, (lequel s'estoit retiré en son Pays et maison), comme le méritant par sa grande valeur, lequel accepta la charge, plus pour obéyr au Roy, que pour envie et ambition ; mais avant partir, ayant grosse que- relle avec le Comte de Foix, et ne voulant laisser son Pays en proye à son ennemy, il tascha d'en voir la fin par une guerre : mais ledit Comte de Foix, ne voulant l'effusion du sang de leurs sujets, s'advisa l'envoyer deffier de sa personne à la sienne, corps à corps, ou accompaigné de dix Gentils- Hommes, ou moins, ou en plus grand nombre.

Digitized by Google

Le Connestable accepta aussitost le combat, et se trouverent tous deux au jour et au lieu assigné. Mais les Comtes de Commenges et d'Estrac, les Vicomtes de Narbonne et de Carmain, avec les Capitaines Barbazan et Saincte-Trailles s'y trouverent; et comme bons moyenneurs de paix, les engarderent de se battre, et les rendirent bons amis, et les firent accoller de bon cœur, bien qu'ils avoient estez ennemis mortels. Le Comte de Foix se retira à Pau, et de-là à Sainct-Jacques, où il avoit vœu; et le Comte d'Armaignac vers Paris, où il fit très-bien sa charge, et très-valeureusement, ainsi que nos Histoires le nous manifestent.

De mesme aussi il arriva au commencement de ceste guerre de la Ligue, que le Roy de Navarre fit quelque certaine déclaration, en laquelle il desiroit, luy et le Prince de Condé, son cousin, se battre contre Mr. de Guyse et Mr. du Maine, freres. Le Roy ne le voulut; mais ne faut doubter que les uns ny les autres n'eussent nullement refusé le combat : auquel s'ils fussent venus, se fussent bien battus; car ils estoient quatre braves Princes, et vaillants combattants.

Il fut un bruit sourd à la Cour, du regne du Roy François II, que le Roy de Navarre, mal content de quoy il ne tenoit le rang près la personne du Roy, comme il luy appartenoit, vouloit en faire de mesme, et présenter le combat à Monsieur de Guyse, et prenoit pour son second Monsieur le Prince de Condé, qui, dès la journée d'Amboise, en vouloit à Monsieur de Guyse : nos Histoires en disent le sujet. Monsieur de Guyse estoit tout prest de l'accepter, je sçay bien ce que j'en ouys dire à un Grand, et avoit pris pour

Digitized by Google

son second Monsieur le Grand-Prieur de France, son jeune frere, très-brave et vaillant Prince, dont j'en parle ailleurs (*). Le choix n'en estoit point mauvais parmy ses autres freres. Il faut présumer que ces quatre vaillants champions, entrans dans le camp, eussent rendu un combat très-furieux. Les choses n'allerent point plus avant, pour les raisons que je dirois bien.

Sur-quoy je feray encore ceste petite digression, que, lors dudit regne du Roy François II, vinrent à la Cour, à Sainct-Germain, la plus grand part de ses grands Capitaines et Chevalliers de son Royaume, par son mandement, pour adviser aux affaires de son Royaume, qui commençoit à se troubler. Parmy eux se trouva Monsieur de Montluc, lequel, un jour entretenant à sa façon bravache et libre Monsieur de Guyse, vint à tumber sur le Roy de Navarre, et luy dire comme il l'avoit veu à Nerac, et l'ayant trouvé fort mal content de luy, de quoy il tenoit le rang près Sa Majesté qu'il devoit tenir, il luy avoit dit, qu'il luy devoit faire entendre son mescontentement, et le faire plustost appeller sur ce différend, et le vuyder de sa personne à la sienne, et qu'il n'y avoit meilleur expédient que celuy-là; et qu'il s'asseuroit tant de la valeur de Monsieur de Guyse, qu'il ne refuseroit ce party. A quoy Monsieur de Guyse tout froidement respondit : *Montluc, les paroles que vous me dites, me les dites-vous de la part du Roy de Navarre, qu'il vous en ayt donné charge, ou de vous-mesme, qu'ayez entrepris de les dire?* Monsieur de Montluc, luy respondit : *Monsieur, je ne les dis que de moy-mesme; parce je vois que*

(*) *Ci-dessus Tome VI, Dis. LXXVI, pag. 164.*

Digitized by Google

le Royaume s'en va brouillé fort par vos particulieres divisions, et que je m'asseure tant de votre valeur, que le-dit Roi vous offrant ce beau party, vous ne le refuserez point, et par ainsi le Royaume demeurera en paix, par la mort de l'un ou de l'autre, ou de tous deux. « Vrayment, Montluc, à ce que » je voy, (respondit Monsieur de Guyse, tout » en colere froide,) vous estes devenu fort po- » litique, depuis que ne vous ay veu. Je suis » d'advis que le Roy vous fasse son Chancellier; » et si vous estes un beau faiseur de combats. Il » vous semble que vous estes encore en vostre » Piedmont, parmy vos gens de pied, où vous » les faisiez battre comme il vous plaisoit, et » comme la quinte vous en prenoit. Le Roy de » Navarre et moy nous ne sommes point de vostre » gibier. Cherchez-en d'autre ailleurs. Le Roy » de Navarre, et moy, nous nous cognoissons il » y a long-temps. Je le tiens pour un des braves » et vailllants Princes du monde. Il sçait bien aussi » ce que je sçay faire. Lorsqu'il me fera entendre » de ses nouvelles, je lui feray aussi-tost sçavoir » des miennes. Allez, souciez-vous de vos affaires, » non des nostres ». Qui fut fort estonné, ce fut Monsieur de Montluc, et à belles excuses, qui, au bout de quelques temps, furent reçues; car Monsieur de Guyse l'aymoit fort, comme il luy monstra despuis en plusieurs endroits que je dis en sa Vie (*). J'appris ce conte de bon lieu, le lendemain, que l'on voyoit Monsieur de Montluc fort estonné, et point braver comme auparavant; car Monsieur de Guyse, outre qu'il gouvernoit tout lors, et estoit en très-grande

(*) *Tome VI, Discours LXXVIII, page 197.*

Digitized by Google

faveur, il avoit de quoy, par sa valeur pour estonner un homme. Voilà comme il ne se faut pas mesler légerement des querelles et discordes des Grands.

Nous tinsmes aussi à la Cour, qu'après la prison de mon-dict Sieur le Prince de Condé à Orléans, et sur son innocence, il voulut quereller mon-dit Sieur de Guyse et l'appeller: mais cela fut accordé par la sagesse de la Reyne-Mere, qui fit là un grand coup; car il y eust eu là de grandes brouilleries. J'en parle ailleurs.

Nous lisons dans l'*Histoire de Naples*, et ailleurs comment ce brave Charles I, Roy de Naples et de Scicille, et Alfonse, Roi d'Arragon, eurent entre eux grande querelle pour le Royaume de Scicille, et pour ce, s'assignerent le combat par le consentement des deux parties et ordonnance du Pape, devant Bourdeaux, estant pour lors au Roy d'Angleterre, duquel il voulut estre Juge et leur permit. Charles, courageux François, ne faillit, dans le temps assigné, ayant traversé toute l'Italie et la France, avec toutes les conditions et trouppes de gens ordonnez par le Juge, de se trouver de bon matin au jour qu'il falloit, et là attendre son ennemy le matin jusqu'au soir: et voyant qu'il ne venoit point, et se faisoit tard, n'y sçachant nouvelles autres de son ennemy, ayant envoyé de toutes parts, il s'en alla, et reprint son chemin par-où il estoit venu. Mais Alfonse: qui estoit un fin et caut Espaignol, avoit fait dresser des postes, et mettre des chevaux de relais et frais, si secrettement, que nul n'en sçeut rien, ny s'en apperçeut, prit la poste, fit si grande diligence et si à propos, qu'il arrive précisément une heure devant le soleil couché,

Digitized by Google

(estant lors aux plus grands jours d'esté) et entre dans le camp, et n'y trouvant point son ennemy, y brave et piaffe dedans, à la mode Espaignolle, prend acte de sa diligence et son devoir, laisse couler le soleil, et puis s'en retourne comme il estoit venu : ce qui ne fut trouvé guieres beau pourtant d'aucuns; et d'autres disent, qu'il avoit observé les loix du duel, et avoit comparu à propos, et sans avoir laissé couler et perdre le temps, ny coucher le soleil, ny venir la nuict; à quoy les Duellistes le temps passé prenoient fort esgard, et y poinctilloient fort (1).

Il se lit aussi dans l'*Histoire de Naples*, que Robert, petit-fils de ce Roy Charles I, estant assiegé dans Gênes par Fréderic, et Maryé (2), Viscomte de Milan; ce Maryé appella Robert, au combat de seul à seul : mais Robert, encore qu'il fust très-vaillant, le refusa, parce que leurs dignitez n'estoient pareilles; car Robert estoit Roy de Naples. Dont sur ce il y a de belles disputes, que possible ailleurs nous déduirons, ne servant rien à nostre propos pour ce coup, sinon pour monstrer le combat de Grand à Grand.

Ce mesme Roy Robert fut aussi une autre fois appellé et deffié par Fréderic, Roy de Scicille, lequel l'eut aussi-tost pris au mot puis qu'il estoit son pareil, et Roy comme luy, sans que le Pape Jehan, indigné de ce deffy, excommunia le-dit Fréderic : et pour ce, le-dit Robert en eut les mains liées; car à ce que disent les Docteurs Ecclésiastiques, il y va de l'ame, de se battre,

(1) *Il fust esté bien trompé, si Charles n'eût bougé de la place, comme il devoit.*

(2) Marie.

voire de parler et conférer avec un excommunié: en quoy certes le-dit Pape trouva cet expédient meilleur pour ne venir-là dans le camp; que nê fut celuy du combat permis entre le Roy Charles I, Roy de Naples, et le Roy d'Arragon devant Bourdeaux comme j'ai dit. Faut noter en cestuy-cy, que si le Pape Jehan fit contre l'ame dudit Fréderic, pour l'avoir excommunié, il fit bien autant pour sa vie; car le-dit Roy Robert estoit très-brave et vaillant, comme il l'avoit monstré en plusieurs beaux exploicts, et que de frais il ne faisoit que de venir soustenir le siege de Gênes, où l'espace de sept ou huict mois durant, y estant enfermé, tous les jours se rendoit sur les murailles en personne l'espée au poing, et là combattoit ordinairement vaillamment à repousser les ennemis, dont depuis estant sorty, prit terre à Savonne, et les deffit. Tant y a qu'il eust pu faire belle peur à ce Fréderic, s'ils se fussent affrontez, outre qu'il estoit un très-homme-de-bien et de dévotion, et que Dieu fust esté pour luy. De plus, il estoit du noble sang de France, qui ne mentit jamais en telles bonnes occasions. C'est ce brave Robert, qui fut grand-pere de ceste brave et belle Reyne Jehanne I, la merveille de son temps, en toutes choses. J'en parle en son Discours que j'ay fait d'elle (*). Voilà aucuns deffis qui se sont veus et présentez de Grand à Grand, le temps jadis, et ainsi aussi que nous en avons un assez frais.

Au temps de nos peres, du grand Roy François et de l'Empereur Charles, lesquels après

(*) *Tome II, Discours VII, Article II, page 480 et suivantes.*

s'estre

s'estre longuement outragez de paroles et desmentis par Hérauts et cartels, se deffierent au combat; mais ils n'y purent jamais parvenir, pour la difficulté et controverse qu'ils eurent du lieu et des armes. L'empereur Charles (disent nos Histoires et nos peres) disoit à soy appartenir l'eslection du lieu, comme se disant provoquant et assaillant; et pour ce, en pleine assemblée du Pape, de son Sainct College, et de force Ambassadeurs, mesme de ceux du Roy, en voyant une grande difficulté du lieu, dit qu'il n'y avoit rien de meilleur que se battre dans une Isle, ou dans un bateau de grande riviere, ou sur un pont, avec une espée et dague, ou la cappe. Par ces mots, il monstroit tout-à-coup avoir eslection de lieu et d'armes. Enfin, c'estoit un maistre-homme. Le Roy, voulant garder son advantage en l'eslection d'armes, qui les devoit fournir comme provoqué et deffendeur, vouloit combattre à cheval, armé (en grand Roy et Prince) de toutes pieces, avec une bonne lance, et une bonne espée, bien qu'il ne fut jamais bien arresté du lieu du camp. Voilà pourquoy il ne voulut jamais recepvoir ny ouyr l'Héraut de l'Empereur, qu'il ne luy eust rapporté le lieu et la seureté du camp pour se battre; ce qu'il ne fit: ne fut aussi non plus accordé des armes, que l'Empereur avoit dit avec l'espée et dague; disant le Roy, que c'estoient armes trop communes et peu usitées parmy les grands Roys, qui vont à leurs combats, rencontres et batailles, tousjours, sur un bon cheval, et bien armez, non point en petits piétons, soldats et espadassins, tous desarmez, desquels l'acte estoit combattre en telles armes et façons. En cela, il parloit selon l'usance des anciens Duellistes, comme j'ay dit cy-devant, qui vouloit que le corps fust couvert;

autrement c'estoit se battre en bestes bruttes. L'Empereur repliquoit, qu'ils ne se pouvoient combattre de plus belles et nobles armes que de l'espée, qu'ordinairement on portoit au costé, pour une marque très-insigne de noblesse et valeur, et comme pour une fidelle et ordinaire compaigne en paix et en guerre, qui de temps immémorial, avoit esté inventée, portée, usitée et employée de tant de grands Empereurs, Roys, Princes, Capitaines, et vaillants hommes, par laquelle ils avoient fait de si beaux exploits. Enfin, sur ces discordances, leur combat ne se fit point.

Le plus beau et le meilleur fust esté sans tant controverser, comme dit une fois en Scicille un vieux Capitaine Espaignol, sur ces discours, qu'ils se fussent battus au beau mitan de leurs armées assemblées pour donner battaille générale, et sur ce poinct leur commander faire alte, et ne bouger sur la vie, et tous deux se deffier à la teste de leurs dictes armées, comme firent Æneas et Turnus, y comparoistre armez de mesmes armes desquelles ils devoient combattre en général, et là décider leur différend ensemble ; avec conditions pourtant, que qui seroit vainqueur, ou vaincu, n'en seroit autre chose, et les deux armées se retireroient avec cela, sans s'entredemander rien, ny venir plus avant : et que jamais (me dit cest Espaignol) n'y fit si beau, ny se présenta plus belle occasion qu'au voyage de Provence, qu'il n'y avoit pas deux ou trois mois que l'Empereur avoit tant bravé à Rome, et ne demandoit que se battre comme j'ay dit ; mais tant s'en faut qu'ils vinssent là, que le Roy ne voulut conduire son armée, et la donna à Monsieur le Grand-Maistre en Avignon, et luy se tint à Valence cependant : à quoy je repliquay, que

Digitized by Google

le Roy, tout aussi-tost qu'il sçeut le bandon général que l'Empereur avoit fait d'amasser vivres à chascun pour huict jours, cuydant que ce fust pour venir assaillir son camp, aussi-tost s'y vint rendre pour donner battaille, et possible pour se battre main à main contre luy, si que l'Emperent ne s'en fust pas mieux trouvé ; car le Roy avoit fait d'autres expertises d'armes sans s'espargner, ny estre espargné nullement, aux battailles de Marignan et de Pavie, tant signalées ; ce que n'avoit fait l'Empereur encore : ce qu'il m'advoua ; et pour conclusion, il ne me sçeut que respondre, que son maistre estoit encore jeune, et qu'avec le temps, il pourroit faire d'aussi beaux miracles de sa main, que le Roy, qui estoit beaucoup plus vieux que luy.

Il fust esté bien aussi bon, sans venir au sang, que ces deux grands Princes eussent fait comme firent jadis nostre grand Roy Philippe-Auguste, et Richard, Roy d'Angleterre, qu'on nommoit Cœur de Lyon, grands ennemis l'un de l'autre, qui traitterent la paix au Guet d'Amours, (gentil nom certes), où s'estoient assignez journée et battaille, entre Bourdedieu et Chasteau-Roux, qui advint fort miraculeusement : car comme ils estoient prests pour affronter leurs battailles d'une part et d'autre, les deux Roys, par le moyen d'un Cardinal, firent faire alte à leurs armées, loing d'un trait d'arc ou plus, par convention faite, parlerent ensemble en ce-dict guet, où il y avoit un grand oumeau entre les-dicts deux Roys ; et comme ils s'entreparloient, sortit du-dict oumeau un grand et gros serpent, horrible, et levant la teste, et sifflant contre ces deux Roys, lesquels, pour le tuer, tirerent aussi-tost leurs espées ; mais il leur esvada, et ne sçeurent ce qu'il devint. Aucuns crurent que c'estoit un

Diable ainsi transformé : c'est un abus. Les deux armées, voyant ces deux Roys ainsi tirer leurs espées nues, pensant qu'ils se dussent battre, commencerent à s'esbransler et marcher l'une contre l'autre ; mais aussitost allerent au-devant, pour leur commander de ne bouger, et reculer ; ce qu'elles firent : et puis eux s'estans retournez en leur lieu, acheverent leur parlement si bien et beau, qu'ils arresterent une bonne paix, et s'en retournerent bons amis au-dict lieu de Bourdedieu, rendre graces à Dieu et à Nostre-Dame, en l'Abbaye dudict lieu. Voilà une gentille adventure, et très-heureuse rencontre, et bonne issuë ! Si nostre Roy et l'Empereur en eussent pu faire de mesme, ce fust esté un grand miracle de Dieu, et qui eust apporté plus d'heur, que s'ils fussent venus aux mains et se fussent entretuez.

Nous avons, pour laisser les grands Princes et Roys, mais pour venir à de grands Capitaines, le deffy, que feu Monsieur de Langeay, Lieutenant-Général du Roy en Piedmont, envoya à Monsieur le Marquis del Gouast, Lieutenant aussi Général de l'Empereur en sa Duché de Milan ; et ce sur la négative que faisoit le-dict Marquis de la mort et massacre de César Fregouse, et Rinçon, sur Tesin, dont l'accusoit fort et ferme Monsieur de Langeay, et luy vouloit prouver par les armes, et vouloit entrer en camp sur ceste querelle : et d'autant que ledict Marquis y faisoit quelque difficulté, le-dict Monsieur de Langeay le voulut faire appeller devant la Chambre Impériale, ainsi qu'ils y envoyerent leurs manifestes, qui se voyent en aucunes de nos Histoires Françoises, Italiennes et Espaignolles, et là demander le combat ; ou bien, en cas de refus, demander luy estre fait raison sur un acte si vilain, d'au-

Digitized by Google

tant qu'il touchoit à toute une Chrestienté d'avoir ainsi violé le droit des Ambassadeurs : laquelle façon de procéder, le grand Roy François approuva très-belle, et en fut fort content, ainsi que j'ay ouy dire à feu Monsieur le Cardinal du Bellay, son frere, qui en parle mieux que les Livres. Mais mon-dict Sieur de Langeay mourut sur ceste opinion et entrefaicte, dont n'en fut pas marry le Marquis ; car il estoit fort coulpable, voire autheur, ainsi que le croyoit tout le monde. J'en parle ailleurs (*). Ce combat estoit de Grand à Grand, et de Général à Général.

Ce brave Monsieur de Monmorency, non encore Connestable, mais Grand-Maistre de France, en fit de mesme à l'endroit du Connestable de Castille, devant Fontarabie, lors de la délivrance de Messieurs les enfants de France ; lequel faisant du mussart, ou plustost voulant se desdire sur ladite deslivrance, et faisant aussi du renard, pour amuser tousjours mon-dit Sieur de Montmorency, sans palier autrement, luy envoya incontinent Monsieur de la Guyche, Gentil-Homme de la Chambre du Roy, luy dire qu'il advisast à lui tenir sa parole sans l'amuser davantage ; autrement, qu'il le deffioit de sa personne à la sienne, pour luy faire tenir ce qu'il luy avoit promis sur la dite deslivrance, et qu'il l'attendoit avec une bonne espée. Le-dit Connestable n'eut pas plustost ouy ces mots, bien qu'il fust brave et vaillant, qu'en un tournemain exécuta aussi-tost ce qu'il avoit tant délayé.

Je conterois force autres deffis de Grands, et appels ; mais je n'aurois jamais fait, comme celuy qui

(1) *Tom IV, Discours XIII des* Capitaines Etrangers, *pages 126 et suiv.*

se fit du regne du Roy Charles, entre Monsieur le Mareschal d'Anville (1), aujourd'huy Connestable, et Monsieur de Longueville, qui se deffierent tous deux au Pré aux Clercs à Paris, ayant chascun son second. Monsieur le Mareschal avoit le Chevalier de Batresse, son Lieutenant de Gens d'armes, et Monsieur de Longueville, la Gastine, son Lieutenant aussi. De dire le sujet de leur appel, et à quoy il tint qu'ils ne se battirent; cela seroit trop long.

Monsieur de Montpensier, et Monsieur de Nevers, du regne du Roy Henry III, se cuyderent aussi battre pour quelques propos fort picquants; mais le Roy leur en fit deffense, et les accorda.

Nous avons de frais aussi les appels de Monsieur d'Espernon, et de Monsieur le Mareschal Dorlano (2); de Monsieur de Guyse, et de Monsieur d'Espernon; de Monsieur de Genville, et de Monsieur le Grand. A quoy nostre Roy: très-advisé, sçeut très-bien pourvoir, et empescher de venir plus avant. Il n'est pas besoing que le sang de ces Grands soit à si bon marché pour querelles particulieres, comme de nous autres petits compaignons. Il y va grandement de l'intérest public; car les Grands y sont fort nécessaires.

Or, il y a un poinct en nostre France, observé jadis estroittement, que, parmy les Chapitres de l'Ordre du Roy, les Chevalliers du-dit Ordre ne peuvent envoyer ny accepter cartel, ny combat de l'un contre l'autre, sans congé de leur Supérieur, qui est le Roy, ainsi que le sçeut bien remonstrer feu Monsieur de Langeay à César Frégouse, sur un deffy qu'il avoit envoyé à Gaguin de Gonzague, pour se battre contre luy, tous deux,

(1) Damville.
(2) d'Ornano. *Voyez ci-après.*

Digitized by Google

Chevalliers de l'Ordre ; mais César s'excusa, disant n'avoir veu jamais les-dits Chapitres de l'Ordre. Le-dit Gaguin s'excusoit de son costé aussi, que, César luy avoit envoyé le cartel de combat, il ne pouvoit moins faire que de l'accepter, comme il avoit fait.

Les Chevalliers de l'Ordre avoient aussi ce privilege, qu'ils estoient exempts de se battre contre un qui ne l'estoit point ; et c'est ce qu'allégua le Seigneur Ludovic de Birague, brave et vaillant Capitaine, et qui a bien servy la France, contre Scipion Vimerquat, fils de Francisque Bernardin Vimerquat, tant renommé en nos guerres de Piedmont, comme le fils l'a esté aussi, et en celles de France, pour estre gentil Chevau-léger, sur un deffy que le-dit Scipion luy envoya pour quelques paroles fascheuses et outrageuses entre eux passées, parmy lesquelles estoit compris Monsieur d'Anville ; et ce du temps du Roy François II, et le Roy Charles dernier venant à sa Couronne, mettant en-avant, qu'il estoit Chevallier de l'Ordre, et qu'il luy estoit deffendu de se combattre par les loix de son Ordre, et pour d'autres raisons aussi ; ce que sçeut très-bien débattre ledit Scipion, par un petit Traité et Manifeste qu'il fit, que j'ay veu, aussi bien fait et composé qu'il est possible pour un homme de guerre.

Or, pour contrequarre à ces Chevalliers cérimonieux et si grands observateurs de leurs privileges et loix, qui certes sont abstraincts par elles aux combats contre autres qui ne le sont point, il leur faut proposer force exemples de plusieurs, qui ont voulu arracher l'Ordre du col, et l'ont suspendue et se demis de leurs grades et dignitez jusques au

temps qu'ils eussent combattu. Nous en avons veu un exemple très-beau de feu Monsieur de Guyse, Claude de Lorraine, lequel se voulut desmettre de toutes ses grades, dignitez, et nobles qualitez de Prince, pour combattre Monsieur le Comte de Sancerre, qui disoit, que s'il luy faisoit cest honneur, qu'il avoit deux fort bonnes espées, l'une pour le service du Roy, et l'autre pour se battre à luy. Mais sur ces disputes, toute la vérité se descouvrit, d'autant que le Seigneur de Granvelle avoit fait surprendre un paquet, dans lequel fut trouvé l'alphabet du chiffre que ledit Seigneur de Guyse avoit avec le comte de Sancerre, sur lequel il avoit contrefaict la-dite lettre au nom du dict Seigneur de Guyse, et luy escrivoit que le Roy ayant sçeu l'extrémité de vivres et de poudres, en laquelle estoit Sainct-Disier, qu'il advisast de trouver moyen de faire une composition si honorable, que les hommes fussent sauvez : car le Roy ne les pouvoit secourir. Sa lettre fut faite en chiffres, et donnée en secret à un Tambour François, estant allé au camp Impérial pour quelques prisonniers, par un homme interposé et à luy inconnu, qui disoit avoir charge de Monsieur de Guyse de la faire tenir secrettement au-dit Comte ; (brave astuce certes !) lequel, n'ayant pu cognoistre la fausseté de la lettre, et la pensant vraye, s'estoit rendu sur la parole de Monsieur de Guyse, qui en vinrent là à se combattre ; mais après, toute la vérité fut cognue : et voilà en quoy il faut louer Monsieur de Guise et sa générosité, de n'avoir voulu faire rempart de sa grandeur, pour ne venir point au combat.

Monsieur le Baron de la Garde ayant une querelle entre (*), Monsieur de la Mole l'aisné, au com-

(1) contre

Digitized by Google

mencement du regne du Roy Charles IX, se voulut ainsi desmettre de son Ordre, pour le combattre à Paris : je les vis. Sur-quoy j'ay entendu dire, qu'ayant esté demandé une fois à Dom Ferdinand de Gonzague, si un Chevallier d'Ordre pouvoit et devoit refuser au combat un Chevallier qui n'estoit de l'Ordre, pour ne faire de préjudice à l'Ordre ? Il respondit publiquement, qu'encore qu'il fust Prince et Duc, Chevallier de l'Ordre de la Toison, Gouverneur de l'Estat de Milan, et Lieutenant-Général pour l'Empereur en Italie, que, quand il auroit querelle d'honneur contre le Seigneur Pierre Estrozzi, qui estoit lors dans Parme, et Ferdinand devant, il ne refuseroit jamais un tel Chevallier, encore qu'alors il n'eust l'Ordre, ny les grades, qu'il a eu depuis par ses œuvres vertueuses, et vaillantises. Mais cestuy-là estoit un Chevallier sans l'Ordre, qui en valloit bien une douzaine d'autres avecques l'Ordre.

Car enfin, encore que l'Ordre soit institué par les Ducs de Savoye, de Bourgoigne, et Roys d'Angleterre et de France, par une récompense, loyer, et marque de grand honneur, (ainsi que porte celuy de Bourgoigne) *Pretium non vile laborum ;* c-à-d. *c'est un prix point petit de ses labeurs ;* et que d'autres fois ces-dits Ordres ayant estez très-bien entretenus, et superstitieusement donnez à ceux qui le méritoient ; depuis (et mesme en nostre France) il s'est tant ravalé, et en a-t-on tant abusé, que pour l'injure de nos guerres civiles, et pour gaigner et entretenir des hommes, il s'en est tant donné indifféremment, et aux uns et aux autres, qu'on ne voyoit que de toutes parts Chevalliers de l'Ordre de Sainct Michel. Ce qu'abhorrant le Roy Henry III, dernier mort, institua celuy du

Sainct-Esprit, auquel on y trouva puis après de l'abus autant qu'à l'autre ; car il se fit autant commun que l'autre, voire pis, comme j'ai dit ailleurs, et se donna à force gens que je sçay bien, plus par compere et par commere (comme l'on dit) et par faveur, que par la valeur et mérite ; desquels j'en sçay un, qu'un Secrétaire des Commandements fit pour l'avoir receu en sa maison, et luy avoir donné un disner en passant ; et pour luy rendre la pareille, le fit Chevallier, tout jeune enfant qu'il estoit, et n'avoit jamais veu armée Royale, ny veu Croix rouge ny blanche non plus, si-non sur le dos du Prestre quand il disoit la Messe, ny rien fait de son corps : si-bien qu'on l'appelloit à la Cour le Chevallier d'un tel Secrétaire.

Là-dessus je laisse à discourir au monde, à sçavoir si un tel petit Seigneur et Chevallier doit estre exempt de se battre contre un autre qui ne l'est pas, mais en est plus digne que luy ? Voilà pourquoy il se faut mocquer de ses abus, et mespriser ces Chevalliers qui se fondent si fort sur leurs prérogatives, voulant faire des gallands et des Raminagrobis, qu'il leur semble qu'on les doive respecter et craindre avec leur Sainct-Michel, ou Sainct-Esprit.

Sur-quoy j'ay ouy faire un conte d'un Chevallier de l'Ordre, que venant de la Cour, de prendre l'Ordre, et allant en sa maison en poste, il fut rencontré de quelqu'un qui luy vouloit demander une parole, et le quereller. Il fut si estonné, qu'il ne sçeut que respondre, si-non de tirer et monstrer son Ordre, qu'il avoit caché, et dire : *Que voulez-vous faire ? Voilà qui vous garde de vous attaquer à moy. Ne le respectez-vous point ?* Mais

Digitized by Google

l'autre, n'y portant respect ny demy, s'en mocqua, et le dauba très-bien : et pour toute revanche, il dit qu'il s'en plaindroit au Roy, et au Chapitre, la premiere fois qu'il se tiendroit, pour avoir ainsi offensé l'Ordre. J'ay cognu celuy qui fit le coup, et celuy qui l'endura.

Tels et semblables gens et Chevalliers ne fairoient à grand peine ce que fit Monsieur de Guyse le dernier mort, et tué à Bloys, l'année que le Roy Henry III tourna de Poloigne, lequel, estant allé à la chasse un jour au bois de Madric, avec toute sa Cour, j'y estois, Monsieur de Guyse avoit quelque chose à demander à Monsieur de Bussi, qui venoit lors du siege de Lusignan, où il avoit esté fort blessé en très-vaillamment combattant selon sa coustume. Ainsi que la chasse se faisoit, Monsieur de Guyse prend Monsieur de Bussy à part, sans faire rumeur, ny semblant d'aucune querelle, ayant commandé à son Escuyer de se retirer à part, et ne le suivre sur la vie, et estant bien escarté dans le bois, comme je vis, n'y pensant nul mal, il luy demanda (tous deux tous seuls de sa personne à la sienne) la parole qu'il luy vouloit demander, et pour laquelle il l'avoit appellé ; mais Monsieur de Bussy l'en satisfit si honnestement, que Monsieur de Guyse eut occasion de s'en contenter, et luy dire : *Monsieur de Bussy, je me contente, vous jurant, que si vous ne l'eussiez fait, nous nous fussions bien battus en ceste place, où vous voyez comme je vous y ay amené en gallant homme, m'estant despouillé de ma Principauté, et des grades que j'ay sur vous, pour me battre contre vous sans aucune supercherie comme vous voyez, m'estant fort aysé de vous en faire quand je l'eusse voulu ; mais, puis que je suis content, je vous asseure que je vous suis amy,*

autant que jamais. A quoy Monsieur de Bussy, qui n'avoit point faute jamais de responses, et surtout en ces choses de combats, luy respondit: Monsieur, » je suis fort ayse que vous soyez content de moy, » vous priant de croire, que ce que j'en ay dit, » n'a esté nullement par crainte; car Bussy n'en » eut jamais, et aussi que vous tenant si magna- » nime et généreux comme je fais, je n'avois nulle » peur de supercherie de vous, et que vous ne » m'avez pas mené icy pour m'en faire, et me cou- » per la gorge en brigand, mais pour me faire » l'honneur de me recepvoir et battre contre vous, » ainsi que j'espérois de vostre vaillant et noble » cœur, et comme le venez dire: mais quand nous » fussions venus là, avant qu'aller à vous, je me » fusse jetté en terre en signe d'humilité que je » vous dois; et le bras nud, et la teste nue, je fusse » allé à vous pour m'essayer à vous faire courir » aussi grande fortune comme vous me l'eussiez fait » courir: et si j'en eusse eschappé, je m'en fusse allé » jactant et vantant par tout le monde, de m'estre » battu contre le plus brave et vaillant Prince de la » Chrestienneté, et avoir eschappé de ses armes ». Monsieur de Guyse luy respondit: *Monsieur de Bussy, je croy ce que vous dites, et n'en fais nul doubte, pour la grande asseurance que j'ai et cognoissance de vostre valeur et courage. N'en parlons plus. Je suis vostre amy. Suivons la chasse.* Monsieur de Bussy luy dit: *Je suis vostre humble serviteur.* L'un et l'autre m'en firent le conte par les chemins; car l'un estoit de mes meilleurs Seigneurs et amys, et l'autre estoit mon parent, amy intime.

Monsieur son pere, feu Monsieur de Guyse le Grand, en fit un quasi pareil à l'endroit d'un certain Capitaine de par le monde, qui avoit entrepris de

Digitized by Google

le tuer, et s'en vantoit par-tout j'en fais le conte en sa Vie (*).

Le Roy de Navarre dernier, Anthoine, ainsi que nous allions au siege de Bourges aux premieres guerres, et que le Roy, la Reyne, leur Cour et leur armée marchoient, ayant veu feu Monsieur de Bellegarde parmy leur trouppe marchant, et ayant à luy demander quelque parole, le tira à part, et la luy demanda en gallant homme, sans s'ayder de sa grandeur ni majesté, dont il demeura de luy satisfaict. Le-dit Bellegarde le dit après à feu Castelpers et à moy.

Nous avons quasi une pareille Histoire de ce grand Roy François I, lequel ayant eu plusieurs advis qu'il se donnast garde du Comte Guillaume de Saxe, qui estoit en sa Cour, et son pensionnaire, et avoit déliberé de le tuer, ne s'esmeut autrement; mais un jour allant à la chasse, prit la meilleure espée qui fust en sa garderobbe, et mena avec luy le-dit Comte, et luy ayant commandé de le suivre et de près, et après avoir couru le cerf quelque temps, voyant le Roy que ses gens estoient loing de luy fors le Comte, se destourna de son chemin, et quand il se vid avec le Comte au plus profond de la forest seul, en tirant son espée, luy dit : *Vous semble-t-il que ceste espée soit belle et bonne* ? Le Comte, la magniant par la pointe et le bout, dit qu'il n'en avoit veu jamais une meilleure ny plus tranchante. *Vous avez raison, dit le Roy ; et me semble que si un Gentil-Homme avoit entrepris de me tuer, et qu'il eust cognu la force de mon bras, la bonté de mon cœur, accompagné de ceste espée, il penseroit deux fois de m'assaillir. Toutesfois, je le tiendrois pour fort poltron, si nous estions seuls sans*

(*) *Tome VI, Discours LXXVIII, page* 197.

tesmoings, s'il n'osoit executer ce qu'il auroit délibéré de faire. Le Comte luy respondit avec un visage fort estonné : *Sire, la meschanceté de l'entreprise seroit bien grande ; mais la folie de la vouloir exccuter ne seroit pas moindre.* Il faut bien peser ceste response qui est belle. Le Roy, se prenant à rire, remet l'espée au fourreau, et écoustant la chasse qui estoit près de luy, la suivit. Le lendemain, le Comte, voyant qu'il estoit descouvert, et impossible d'attaquer un si brave Roy, prend congé du Roy sur quelque subject, et s'en retourne en son Pays. Je dirois volontiers sur ces deux contes avec l'Arioste : *O gran bonta di Principi nostri !* s'aller perdre dans les bois et forests, et là sans tesmoings se vouloir battre, laissans leurs grandeurs aux Orées.

Le Roy Henry III, estant encore jeune, toutesfois desja fort renommé de ses victoires des battailles de Jarnac et Montcontour, estant à Bloys lors de l'accord du mariage de Madame sa sœur et du Roy de Navarre, il fut supplié par le jeune Nansay, dit Besigny, de luy faire accorder quelque don au Roy et au Conseil, qu'il luy demandoit. Ce qu'il luy promit s'il se pouvoit, estant lors Monsieur d'Anjou, et Lieutenant du Roy ; mais le Conseil trouvant ne se pouvoir faire, Monsieur d'Anjou le dit au-dit Sieur de Besigny, qui, fasché d'un tel refus, parce qu'il estoit un peu hautain, dit à Monsieur, que s'il eust voulut, qu'il se fust bien passé ; mais qu'il ne ressembloit pas le Roy son frere, qui tenoit fort bien et ferme sa parole, et non pas luy. Monsieur, qui estoit lors à table avec le Roy, luy respondit en colere : Besigny, vous m'offensez par trop. Si j'estois aussi inconsidéré que vous, et sans le respect que je dois au Roy mon frere, je vous

Digitized by Google

donnerois de la dague dans le corps. Mais je vous advise, que vous me réparerez ceste parole outrageuse de vostre personne à la mienne, et que demain matin: me despouillant de la grandeur et Altezze que j'ai, je vous feray appeller dans la forest, où je vous feray cest honneur de me battre à vous, et par ce, n'y faillez : autrement, je vous tiendray pour un parleur et mesdisant, que vous estes, et non pour vaillant. Besigny, ne sçachant que luy respondre, dit : *Monsieur, je vous supplie me pardonner. Je n'y pensois pas. Je vous suis très-humble serviteur ;* et s'osta de là. Le lendemain Monsieur l'envoya appeller par Monsieur de Vins, qu'il n'eust à faillir de se trouver au bois. Mais il fust conseillé de prendre la poste, et s'en aller au voyage de la Morée, avec Monsieur du Maine, que fit Don Juan d'Austrie, où il acquit beaucoup de réputation ; car c'estoit un fort vaillant et brave Gentil-Homme, et après tourna à poinct au siege de la Rochelle, là-où Monsieur le receut en grace mieux que devant, et n'en fut pour cela mesestimé. Si luy garda-t-il bonne pourtant après (je le dirois bien ;)car le morceau estoit trop gros pour luy à digérer, et Monsieur de l'autre costé fort estimé de la belle offre qu'il faisoit à l'autre. Tout cela est bon à tous ces Grands, à jouer ces mysteres.

Un de ces ans, en la Cour de nostre Roy, le bal se tenant, le Seigneur de Givry, gentil Cavallier certes et fort accomply, ainsi qu'il avoit pris Madamoiselle de Grantmont, pour la mener danser la volte, voicy Monsieur de Soissons qui la luy prend, et la mene danser. Givry fallut qu'il laissast sa prise, et cédast au Prince, en disant seulement : *Monsieur, vous usez en cela du privilege de Prince.* Après le bal finy, et qu'on se retiroit, Givry, qui se di-

et de faict. Monsieur d'Andellot, qui estoit haut à la main, et peu endurant, ayant mis la main à l'espée, blessa Monsieur le Prince. Mais le Seigneur de Roches, qui (*) despuis j'ay veu premier Escuyer du Roy Charles, secondant Monsieur le Prince son maistre, blessa Monsieur d'Andellot, et tous deux se cuyderent tuer, sans aucuns Gentils-Hommes qui suivoient le cerf, et survindrent, et le Roy et tout, qui l'empescha. Sur-quoy il y eut une très-grande rumeur : et les Princes du Sang, tous mutinez, et voyant qu'il leur en prenoit autant à l'œil, s'en plaindrent au Roy, et en demanderent raison. Monsieur le Connestable qui vouloit soustenir la querelle de Monsieur d'Andellot, son nepveu, remonstra au Roy publiquement, et devant les Princes du Sang amutinez, si Monsieur d'Andellot avoit tort, il feroit la satisfaction à Monsieur le Prince de la Roche ; mais aussi s'il n'avoit tort, qu'il n'estoit pas raison que les Princes abusassent de leur Principauté, laquelle certes leur avoit esté donnée de Dieu et de nature, pour s'en faire respecter, et non pour en abuser, ny pour en gourmander les Gentils-Hommes, qui sont Chevalliers et Gentils-Hommes comme eux. Et si le plus beau tiltre qu'un Prince puisse avoir et porter après sa Principauté, est qu'il est Gentil-Homme : mesmé ce grand Roy François ne juroit jamais, par foy de Roy ny de Prince, mais foy de Gentil-Homme. Les Espaignols mesmes, quand ils se veulent vanter, ils disent que *juro à Dios que semos Hydalgos com el*

(*) que.

Rey, dineros menos. C'est-à-dire : *Nous sommes Gentils-Hommes comme le Roy ; il est vray que nous n'avons pas tant d'escus.* Et voilà pourquoy un Gentil-Homme, quand il est bien Gentil-Homme, est fort à estimer. Cela s'entend bien Gentil-Homme de race, et de valeur, et de mérite, de nom et d'armes. Par ainsi, Monsieur d'Andellot, qui estoit conditionné en tout cela, et qui, jeune qu'il estoit, avoit cherché l'advanture de guerre en tous lieux de la France, d'Allemagne, d'Italie, d'Escosse et d'Angleterre, ne debvoit estre bravé ny mené de la façon, comme le cuydoit mener Monsieur le Prince de la Roche-Surion, s'il eust pu. Davantage, outre qu'il estoit Gentil-Homme ainsi qualifié, il estoit Chevallier, non de l'Ordre, mais de vraye et noble Chevallerie, qui valoit bien autant, quand on l'a vaillamment gaignée comme l'Ordre : d'autant que le nom de Chevallier et de Chevallerie estoit cent fois plus ancien, voire de temps immémorial, que l'Ordre qui n'avoit esté institué que despuis peu par les Ducs de Savoye, Bourgoigne, Angleterre et France, à l'appétit de quelque humeur je ne sçay quelle qui leur en prit telle, ainsi qu'il se treuve par leurs institutions. Mesme que nous trouvons dans les *Histoires de Flandres*, que le bon Duc Philippes, instituteur de l'Ordre de sa Toison, voulut que son fils, ce brave Comte de Charolois, fust fait avec son baptesme Chrestien et Chevallier de son Ordre, tout ensemble, et receust l'Ordre et le Cresme tout-à-coup. Son petit-fils (*) Charles V fut fait aussi Chevallier de ce mesme Ordre en l'aage d'un an et demy, disent les mesmes *Histoires de Flandres.*

(*) Arriere petit-fils.

Digitized by Google

Les Chevalliers de Chevallerie doivent précéder tous autres, et le nom de Chevallier a esté le premier entre tous les noms d'honneurs, et quelque tiltre gradué qui soit : tellement que, quant au nom de la Religion, loix et observations d'ycelles, toutes choses sont communes, et n'y a différence du plus grand au plus petit, d'autant que ceste Religion les rend tous esgaux à bien faire, et fait aussi esgale distribution du fruict des œuvres ; mesmes que les grands Roys et Princes souverains, quant au nom de Chevallerie, ne sont rien davantage que simples Chevalliers, et nul autre Chevallier ne leur est inférieur, et aussi que ceste Religion de Chevallerie a esté dite pareillement Religion d'honneur, et ceux qui en font profession, sont dits Chevalliers d'honneur, pour autant que les vertus, estant les reigles qu'on doit observer en ceste Religion de Chevallerie nécessairement, suivent l'honneur ; comme ainsi soit que ces vertueuses opérations tirent par conséquent avec soy l'honneur en char triomphant. Et pour ce, Marcellus, en mémoire de sa victoire, voulut bastir à Siracuse un temple joinct ensemblement à la Vertu et à l'Honneur ; mais en estant empeschê par le sacré College des Pontifes, il fut contraint d'en faire dresser deux, l'un consacré à la Vertu, et l'autre à l'Honneur.

La Vertu et l'Honneur ont estez estimez de l'antiquité pour Dieux très-puissants ; et quant à l'Honneur, on le faignoit fils de la Révérence, (ainsi qu'il se treuve en beaucoup de médailles antiques de la Religion) pour dénoter que les hommes de la profession d'honneur eslevez hauts par leurs œuvres vertueuses, doivent estre revérez

d'un chascun. Mais pourtant, tels Chevalliers eslevez en honneur ne doivent point abuser des grades. Voilà en quel honneur sont tenus les Chevalliers de Chevallerie. Si bien que le Roy François, ne se voulant contenter d'estre Chevallier de l'Ordre, il voulut estre Chevallier de Chevallerie à la bataille des Suisses à Marignan, par les mains de ce brave Chevallier Monsieur de Bayard, qui n'estoit que Chevallier d'armes et non de l'Ordre encore, comme il le fut après. Le Roy Henry voulut estre fait Chevallier de Monsieur le Mareschal du Biez, encore qu'il eust l'Ordre. Aussi le Marquis de Pescayre disoit que *El nombre de la guerra gagnado con virtud verdarera y con hechos illustres, era muy mas noble y honrado qu'era el que se gagnava con el iuego de la fortuna amorosa, ó del supervio favor los Reyes del mundo.* C'est-à-dire : *Le nom de la guerre, gaigné par une vraye vertu et par nobles faicts, est plus noble et plus honorable que celuy qui se gaigne par le jeu de la fortune amoureuse, ou par la superbe faveur des Roys du monde* (*). De telles ou semblables paroles, Monsieur le Connestable sceut si bien desbattre la cause de Monsieur d'Andellot, qu'il la luy sceut gaigner devant le Roy, et adviser d'un bon appointement.

Sur-quoy il me souvient qu'aux premieres guerres civiles, lors que nous prinsmes Bloys sur les Huguenots, Monsieur de Randan, qui avoit esté nouvellement estably Colonel de l'Infanterie de France, en la place de Monsieur d'Andellot, qui

(*) *La même pensée se trouve vers la fin du* Discours sur les belles Retraites de guerres, *ci-après.*

Digitized by Google

en avoit esté desmis à cause du party contraire qu'il tenoit, et qu'on disoit rebelle, pour cela vint à avoir querelle avec Monsieur de Montbron, troisiesme fils de Monsieur le Connestable, gentil garçon certes, et brave et vaillant s'il en fut oncques, et tout pour l'ambition ; car il portoit envie à Monsieur de Randan de cest estat, pensant succéder à Monsieur son cousin Monsieur d'Andellot. Ils vinrent si avant en leurs querelles, qu'ils estoient prests à se battre, sans l'empeschement qui y fut mis, et que Monsieur le Connestable en eut l'advis soudain, qui, comme prompt et colere qu'il estoit, s'en despita et se courrouça tellement, que l'esclandre en fut grande en toute nostre armée, jusques à dire que Monsieur de Randan estoit un petit galland et un mignon de Cour, et qu'il dormoit jusques à midy, et luy apprendroit sa leçon et son devoir. Monsieur de Guyse, qui aymoit Monsieur de Randan naturellement, (comme certes il estoit aymable en tout) vint trouver Monsieur le Connestable en ceste grande colere, et luy remonstrer qu'on ne sçauroit dire autrement que Monsieur de Randan ne fust de fort bonne part et bon lieu, et qu'en tous les endroits qu'il se fust jamais trouvé, ny en toutes les charges qu'il eust jamais eu, qu'il n'eust fait tousjours si bien et si vaillamment, qu'on ne luy sçauroit rien reprocher ; et que s'il dormoit ainsi haute heure, que telle estoit sa coustume, et tel son naturel quand il estoit à la Cour ; mais quand il estoit à la guerre en sa Charge, il estoit moins endormy que le moindre soldat des siens : et que, pour appeller Monsieur de Montbron, son fils, au combat, il ne luy faisoit point de tort, estant

autant qualifié que luy fors en biens : et sur ce, l'alla faire ressouvenir de la remonstrance qu'il fit devant le feu Roy Henry, lors de la querelle du Prince de la Roche-Surion (*) et de Monsieur d'Andellot, et le pria de renouveller en soy les mesmes paroles et sentences qu'il dit alors pour deffendre la cause de son nepveu, et qu'il trouveroit estre propres pour la mesme cause de Monsieur de Randan, et qu'il ne faiſoit tort à Monsieur de Montbron de l'appeller au combat, mais un très-grand honneur, s'estant signalé en tant de lieux si noblement et vaillamment, qu'il avoit fait, et ny de se vouloir battre contre son fils, qui, pour sa jeunesse, n'avoit encore si bien fait paroistre son généreux courage, comme il faiſoit par emprès avec l'aage. Monsieur le Connestable, après avoir songé en luy, et ce que Monsieur de Guyse luy remonstra, s'appaisa ; et fut advisé de les accorder, s'estant un peu repenty en soy de ce qu'il avoit dit.

D'une chose se doivent aussi fort garder les petits de s'attaquer aux grands, pour les braver et faire un affront, soit qu'ils soient poussez de leur folle outrecuydance, et de grande présomption de leur vaillance, ou de la grande amitié et faveur que leur portent leurs Roys et leurs Princes ; car ils s'en pourroient bien trouver mal, ainsi qu'il en advint au Sieur de Sainct-Malgrin de nostre temps : lequel, parce que le Roy luy faisoit un peu quelque bon visage et de faveur, en vint si insolent, ou possible pour complaire à son maistre, qu'il se voulut prendre à Messieurs de Guyse, et sur-tout à Monsieur du

(*) Sur-Yon.

Digitized by Google

Mayne, (en quoy il fut ingrat, car Monsieur de Guyse l'avoit poussé et fait cognoistre au Roy la premiere fois qu'il vint jamais à la Cour,) jusques-là, qu'il usoit de fort outrageuses paroles, et aussi qu'un jour dans la chambre du Roy, ainsi que le Roy estoit dans son cabinet, il tira son espée, et en bravant de paroles, il en trancha son gand par le mitan, disant qu'ainsi il tailleroit ces petits Princes. Il n'emporta gueres loing ceste folle outrecuydance; car un peu de jours après, il fut un soir estendu sur le pavé de la ruë du Louvre, blessé à mort, qui s'en ensuivit le lendemain. La pluspart des Courtisans disoient que le coup estoit très-bon, mais c'estoit fort sourdement; car le Roy ne le trouva pas tel, et en fut fort despité et fasché, jusques à se trouver à ses obseques, et vouloir mal à ceux qui ne s'y trouverent, et à contraindre tous ceux qui estoient à la Cour d'y aller, où plusieurs y allerent que je sçay bien, vestus de noir comme les autres, qui soubs l'habit en faignoient belle joye, et si aucuns y en eut-il qui en estoient de la consente de la mort, comme je les cognoissois bien, et leur disois qu'ils fissent bonne mine. Le Roy le fit puis après tailler en marbre superbement, comme Quielus et Maugiron, et autres (*). Mais despuis, les Parisiens, pour estre chose trop vaine et abusive, ont rompu tout cela, si bien que le proverbe courut long-temps à la Cour, contre les Mignons et Favoris du Roy, quand ils faschoient quelqu'un, ou luy faisoient desplaisir, on disoit : *Je le fairay tailler en marbre comme les autres.* Voilà comment fut payé ce jeune homme, outrecuydé mal-à-propos.

(*) *Voyez ci-dessus, page* 77, *et la note.*

Digitized by Google

Il ne fit pas si sagement comme fit un Gentil-Homme à feu Monsieur de la Trimouille, dit *le vray Corps de Dieu*, lequel, en son jeune aage et en sa fureur, vint à faire desplaisir à ce Gentil-Homme dans la salle du Roy. Le Gentil-Homme luy dit seulement : *Monsieur, vous me faites tort. Je suis Gentil-Homme d'honneur. Je vous jure qu'avant qu'il soit un an, j'en auray ma raison.* Monsieur de la Trimouille luy respondit : *Alors comme alors. Cependant je vous verray venir.* L'an se parachève, et vient à estre révolu tout entier, fors le dernier jour, qu'ainsi que le soir qu'il estoit en la chambre du Roy à son coucher, qu'aucuns de ses compaignons, jeunes gens comme luy, luy faisoient la guerre de son homme : *Hà*, (dit-il) *l'an est passé : il n'a pas esté si mauvais comme il a dit. Je m'en vais coucher.* Et sortant hors du logis du Roy, ainsi qu'il estoit seul avec son Page, contre une muraille à pisser, voycy venir le Gentil-Homme, qui luy perça son manteau de sa dague en deux ou trois endroits, et luy dit : *Monsieur, il ne tient qu'à moy que je ne vous en fasse autant à travers le corps. Il me suffit de cecy, et vous avoir monstré que je suis homme de bien et d'honneur.* Et de-là s'en partit.

Le Gentil-Homme fut plus discret, ou non si résolu (pour mieux dire) vangeur, que ne fut un soldat du Capitaine Briagne (*) un de ces ans, lorsque les premiers Estats se tinrent à Bloys. Ce soldat avoit esté au-dict Briagne, l'avoit quitté, et le trouvant le soir en la salle du bal, ainsi que l'on dansoit, le-dit Briagne le voyant luy

(*) Briagne.

Digitized by Google

dit: *Hà, vous voicy, galland. Remerciez le lieu où vous estes; mais asseurez-vous qu'au partir d'icy, je vous couperay bras et jambes, et vous apprendray à me quitter.* Le soldat, qui avoit fort belle façon, luy respondit fort honnestement, qu'il ne luy pensoit tenir tort, et luy estoit serviteur. *Rien, rien,* (repliqua l'autre,) *au partir d'icy tu es mort de ma main*, parlant à luy en très-grande colere: et moy-mesme je le dis à Briagne, (car nous estions bon amis) qu'il se devoit contenter des honnestes excuses du soldat, et puis qu'il vouloit tant luy demeurer son serviteur. Le soldat, comme désespéré, s'oste de devant luy, mais non si loing qu'il ne le guette, qu'il ne l'espie, ne le perd de veuë d'un seul clin-d'œil. Par-quoy, le bal finy, ainsi qu'un chascun sortoit, le soldat, suivant Briagne d'assez près, le voit en un recoing seul qui pissoit. Sur ce, prenant l'occasion, tire son espée, luy donne à travers le corps, le tue, et s'oste de-là. Ce ne fut pas tout; car sans s'estonner, vint à la petite porte du chasteau, qu'il trouve si embarrassée de gens qui sortoient à la coustume en foule, que, ne pouvant aysément sortir, il se mit à escryer: *Ah! Messieurs, pour Dieu, laissez-moy sortir viste; car voilà mon maistre qui s'est blessé en une jambe; il faut que je luy aille querir un barbier pour le panser.* (Quelle asseurance!) Soudain; le monde s'ouvrit, et luy fait place, et sort et eschappe avec telle résolution, qu'oncques puis on n'en ouyt nouvelles, sinon qu'il s'en alla aux guerres de Flandres, soubs Monsieur de la Garde, où il fit si bien et y acquit une telle réputation, qu'il mourut Capitaine. J'en sceus ces nouvelles par un autre soldat

que j'avois veu aux Bandes, qui m'apporta des recommandations de luy, et me remercyoit de quoy j'avois parlé pour luy si honnestement audit Briagne, quand il le gourmandoit ainsi, encore que je ne l'eusse jamais veu que ceste fois. Considérez un petit la résolution de ce soldat, d'attaquer ainsi son Capitaine, qui estoit un brave et vaillant Gentil-Homme, que je regrette bien fort, le tuer en tel lieu de respect, et puis s'esvader de la façon et de l'asseurance qu'il y fit. Voilà comment les petits bien souvent ont raison des grands; mais aussi les grands l'ont bien aussi bonne des petits.

Je n'en ay veu un plus beau exemple qu'un que j'ay leu dans les *Chroniques de Savoye*. Un Seigneur de Viry, Gentil Homme de Savoye, Capitaine des gens de guerre de Savoye, qui avoit esté en la battaille de Tongres contre les Liégeois, avec ses trouppes Savoyennes : en vertu de quoy, le Duc Jehan de Bourgoigne l'avoit pris à solde et service, et ses gens et tout. Il devint si insolent pour la bonne réputation en quoy il estoit, qu'il s'alla prendre et esmouvoir contre le bon Duc Louys de Bourbon, et luy envoya une deffiance, (ainsi parloit-on alors, comme aujourd'huy deffi solemnel,) et ce à son propre et privé nom, comme font les Princes d'un à d'autre; ce qui fut trouvé fort nouveau, mauvais, et estrange, attendu que le dit Viry n'estoit que simple Gentil-Homme au prix de ce grand Duc de Bourbon. Si est-ce que ce simple Gentil-Homme luy fit fort la guerre, en luy prenant plusieurs Places et Chasteaux, tant en Dombes qu'en Baujolois, sur les frontieres de Bresse, dont le Duc Louys conceut grande hayne contre

Digitized by Google

le Duc de Savoye Amé, son nepveu : car il se doubtoit bien que ce Viry avoit esmeu ceste guerre à la suscitation de son maistre le-dit Comte ; car sans luy, il se doutoit bien aussi qu'il n'avoit pas grands moyens ny puissances de tenir tells forces sur pied. Aucuns disoient que le-dit Viry avoit esté secrettement suscité par le Duc Jehan de Bourgoigne, qui portoit une dent de laict au-dit Duc Louys de Bourbon, il y avoit long-temps, par les divisions entre les Orléanois et Bourguignons. Pour résister donc au-dit Viry, le Duc Louys assembla le plus de ses amis qu'il put, et envoya premièrement sommer le Comte de Savoye de luy mettre entre les mains le-dit Viry ; à quoy le Comte (qui eut peur) fit response, que ceste guerre n'avoit esté commencée ny faite à son adveu ny subgestion, et qu'il en seroit bien marry. Sur-quoy fut accordé et arresté par les Capitaines, tant d'un costé que d'autre, que le-dit Comte mettroit le-dit Viry en la puissance du Duc de Bourbon, son oncle ; à la charge et condition toutesfois, qu'il le tiendroit comme prisonnier de guerre en ses prisons, dans lesquelles se rendroit le-dit Viry, et s'offriroit de satisfaire les dommages et intérests que le Duc auroit souffert de luy en ceste esmotion de petite guerre, et tiendroit prison jusques à ce qu'il auroit satisfait à tout, ainsi qu'il auroit esté convenu. Le tout fut accomply : et quelque temps après, le-dit Viry fut délivré, et toutes choses appaisées. Ce ne fut pourtant sans avoir beaucoup pasty en prison, et de sa personne, et de ses moyens.

L'on peut tirer de cest exemple deux bonnes instructions. L'une, qu'il faut que les petits soient bien sages et advisez, quand, ou qu'ils se pré-

Digitized by Google

sentent d'eux-mesmes, ou sont conviez et poussez par les Grands de faire une folie contre d'autres Grands, ou qui porte conséquence; car s'ils ne la font bien à propos, et ne l'exécutent de mesme, ou qu'ils s'y trouvent engagez et embarrassez par quelque malheur, ils sont soudain desadvouez et reniez par leurs autheurs et factieux, aymant mieux qu'ils courent le hazard et le péril à la honte qu'eux : ainsi que fait Pantalon à Zany quand il a fait du sot : et ainsi que fit Yvoy, dit le jeune Genlis, qui, ayant amassé quelques trois à quatre mille bons François, pour aller en Flandres contre le Duc d'Albe, fut surpris et rencontré par le-dit Duc, et furent tous deffaits, au moins la plus grande part; car il ne s'en sauva guieres qu'ils ne fussent pris comme fut leur Chef Genlis, qui, après avoir enduré longue prison, y fut exécuté par sentence. Le Duc d'Albe envoya vers le Roy Charles sçavoir s'il les envoyoit ? Il dit que non. Dieu mercy qu'il n'avoit fait rien qui vaille, et ne vouloit point que, pour une faute mal faite, le Roy d'Espaigne luy voulust mal, et se déclarast son ennemy, et qu'un petit desadveu r'habilleroit le tout. Mais si Yvoy eust conquis ce qu'il avoit promis, et pris de bonnes Villes en Flandres, comme il y avoit apparence pour lors, et qu'il n'eust esté ainsi pris et deffait, sans point de faute, son cas fust bien allé pour luy et pour le Roy.

Nous en avons un pareil exemple du Seigneur du Allot (*), qui, autheur de l'entreprise du Chasteau d'Angiers, parce qu'elle alla très-mal

(*) Hallot.

pour luy, et qu'il n'y vint à bout, il fut desadvoué de celuy qui la luy avoit consentie, et avoit esté bien ayse qu'on la fist. Par-quoy, il fut exécuté à mort ignominieusement par un bourreau.

Le Roy Louys XI estoit maistre passé en telles choses. Car si elles alloient bien, il les advouoit : si mal, il les desadvouoit et desnyoit comme un beau diable ; tesmoing la guerre de Liege, qu'il suscita contre le Duc Charles de Bourgoigne. Mais aussi, il fit bien du fat, et perdit l'estrieu de son bon esprit, quand, ne s'en souvenant pas, il fut attrappé dans Perronne, et alla servir son vassal comme son valet. Quelle honte! Voilà donc comment il se faut gouverner bien à poinct en telles folies subjectes à desadveu.

L'autre instruction, et pour laquelle principalement j'ay allégué cest exemple du Seigneur de Viry, est qu'il ne se faut pas tant estimer quelquefois, ny présumer tant de soy, qu'un petit s'attaque à un grand insolemment, ny inconsidérément ; car enfin, les petits sont petits, les grands sont grands, qui ont tousjours raison d'eux : mais aussi, il faut de mesme que les grands soient discrets et considératifs, que, sans juste raison et subject, ils ne fassent tort aux petits ; car quelquefois, perdant tous respects, ils se revirent bravement comme gens desespérez et jaloux de leur honneur. J'allégueray cest exemple, et puis plus.

Quand le Duc d'Ascot (*) sortit hors de prison du Bois de Vincennes, du regne du Roy

(*) Archot.

Digitized by Google

Henry II, la Comtesse de Senningan (*) fut fort accusée et suspecte de sa deslivrance, et d'y avoir fort tenu la main, et y trouvé les moyens; car elle estoit fort sa proche parente. Monsieur le Connestable (à qui estoit le prisonnier, et qui avoit soigneuse cure de le garder pour en faire eschange de luy à Monsieur de Montmorency, son fils, qui estoit prisonnier en Flandres,) ne faut point penser s'il fut fasché de ceste escapade; et pour ce, par Ordonnance du Roy que Monsieur le Connestable gouvernoit, la-dite Comtesse fut constituée prisonniere et resserrée, et Commissaires ordonnez pour l'ouyr et faire son procès: et de faict, fut en une très-grande peine, et possible en grand danger de la vie, sans Messieurs de Guyse et Cardinal son frere, lesquels, esmeus, prirent sa cause en main, et luy rendirent si bonne, qu'elle n'en eut que la peur. Au bout de quelque temps, les nopces de la Reyne d'Espaigne et de Madame de Savoye survinrent, dont aux salles du bal parmy les grandes magnificences, bals et danses, Monsieur de Montmorency, comme Grand-Maistre, eut charge de faire place pour les foules ordinaires qui se jettent et affluent en telles festes. Monsieur le Prince Portian, qui estoit fils de la Comtesse de Senningan, venant à se faire grandet, et avec l'aage luy croissant aussi le cœur, (car il estoit tout généreux et vaillant,) portant hayne grande, et une mauvaise dent de laict, à cause de sa mere, à ceux de Montmorency, ne voulut se reculer ny faire place, quelque chose que Mon-

(*) Senignan. Voyez *l'Apol. d'Hérod.* Ch. 16, et *M. de Thou* sur l'an 1558.

sieur de Montmorency luy dist par deux fois en allant et tournant, mais faisoit tousjours au pis, jusques à dire qu'il n'en seroit rien pour luy. Monsieur de Montmorency, qui voyoit bien la source de tout cecy, et pourquoy il le faisoit, perdant patience, le repoussa très-rudement : ce que ne pouvant endurer, il brava un peu, et monstra une mine altiere et menaçante : de sorte que la rumeur estant sautée au Roy, à Monsieur de Guyse, et Monsieur le Connestable, fut fait commandement et à l'un et à l'autre de ne sonner plus mot, ny aller plus avant, et ne s'entredemander rien l'un à l'autre sur la vie, de peur de perturber la feste, et mesme à cause des estrangers qui estoient là ; par-quoy le bal se fit et se paracheva sans autre esmotion plus grande. Les uns donnerent le blasme au Prince Portian, d'avoir là voulu braver contre l'authorité du Roy, et Officier premier de sa Maison, et mesme en faisant sa charge, en une telle et solemnelle feste, et que ce n'estoit là qu'il falloit braver. Le Prince Portian disoit, qu'il avoit esté poussé comme de guet-à-pand, et comme avoir esté choisy le premier, et sur tous, pour estre ainsi bravé. Aucuns disoient que Monsieur de Montmorency, sçachant ce qui avoit esté passé entre leurs Maisons, devoit un peu pallier et laisser passer ce coup, sans en bailler encore nouveau subject de mescontentement. Mais pour fin, Monsieur de Montmorency fut trouvé avoir très-bien faict, pour s'acquitter de sa charge, et qu'il ne pouvoit moins faire de le pousser et le faire reculer aussi-bien luy comme un autre, et un autre comme luy, ainsi comme l'on a veu en telles

Digitized by Google

presses, que l'on n'est pas maistre de soy, et que l'on y perd toute patience.

Mais quant à moy, je n'y ay jamais veu Roy, Prince, ny Capitaine des Gardes, ny homme quiconque soit, qui y ayt eu meilleure grace, et meilleure façon, ny plus grande discrétion, que feu Monsieur de Guyse le Grand, et Monsieur son fils le dernier des hommes de son temps; car ils commandoient si modestement et si doucement, ores parlant à l'un, ores parlant à l'autre, si gentiment, que par deux ou trois doux mots qu'ils disoient, le monde se reculoit de soy-mesme, se tenoit coy plus cent fois que par une infinité de brailleries, poussements et impatiences de tous autres.

Pour achever donc le conte de Monsieur de Montmorency et du Prince Portian, cela fut appaisé et accordé par le commandement du Roy; sans quoy possible il s'en fust ensuivi très-grande et dangereuse conséquence, voire une rigueur de Justice du Roy, qui ne le trouva pas bon. Et de quoy j'allegue cest exemple, ce n'est point pour mettre Monsieur le Prince au rang des petits et inférieurs; car il estoit d'une très-grande et très-haute et antique Maison, et pour ce estoit bien en cela esgal à Monsieur de Montmorency: mais la partie estoit fort mal faicte pour luy, d'autant que Monsieur le Connestable, qui gouvernoit tout, toute la Cour bransloit pour luy, ainsi que porte la faveur de la Cour: si que Monsieur de Montmorency, usant et y employant la faveur de son pere et la sienne, il fust esté bien plus puissant et fort que le-dit Prince, et aussi qu'il avoit la raison qui faisoit pour luy, pour n'avoir fait que le devoir de sa charge.

Voilà

Voilà pourquoy le-dit Prince couroit grande fortune, et avoit tort d'avoir voulu braver, bien qu'il fust assez supporté de Messieurs de Guyse, Mais en cela, ils n'eussent pu aller contre la raison, et aussi qu'il y avoit un grand Roi, qui, de longue main, se sçavoit bien faire authoriser et maintenir les privileges de sa maison, et de sa Royauté. Voilà comment lors un chascun discouroit à la Cour sur ce sujet.

Plusieurs années après, le-dit Prince fut fort blasmé d'un trait qu'il fit, de quoy oubliant son ancien mal-talent contre le-dit Seigneur de Montmorenoy, tant pour le poussement, que la prison et le procès de sa mere, il rechercha tellement Monsieur de Montmorency, qu'il l'accompaigna à l'affront qu'il fit à Paris en la ruë Sainct-Denys, à Monsieur le Cardinal de Lorraine, et à Monsieur de Guyse dernier mort, qui n'estoit qu'un jeune et foible garçonnet, d'autant que le-dit Monsieur le Cardinal entroit dans la Ville avec sa garde ordinaire d'Harquebusiers à cheval, qui marchoit ordinairement avec luy par la permission du Roy, despuis la sédition d'Amboise que je luy vis lors ériger, que le Capitaine la Chaucée, gentil soldat certes, menoit comme chef. Monsieur de Montmorency voulut interdire l'entrée au-dit Monsieur le Cardinal avec armes et ceste garde, et luy manda par deux fois, qu'il le chargeroit s'il s'en essayoit. Monsieur le Cardinal ne laissa pour cela, et entra. Sur-quoy Monsieur de Montmorency monte à cheval avecque sa garde, et ses amis, et va au-devant, et le trouve entré, et le charge; dont Monsieur le Prince, qui l'accompaignoit, sans aucune souvenance des plaisirs passez, fit la pre-

miere pointe de la charge, où il y eut un grand désordre. Et fut constraint Monsieur le Cardinal mettre pied à terre, et se sauver dans une maison d'un Citadin de Ville : si que, possible, sans cela, fust-il esté en danger de la vie, ce dit-on; car il estoit fort hay à cause de la Religion, et y avoit là plusieurs Huguenots avec Monsieur le Prince, qui ne demandoient pas mieux. J'en parle ailleurs bien au long dans l'un de mes Livres (1). Ce cas fut trouvé fort estrange par toute la France, et sur-tout à la Cour, qui estoit lors en Provence. Je venois lors de la prise du Pignon de Bellys en Barbarie, et du Portugal et d'Espaigne. Je sçay ce qu'en dit le Roy et la Reyne, et les Grands qui estoient là, et Monsieur le Connestable qui en fut fort estonné : et le Roy dépescha Monsieur de Rambouillet vers Monsieur le Cardinal et Monsieur de Montmorency, qui dirent leurs raisons ainsi qu'ils purent, (dont n'y avoit manque d'un costé ny d'autre) que je dirois voluntiers; mais elles allongeroient trop ce discours, et aussi que je les dis ailleurs (2). Monsieur le Prince de Condé, bien qu'il fust Chef des Huguenots, se sentit luy-mesme fort offensé de cest affront, fait à son cousin germain, et en prit l'affirmative : force autres Princes aussi; et mesme Monsieur de Montpensier. Pour fin, par la sagesse et providence de la Reyne-Mere, cela s'appaisa, et n'alla ceste contention plus avant. Sur-tout Monsieur le Prince Portian y receut un très-grand blasme, pour

(1) *Tome* V, *Discours* LXII, *Article* II, *page* 429 *et suiv.*

(2) Là-même.

Digitized by Google

s'estre ainsi bandé de gayeté de cœur, ou pour sa Religion, contre la Maison de Guyse, de laquelle il avoit receu tant de plaisirs et courtoisies, et par sus toutes, trois; la premiere, l'assistance qui avoit esté faite à sa mere la Comtesse de Senningan, en prison, sa cause, et sa délivrance; la seconde, ne ceste querelle contre Monsieur de Montmorency, que je viens raconter; et la troisiesme, qu'ils luy avoient fait espouser Mademoiselle de Nevers, l'une des plus belles, honnestes, sages, vertueuses et riches filles de la France, et qui estoit digne d'un plus grand Prince que luy, comme despuis elle espousa ce grand Monsieur de Guyse. Feue Madame la Douairiere de Guyse, ceste si sage et vertueuse Princesse, la nourrissoit par la priere que feu Monsieur de Nevers, son pere, luy avoit fait de la tenir en sa compaignie, pour tenir d'elle, de sa belle et bonne nourriture, et sages vertus. Je l'y ay veue nourrir, et je sçay que Monsieur le Cardinal fut le premier moteur de ce mariage. Il luy rendit très-mal là, à l'appetit de sa Religion. Il ne devoit point en cest endroit obscurcir sa belle et claire réputation qu'il avoit, par une telle ingratitude: car il estoit de bonne part, de bonne race, brave, vaillant, généreux, adroit et très-accomply Prince, en tout magnifique, libéral; mais il se gasta fort là. Moy-mesme j'en fus autant marry qu'il estoit possible; car je luy estois fort serviteur, et luy m'aymoit autant que Gentil-Homme de la Cour. Mais que voulez-vous? C'estoit sa Religion qui l'avoit ainsi charmé et offusqué comme d'autres. Feu Monsieur le Prince de Condé luy en fit bien la réprimande, comme j'ay sceu: car il avoit es-

pousé sa niepce, et luy sceut bien reprocher l'obligation qu'il avoit en la Maison qu'il venoit offenser mal-à-propos. Si nous voulons croire la Légende de S. Nicaise, bastard prétendu de la Maison de Guyse, il en eut la vengeance deux ans après, ou moins; car par le moyen de Sainct-Barthelemy son bon averlant (*), il le fit mourir, et fut fort regretté de plusieurs honnestes gens de la Cour. Pour moy, je luy donne ma bonne part de plusieurs larmes. En ce conte il y a plusieurs choses à noter et considérer, que je laisse aux bons Discoureurs, non-seulement pour le sujet pour lequel je l'ay allégué, que pour d'autres.

Avant que faire fin, je diray encore ce mot: que feu Monsieur de Montpensier le bon-homme dernier mort, dit Louys, a esté un Prince, qui, en ses coleres, a esté fort subject à gourmander et offenser les personnes. Aussi n'avoit-il en luy autre *Sy* que celuy-là; car c'estoit un Prince brave, vaillant, magnanime et très-bon Chrestien, comme son patron le Roy Sainct-Louys, qu'il vouloit imiter en tout. Aux troisiesmes troubles, il gourmanda et brava fort de paroles seulement, pourtant, feu Monsieur d'Auzances, le soupçonnant de la Religion. C'estoit à Mirebeau, aux troisiesmes guerres, où pourtant il servoit bien le Roy en son armée. Plusieurs en en blasmerent le-dit Prince; car Monsieur d'Auzances estoit Gentil-Homme de grande Maison, et de ceste grande Montberon, l'une des grandes et antiques de la Guyenne. Il avoit esté Lieute-

(*) Son bon *Faciendaire*, *ce bon Apôtre*. Voyez *les Notes sur Rabelais*, L. I, Ch. 3, N°. 12; et Ch. 25, N° 9.

Digitized by Google

nant de Roy dans Metz, où dignement et très-sagement s'en estoit acquitté; et estant là venu pour servir son Roy, il ne le devoit ainsi traitter de rudes paroles, bien qu'il fust suspect de la Religion: et pour ce, force honnestes gens s'en escandaliserent. Je sçay bien ce que j'en vis dire à Monsieur de Biron, et de grande colere parler haut et bravement, jusques prest à venir à l'effect. Je sçay ce qu'il m'en dit, et la menée qu'il en trasmoit; car Monsieur d'Auzances estoit son parent prosche, à cause de la Maison de Bourdeille et de Montberon, tous bons parents, et alliez, et bons amis. Le-dit Monsieur de Montpensier en eut le vent, qui cala, et en parla à mon-dit Sieur de Biron, lors Mareschal-Général-de-Camp, et luy en fit ses excuses, et en fit parler à mon-dit Sieur d'Auzances. Après cela, le-dit Seigneur d'Auzances se retira de l'armée, bien que Monsieur luy remonstrast, qu'il ne s'en falloit autrement formaliser et estomacquer. Si en conceut-il un tel chagrin et douleur en soy, que je croy qu'il mourut plustost du soing et soucy qu'il concevoit en soy, pour s'en venger, que d'autre mal. Je sçay ce qu'il m'en dit; car nous estions fort proches et très-bons amis; et si avoit le cœur grand, haut et brave, et peu endurant une injure: et croy que s'il eust vescu, il eust fait un coup, (car le Roy François I. disoit, que c'estoit une fort dangereuse et furieuse beste, qu'un Gentil-Homme François, outragé, mal-content et despité,) si ce n'est que depuis cela se fust appaisé par l'alliance que prit Monsieur le Prince Dauphin son fils, de la Princesse sa femme, qui estoit fort proche de Monsieur d'Auzances, à cause de la Maison de

Mareuil, de laquelle Monsieur d'Auzances se pouvoit dire oncle à la mode de Bretaigne.

L'autre Gentil-Homme que j'ay veu à Monsieur de Montpensier gourmander, ce fut un honneste jeune Gentil-Homme Italien, que nous avons veu à la Cour, et qui depuis espousa Madame Philippe, Dame de Blere, mere de Madame d'Angoulesme d'aujourd'huy. Ce fut au siege de la Rochelle, qu'il parla à luy un peu outrageusement, et pour rien; et le trait n'en fut pas trouvé trop bon, ny des grands, ny des petits; car c'estoit un honneste Gentil-Homme. Il gourmanda, devant Lusignan, Monsieur de Serré, qui estoit un brave et vaillant Gentil-Homme; mais cela fut bien à propos: car luy ayant esté pris dans la Vacherie, et mené à Monsieur de Montpensier, il luy demanda aussi-tost, *pour qui il tenoit ceste Place ainsi*? L'autre luy respondit très-mal: *Pour le Roy*, dit-il, *Monsieur.* Aussi-tost ceste parole dite, Monsieur de Montpensier luy jetta un chandellier d'argent à la teste. *Quoy!* dit-il, *suis-je un traistre et un rebelle, pour assiéger une Place que vous dites garder pour le Roy? Voudriez-vous vous dire serviteur du Roy, et moy un traistre et un rebelle? Que suis-je icy devant, si-non pour faire La guerre aux ennemis du Roy, et traistres, et rebelles, comme vous estes, que je fairay tous pendre, et commenceray à vous le premier? Allez: ostez-vous de devant moy.* Monsieur de Montpensier eut là juste sujet et raison de parler et gourmander ainsi ce Gentil-Homme, qui avoit tenu ceste parole par trop préjudiciable à son honneur, et à luy qui tenoit le rang et place de Roy, qui estoit autant se mocquer de luy.

Digitized by Google

Voilà comment les Princes sont louez, pour se picquer bien à propos contre les petits ; et meslouez pour mal-à-propos. Ainsi que fut le Cardinal de Lorraine, que j'ay cy-devant allégué, contre Monsieur d'Auzances cy-dessus aussi mentionné : lequel estant Lieutenant de Roy à Metz, et voyant que Monsieur le Cardinal se vouloit usurper la Ville de Marsaut au Pays Mayssin, à cause de l'Evesché de Metz, qu'il disoit en despendre, Mr. d'Avranches (1) s'y opposa, et fust à son escient, ou plustost de par le Roy ou autre Grand l'y poussant, et fit commandement à Salsede, Gouverneur, de la garder pour le Roy ; ce qui fut cause de la grande inimitié que luy porta le-dit Cardinal, que paravant j'avois veu le Gouverneur (2), et feu Monsieur de Guyse son frere paisiblement. Monsieur le Cardinal s'en plaignit au Roy ; et pour ce, Monsieur d'Auzances fut commandé du Roy de le venir trouver à Moulins, ce que je vis, pour conter ses raisons en son Conseil privé, devant Monsieur le Cardinal, qui le commença à braver de paroles présent le Roy, jusques à l'appeller petit galland : à quoy repliqua Monsieur d'Auzances, qu'il estoit Gentil-Homme d'honneur, et qu'il n'estoit si petit galland, qu'il n'eust recherché son alliance pour un de ses nepveux, qui estoit Monsieur du Mayne, qu'on desiroit fort marier avec Madamoiselle de Mézieres, qui fut après mariée avec Monsieur le Prince Dauphin ; et quant aux autres paroles outrageuses qu'il luy avoit dit, ce n'estoit point à luy à qui il fai-

(1) d'Auzances.
(2) le gouverner.

Digitized by Google

soit tort, mais au Roy, qui donnoit libre accès et congé à un chascun de parler librement devant luy en son Conseil, et dire ses raisons, et les disans sur ce estre outragés. Le Roy en estoit offensé, et la cause luy touchoit de près. Cela fut aussi-tost appaisé sur le coup; mais Monsieur d'Auzances ne laissa après s'en estre retourné de le luy rendre; car oncques puis il ne mit pied dans Marsaut, tant la vengeance est douce: et nul Grand ne peut-il dire s'il a un ennemy, quelque soit-il, petit et non semblable à luy, que ce soit un ennemy petit.

Et pour dernier exemple, je n'allégueray que cestuy du Duc de Milan, Galeas-Marie, fils du Duc Efforce (1), qui devint si tyran et vicieux, qu'il ne s'attaqua pas seulement aux biens de ses subjects; mais à leurs femmes et filles, si qu'un Segnor André l'Ampugnan (2), impatient du tort qu'il faisoit à son frere d'une Abbaye, se résolut, avec d'autres conjurateurs, de le tuer; ce qu'il fit dans une Eglise, feignant de vouloir parler à luy, et luy donna dans le corps et ventre, deux ou trois coups d'une dague. Mais avant qu'entreprendre ce meurtre, n'osant approcher ny offenser la personne du Prince, duquel la grande beauté le rejettoit et estonnoit, (voyez quelle vertu porte une beauté!) s'advisa d'un moyen pour s'asseurer: de maniere qu'il fit peindre dans un tableau fort au vif, contre lequel il donnoit de la dague à toutes fois qu'il y pensoit, et s'essayoit ainsi: et tant continua ces coups et ceste façon de faire, qu'un jour se voyant tout accous-

(1) Sforce.
(2) Lampugnano.

Digitized by Google

tumé et asseuré de l'approcher et frapper, luy donna sept coups à bon escient, dont en tumba mort par terre tout estendu. Quel essay ! Je croy que le Sieur de Montaigne n'en a jamais fait ny escrit de pareil parmy les siens.

Or, je fais fin, espérant de faire un second Livre, pour y descrire encore force particulieres façons qui se sont observées, s'observent, et se peuvent observer, pour faire les deffis et appels. Je diray aussi force diverses sortes d'accords et satisfactions de querelles qui se sont pratiquées, lesquelles j'ay veu, et desquelles je m'en puis souvenir (*).

(*) On n'a point ce second Livre, que promettoit là Brantome.

Digitized by Google

RODOMONTADES

ET

GENTILLES RENCONTRES

ESPAIGNOLES,

Recueillies, écrites en Espagnol, et dédiées à MARGUERITE DE VALOIS, *Reyne de Navarre, par Messire* PIERRE DE BOURDEILLE, *Seigneur de* BRANTOME,

Et traduites en François par MARC PHRASENDORP.

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA ROYNE MARGUERITE DE FRANCE,

Duchesse de Valois, ma très-souveraine DAME.

MADAME;

VOICY le Livre d'aucunes Rodomontades et gentilles Rencontres Espaignoles, *que de long-temps je vous ay dédié, et promis derniérement lorsque j'eus l'honneur de vous faire la révérence à Usson.*

Je les ay toutes mises en leur langue, sans m'amuser à les traduire; autant par le commandement que m'en fistes, que par ce que vous en parlez et entendez la langue aussi-bien que j'ay jamais veu la feuë Reyne d'Espagne vostre Sœur. Car vostre gentil esprit comprend tout, et n'ignore rien, comme depuis peu je l'ay encore mieux cogneu.

Digitized by Google

Ce fust esté autant de superfluïté pour Vous ; mais non pour d'autres personnes, qui sont novices en cette langue : et leur fust esté un fort grand plaisir et commodité d'en faire une petite traduction ; car telles en pensent parler et entendre la langue, qui s'y trouvent bien empressées. Aussi je n'ay fait ce Livre pour elles, que pour Vous.

Que s'il vous plaist, MADAME, *les vous faire lire, (car vos beaux yeux ne sont dignes de porter leur belle veuë sur chose si basse,) je croy que vous y prendrez quelque plaisir, car il y a de la sériosité et de la joyeuseté meslées ensemble. Vous priant,* MADAME, *de n'en faire part à personne, ny les mettre en lumiere ; car si elles vous agréent, j'en seray très-ayse, ne désirant plaire à d'autres qu'à Vous : si-non, et qu'y trouviés à redire, j'espere tant de vostre bonté généreuse, que vous en couvrirez mes fautes, et en cacherez mon imperfection ; en considérant qu'en pensant bien faire, j'ay entrepris cet œuvre pour vous donner quelque plaisir.*

Que si vous y en trouvez aucun, j'en seray d'autant plus glorieux, et hardy de vous présenter tous les autres, desquels je vous en ay monstré les suscriptions, qui sont les pieces entieres, dont cestuy-cy en est l'eschantillon, lequel je n'ay tant remply de son sujet, que je n'en aye fait une bonne réserve dans les autres Livres, non-seulement en ce qui touche les Espaignols, mais les braves François

Digitized by Google

vos subjects, MADAME, *qui, en beaux exploits et bien dire, ont surmonté tousjours toutes les autres nations du monde.*

Recevez donc, MADAME, *je Vous supplie, ce Livre qui vous est offert du meilleur de mon ame, ne pouvant mieux : et comme dit l'Espaignol :*

Reciba V. Maestad lo que yo offresco, qu'es lo poco que puedo por lo mucho que desseo, y le plaze dar tal Lustre, que, cobierto del nombre y bondad de S. M. salga sin verguença a sus piés.

Que Vostre Majesté reçoive ce que je luy offre. C'est peu en comparaison de ce que je desirerois. Mais qu'il luy plaise de l'en rendre assez digne; en sorte que, couvert de son Nom et de sa Bonté, il se présente à elle avec plus de confiance.

Sur ce, MADAME, *je vous baise très-humblement les mains, et vous supplie me tenir tousjours en qualité de*

Vostre très-humble, et très-obéyssant Subject, et très-affectionné Serviteur,
BOURDEILLE.

Suit un second *Titre* et une seconde *Epistre Dédicatoire*.

Digitized by Google

RECUEIL

Digitized by Google

RECUEIL

D'AUCUNS

DEVIS, CONTES, HISTOIRES,

COMBATS, ACTES, TRAITS,

GENTILLESSES,

MOTS, NOUVELLES, DITS, FAITS,

RODOMONTADES,

ET

LOUANGES

De plusieurs Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs, grands et simples Capitaines, Gentils-Hommes, Advanturiers, Soldats et autres; ensemble plusieurs Roynes, Princesses illustres, vertueuses, et généreuses Dames, tant grandes, moyennes, basses, que communes: lesquels j'ay pu voir moy-mesme, cognoistre, sçavoir, et apprendre, de mon temps, tant des uns que des autres.

Par PIERRE DE BOURDEILLE, Seigneur DE BRANTOME, Gentil-Homme ordinaire de la Chambre de nos deux derniers Roys, Charles IX et Henry III.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MADAME
MARGUERITE
DE
FRANCE,

Fille et Sœur restée unique de nos Roys derniers trespassez, maintenant Royne de France et de Navarre, la plus belle, la plus noble, la plus grande, la plus généreuse, la plus magnanime, et la plus accomplie Princesse du Monde.

MADAME,

SI j'ay quelquefois, par vostre permission, eet honneur de parler à VOSTRE MAJESTE *aussi privément que Gentil-Homme de la Cour, abaissant en cela par vostre généreuse bonté vostre grandeur, j'ay remarqué en Vous telle curiosité, qu'encore que vous soyés la Princesse et la Dame du monde la plus accomplie en toutes Vertus et Sciences, si voulez-vous tousjours apprendre quelque chose de plus, s'il se peut. Que c'est que d'une belle ame, qui dépend du Ciel en toute perfection, et toutes-fois elle s'applique en tout!*

Digitized by Google

Je le dis, MADAME, *d'autant que je vous vis un jour curieuse d'ouyr raconter les* Rodomontades Espaignoles, *en quoy vous y prinstes tel plaisir, que, dèslors, je m'advisay de faire cet œuvre, où Vous y en verrez de toutes façons, non seulement de celles des Espaignols, mais de vos nobles François, et autres.*

Je vous le dédie, MADAME, *et l'appends à vos pieds, n'estant digne d'estre touché de vos belles et royales mains : car et qui est l'œuvre, tant parfait soit-il, qui se puisse toucher de Vous, si ce n'est ce qui vient de vous-mesme, qui estes toute parfaite? Toutesfois*, MADAME, *pour la fiance que j'ay en vostre curiosité, j'ay opinion que possible en passant vous y jetterez vos beaux yeux ; et par ainsy, je vous l'adresse, vous priant*, MADAME, *de l'asseurer et le fortifier de vostre sacré et divin nom. Que s'il en peut estre le moins du monde supporté, il peut braver par-dessus toutes les* Rodomontades *qui sont icy escrites.*

Je n'en ay mis aucunes estrangeres en leurs langues, si-non les Espaignoles, *d'autant que le langage en est plus bravasche, et ressent mieux sa superbeté. Aussi l'empereur Charles-Quint le disoit fort brave, superbe, et de Soldat ; comme il tenoit l'Italien pour le Courtisan et l'Amoureux : et le François, le réservoit pour les Roys, les Princes, et les Grands.*

Au reste, MADAME, *s'il vous prend envie, par curiosité, à quelque meschante heure de loisir, en lire quelques feuillets, et qu'y remarquiés quelques fautes, excusez, je vous supplie, le peu de profession que j'ay fait du sçavoir et de l'art de bien écrire et de bien dire : car depuis que j'ay commencé à voir le monde, je me suis amusé tousjours*

Digitized by Google

à faire voyages en plusieurs endroits, à servir les Roys mes maistres en leurs armées, les suivre et les courtiser en leurs Cours, passer ainsy mon temps en autres exercices.

Je seray donc excusé, MADAME, *si vous ne voyez point ici un seul bel ordre d'escrire, ny aucune belle disposition de paroles élégantes. Je les remets aux mieux disants : j'entends ceux qui vous ont pu imiter en vostre beau parler. Bien vous diray-je,* MADAME, *que ce que j'escris est plein de vérité : de ce que j'ay veu, je l'asseure ; de ce que j'ay sceu et appris d'autruy, si on m'a trompé, je n'en puis mais. Si tiens-je pourtant beaucoup de choses de Personnages et de Livres très-véritables et dignes de foy.*

Voilà comme je me présente à Vous, et dédication que je fais à VOSTRE MAJESTÉ *de vous demeurer pour jamais,*

Vostre très-humble et très-obéyssant Subjet, et très-affectionné Serviteur,
BOURDEILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

J'escris cecy, estant dans une chambre et un lit, assailli d'une maladie si cruelle ennemie, qu'elle m'a donné plus de mal, plus de douleurs et tourments, que ne receut jamais un pauvre criminel estendu à la gesne.

Hélas! ce fut un cheval malheureux dont le poil blanc ne me présagea jamais de bien, qui, s'estant renversé sur moy contre terre, par une très-rude cheute, m'avoit brisé et fracassé tous les reins: de sorte que j'ay demeuré l'espace de trois ans et demi perclus et estropié de mon corps; tellement que je ne me pouvois tenir, remuer, tourner, et aller, qu'avec les plus grandes douleurs du monde: jusqu'à ce que je trouvay un très-grand personnage et Opérateur, dit Monsieur Saint-Christophle, que Dieu me suscita pour mon bien et ma guérison, qui me la remit un peu, après que plusieurs autres Médecins y eurent failly.

Cependant, durant mon mal, pour le soulager, je m'advisay et me proposay de mettre la main à la plume: et, faisant reveue de ma vie passée, et de ce que j'y avois veu et appris, fais cet œuvre. Ainsy

fait le Laboureur, qui chante quelquefois pour alléger son labeur : et ainsy le voyageur fait des Discours en soy, pour se soustenir en chemin.

Je prie donc tous ceux et celles qui me liront, excuser les fautes qu'on cognoistra icy, sur ma maladie, qui me rend, comme le corps, mon esprit imbécille, bien que tel je l'aye de nature.

Digitized by Google

DISCOURS

D'AUCUNES

RODOMONTADES

ET GENTILLES

RENCONTRES ET PAROLES

ESPAIPNOLLES.

LES *Rodomontades Espaignolles*, certes elles surpassent toutes les autres, de quelque nation que ce soit; d'autant qu'il faut confesser la nation Espaignolle, brave, bravasche, et valleureuse, et fort prompte d'esprit, et de belles paroles proférées à l'improviste.

J'accommenceray donc lorsque le grand Marquis de Pescayre, après la chasse des François hors de l'Estat de Milan, eut bravement forcé et pris la Ville de Genes, qui tenoit pour les François. Il ne faut demander quelles richesses il y avoit trouvées, et de combien l'armée Espaignolle s'en emplit : si bien que, quelques jours après, la mettant aux champs, il la trouva si chargée et embarrassée de bagages, de caréages, mulles, mulets et chevaux, que le Marquis fut contraint de faire un bandon (*), pour faire cesser cet embarras de bagages, de caréages, et empeschements, comme les nomme César.

(*) Ordonnance.

Digitized by Google

Par-quoy fut commandé que les Capitaines de chaque Bande n'eussent chascun que quatre chevaux pour soy et deux pour l'Alfier (*), et nul pour soldat qui fust sain : mais ouy bien que les malades en eussent chacun le leur pour les porter ; encore falloit-il qu'ils fussent visitez par les Médecins, pour voir s'ils estoient vraiment malades, et qu'ils eussent tousjours sur eux leur patente pour faire foy, signée, et de son Capitaine, et de son Médecin.

Ce bandon fait, il y eut un Capitaine, nommé Vega, Grenadin, el qual, con arrogança militar, y con gesto y palabras desbaratadas de enojo, en un corrillo de soldados, commençó, quazj rasonando en publico y braveando, que si hallava humbres semejantes à si en animo y juyzio, que trabajaria de modo que los soldados no tuviessen necessidad de aquella Patente, los quales siendo debilitados por la sangre derramada en tantas batallas y victorias, merescian, por la honra de suvalor, no solamente ser llevados à

lequel, avec une arrogance militaire, et avec des gestes et des paroles toutes remplies de colere, commença à dire dans une assemblée de soldats, en parlant presque tout haut et en menaçant, que s'il trouvoit des hommes semblables à luy en courage et en jugement, il feroit en sorte que les soldats n'auroient aucun besoin de cette Ordonnance ; eux qui, étant affoiblis par le sang qu'ils avoient répandu en tant de batailles et de victoires, méritoient, pour l'honneur dû à leur valeur,

(*) Enseigne.

Digitized by Google

cavallo, mas en carros triumphales à manera de los antiguos Consules y Emperadores, en sus glorias y triumphos.

non-seulement d'être portez par des chevaux, mais encore d'être conduits dans des chars de triomphe, comme les anciens Consuls et Empereurs Romains dans leurs jours de gloire et de triomphe.

Voyez quelle brave superbité!

Moy, estant un jour au Louvre, je vis entrer deux soldats Espaignols, braves, et bien en poinct, et de fort belle façon. Je cogneus aussi-tost qu'ils estoient Espaignols : et d'autant que mon humeur a esté tousjours de les aymer, les pratiquer et entretenir, comme certes parmy les gens de guerre il me semble n'estre point plus brave entretien que du soldat Espaignol, car il triomphe de discourir de son art, je me mis à les accoster et arraisonner en Espaignol; car j'ay veu que j'avois cette langue aussi familiere que la mienne, et telles gens sont fort ayses, quand ils rencontrent un Estranger qui parle leur langage. Je leur demanday d'où ils venoient? ils me respondirent : Da Flandes, Segnor. Y que nuevas? *leur repliquay-je.* No otras, Segnor, *me dirent-ils*, sino quando semos partidos, ay seys dias, vinieron al Principe de Parma mil y dozientos Humbres d'armas de las viejas Compagnias de

De Flandres, Monsieur. Et quelles nouvelles? leur repliquai-je. *Il n'y en a point d'autres, Monsieur*, me dirent-ils, *si-non que quand nous sommes partis, il y a six jours, il arriva au Prince de Parme douze cent hommes des vieilles Compagnies de*

Digitized by Google

Napoles, las mas bravas de valor y de Cavallos que salieron mas del Reyno, tan bien armados, tan luzidos d'oro y de plata, tan bien ataviados y emplumados de grandes y gentilles panachos, à manera de los antiguos Soldados y Legionarios Romanos, a los quales se pueden ygalar en todo : de modo qu'agora la Flande no a da tener, pues questa brava Cavalleria esta juntada en nuestra Infanteria Espagnola, que se puede desir là flor de todas las otras nationes, sin gastar (digo yo) l'honra de los soldados Francezes, quen verdad bravos estan. Mas, adonde son los soldados Espagnoles, todos con razon deven callar, come V. M. lo puede bien saber, pues que los aveys pratiquados y tratados, come y o lo conoscò en su trage y hablar soldadesco.

Naples, les plus braves, et les mieux montez, qui sortirent jamais du Royaume, si bien armez, si brillants d'or et d'argent, et si bien ornez et empanachés de grandes et belles plumes, à la maniere des anciens Soldats et Légionnaires Romains, auxquels ils se peuvent égaler en toute maniere : de sorte, qu'à présent la Flandre ne peut plus tenir, puisque cette brave Cavalerie est jointe avec notre Infanterie Espagnolle, qu'on peut appeller la fleur de toutes les autres nations, sans faire tort pourtant aux soldats François, qui certainement sont braves. Mais où sont les soldats Espagnols, tous les autres doivent céder avec raison, comme vous le pouvez bien sçavoir, puis que vous les avez vus et pratiqués, comme je le connois à votre maintien et à votre discours soldatesque.

Digitized by Google

Considérez, s'il vous plaist, où ces gens m'allerent faire et prendre leur comparaison! Comme de vray, parmy ces belles antiquitez de Rome, il n'y a rien encore si beau à voir, que ces braves Légionnaires Romains, avec leurs habillements de teste, tant couverts de plumes, les unes haussantes, les autres panchantes. Et si telle veue estoit agréable, elle estoit bien autant effroyable, par la représentation des horribles testes et grandes gueules de lyons, et autres bestes espouvantables, qu'ils portoient naïfves avec leurs peaux, ou faisoient engraver pour les représenter sur les-dits habillements et casques.

Par ce dire donc de ce soldat, vous voyez, en ceste Rodomontade précédente, comme les Espaignols se sont donnez et asseurez de tout temps la gloire d'estre les meilleurs de toutes nations. Et certes, ils ont raison d'avoir ceste opinion et créance; car les effets s'en sont ensuivis.

Ce sont esté eux qui, depuis cent à six vingt ans en ça, ont conquis par leur valeur et vertu les Indes-Occidentalles et Orientalles, qui sont tout un monde complet.

Ce sont esté eux qui nous ont tant de fois combattus et rebattus au Royaume de Naples, et puis nous en ont classés.

Ce sont esté eux qui en ont tout de mesme fait en l'Estat de Milan, qui nous avoit cousté tant de sang et de moyens pour l'avoir; et nous en ont frustré, en nous ostant nostre ancien patrimoine.

Ce sont esté eux qui, non contens de ces biens à nous ravis, ont passé en Flandres, et sont venus en France, pour essayer à nous chasser de nos

Digitized by Google

fouyers : mais ne pouvant, nous ont fait de grands maux, nous ont pris de nos Villes, nous ont donné des battailles, et gagnées sur nous, et nous ont fait mourir je ne sçay combien de cent mille hommes : aussi leur en avons-nous bien fait mourir des leurs.

Ce sont esté eux qui sont venus à bout des Allemands, et leur ont mis le joug en la guerre d'Allemagne : chose non encore ouye, ny faite, dès le grand Jules César, ny des autres grands Empereurs Romains.

Ce sont esté eux qui, suivant la devise de leur grand Empereur Charles, de passer PLUS OUTRE, ont traversé les mers, ont donné dans l'Affrique, pris leur principale Ville et forteresses Tunis, et la Golette.

Ce sont esté eux qui ont passé en Barbarie, ont pris le Royaume d'Oran, les Villes d'Affrique et de Tripoly, Belys et son Pignon, et qui eussent fait davantage, sans le barbare élément de mer, et le Ciel non pas plus doux ny piteux que l'autre, qui les empescha sous l'Empereur, ostant occasion de ne prendre le Royaume d'Alger, qui estoit emporté, ne faut point douter, si ces deux éléments tant soit peu eussent voulu favoriser et incliner à ses entreprises.

Ce sont esté eux, lesquels, par petites poignées de gens enclos dans les citadelles, rocques et chasteaux, tiennent et ont tenu en bride, et ont donné les loix aux Potentats d'Italie, aux Estats de Flandres, et en plusieurs endroits de la Chrestienté, jusques à la Barbarie, Morée, et autres Pays infidelles, voire jusques en la Transylvanie sous ce brave Castaldo, et Ongrie, et Boëme.

Ce sont esté eux, lesquels l'Empereur Charles, au plus fort de ses affaires et combats, quand il s'en voyoit entouré seulement de quatre ou cinq mille, se tenoit du tout invincible, et hasardoit, et sa Personne, et son Empire, et tous ses biens sous leur valeur seulement : et disoit souvent que

la sugma de sus guerras era puesta en las mechas encendidas de sus Harquebuzeros Espagnoles.

le succès de ses guerres reposoit sur les mèches allumées de ses Arquebusiers Espagnols.

Car certainement, de ce temps, ils en ont emporté le prix, et si nous en ont appris l'art et les premieres leçons; car avant eux, nous n'usions que d'arballestes, et n'avions pas l'esprit de nous accommoder et approprier des harquebuzes.

Ce sont esté eux qui, en nostre temps, et à nos veues, ont remis (sous la conduite de ce grand Duc d'Albe, qu'ils appelloient leur *Pere*,) en un tour de main, toute la Flandres rebellée à leur Seigneur.

Ce sont esté eux, desquels environ mille à douze cent, en ceste mesme guerre en Zélande, traverserent un bras de mer d'un quart de lieue large estant basse, sans autres armes que leurs espées qu'ils tenoient en leur bouche, aller deffaire environ quatre ou cinq mille Zélandois de Commune, qui les attendoient sur le bord de propos délibéré, et les mirent tous en pieces. Grand miracle de main, certes !

Ce sont esté ceux-là qui ayderent Dom Joan d'Austrie à gagner ceste belle et signallée battaille de Lépantho. Ce sont ceux-là encore qui

Digitized by Google

avec ce grand Capitaine le Prince de Parme, ont fait trembler toute la France, et long-temps tenue en allarme.

Ce sont esté ceux pour les quels ce grand et mesme Empereur Charles s'humilia à l'Espaigne, lorsqu'estant party par mer de Flandres, pour y aller finir ses jours convertis, s'estant desembarqué à l'Are d'O (*), port vers Biscaye, et y prit terre, on dit qu'il s'agenouilla aussi-tost, et remercia Dieu, de ce qu'à ses derniers jours, il luy avoit fait ceste grace de pouvoir encore revoir ce Pays, lequel par-dessus tous autres il avoit aymé, pour luy avoir aydé à estre parvenu à l'Empire, et à une si haute grandeur qu'il avoit eue en son temps; attribuant, après Dieu, à la Nation Espaignole toutes ses victoires et triomphes; et proffera ces paroles:

Dios os salve y guarde, ò mi querida madre. Come desnudo saho del vientre de my madre, y come desnudo tam bien me buelvo à ti, come a mi segunda madre, a la qual, en favor de tan grandes merescimientos qu'iorecebi de ti, no podiendo por àgora, ny mas, ny mejor, yo le hago un presente deste pobre corpo enfermo, y destos pobres huessos seccos y debilitados.

Dieu vous garde et vous maintienne, ô ma chere mere! Comme je suis sorti nud du ventre de ma mere, de méme comme nud je me tourne vers vous, comme vers ma seconde mere, à qui, en reconnoissance de tant de grands bienfaits que j'ay reçu de vous, pouvant pour le présent faire, ni mieux, ni davantage, je fais présent de ce pauvre corps infirme, et de ces pauvres os secs et débiles.

(*) Laredo.

Ainsi

Ainsi ayant parlé les larmes aux yeux, il salue très-courtoisement tous les Seigneurs qui estoient venus au-devant de luy ; et s'acheminant peu-à-peu par terre à son Monastere, il passa à Vailledollid, où il veid son petit-fils et filleul, Charles le Prince d'Espaigne, à qui il fit de fort belles leçons pour ensuivre ses prédécesseurs. Considérez, s'il vous plaist, l'humiliation de ce grand Empereur! Luy qui, en son temps, avoit cru, par maniere de dire, que la terre n'estoit pas assez digne de le porter, s'agenouiller à elle ! Il ne l'eust pas fait, si la vieillesse, la maladie, et l'indisposition, qui font humilier les plus orgueilleux, ne l'y eussent poussé.

Ce sont esté ceux, et sont encore, par lesquels le grand Roy d'Espaigne donne terreur à tous ses ennemis, soient cachés, soient desçouverts, que quand on parle qu'il y a en son armée seulement huit mille Espaignols, on s'oste de-là, et fait-on place.

Et ce qui est plus à remarquer en toutes ces belles factions, c'est qu'ils n'y sont allez, ny ne les ont exploictées, par des montaignes, grands monceaux, et moucés d'hommes, mais par de petites troupes ; car il ne s'est jamais trouvé dix mille Espaignols naturels tout-à-un coup ensemble, que la plus grande ne montoit pas à plus de huict à neuf mille ; desquels en quelques combats désastreux pour eux et battailles infortunées, quelque grand carnage qui ait esté, jamais on n'a veu, ny leu, ny ouy, qu'on ait trouvé estendus morts sur la place trois mille Espaignols : et n'en desplaise aux battailles de Ravanne et de Serizolles, assez malencontreuses et sanglantes pour eux. Certes, il en mourut près

de trois mille a Saincte-Maure, en Dalmatie, assiegés des Turcs ; mais ce fut par une longueur de siege, par une grande fatigue et famine du dedans, et par faute de secours, après avoir fait si bien : mais pour le coup de main, il en mourut peu, je dis en combattant. Au siege de Mets, il en mourut aussi une grande quantité : mais le Ciel leur fit bien autant de mal que les hommes ; si-bien que l'on dit que l'Empereur Charles estant devant, et ayant demeuré environ quinze jours dans son lict, malade de ses gouttes sans visiter ses tranchées, et s'estant levé pour les voir, et recogneu la batterie et les bresches qui avoient esté faites, s'estonnant et bien fasché, il se mit à dire assez haut :

Y como no se entra alla dentro? Ha! bien veo yo, que no tengo mas humbres!

Eh! comment n'entre-t-on point là-dedans? Ah! je vois bien que je n'ay plus d'hommes!

Il y eut quelques soldats là-présents, qui ouyrent cela ; et fort faschés de telles parolles, respondirent :

Sacra Magestad, no os quexays de nos otros. Si teneis aun algunos humbres, y de los bravos ; mas, no podemos combater lo Cielos come los humbres.

Sacrée Majesté, ne vous plaignez point de nous autres. Vous avez encore quelques hommes, et des plus braves; mais nous ne pouvons pas combattre le Ciel comme les hommes.

L'Empereur, les regardant en pitié, haussant les espaulles, dit seulement :

Es verdad. Dios es mas poderoso que nos otros: et leur fit donner le vin.

C'est la vérité. Dieu est plus puissant que nous:

Digitized by Google

Mais de quoi m'amuse-je tant à escrire la louange de ces braves hommes, veu que d'eux-mesmes ils la sçavent publier à mon advis, et ne la cachent nullement? Car si leurs beaux faicts s'estendent seulement d'un doigt, ils les rallongent de la coudée. Ils ont raison : aussi à bien faire, bien dire. Et si j'ay veu remarquer à des grands personnages et Capitaines, que, peu souvent, eux estans en troupes, ont failly de leur devoir et valeur, si-non derniérement à la prise de la Gollette, faite par Lochaly (1), qu'il prit en trente et un jours, comme l'Espaignol l'avoit gardée trente et un ans : en quoy Lochaly, avant qu'y aller, le dit au Grand-Seigneur, qu'il la prendroit en autant de jours comme on l'avoit gardée d'années, qui estoient trente et une, (j'en fais le Discours ailleurs (2),) à quoy il ne faillit. Mais certes, les Espaignols, pour le coup, y eurent un grand blasme, et offenserent grandement leur belle et antique valeur et réputation; car tout-à-coup sortirent de la garnison quatre cent Espaignols, (c'estoit trop) qui s'allerent jetter dans le camp de Lochaly, et se renierent.

Et ne tiens ce conte de moy, mais de feu Monsieur de Savoye, (et qu'il est assez commun aussi); car luy estant à Lyon, ayant accompaigné le Roy à son retour de Pouloigne, nous l'estant allé voir un jour Monsieur d'Estrosse et moy, et lui ayant demandé des nouvelles de la Gollette, car en ceste saison elle estoit assiégée,

(1) Occhialy, Corsaire Turc.

(2) *Voyez son Article, ci-dessus Tome* IV, *Discours* XXXVIII.

il nous dit : *Venez-vous-en demain au matin disner avec moy, vous deux, et disnerons à part tous seuls ensemble. J'attens mon courrier, qui sans faillir viendra à ce soir, ou ceste nuict, et je vous en diray.* Lendemain nous n'y fallismes, qui nous conta la prise, et la faute grande de ces Espaignols ainsi retirez de leur debvoir et réputation, dont il en estoit très-despit : et dit, que les soldats Espaignols en une grande multitude n'avoient erré jamais, ny fait telle veillaquerie que celle-là, et qu'ils faisoient grand tort à leurs compaignons ; et pour une telle si énorme faute, il ne falloit blasmer le reste. Car ils avoient toujours si bien fait, en toutes parts qu'ils avoient esté, qu'à jamais ils méritoient une éternelle gloire ; et que de ce que de ses yeux il avoit veu, il ne pouvoit dire autrement que c'estoient les meilleurs soldats du monde, et plus dignes pour la guerre, et pour en porter mieux toutes les fatigues : et allégua, qu'à la guerre d'Allemaigne, il veid huit cent soldats Espaignols deffaire douze cent chevaux en campaigne raze ; cela se lit aussi.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois par trop m'arrester sur les vertus et louanges de ces gens-là. Je retourne à mon prix fait de leurs *Rodomontades.*

Lorsque nous autres François fusmes à Malte pour le secourir, le Roy d'Espaigne, comme bon Catholique, et brave Prince, certes, y envoya neuf à dix mille hommes de guerre, pour le secours, soubs la conduicte du Marquis de Pescayre, dernier mort, brave et gentil Seigneur, nostre Capitaine général, et tenant fort de ses prédécesseurs. Je vins à demander à

Digitized by Google

un soldat Espaignol, qui me paroissoit galand par dessus les autres :

Seguor, de quantos soldados esta compuesta esta armada? Segnor, (*me répondit-il*) yo le dire : ay très mil *Italianos*, très mil *Tudescos*, y seys mil Soldados.

Monsieur, de combien de soldats est composée cette armée? Monsieur, me répondit-il, *je vous le dirai. Il y a trois mille Italiens, trois mille Allemands, et six mille soldats.*

Voyez un peu, et considérez quelle response; car les Italiens et Tudesques, il ne les contre (1) point pour soldats. Quelle gloire pour eux, et quel mespris pour les autres! Si est-ce que les Italiens leur firent la honte toute entiere à ceste expédiction de la Gollette; car estans reserrez dans un fort tout auprès, qui avoit esté fait à la haste, et commandé par Pagan d'Orio (2), et Gabrio Cervellon, et eux pouvant estre de cinq à six mille, tindrent bon long-temps après la Gollette prise, et combattirent très-bien, et y acquirent un grand honneur, ainsi que Monseigneur de Savoye nous conta, et que ce seul coup les pouvoit advantager sur les Espaignols, et non jamais d'autres. Cela disoit-il fort à la gloire des-dits Espaignols; disant et affermant que les Italiens ne les avoient jamais surpassez que ce coup; mais ouy bien les Espaignols, les Italiens en mille endroits.

Sur-quoy il nous fit un conte, qu'il tenoit d'aucuns vieux Capitaines, que, lorsqu'il fallut à Antoine de Leve s'aller jetter dans Pavie, que

(1) compte.
(2) Doria.

le Roy François premier alloit assiéger, il demanda sur-tout à Monsieur de Bourbon, à Charles de l'Annoy (*), et au Marquis de Pescayre, que sa garnison fust complette et parfaicte du tout des Bandes Espaignolles; mais on ne lui octroya que quatre cent Espaignols, et le reste Tudesques et Italiens; et mesme les Capitaines et soldats Espaignols luy refuserent à plat qu'ils n'y iroient point, encore qu'il fust fort aimé et cogneu d'eux. Car, disoient-ils,

Que las Compagnias Espagnolas en ninguna manera devian repartir por gardias de Ciudad; si no que devian ser adjuntadas en un cuerpo de orden invincible gardadas por las cosas inciertas, difficiles, y scalabrosas de la guerra.

Que les Compagnies Espagnoles ne devoient en aucune maniere être employées à la garde des Villes: mais qu'on en devoit faire un corps d'un ordre invincible, et les garder pour les choses incertaines, difficiles et périlleuses, de la guerre.

C'est bien se louer cela; mais aussi, ils avoient raison. Car tant que ce corps de soldats Espaignols a esté bien ferme, solide, et bien joint ensemble, ils s'en sont bien fait accroire; et mesme ceste fois-là: car ils furent le principal gain de la battaille de Pavie, conduicts par leur brave Marquis de Pescayre. Aussi, lorsqu'il eut fait rompre le parc, et qu'ils commencerent à parroistre dans le champ de battaille, ils commencerent tous à crier:

A quista el Marques, con sus Espagnoles.

Voici le Marquis, avec ses Espagnols.

Aussi, eux et lui se rapportoient si bien en-

(*) de Lannoy.

Digitized by Google

semble en toutes façons, que jamais ils n'ont esté battus ensemble, tant leurs créances des uns et des autres se correspondoient; si-bien qu'ils ne se contredisoient en rien, quand il falloit quelque chose de beau. Si que souvent, estans prests à se mutiner pour leurs payes, aussi-tost qu'il les avoit arraisonnez le moins du monde, ils estoient aussi-tost gaignés : mesme qu'un jour, les voulant mener à une entreprise en l'Estat de Milan contre nous, et aucuns se mutinans, et demandans deux payes avecques les Tudesques qui en demandoient de mesme, Monsieur le Marquis ne leur ayant dit que ce seul mot, qu'il ne s'attendoit nullement d'eux, ny de leur brave courage, aucun refus mesme non pas seulement.

para hazer tremar l'Italia, y la Francia, mas para poner Leyes,

pour faire trembler l'Italie et la France, mais encore pour leur faire la loy;

soudain tous d'une voix se mirent à crier :

Vamos, vamos, adonde quisierdes : que los soldados Espagnoles no van a la guerra come obreros, segun el uso de los soldados marcenarios, si no à ganar gloria, triumphos, victoria, y reputation.

Allons, allons où vous voudrez. Les soldats Espagnols ne vont point à la guerre en ouvriers, selon la coutume des soldats mercenaires; mais pour gagner de la gloire, des triomphes, des victoires et de la réputation.

Je vis à la Cour de Madrid un brave soldat, qui avoit une très-belle façon. Il estoit Gascon, mais fort Espaignollisé, et nourry de longue main parmy les Bandes Espaignolles, et s'estoit desbandé de sa Compaignie pour quelques affaires

qu'il avoit à la Cour, comme disoit-il : et le voyant ordinairement se pourmener dans la Cour, et parmi la Ville, sans espée, je lui demanday pourquoi il ne portoit point d'espée, luy qui estoit soldat ? Il me respondit en Espaignol :

Segnor, y o tengo miedo de la Justicia, porque mi espada sta tan caniçera, qu'a cada passo me daria priessa de sacar la fuera; y sacada una vez, no haria otra cosa que carne y sangre.

Monsieur, c'est que je crains la Justice : parce que mon épée est si carnaciere, qu'à chaque pas elle me donneroit la peine de la tirer hors du fourreau ; et une fois tirée, on ne verroit que carnage et que sang.

Celuy-là n'est pas mauvais, et l'espée encore plus mauvaise. Aux premieres Guerres civiles, que nous tenions Orléans assiégé, un jour que nous passions par le cartier des Espaignols, Monsieur de Maison-Fleur, qui estoit un fort galand et gentil Cavallier, et moy, nous vismes un soldat Espaignol, qui avoit un débat avec une pauvre femme revanderesse d'harans, et y avoit plus de crieries entre luy et elle, que vous eussiés dit qu'il estoit question d'une grande somme : enfin, c'estoit pour deux harans blancs, si bien qu'il vouloit frapper la pauvre femme. Maison-Fleur, se voulant faire de feste, s'advança pour luy en dire un mot de remonstrance. Lui, regardant dédaigneusement Maison-Fleur, ne lui dit autre chose, si non :

Pues, qui en sois, vos que hablays ? *Maison-Fleur, qui parloit fort bon Espaignol*, respondit : Yo soy Capitan.

Et qui estes-vous donc, vous qui me parlez ? Je suis Capitaine.

Digitized by Google

L'autre luy repliqua, après avoir songé un peu en soy, et regardé en terre :

Pues, vaya se a todos los Diablos con sus Capitanerias, y no me digays nada;	*Eh bien, allez-vous-en à tous les Diables, avec votre Capitainerie, et me laissez en repos;*

et passe outre. Maison-Fleur demeure estonné, et non pourtant sans en faire colere-face, mais riante. Car moy, je luy dis aussi-tost : *Par Dieu! il la vous a donnée belle, et vous a fait vostre compte prestement en trois gettons. Il n'a fait grand cas de vostre qualité. Aussi estiés-vous bien à loysir de vouloir, vous François, entreprendre de corriger un soldat Espaignol en son cartier.*

Je vis une fois à Cremone un soldat Espaignol de fort belle façon, qui ne portoit point d'espée par la ruë; et ainsi que nous nous vinsmes à raisonner, je luy demande pour-quoy il n'en portoit, et si la Justice de la Ville le luy avoit prohibé? Il me respondit :

No, Segnor. La Justicia d'esta Ciudad no ha que veder sobra mi, porque soy soldado viejo segnalado, y en Compagnias bien advantagado : mas, yo mesmo me soy ordenado la Pragmatica; por que soy tan presto de mano, que por el menor viento que me passa por las orejas, yo luego buel-	*Non, Monsieur. La Justice de cette Ville n'a que voir sur moi, parce que je suis un vieux soldat, qui me suis signalé et bien distingué dans nos Compagnies : mais je me suis à moi-méme fait cette loy; parce que je suis si prompt à la main, que, pour le moindre vent qui me*

Digitized by Google

vo, y saco la man a l'espada, y lo primero che se me topa muere a su mal hora, come quatro o cinque vezes me a acontescido assy por las calles me passeando. De manera che, por no caer en las manos de nuestro Argusil, y en peligro de vida, ho hecho voto à Dios de no traer mas espada, sino quando vamos à la guera, o intramos in gardia.

passe par les oreilles; je me tourne sur le champ, je mets la main à l'épée, et le premier qui se rencontre, meurt à son malheur, comme cela m'est arrivé quatre ou cinq fois, en me promenant par les rues. De sorte que, pour ne point tomber entre les mains de notre Alguazil, ny en péril de ma vie, j'ai fait vœu à Dieu de ne plus porter l'épée, que quand j'irai en campagne, ou quand je monterai la garde.

Un soldat Canarien de l'Isle des Canaries, mais pourtant Espaignollisé, et affiné par les Bandes Espaignolles, allant à un assaut, son Capitaine, le voyant pasle et tremblant, luy reprocha qu'il trembloit, et qu'il avoit peur. Il luy respondit d'une belle asseurance :

Treman las carnes, porque, come humanas y sentibles, el mi bravo, valiente, y determinado coraçon las lleva, y las trae, al postrero passo, donne mas no ha da bolver.

Mes chairs, comme humaines et sensibles, tremblent, parce que mon cœur, brave, vaillant et determiné, les conduit et les entraîne dans un péril où elles ne sçauroient plus se reconnoître.

Ce soldat estoit bien dissemblable à plusieurs, qui font bonne mine allans aux combats, mais dans l'ame ils tremblent.

Digitized by Google

Un autre soldat, en menaçant un autre, luy dit :

Si yo te tome, yo te echare tan alto, que mas presto sentiraysias muerte, que la cayda.

Si je te prends, je te jetterai si haut, que tu mourras, avant que de retomber.

L'autre disoit bien mieux :

Que de tantos Moros, que matava, les corta las cabezzas, y pues las echava tan alto, que antes che bolviesse, venian medio comidas de mosquas.

Qu'à tous les Mores qu'il tuoit, il leur coupoit les têtes, et puis les jettoit si haut, qu'avant qu'elles retombassent, elles estoient à demi-mangées des mouches.

Un autre louoit encore sa force d'une autre façon.

En tomando un humbre, dando le una punta pie, lo embiare dos o tres leguas hazia riva ; y antes che buelva, quiero que queda un anno.

En prenant un homme, et lui donnant un coup de pied, l'enlever deux ou trois lieues ; et avant qu'il en retombe, je veux qu'il se passe une année.

Pensez qu'il l'eust si bien endormy de sa boutade, qu'il luy eust fallu autant de temps à s'esveiller et se remettre.

Ceste force n'est pas moins grande que l'autre qui dit, après la battaille de Lépanthe :

En la battalla de Lepantho, con Don Juan estando en su Real, envestimos con la Galera Real del Turco, yo no meti gran fuerça en mi braço, yo tire con mi montante una pequena

En la battaille Lépanthe, lorsqu'étant avec Dom Juan dans sa Galere, nous investimes la Galere Royale des Turcs, je ne ramassai point toute la force de mon bras : (cependant)

Digitized by Google

cuchillada, che sue tan hazia al fondo de la mar, que profondio hasta l'Infierno, y coge la punta de la nariz à Pluton.

de mon espadon je poussai une petite estocade, qui fut si avant au fond de la mer, qu'elle pénétra jusqu'aux Enfers, et y friza la moustache de Pluton.

Taisons ces ridicules et fausses Rodomontades, et parlons d'une vraye et de faict. Du temps de nos guerres de Lombardie, que les Impérialistes avoient assiégé, soubs Prospero Columno, le Chasteau de Milan, Monsieur l'Autreq (1) vint de dehors pour donner secours; et ce fut lors, que le-dit Prospero fit ce beau traict pour l'empescher, dont j'ay parlé ailleurs faisant mention de luy (2): et ne pouvant, se campa devant, faisant quelque forme de forcer la tranchée de l'ennemy, ce qu'il ne fit. Cependant qu'il ne demeura là-devant campé, l'ennemy estant en soucy de prendre langue de l'ennemy, du quel il n'en avoit aucune, il fut fait cas audit Prospero, qu'il y avoit-là parmi les Bandes Espaignolles, un soldat Espaignol qui s'appelloit Lobo, qui estoit le meilleur ingambe, et le plus grand coureur qu'on sçeust voir; car ayant un mouton sur les espaules, il eust couru contre le meilleur coureur quiconque fust sans aucune charge. Cela pleust au-dit Prospero; et pour ce, l'ayant envoyé querir, luy déclare le service qu'il desiroit tirer de luy pour le service de l'Empereur, et qu'il falloit qu'il essayast avec bonnes jambes sçavoir ce que l'Ennemy faisoit. Soudain Lobo luy promit qu'il feroit merveilles, et prit avec luy un sien com-

(1) Lautrec.

(2) *Tome* IV, *Discours* VII *des* Capitaines Estrangers.

Digitized by Google

paignon d'armes, gentil soldat Espaignol, bien ingambe aussi comme luy, et sur-tout fort adextre, et prompt à charger son harquebuze, et à tirer une harquebuzade. Le-dit Lobo va près du camp de l'ennemy, de nuict, et là rencontre en sentinelle perdue un grand et démesuré advanturier François, qui ayant demandé *Qui va-là?* Lobo soudain à luy, le saisit et le charge sur ses espaulles comme un mouton, et soudain reprend sa route vers son camp, et s'y retire avec l'escorte de son compaignon, qui tira trois fois. Il arrive seurement avec sa charge au Sieur Prospero, qui, le voyant arriver, se mit à rire, et tous les Capitaines, d'un tel exploict, bien admirable certes: et ayant interrogé l'Advanturier prit telle langue et advis qu'il peut de luy, après le renvoya à son camp sans luy mal faire; et fit bien récompenser Lobo et son compaignon. Voilà une belle force d'homme et belle dextérité, et de son compaignon et tout. Ceste Rodomontade vaut bien autant que les autres de paroles. Voylà de terribles forces! J'aymerois autant ouyr parler des forces d'Hercules, ou bien du Rynoceros de l'amphitéatre de Martial, qui se jouoit d'un taureau comme d'une pelotte, et le jettoit aussi haut, ainsi que le portent les Vers :

Quantus erat Cornu cui Pila Taurus erat?

Un autre, ayant querelle contre un autre, alloit disant par tout :

Cognosceis un tal, o es su amigo? Ruega Dios por el porque tiene pendentias con migo.

Connoissez-vous un tel, ou êtes-vous son ami? Priez Dieu pour lui; car il a pris querelle contre moi.

Digitized by Google

Comme l'autre qui disoit :

Estas son mis Missas, que hazer cuchilladas, y matar humbres, y quebrar las muelas à una Puta.

Ce sont mes Messes, que de faire des balafres, de tuer des hommes, et de casser les máchoires à une Putain.

Ce dernier est une grande vaillance !

Lorsque l'Empereur passa par France, il y eut un Capitaine Espaignol avec luy qui, voyant entrer un jour le Chevalier d'Ambres, bravasche autant ou plus comme luy, et avec cela très-vaillant, il vint demander à un autre,

Segnor, este Cavallero es tan valiente come es bravo ?

Monsieur, ce Cavalier est-il aussi vaillant qu'il est fier ?

Et luy estant respondu qu'ouy :

Juro a Dios, dunque se puede y galar à my.

Par Dieu, dit-il, *il peut donc se comparer à moi.*

Ce Chevalier d'Ambres, ayant entendu ceste parole, vouloit fort s'aller esprouver contre luy, sans la deffense que le Roy avoit faite de ne quereller aucun Espaignol. Monsieur de Bussi avoit cela, que s'il fust venu à la Cour quelque brave nouveau, de le quereller, et se battre contre luy.

Un soldat Espaignol disoit :

Yo no harto tengo che hazer en consolar esta my espada, que se quexe de my, y desespere, porque la tantos dias que la hago holgar, y que no saca fruto de sus ennemigos.

Je ne sçai que faire, pour consoler mon épée qui se plaint de moy, et qui se désespere de ce qu'il y a si long temps que je la fais reposer, et qu'elle ne remporte aucun avantage sur ses ennemis.

Digitized by Google

Voilà une bonne espée, et aussi bonne que de l'autre, qui disoit de la sienne, en la tirant à demy :

O, espada! si supiesses hablar, diziardes quantos humbres matastes.

O! épée, si tu sçavois parler, tu dirois combien tu as tué d'hommes.

Un autre, que l'on louoit devant luy, il dit :

No ay necessidad de contar mys valores y virtudes, que toto el mondo las sabe.

Il n'est pas nécessaire de raconter ma valeur et mes exploits, par ce que tout le monde les sçait.

Un autre, qui contoit ses vaillantises, disoit :

En Sicilia o muerto dos Salteadores, en Sardegna tres, en Napoles dos, y tres en Lombardia; de manera che segun buena Cuenta son diez. Pues no los escrivi, mas pero accuerdo me bien dellos, porque tengo excelente memoria : de manera que no se habla d'otre que de my virtud, de my gesto, y hazagnas, que me hazen temer de los humbres y amar de las mugeres; de manera que paseando por las calles todas tiravan mi muchacho por la capa, y entendia ellas come

En Sicile, j'ay tué deux voleurs; en Sardaigne, trois; à Naples, deux, et trois en Lombardie; de maniere qu'à bien compter, ce sont dix. Et puis, je ne les écris point, mais je m'en souviens bien, parce que j'ay une excellente mémoire : de maniere qu'on ne parle d'autre chose que de ma vertu, de mes gestes, et de mes actions, qui me font craindre des hommes, et tellement aimer des femmes, qu'en passant dans les rues, elles tirent toutes mon valet par le manteau,

Digitized by Google

por detras le pedian : *Quien es esto Cavallero tan bravo, y dispuesto, y hermoso? Es este Dom Juan de Mandozza? No*, respondia el muchacho, *sinon su hermano.* Y ellas respondian : *Mira come se assentan bien los cabellos, y la barba. O quan valerosas son las que alcançan su amor!* Y entrambas rogavan mi muchacho, que tuniesse forma com, intrasse en sus casas : de tal suerte, que las tengo importunas de me tanto rogar y amar, porque para complir sus ruegos, impido mis negotios, y mis guerras.

et on les entend lui demander par-derriere : Qui est ce Cavalier si beau? Est-ce Dom Juan de Mendoza ? Non, *répond mon valet*; mais c'est son frere. *Et elles répondent* : Voyez comme ses cheveux et sa barbe couviennent bien ensemble. Oh ! qu'heureuses sont celles qui possedent son amour ! *Et entr'elles prient mon valet de trouver moyen de m'introduire chez elles : de sorte qu'elles me sont importunes de me prier et aimer, parce que, pour accomplir leurs desirs, je dérange mes affaires et mes combats.*

Voilà un bel Adonis ! Et pensez qu'il estoit aussi laid qu'un beau Diable.

J'aimerois autant un autre, lequel battoit son Page ou Laquais, et luy disoit :

Di, vellaco, quantas vezes te he yo mandado que no andes a cada passo publicando my valor; porque, oyendo lo las mugeres no se pierdan por my, de fuerte que soy mas im-

Dis, maraut, combien de fois t'ai-je défendu de publier à chaque pas ma valeur; de peur que les femmes l'entendant, ne se perdent pour moy, et que je ne fusse plus empéché à leur faire

pedido

pedido à muestrar à ellas la magnificencia de mi animo, que no en tomar las Ciudades, y matar ennemigos ?

connoître la grandeur de mon courage, qu'à prendre des Villes, et tuer des ennemis ?

Feu Monsieur d'Estrosse (*) et moy, ainsi qu'une fois en Italie nous interrogions un soldat Espaignol, qui nous vint accoster, et luy demandions son nom, il nous dit qu'il s'appelloit Dom Diego Leonis,

porque havia in Berberia matado tres leones.

parce qu'il avoit tué trois lyons, en Barbarie.

Je vous asseure qu'il ne s'en alla pas sans nous donner bien à rire non-seulement pour ce coup, mais pour beaucoup de temps après.

J'aymerois autant celuy qui se vantoit et disoit :

qu'en las Indias havia quebrado un braço à un elephante : y a un osaria jurar, che si haviesse ponido una mas de fuerça, haviesse passado el braço al elephante, por el cuero, y por las entrannas, y las haviesse sacado por la boca.

que, dans les Indes, il avoit arraché la jambe à un éléphant : encore oseroit-il jurer, que s'il avoit mis un peu plus de force, il auroit poussé son bras jusqu'au cœur et aux entrailles de l'éléphant, et les lui auroit fait sortir par la bouche.

Un jeune soldat Espaignol estant interrogé, comme estant si jeune, il avoit desjà les moustaches de sa jeune barbe si grande ? il respondit :

Estas Bigotas fueron hechas a la fumada del canon, y por esto crescen tan grandes, y tan presto.

Ces moustaches sont venues à la fumée du canon, et c'est par cette raison qu'elles sont si grandes, et qu'elles croissent si vite.

(*) ou Strozzi.

J'aymerois bien autant un Capitaine Espaignol, auquel estant demandé si sa Compaignie estoit composée de vieux soldats? il dit,

que si porque hazia el los soldados nuevos luego viejos, no con las pagas de muchos annos, come acostubravam los otros Capitanes, sino en muchas peleas y continuas escaramuças, con honrada y provechosa sua disciplina de guerra.

que quoi qu'il fit de nouveaux soldats, il les rendoit bientôt vieux, non pas par la paye de plusieurs années, comme faisoient d'autres Capitaines, mais en les exerçant par beaucoup de combats, et par de continuelles escarmouches, dans une honorable et profitable discipline de guerre.

Il avoit raison de dire cela. Car coustumiérement, ce ne sont les longues années que l'on fait aux armées, qui font les bons soldats, mais les continuels combats, et ordinaires exercices des escarmouches, et menements de mains. Dont je désespere souvent, quand j'oy dire, *tels et tels sont aux armées*, et mesme aucuns Grands. Et qu'y font-ils, si-non aller voir le Général au matin, et luy donner le bon-jour, s'en aller au quartier, jouer tout le long du jour, faire bonne chere, se donner du bon temps? Et tels y aura il qui auront esté six ou sept fois en des voyages, qui n'auront tiré espée du costé; et eux arrivant à la Cour, ou à leur patrie et maisons, font la mine, et eux, et leurs gens, publieront qu'ils ont fait monts et merveilles, et auront tué Mardi-gras. Au Diable s'ils ont tué une mouche. Voilà comment les longues fréquentations des guerres ne font pas les Capitaines ny les bons soldats,

Digitized by Google

mais le continuel maniement des armes, et la continuelle recherche des combats et des hasards.

Mais comment me suis-je perdu en ceste digression, et m'esgaré de mon premier thême de Rodomontades ? C'est tout un. Elle n'est point mauvaise, puisqu'elle est venue à propos; une autre fois, je l'eusse oubliée au bout de ma plume. Or, retournons à une plaisante et ridicule Rodomontade d'un soldat Espaignol, lequel se trouva au desarmer et au despouiller du Roy François, à sa prise à Pavie : car il n'estoit pas fils de bon pere, ou de bonne mere, qui n'en eust quelque lopin, les uns pour récompense d'honneur, et les autres pour celle du proffit. Or il advint que le bonheur tomba à ce soldat d'oster les esperons du Roi, dont il s'en sentit si glorifié, que, par-tout où il alloit, il disoit :

Segnor, no aveys sentido mas nombrar y renombrar a quel que saco las Espuelas doradas de Rey Francesco en Pavia, quando fu prefo? Yo soy aquel.

Monsieur, n'avez-vous point entendu nommer et renommer celui qui óta les éperons dorez du Roy François, quand il fut pris à Pavie ? C'est moy-méme.

C'est tout de mesme d'un qui disoit :

Grandes palabras dixo el Rey Don Hernandes a Don Joan mi Abuelo *saca mis Botas.*

Le Roi Dom Ferdinand dit de grandes paroles à D. Jean mon grand pere : Otez moy mes Bottes.

Voilà de belles Rodomontades, et fort ambitieuses ! Laissons-les là, et parlons-en d'autres.

Lorsque l'Empereur Charles eut pris la Gollette, et qu'il fallut marcher parmy les sables chauds et stériles, et avec grande incommodité, vers Tunys, s'apparurent au devant de luy, pour

l'empescher, environ trente mille Mores, tant à cheval qu'à pied. Il y eut un jeune soldat Espaignol, qui, s'estonnant de voir tant de gens tout-à-coup, commença à s'escrier :

Jesus ! y con tantos Moros havemos da pelear ?

Jesus ! avons-nous donc à combattre contre tant de Mores ?

Soudain, un vieux soldat, marchant près de luy, luy remonstre :

Calla, bisogno ; a mas gente y Moros, mas ganancia y gloria.

Tais-toy, poltron ; plus il y aura d'ennemis, plus il nous en reviendra de profit et de gloire.

Un soldat à la Camisade que ce brave Dom Juan d'Austrie donna en Flandres au camp des Estats, et en devisant avec ses compaignons et marchant, il vint à demander des ennemis.

Quantos son ?

Combien sont-ils ?

Un sien compaignon luy repliqua soudain :

Vala te al Diablo, con tu inquisition y cuenta; mas diga : *Vamos, a ellos quantos que sean.*

Va-t'en au Diable, avec ta question et ton compte. Dis plutôt : Allons à eux, en quelque quantité qu'ils soient.

L'Empereur Charles, en la guerre d'Ongrie, un jour qu'il faisoit la reveuë de son camp, et estant avec luy Ferdinand son frere, Roy des Romains, lequel portoit ses cheveux longs et grands à la fenestre, comme l'on disoit à l'antique, à la mode de son ayeul Ferdinand, il y eut un soldat, qui en eut despit, et s'escriant, il dit :

Sacra Magestad, vi do mis pagas, y haga rasquillar ierrmano tuyo Don Hernandos.

Sacrée Majesté, je vous abandonne ma paye, et faites raser vostre frere Dom Ferdinand.

Digitized by Google

Il falloit bien dire que ce soldat estoit bien haut à la main, de ne souffrir une chose qui ne luy touchoit en rien. L'Empereur l'ouyt, et ne s'en fit que rire avecques son frere.

Un autre fit bien pis à ceste fois mesme : car ainsi que l'Empereur passoit par les battailles, et faisoit reveuë, il se mit à crier :

Vala te al Diablo, bocina fea, que tan tarde seys venido, que todo el dia semos muertos de hambre y frio.	*Va-t'en au Diable, vilaine béte, qui viens si tard, que tu nous a fait mourir de faim et de froid pendant toute la journée.*

L'Empereur l'ouyt aussi; mais il n'en fit que rire, sans en vouloir tirer punition : pensant grandement faillir, non-seulement en celuy-là, mais en autres, s'ils eussent délinqué; car il aymoit et chérissoit ses soldats Espaignols comme ses enfants.

Une plaisante Rodomontade fut d'un Hydalgo (*) Espaignol, lequel, ayant fait un jour une demande au Roy Ferdinand dans sa salle, et le Roy demeurant assez, et songeant pour luy faire response, il lui dit :

Sacra Magestad, haga mi por Dios respuesta; sino allabaxo esta mi macho.	*Sacrée Majesté, pour l'amour de Dieu, rendez-moi réponse; si-non, mon mulet est là-ba.*

Comme voulant dire : *Si vous ne me despes[illegible] viste, je m'en retourne sur mon mulet.* Quel fou, fat, glorieux estoit cet Hydalgo laisant pourtant avec son mulet.

Le Marquis de Pescayre, estant [illegible] battaille

(*) Gentil-Homme.

de Ravenne, et combattant vaillamment, luy ayant esté donné pour Gouverneur un fort honneste homme qui se nommoit Placidio de Sangra, Cavallero muy noble y efforçado : *Gentil-Homme très-noble et très-vaillant:* après avoir combattu et l'un et l'autre, long-temps, fort courageusement,

considerando ei peligro del dano vezino, bucho al Marques le dize : *O! Cavallero valeroso, pues che no es cosa de animo varonil, sino de loco de todo, contrastar tanto tiempo con la fortuna contraria, porque entanto quel Cavallo esta sano, y las fuerças bastando, os librays de la muerte, y os gardeys para mejor ventura.* Entonçes, el Marques le respondio : *De buen grado obedesçeria, o sangre muy fiel à esto consejo saludable, si me persuaderades cosa tanto honorosa quanto segura : antes quiero yo que me l' mis amigos muc. honra, que yo llor.. affrentosamente con vyda infame en casa, tantas muer-*

considérant le péril de la défaite prochaine, et s'étant tourné vers le Marquis, il lui dit : O! valeureux Chevalier, puisqu'il n'est pas d'un homme prudent, mais d'un vrai fou, de disputer trop long-temps contre une mauvaise fortune, pendant que ce cheval est encore sain, et que vos forces vous suffisent, délivrez-vous de la mort, et conservez-vous pour une meilleure fortune. *Alors le Marquis lui répondit :* Je vous obéirois de bon cœur, et suivrois fidélement ce conseil salutaire, si vous me conseilliez une chose aussi honorable qu'avantageuse : mais j'aime mieux que mes amis me pleurent mort avec honneur, que de pleurer honteuse-

Digitized by Google

tes de tan grandes Capitanes.

ment, en menant une vie très-déshonorable dans ma maison, la mort de tant de grands Capitaines.

Voilà, certes, une très-belle et courageuse Rodomontade, et à laquelle, tout ainsi qu'elle fut dite, le Marquis ne faillit à l'effect, car plutost que fuyr, il fut prisonnier : observant en cela très-bien aussi la devise, qu'il avoit pris d'un bouclier, avec ces mots :

Aut cum hoc aut in hoc : Ou avec, ou dessus ; que ceste brave mere de Sparte dit à son fils, quand il alla à la guerre, et luy commanda, ou de s'en retourner honorablement avec luy en vie, ou bien porté dessus estendu mort.

On dit que Tallebot le Grand, quand il mourut à Castillon, dit à son fils semblables paroles aux précédentes pour se sauver ; mais le fils ne voulut obéyr à son pere, et mourut avec luy.

Froissard, parlant de la battaille de Nicopoly contre les Turcs, dit qu'il y eut un Chevalier François, nommé le Sire Montcaré, vaillant Seigneur, et gentil Chevalier, qui estoit d'Artois, lequel, quand il vid que la desconfiture tournoit sur les François, il avoit-là son fils fort jeune, il dit à un sien Escuyer : *Prends mon fils, et l'emmene ; tu le peux faire partir par ceste allée, qui est toute ouverte. Sauve-toy, mon fils, et j'attendray l'advanture avec les autres.* Ce sont les mesmes paroles de Froissard. L'enfant respondit *que point ne partiroit, et ne lairoit son pere* : lequel fit tant à force, que l'Escuyer l'emmena, et le mit hors de péril, et vinrent sur le Danube ; mais l'enfant, qui estoit

tout triste de son pere, se noya par grand malheur entre deux barques, et ne le peut-on sauver.

J'ay leu dans un Livre Espaignol, parlant de la battaille de Pavie, de Galeaz Sansurin (*), qui eſtoit Grand-Escuyer du Roy François, que, combatiendo valerosamente murio delante del Rey, con honrado fin de vida, y satisfizo lo que devia a la gracia Real, y a su honra esclarecida; el qual, caiendo de su Cavallo, buelto à Don Guillielmo de Langeay, noble Cavallero, que lo querria soccorrer en aquel extremo caso, le dixo: *Dexad me, hijo, cozar a lomenos de mi hado, y partyas de à qui, con toda la presteza que pudieredes, y corred a deffender al Rey; y si os librays salvo de la pelea, os accordareys, come amigo y piadozo, de mi nombre y honrado fin.*

que, combattant valeureusement, il mourut en présence du Roy, finissant honorablement ſa vie, et satisfaisant à ce qu'il devoit à la bonne volonté que le Roy lui portoit, et à son honneur. Ce Seigneur, tombant de son cheval, se tourna vers le Seigneur Guillaume de Langeay, noble Chevalier, qui le vouloit secourir dans cette fâcheuse extrémité, et il lui dit : Laissez-moi, mon fils, au moins jouïr de mon malheureux sort, et partez d'ici avec toute la vîtesse que vous pourrez, pour aller secourir le Roy; et si vous vous tirez de la battaille, comme un bon et pieux ami, vous vous souviendrez de mon nom et de ma fin honorable.

(*) San-Severin.

Ces Rodomontades et paroles graves sont belles.

Mais encore plus est une que prononça le Marquis de Pescayre de cy-devant, lequel, allant un à un iour combat contre Barthelemy d'Alviano, grand Capitaine Vénitien,

dexando el cavallo, a pié, con una pica en la mano, buelto atras, dixo : *Ea soldados, tened cuydado que entrando yo en la batalla, si quierra mi ventura que honradamente en ella, vos otros no permitays, que sea antes hollado de los pies de los enemigos, que de los vuestros.* Los soldados, gridando animosamente, le respondieron, muy alegres, que passassea delante con buen animo, porque ellos estavan determinados ganar loor de tan gran virtud, siendo le muy obedecientes come a Capitan, y come a soldado peleando efforçadamente : y no engagno el successo a sus trocadas esperanças, porque todos combatieron my bien con furiosa assalte.

ayant quitté son cheval, et étant à pied, avec une pique à la main, se tourna en arriere, et dit : Or ça, mes amis, en entrant à la battaille, si par hasard j'y meurs honorablement, ayez soin vous autres de ne point souffrir que je sois foulé aux pieds des ennemis, plutôt qu'aux vôtres. *Les soldats, criant avec ardeur, lui répondirent fort joyeusement, qu'il passât devant avec sûreté, parce qu'ils étoient déterminez à remporter la louange due aux grands courages, lui étant très-obeïssants, comme à leur Capitaine, et comme à un soldat qui combattoit vaillamment : et le succès ne trompa point leurs espérances, parce qu'ils combattirent tous très-bien, et avec une ardeur incroyable.*

Digitized by Google

En ceste Rodomontade, il y a à remarquer deux choses. L'une, qui se peut mieux représenter que dire : d'autant qu'il se faut représenter, que c'est une grande gloire au soldat, alors qu'il void son Coronnel abattu mort par terre à sa teste, qui ne s'estonne point, et ne recule point en arriere, mais pousse plus avant, aymant mieux fouler le corps de son Général, et luy passer sur le ventre, en vengeant sa mort vaillamment, que si son ennemy venoit après triomphant, et luy foulast le corps, et passant par-dessus en suivant les autres siens ennemis sans autre forme de vengeance ; ce qui estoit certes très-bien advisé et remonstré à ce grand Marquis. L'autre chose qui est à noter, est que les soldats disoient qu'ils estoient prests d'obéyr, non-seulement à leurs Capitaines, mais à un soldat qui en vouloit faire le mestier avec eux ; comme certes rien n'anime tant le soldat, que quand il void son Coronnel, son Maistre-de-Camp, et son Capitaine, faire de mesme comme luy. Les soldats du-dict Marquis ne faillirent pas à son dire ; car ils firent si bien, qu'ils gaignerent la battaille : et se lit que le Roy Ferdinand voulut voir le nom, non-seulement des Capitaines, mais des soldats, et les fit mettre par escrit de ceste façon, que,

aun oy dia, en los Libros de los Thesoreros estan elegantamente escritos los nombres de aquellos soldados, que en hecho de las armas de Vincencia, al Rio Brenta, combatiendo

encore aujourd'huy ; l'on voit élégamment écrit dans les Livres des Trésoriers, les noms des soldats qui dans l'affaire de Vicence, sur la riviere de Brente, gagnerent, avec une

en la advenguardia, gararon la batalla con maravilloso valor.

merveilleuse valeur, la battaille, en combattant à l'avant-garde.

Lorsque ce grand Roy d'Espaigne, qui fut l'an 1588, fit et dressa un si grand et superbe appareil de mer contre l'Angleterre, après leur naufrage, je vis aucuns soldats et Capitaines, voire Gentils-Hommes Espaignols, passant par la France, et tirans vers leurs Pays, qui m'en firent de hauts contes. Entre autres choses, ils me faisoient l'armée de six vingt vaisseaux, dont le moindre étoit de trois cent tonneaux. Il y en avoit vingt de mille à douze cent tonneaux, dont il y en avoit quatre ou cinq grandes gallcasses du tout incomparables; plus de quarante à cinquante de sept à huict cent; si-bien qu'il y avoit mis tous ses esprits, ses efforts, ses desseins, et ses moyens: et puis m'allerent dire ceste Rodomontade, qu'un an avant que l'armée partist du port,

el Rey havia mando à la gran mar Oceano, que se aparejasse para recibir en su Reyno y Aguas sus vasselles, non propriamente vasselles, para dezir verdad, mas montaignas de legne: y tan bien a los vientes, para cessar y callarse, y fovorescer sin ninguna tempestad a la navigation de su armada, la sombra de la qual queria el que hi-

le Roy avoit mandé à la grande mer Océane, qu'elle se tint prête à recevoir, dans son Royaume, et sur ses eaux, ses vaisseaux, non proprement des vaisseaux, pour dire la vérité, mais des montagnes de bois. Il avoit de méme mandé aux vents de cesser, et de se taire, et de favoriser, sans aucune tempéte, l'arrivée de son armée navale, à

ziesse caer y baxar con grand humilidad, no solamente los arboles y masteles de los navios, mas las puntas de los campanillos de toda Ingalaterra.

l'ombre de laquelle il prétendoit faire tomber et renverser, non-seulement les arbres et les mâts des vaisseaux, mais encore les pointes des clochers de toute l'Angleterre.

Certes voylà une belle Rodomontade et menace Espaignolle, si la fortune eust voulu favoriser l'entreprise. Mais ceste grande armée s'en alla en rien : moitié par la prévoyance et conduite de ce grand Capitaine le Millort Drap (*), l'un des plus grands Capitaines qui ait bastu la mer Océane deux cent ans y a, voire et possible jamais ; et moitié par les tourmentes et vagues de la mer, par trop irritées possible des menaces qu'on leur avoit faites : lesquelles de soy sont fort orgueilleuses et ne veulent estre bravées en nulle façon. Rodomont en sceut bien que dire. Lorsqu'il voulut passer de Affrique en Europe, il se mit à maugréer Dieu par ces mots :

Se gli e alcun Dio nel Cielo, ch'io no'l so. Certo, huomo, non he, chi l'habia visto experto. Ma la vil gente lo crede par paura. El mio buono brando, e la mia armatura, el l'animo ch'io ho, sono il mio Dio.

S'il y a quelque Dieu au Ciel, je n'en sçai rien. Certainement, il n'y a aucun homme qui le sçache avec certitude. Mais la canaille le croit par crainte. Ma lance, mon armure, et mon courage, sont le seul Dieu que je connoisse.

(*) Drack.

Digitized by Google

Force autres vilains et exécrables mots dit-il qui sont escrits dans *Roland l'Amoureux*, qu'il vaut mieux taire que dire, tant ils sont vilains : et puis parlant aux vents,

Soffia il vento, si sai soffiare; — *que le vent souffle, s'il sçait souffler.*

et les brave et mesprise, et monte sur mer contre l'advis de tous les pilottes et mariniers. Et ce qui est le bon, y estant, ne s'estonne, et ne laisse à continuer ses bravades et blasphêmes. Toutes fois, il y fut bien secoué, et prest à périr.

Ovide raconte qu'Ajax Oylée, tournant de la guerre de Troye, son navire fut mené de toutes façons par les ondes, les tempestes et les vents, luy maugréant et détestant. Le-dit navire vint à donner à travers d'un escueil, où se brisant, Ajax eut l'adresse de s'en jetter soudain hors sur l'escueil, où, s'y agraffant des mains et des ongles, se mit à maugréer davantage. *En despit de Jupiter et Minerve*, dit-il, *je me sauveray des eaux de Neptune.* Mais Jupiter, irrité de tels blasphesmes, envoye soudain son foudre sur l'escueil, qui s'esclattant en deux parts, l'une demeure ferme, et l'autre de la salvation d'Ajax tombe dans l'eau, et emporte l'homme, et tous deux subruerent et se sumergerent ainsi dans la mer dont il pensoit estre sauvé.

Quand les Rodomontades de paroles portent leur coup et leur effect, elles sont fort à estimer; car il y a deux sortes de Rodomontades, l'une de paroles, et l'autre d'effects; ceste-cy derniere mérite louange sur les autres, comme ceste-cy que je vais dire, que j'ay leue dans le Livre *de la Guerre d'Allemagne*, fait en Espaignol par le Seigneur d'Avila qui estoit présent, et que

Digitized by Google

j'ai veu confirmer au feu Capitaine Vallefremaire (1), gentil Soldadin s'il en fust oncques, et qui estoit lors Page de Dom Alvaro Desando (2) en ceste mesme guerre, l'ayant pris jeune garçonet en Piedmont, et depuis mourut devant Bourg-sur-Mer, tenant le party Huguenot : de la perte du quel ce fut grand dommage, car il avoit beaucoup veu, et croy qu'il estoit des bons Capitaines qu'eust Monsieur l'Admiral, et le plus pratic. L'Histoire raconte donc :

que el Emperador, viendo que era necessario de ganar la otra parte del rio Albis, tantas vezes nombrado por los antiquos Romanos, y tan poca visto por ellos, y de los Espagnoles bien recognoscido y segnalado, y que havia mandado que l'harquebuzeria ussasse toda diligencia, y que passase aussi subitamente, se desnudaron diez Harquebuseros Espagnoles à la vista del Emperador, y estos, nanando con las spadas atravessadas en las bocas, llegaron a algunas

que l'Empereur, voyant qu'il étoit nécessaire de gagner l'autre bord du fleuve de l'Elbe, si renommé chez les anciens Romains et si peu connu d'eux, mais si bien connu et si célebre pour les Espaignols; et ayant donné ordre que son harquebuserie usât de toute diligence, et qu'elle passât promptement, dix Arquebusiers Espagnols se dépouillerent à la vue de l'Empereur, et nageant avec leurs épées dans leurs bouches, ils s'approcherent de quelques barques, malgré les ar-

(*) Vallefreniere. *Voyez ci-devant, Tome* IV. *Discours* XXVI. *des* Capitaines Estrangers, *pag.* 223.

(2) Alvaro de Sande. *Voyez son Article, ci-devant même Volume et même page.*

Digitized by Google

barguas, tirando a los ennemigos muchos harquebuzazzos, de la ribera, y ganaron las, y mataron a los que havian quedado dentro, y assi las traxeron, en las quales passo l'Harquebuzeria, y quedo Segnora de la ribera, y los ennemigos commançaron del todo a perder el animo. Y queriendo el bravo Emperador reconoscer y galardonnar tan valientes soldados despues la ganada batalla mando venir los dichos soldados a delante S. M., y dar les un vestido de tarciopelo cramezi, otros dizen de grana, a su modo, y bien garnecido d'oro y plata, y cien ducados a cada uno, y grandes ventages en sus Compagnias; de manera que assi segnalados, adelante todo el campo, yvan braveando y passeando con gran superbia, de manera que toda la gente yva diziendo dellos, *a qui*

quebuzades que les ennemis leur tiroient de la riviere, les gagnerent, et tuerent ceux qui y étoient restez, et les amenerent aux Arquebuziers, qui passerent dedans, et resterent maîtres de la riviere, les ennemis ayant tout-à-fait perdu courage. L'Empereur, voulant reconnoître et récompenser de si vaillants soldats, les fit venir devant soi après la bataille gagnée, et leur donna un habit de velours cramoisy, d'autres disent d'écarlatte, à leur choix, et bien garni d'or et d'argent, et cent ducats à chacun, avec de grands privileges dans leurs Compagnies; et ainsi distingués dans toute l'armée, ils se promenoient avec beaucoup de fierté, et toute le monde disoit d'eux: Ce sont les braves et déterminez des barques.

Digitized by Google

estan los bravos y determinados de las barcas.

Le Livre n'en dit pas tant ; mais le-dit Capitaine, fort mon amy, me l'a conté ainsi. Je vous jure qu'on avoit raison de les admirer, et de les appeller tels ; car leur acte estoit brave, et telle Rodomontade valloit plus que cent de paroles.

C'est assez sérieusement parlé : retournons encore un peu à la bouffonnerie touchant ces Rodomontades.

Un certain Espaignol, louant une espée qu'il avoit, à un sien compaignon, disoit :

De cinquo, que tengo, essa es en la qual yo tengo mas confiença, y la que nunqua me falto de la mano. Essa es la que tan famada esta en toda la tierra: y es la que tantas vezes me pedi emprestada Don Pedro recuero: y esta misma es que treynta annos a esta parte no se ha hecho campo en toda l'Andelozia, donde ella no se haya hallada; porque de Cordua, de Cadiz, de Malaga, de Cartagena, y de otras muchas y diverses partes, donde succeden algunos desafios entre los

De cinq épées que j'ai; voilà celle en laquelle j'ai le plus de confiance, et qui ne me manque jamais au besoin. C'est celle qui est si renommée par toute la terre. C'est celle que m'a tant de fois empruntée Dom Pedro : C'est la méme, sans laquelle il ne s'est point fait de querelle dans toute l'Andalousie depuis trente ans, où elle ne se soit trouvée ; parce que, lors qu'il arrive quelques défis entre les amis à Cordoue, à Cadix, à Malaga, à Cartagene, et

amigos

amigos, luego me embian por ella : y con esta fue con la que mataron el Sacristan de San-Lucar : y con esta cortaron los muslos à Navarico, el soldado de Ducque : y con esta Ravanal hizo grandes cosas en Toledo, al tiempo que Don Galtero mato el Viscayno en Alcazar ; y no fue otra cosa de su salvo, sino tener esta espada : y esta es misma, por quien ha un anno que tienen y a por costumbre en los désaffios sacar por condition, que nunguno lleve la espada mia. De manera, qu'es tan famada por todas las tierras y Compagnias, come la espada encatada de Roldan, y del Rey Artus. Que si yo quiziesse contar las virtudes d'esta espada, nunca acabaria.

en plusieurs autres lieux, sur le champ ils m'envoyent chercher par rapport à elle. Ce fut avec elle qu'ils tuerent le Sacristain de St. Lucar. Ce fut avec elle, qu'ils couperent les jarrets à Navarico, soldat du Duc. Ce fut avec elle, que Ravanal fit de grands exploits à Tolede, du temps que Dom Galtero tua le Biscaïen à Alcaçar; et rien ne fut cause de son salut, que ce qu'il avoit cette épée. C'est celle là-même, au sujet de laquelle ils ont accoutumé, depuis un an, de mettre pour condition dans leurs défis, que personne ne prendra mon épée. En sorte, qu'elle est aussi fameuse par toute la terre, et dans les Compagnies, que l'épée enchantée de Roland et du Roi Artus ; et que, si je voulois raconter ses merveilles, je ne finirois jamais.

Ceste espée me fait ressouvenir d'un de nos

vieux Capitaines du Piedmond, que j'ai cogneu, qui, pourtant, ne faisoit pas plus grands miracles de son espée, qu'un autre; et disoit : *Quiconque aura affaire à moy, il faut qu'il aye affaire à Martine que me voilà au costé* (appellant son espée *Martine*); *et quiconque me la besoignera* (usant de l'autre mot sallaud qui commence par *f.*,) *qu'il die hardiement qu'il aura besoigné la meilleure espée de France.*

Voilà une plaisante louange d'espée de cest Espaignol! Mais le galland s'oublie en cela; car il ne conte point les vaillantises qu'il a faites avecques ceste espée, si-non celles des autres: mais il pourra dire, que si les autres faisoient si bien avecques ceste espée emprumptée, infailliblement, estant sienne, et entre ses mains, elle faisoit rage. Toutes-fois il y en a aucuns, plusieurs, aux espées desquels ne faut attribuer leurs beaux faicts et vaillantises, mais à leurs bonnes mains et braves courages. Cestuy-cy, que je vais nommer, se loue bien mieux.

Il y avoit donc un Espaignol, qui disoit :

No sabeys que me acontescio, en Cordoua, porque no hay cosa mas publica en Andelozia, d'a quel Francisco Cordonero el qual hyzo muestra de hazer mano contra mi? Nose vuo acabado de desembolver de su capa, quando yo lo tenia con su mismo pugnal cortada la mano derecha, y clavada en

Ne sçavez-vous pas ce qui m'arriva à Cordoue, puisqu'il n'y a rien de plus connu en Andalousie, de ce François le Passementier, lequel fit mine de lever la main contre moy? Il n'eut pas plutôt achevé de se développer de dedans sa cappe, que je luy coupai la main droite avec son propre

Digitized by Google

cima del bodegon del gayetaneto. Pero, ny por esso perdy la tierra, ny dexe de passearme por las calles y Rinconnes, sin temer la Justicia; porque ella, y la Cuaresma, no son sino para los quines, vellacos, y desdichados; y de mas, siempre andava yo bien armado, siempre la espada en la mono, y con la media vayna, y tambien nunca dexava un broquel de los Sevillanos, de la cinta, con la barba larga, y cabellos trasquillados; y quando era menester de salir acompagnado, no me faltavan amigos, que a medio repiquete de campana, se juntavan trecientos compagneros, y todos en verdad hombres de bien y de mano.

poignard, et que je la clouai au-dessus du cabaret de la petite Comemuse. Cependant, je ne m'absentai point pour cela, et je ne laissai point de me promener par les rues et par les endroits les plus détournez, sans craindre la Justice; parce qu'elle n'est faite, non plus que le Caresme, que pour les petites gens, pour la canaille, et pour les malheureux. Et, de plus, je marchois tousjours bien armé, l'épée à la main, et à demi-dégainée: et je ne manquois jamais d'une rondache de Seville avec son attache, la barbe large, et les cheveux préparez; et quand je devois sortir accompagné, mes amis ne me manquoient point, qui au nombre de trois cent, et en vérité tous hommes de bien et d'expedition, se joignoient à moi au moindre bruit.

Un Gentil-Homme Espaignol, qui estoit fort gros et gras, montant un jour les degrés

du Chasteau de Madrid, il y eut deux autres Gentils-Hommes qui estoient au haut, qui le voyant monter, s'entredirent assez haut que l'autre l'ouyt :

Mira el puerco, que sube. — *Regardez ce cochon qui monte.*

L'autre estant monté, leur dit :

Si, yo soy puerco; mas vos no me matareis, *dit-il à l'un*; y vos, no me comereys, *dit-il à l'autre.* — *Il est vrai, je suis un cochon; mais vous ne me tuerez point*, dit-il à l'un. *Et pour vous, vous ne me mangerez point*, dit-il à l'autre.

Picquant l'un, qu'il ne le tueroit pas, pour son peu de valeur qu'il cognoissoit en luy; et l'autre, qu'il ne le mangeroit point, d'autant qu'il estoit soupçonné d'estre Marrane, lesquels ne mangent point de pourceau.

Un Médecin dit bien mieux, lequel estant allé voir un Evesque, qui estoit malade, mais fort gros et gras; et l'ayant laissé, ainsi que aucuns de ses amis, en sortant de sa chambre, luy eussent demandé comment il se portoit, il ne dit autre chose, si-non :

Pluguiesse à Dios que fuesse tal mi macho! — *Plût-à-Dieu que mon mulet se portât aussi bien!*

Un pauvre Diable Espaignol, qu'on menoit pendre, ainsi que le Cordelier l'admonestoit de son salut, et luy demandoit s'il ne s'estoit pas bien tousjours souvenu d'une oraison qu'il luy avoit apprise, et s'il ne l'avoit pas tousjours dite, laquelle, la disant tous les jours, il ne mourroit jamais de feu ny d'eau, et si sçauroit le jour de

Digitized by Google

sa mort ; le galand, tout prest a estre jetté au vent, luy respondit arrogamment :

Vala te al Diablo, Segnor Frayle, que tan bien aveys prophetizado, y tan mal ma servido tu oration ; porque no muero en fuego ny agua, mas en el ayre, qu'es peor, y tanbien yo sabe y cognosco el dia de mi muerte :

Eh ! allez au Diable, mon Pere, vous n'avez que trop bien prophétisé, puisque je ne meurs pas, à la vérité, dans le feu, ni dans l'eau, mais dans l'air qui est encore pire ; et que, quoique votre oraison ne m'ait de rien servi, je sçai néanmoins le jour de ma mort :

et ainsi mourut-il. Le conte tient plustost de la plaisanterie, que de la Rodomontade ; et l'ay plustost escrit que pensé : toutesfois je ne m'en repens ; car il n'est point mauvais.

Un Capitaine Espaignol estant allé un jour voir une Courtisane sa Dame à Toledo, elle, luy pensant remonstrer, qu'il ne venoit à la bonne heure, d'autant qu'à telle heure du soir passoient et repassoient trois braves et Rodomonts de la Cour, tous couverts d'or, et leurs rondelles en la main chascun, qui estoient les deux Pymantels et Dom Juan de Gusman. Il luy respondit en bravant :

Que vengan, que vengan, estos bravos de Corte, y de los mas pintados, tan bien arodelados ! Que vive a Dios, sus rodelas y broqueles no me espantan, ny

Qu'ils viennent, qu'ils viennent, ces braves de la Cour, si bien ornez, et si bien garnis de rondelles ! Vive Dieu ! leurs boucliers et leurs rondaches ne

mas, ny menos, que los cosseletes y harquebuzes de cien ennemigos en campagna. Y si vienen, yo los mostrare, que peligrosa cosa es de tocar a mis amores.

m'épouvantent ni plus ni moins, que les corcelets, les harquebuzes de cent ennemis en campagne. Et s'ils venoient, je leur ferois voir combien il est dangereux de toucher à mes amours.

Mais le bon fut, qu'ainsi comme il bravoit, les voici venir toucher à la porte avecques grand' rumeur de leurs armes, et que luy entendant le bruit, il dit à sa Dame:

Segnora, grand locura seria, y trato d'une atrevido, temerario, y ignaro de las armas, d'un solo accometer a tres: y por esso, mejor es por my de recognoscer la puerta por detras, y me regoger, y me salvar fuera.

Madame, ce seroit une grande folie et un trait d'étourdi, de téméraire et d'ignorant dans les armes, d'attaquer trois hommes moi tout seul: c'est pourquoi il vaut mieux que j'assure la porte par dedans, que je me retire, et que je me sauve dehors.

Je tiens ce conte de Monsieur de Savoye, qui en savoit de fort bons, et les racontoit bien quand il vouloit (*).

Et certes, ce Capitaine avoit raison, après avoir bien pensé en son faict, de se desdire de sa bravade, et se retirer de bonne heure; car ces Pymantels estoient des fendants de la Cour de l'Empereur, et des plus accomplis et adroits. Ce furent ces deux, qui se firent tant signaler

(*) *Voyez ci-devant son Article, Tome IV, Discours XLII, pag.* 355.

en tous les tournois et combats célebres en Flandres pour la réception du Roy d'Espaigne, et même Dom Alonso l'aisné ; ainsi que j'ay leu, et ouy raconter à Madame de Fontaines, l'une des honnestes Dames de France, qui estoit lors fille de la Reyne Eléonor, et se nommoit Torcy. Du despuis, Alonzo fut envoyé Vice-Roy à la Goulette, où il fut accusé de sodomie, et pour ce sentencié. Sur-quoi un Gentil-Homme François, que je cognois, demandant une fois à Rome à un Espaignol de la mort du-dit Alonzo, lors il respondit naïfvement :

Segnor, sue quemado, porque era Bugaron., comme por ventura vuessa merced.

Monsieur, il fut brûlé, parce qu'il etoit Sodomite, comme peut-être l'êtes-vous aussi.

Ce qui fut tourné en risée, voyant la naïfveté dont usoit en son parler le-dit Espaignol, et aussi que le-dit Gentil-Homme estoit soupçonné de ce vice.

Ce Capitaine Espaignol précédent tenoit de l'humeur et opinion d'un autre qui disoit :

Mas quiero yo, que de mi diga la gente, a qui un tal huyo, que aqui un tal murio.

J'aime mieux que le monde dise de moi, un tel s'est enfui d'ici, que un tel mourut ici (*).

Celuy-là vouloit vivre à bon escient.

Un soldat Espaignol discourant et racontant un jour demie douzaine des blessures ou harquebuzades qu'il avoit recues à la guerre, l'une prise au siege de Perpignan, l'autre à la Goulette, la troisiesme à Cérizolles, la quatriesme à une rencontre en Piedmont, et la cinquiesme à la

(*) *Voilà bien l'Original du Moron de* Moliere.

reprise de Casal ; et venant à la sixiesme, monstrant une grande ballaffre, et faisant la mine de mesme, qu'il avoit tout le long du visage, il dit :

y esta me la dio por detras un Bugaron Italiano, que me pesa mas que todas, porque luego que me la dio, huyo, y escapo de mis manos, de tal manera que no le pude alcançar; y se tiene tan segreto y abscondido de my, qu'ay dos annos que voy buscando por el, sin poder hallar lomas vive Dios! que si yo lo tope, aun que fuesse entre los braços de Beelzebut, yo le dare tantos de palos a la Turquesqua, qu'yo lo hare morir buen martir.

et celle-là, un B... d'Italien me la donna par-derriere : et elle me chagrine plus que toutes les autres ; parce que, sitôt qu'il me l'eut donnée, il s'enfuit, s'eschappa de mes mains, de maniere que je ne le pus atteindre : et il se tient si bien caché, et si à couvert de moi, qu'il y a deux ans que je le cherche par-tout, sans le pouvoir trouver. Mais, vive Dieu! si je le trouve, fût-il entre les bras de Belzebut, je lui donnerai tant de bastonnades à la Turque, que je le ferai mourir bon martyr.

Un de nos Capitaines François dit bien mieux une fois, menaçant un sien ennemy : *Je luy donneray tant de coups de baston, que je l'en feray mourir : et quand il sera mort, je le feray escorcher, et corroyer sa peau ; si-bien que j'en feray un tambourin, que je feray encore battre vingt ans après, afin qu'il se souvienne de moy en l'autre monde.*

En tournant de Malthe, nous autres François

qui y estions allez pour le siege, nous rencontrasmes en Toscane à nostre chemin un soldat Espaignol de moyen aage, et de fort belle façon, comme certes de ceux-là il ne s'en trouve qui l'ait mauvaise ; mais pourtant fort mal mené de sa personne, et bien deschiré. Monsieur de Lansac, et moi, nous nous mismes à luy demander d'où il venoit. Il nous respondit qu'il venoit de la guerre d'Ongrie, et nouvelle volonté luy avoit pris d'aller chercher loingtaine adventure par les armes, encore qu'il fust du tout ruinco (*disoit-il*) por *ruiné par les armes;* las armas ;.

se repentant pourtant fort du voyage, pour n'avoir trouvé en ces Pays aucune courtoisie, tant la gent y estoit barbare et rude. Puis en ayant assez dit de mal, il eut ceste superbeté de ne nous demander l'aumosne, selon la coustume des autres pauvres; mais par ces mots, nullement ne vergoigneux, ne piteux, il nous dit :

Segnores, vuessas mercedes consideran con poca pesadumbre, que si fuessen en mi lugar, lo qu'haurian da menester para passar su camino, yo, si fuesse en el vuestro lugar, lo que les daria de buena caridad y gana, para soccoro de vuestras necessitades.

Messieurs, considérez, avec un peu de commisération, que si vous étiés à ma place, je vous donnerois de bon cœur et de bonne volonté, si j'étois à la vôtre, ce que vous auriés de besoin pour continuer votre chemin, et pour vous secourir dans votre nécessité.

Voyez quelle gloire, et quelle industrieuse façon de demander l'aumosne, sans faire le gueux et

du Quemant (1) ! Je vous laisse à penser si nous en rismes, et si nous en fismes le conte ailleurs : et si n'y a pas long-temps que nous le fismes à feu Monsieur de Guyse, Lansac et moy, qui m'en fit souvenir, dont Son Excellence en rit bien ; et mesme que, veu ceste gravité et facon altiere, nous eusmes honte de luy donner peu : mais un chascun de nous luy donna un double ducat; encore le maraut en fit peu de conte (2), disant :

que no bastarian para seys pastos ;

qu'ils ne suffiroient pas pour six repas ;

et que si nous luy voulions donner un laquais jusques à Naples, qu'il le nous rendroit : et Dieu sçait, le maraut, s'il eust tenu sa parole ; et nous autres plus à de loysir que de luy donner le-dit Laquais, non pas pour cent fois autant. Asseurez-vous pourtant que nous menasmes bien ce conte.

Il est pareil à un que m'a conté un Gentil-Homme, lequel se pourmenant une fois dans Rome, à l'estrade *del Populo*, toute nuit noire, avec un autre Gentil-Homme, voicy venir un Espaignol assez bien en poinct, qui les vint accoster par telles paroles :

Segnores, la noche m'a tal favorescido de topar a vos otros gentiles Franceses, para suplicar los d'haver lastima de mi pobre y misero ; porque, de dia, por

Messieurs, la nuit m'a assez favorisé, que de me faire rencontrer d'aussi braves François que vous, pour vous supplier d'avoir pitié de moi, pauvre et mi-

(1) Caimant.
(2) Compte.

todo el thesauro del mondo, no queria muestrar a la gente mi miseria : y, por esso, suplico a Vuessas Mercedes, que me alargan sus liberales y largas manos Franceses.

sérable ; parce que, de jour, pour tous les trésors de la terre, je ne voudrois pas montrer ma misere au monde : c'est pourquoi je vous supplie fort, Messieurs, de vouloir bien me faire quelque libéralité digne de la générosité Françoise.

Voilà de mes mandiants secrets et honteux ; et au partir de-là, qui les verra au jour en Public, ils fairont des braves, ne faut point dire comment, et si ne craindront point de dire :

Pesi a tal que semos hydalgos com el Rey, dineros menos.

En dépit d'un tel, nous sommes nobles comme le Roy, quoique nous ne soyons point si riches.

Tels mandiants ne sont point pareils à sept ou huict que je vis une fois à Seville, lesquels, venans des Indes, et ayant fait un fracas de leur navire, et s'en estans sauvez au mieux qu'ils avoient peu, ne craignoient, se pourmenant par la Ville, à faire entendre au peuple leurs honnorables nécessitez par ces paroles :

Ea, Segnores, tengan Vuessas Mercedes lastima destos pobres soldados, y marineros, desbaratados y fatigados de la mar y de l'hambre, veniendo de tierras desiertas, commiendo

Eh ! Messieurs, ayez compassion de ces pauvres soldats et mariniers, battus et fatigués de la mer, et de la faim, venans des terres désertes, où ils ont mangé des couleuvres,

Digitized by Google

culebras, y lezardos, hasta las fuelas de Z, apatos cozidas : commendamos nos à la buena gente que les hagan la caridad al nombre de Dios.

des lezards, et jusques à la semelle de leurs souliers, après l'avoir fait cuire. Nous nous recommandons aux honnêtes gens, qui voudront nous faire la charité pour l'amour de Dieu.

Un soldat Espaignol, se plaignant de sa pauvreté, disoit que son pere avoit eu de grands moyens en son temps;

mas que los havia gastado en fiestas, torneos, regozijos, juegos, bayles, y triumphos.

mais qu'il les avoit dépensez en fêtes, en tournois, en réjouissance, en jeux, en bals, et en triomphes.

J'ay ouy dire à un vieux soldat Espaignol, que le Roy François, quand il estoit prisonnier en Espaigne, estoit fort soigneusement gardé de six Compaignies de vieux soldats Espaignols, et par Alarcon, grand Capitaine, en qui l'Empereur se fioit fort, leur Commandant,

qu'el Rey Francisco, por su passatiempo, accostumbrava sembrar adelante los soldados de su gardia los escudos de oro, con tanto menos precio de su fortuna presente, que los soldados, accariciandolo, soberviamente y impiamente se quexavan de Dios, porque el Rey Francisco no era su Segnor, para

que le Roy François avoit de coutume, pour se divertir, de semer, devant les soldats de sa garde, des écus d'or, avec d'autant moins de considération de l'état de sa fortune présente, que les soldats, le caressant, se plaignoient à Dieu orgueilleusement, et avec impiété, de ce que le Roy Fran-

conquistar todo le mondo, o porque ellos tenedio licentia del Emperador, libres de juramento, no combatian siendo el su Capitan: tanto qu'el Segnor Don Alarcon, Capitan de su Gardia, fue forçado refrenar la cortezia y liberalidad del Rey, y la familiaridad de los soldados.

çois n'étoit pas leur maître, pour leur faire conquérir tout le monde; et de ce que, licentiés par l'Empereur, et libres de leurs serments, ils ne combattoient point sous ses ordres: de maniere que le Seigneur Dom Alarcon, Capitaine de sa Garde, fut contraint de resserrer la libéralité du Roi, et d'arréter la familiarité des soldats.

Car la conséquence s'en fust emprès ensuivie, le voyant après si libéral, et eux si affectionnez à louer sa libéralité, et ne la refuser point; et aussi qu'ils l'avoient veu si vaillant et si généreux, et faire si généreusement en la battaille, et n'avoient encore ny veu ny senti ce que l'Empereur sçavoit faire: car comme j'ay dit, bien tard se mit-il à se mettre en campaigne; si-bien que l'un estoit tout fait desjà, que l'autre estoit tout neuf. En quoy nous noterons aussi, que le naturel de l'Espaignol est fort avare, et aymera mieux la bourse de son ennemy, où il n'y aura que deux escus, ou une petite rançon, que de le tuer, comme en toutes les guerres où ils ont estez s'est apparu; car les Espaignols desroboient, et les Tudesques tuoient.

Un Espaignol, voulant monstrer la grande puissance qu'il avoit en sa Ville où il se tenoit, il disoit:

Esta en mi mano meter *Il est en mon pouvoir*

Moros en la tierra, y puede pregonar vino, y vender vinagre, y salir me con todo esto.

d'introduire ici les Maures, de crier du vin, de vendre du vinaigre, et de réussir dans tout cela.

Voilà un galand qui avoit beaucoup d'authorité en sa Ville, et la vantoit très-bien et glorieusement !

Comme j'ay dit cy-devant, qu'aucuns soldats Espaignols ont esté insolents de paroles à leur Empereur (*), sur cela il me souvient d'avoir leu en un Livre Espaignol, et l'avoir oüy confirmer à deux vieux Gens-d'armes François, qu'estant Anthoyne de Leve une fois dans Milan pressé pour le payement de ses soldats, tant Espaignols, que Tudesques, et ne sçachant de quoy faire argent, il s'advisa,

que non guno pudiesse cozer pan, o tener harina, en su casa, si-no los que havian arrendado; y a estos les hazia pagar por cada carga tres ducados de derechos: con esta moneda pago abundantemente los Tudescos, y Espaignoles.

que personne ne pût cuire de pain, ou avoir de farine chez soy, que ceux qui les auroient affermez; et il leur faisoit payer par chaque charge trois ducats de droits: avec cette monnoie, il paya largement les Allemands et les Espagnols.

A quoy fut faite une risée parmy les Espaignols, et mocquerie, qu'ils se mirent à appeller l'Empereur

Emperador Carloz, Segnor Fornero.

l'Empereur Charles, Gentil-Homme Boulanger.

(*) *Voyez ci-devant page* 292 et suiv.

Digitized by Google

Mais pourtant, la risée se tourna après contre eux ; car on se mit à les appeller

Soldados de la Pagnota ;	*les soldats de la Pagnotte ;*

ce qui leur estoit le plus grand despit que pour lors on leur peust faire, et la plus grande injure qu'on leur eust peu dire : et voylà d'où est venue la premiere dérivation des *Soldats de la Paignotte*, dont despuis, en Piedmont, on les appelloit de ces temps *Soldats de la Paignotte*. Or, faut noter que quelque temps après, l'Empereur Charles s'estânt sorty de son Espaigne, et mis en campaigne, il produisit tant de braves fruicts de luy et de sa valeur, que les soldats Espaignols se mirent à dire en riant parmi eux :

Juro à Dios, que agora no semos mas soldados de l'Emperador Fornero, mas de l'Emperador Guerrero.	*Par Dieu ! présentement nous ne sommes plus soldats de l'Empereur Boulanger, mais de l'Empereur Guerrier.*

Et certes il l'estoit, et très-bon : aussi le pensoit-il bien estre, ainsi qu'il se vanta à son retour du voyage de la Goulette à Rome devant sa Saincteté, et tout le sainct College des Cardinaux, où il déchiffra si bien le Roy François, et le menaça, jusques à dire :

Yo lo forçare, y metre à tal punto de guerra, que servira acobar el postrero Capitulo de los *Illustres Desdichados de Bocacio.*	*Je le forcerai, et le mettrai en tel embarras de guerre, qu'il servira à faire le dernier chapitre des* Illustres Malheureux de Boccace.

D'autant que Boccace en a fait un Livre, où il exprime la grandeur d'aucuns Grands, et leur déclinaison par après. Ceste Rodomontade estoit

belle, si le faict l'eust accompaignée ; mais il s'en fallut. Le voyage de Provence, qu'il entreprit et rompit par sa courte honte, avec son grand Conseiller Anthoyne de Leve, qui en fut autheur ; mais il y fut bien attrappé par l'advis du Prince de Melphe, grand Capitaine, et très renommé certes, qui, le voyant, après la prise de Fossan, vouloir venir à Thurin, (belle bute d'espérance pour estre pris, s'il y tournoit visage, comme il vouloit,) le fit advertir par un espion, faisant du bon valet à l'Empereur, et luy monstrer qu'il luy vouloit faire un bon service, et qu'il dressast ses desseins vers Provence, et principalement vers Marseille, où il faisoit très-bon, n'y ayant personne pour le soustenir, ce qu'il eust aysément fait. Le-dit Anthoyne de Leve, voyant les choses facilitées par le-dit Prince, contre l'opinion de tous, il persuada à l'Empereur ce projet, qui réüssit mal, dont il en mourut de despit. Le-dit Anthoyne de Leve fit-là une grande faute de prendre advis et conseil de son ennemy (*).

Ce que ne fit pas Assanagrès, Espaignol regnié, que Barberousse avoit laissé dans Alger, pour Gouverneur et son Lieutenant, lorsque l'Empereur l'alla assiéger ; et l'ayant envoyé sommer, et luy remonstrer qu'il ne sçauroit mieux faire en toutes sortes, que d'attendre la furie d'un siege, mais de rendre la Ville sans autre cérémonie, il respondit :

Nunca peor cosa fue, que tomar consejo de su ennemigo. Que si me consejerades

Il n'y eut jamais rien de plus mauvais, que de prendre conseil de son

(1) *Voyez ci-dessus le Discours* X *des* Capitaines Estrangers, *Tome* IV, *pag.* 102.

consejerades de no render la tierra, yo la renderia; mas pues que, come ennemigo, me consejays de la render, yo no quiero quitar la.

ennemi. Si vous me conseilliez de ne point rendre cette Ville, je la rendrois; mais parce que, comme ennemi, vous me conseillez de la rendre, je ne veux point la quitter.

Et bien mieux : *Avecques quoy, vous autres, qui bravez et menacez, me pensez-vous prendre, et faire tant de mal?* Avecques tant de gens, de moyens de guerre que nous avons. *Et moy* (respondit-il) *j'en ay de mesme céans, et de ce qu'il me faut pour me deffendre de vous autres.* Ha! quel Renegat et eunuque tout ensemble!

Il avoit bien raison de parler si bien, et de faire encore mieux; ce qui doit bien servir d'exemple et d'advis à force Capitaines qui ont gardé des Places, de peur qu'ils ne se laissent aller aux douces sommations, blandisses et belles paroles que leur disent et envoyent ceux de dehors, pour les attirer à se rendre à eux : et faut qu'ils bouschent leurs oreilles, comme on fait au chant des Seraines; car s'ils se laissent glisser le moins du monde dans le conseil de leur ennemy, les voilà perdus et deshonnorez pour tout jamais : ainsi que je sçay d'un Gentil-Homme de par le monde, lequel estant dans un Chasteau de Guyenne, le plus fort qu'il y ait esté il y a trois cent ans, luy tenant le parti de ceux de la Religion, après la battaille de Mont-contour, fut envoyé sommer et prescher par un Gentil-Homme sien parent, qui luy donna tant du bec et de l'aisle, que misérablement, et à sa grand-honte et confusion, il rendit la place par cette seule somma-

tion et conseil. Place si forte, que cinq ans après, estant au meme estat, fut assaillie d'un grand Prince Lieutenant de Roy, qu'il ne sceut forcer ny avoir de trois mois; encore à grande peine, et par une honnorable composition : ce qui devoit estre une grande honte à ce Gentil-Homme, qu'on disoit de luy par risée, que pourquoy il l'avoit rendue ainsi aysément : *Ce n'estoit par faute de munition, ny vivres, car il en avoit ce qu'il en falloit, mais parce qu'il n'avoit pas de moustarde pour manger son bœuf sallé.* J'ay peur de m'estre un peu extravagué de mon premier dessein : mais pourtant j'y tourne encore, méritant excuse; car ma digression n'a point esté mal-à-propos, ny inutile, et aussi qu'une autre fois je l'eusse oubliée.

Le Marquis de Pescayre, ayant assiégé une Place nommée Pisquiton (*), en l'Estat de Milan, il y eut dedans

tres Harquebuseros exellentissimos deffensores, puestos en mira de un lugar segreto del muro, tenian ojo si verrian parescer algun Espagnol en quien desarmassen los harquebuzes prestamente con tiros ciertos : assi fue, que aviendo caydo muertos subitamente muy maltrados el Capitan Busto y el Capitan Mercado, assestando ya el tercero diligente-

trois excellents' Arquebuziers, qui ayant été mis en garde en un certain lieu secret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque Espagnol sur lequel ils pussent décharger leurs arquebuzes à coups sûrs : et il arriva qu'ayant couché morts par terre le Capitaine Busto, et le Capitaine Mercado, le troisieme, ayant déjà

(*) Pizighitone.

Digitized by Google

miente contra el Marques de Pescara, y queriendo dar fuego à su harquebuz à de presto un Capitan de Pavia, llamado el Fratin, hechando la mano, le quito la mecha encendida, gridando a grandes voces : *No quiera Dios, por que nuestra crueldad, muera el mas esforçado Capitan, que vive, el padre de les soldados, y que nos mantiene, aunque le seamos ennemigos ; mas antes le conservamos la vida, por que nos otros que vivimos ganada sueldo, no muriamos de hambre en una paz negligente y perezosa.*

dressé son arquebuze contre le Marquis de Pescaire, et cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un Capitaine de Pavie, nommé le Fratin, avança la main, et lui arracha la méche allumée, criant à haute voix : A Dieu ne plaise que par notre cruauté périsse un si vaillant Capitaine, qui est le pere des soldats, et qui nous maintient, encore que nous soyons ennemis ; mais au contraire, conservons-lui la vie, afin de vivre du gain de nos soldes, et que nous ne mourrions point de faim au milieu d'une paix lente et paresseuse.

Ainsi luy fut sauvée la vie. Il avoit raison de parler ainsi ; car comme ennemy de paix, et amy de guerre et d'ambition, il leur entretenoit toujours leur gaigne-pain.

Et ce fut pourquoy Monsieur le Mareschal d'Estrosse, ayant esté un matin salué par deux Cordelliers, de ces mots :

Dio vi donna la pace ; *Dieu vous donne la paix.*

il leur respondit

Dio vi tolga el Purgatorio ; *Et Dieu vous ôte le Purgatoire ;*

comme disant : *Si vous me donnez ce souhait de malédiction à me desirer la paix, je vous en donne un autre de mesme, de vous oster le Purgatoire.* Car l'un vit de la guerre, et l'autre vit des pratiques qui proviennent de ce qu'on donne pour les ames du Purgatoire : de façon que l'un et l'autre estoient quittes de là.

Et certes, je trouve que le Capitaine Fratin avoit raison de sauver la vie à un tel Capitaine, guerrier et ambitieux ; car il n'ayme non plus la paix, ny le repos, que le soldat.

Lorsque ce grand Capitaine feu Monsieur de Guyse, François de Lorraine, mourut à Orléans, quasi aussi-tost après sa mort la paix fut faite. Je vis forces soldats, tant d'un party que d'autre, le plorer extresmement, pour avoir perdu leur pere nourrisson : et si vous diray que j'y vis plusieurs soldats de la Religion, qui estoient dans Orléans, le regretter autant ou plus que les autres ; d'autant que la pluspart d'eux estoient tous vieux soldats, et de ceux qui avoient combattu soubs luy aux guerres passées estrangeres : car les Huguenots, en ceste guerre, avoient enlevé avec eux la plus belle vollée des vieux soldats ; d'autant qu'ils avoient les devants, et en avoient fait leur provision devant nous : et yceux soldats l'aymoient et honnoroient très-fort, et pour ce le regrettoient ; et aussi, qu'ils ne sçavoient où prendre party et tirer solde, et demeuroient en frische : non comme ceux du Roy, qui furent plusieurs appointez ; car force Compaignies furent envoyées aux garnisons. Voilà comment ce grand Capitaine fut regretté autant des soldats de l'ennemy, que des siens : car pour en parler sainement, le soldat n'advise pas quel vent tire sur le droit et sur le

Digitized by Google

fort de la guerre, mais où il y a à gagner : et qui luy ouvre les moyens pour avoir du pain, celuy-là est son pere. Aussi ne faut-il douter, que si feu Monsieur de Guyse ne fust esté tué, encore que la paix eust esté faite, il vouloit fort faire la guerre à l'Angleterre, où il y avoit de fort grands desseins : et pour ce, ces soldats disoient que, tant qu'il vivroit, ils n'auroient jamais faute de moyens ; ce qui est très-certain. Un grand Capitaine disoit, qu'un *soldat sans guerre est une cheminée sans feu en esté.*

Pour quant au Purgatoire, cela est assez certain, que la pratique, l'authorité et la prééminence en est du tout attribuée aux Gens d'Eglise, ainsi que le confirma le Pape Alexandre Borgia, Espaignol, à qui comme un jour aucuns Cardinaux des siens eussent remonstré une grande faute d'un sien Peintre, qui avoit peint l'Enfer au naturel, et là-dedans, parmy les Empereurs, Roys et Papes, y avoit peint et représenté au vif Sa Saincteté, et qu'il falloit punir le Peintre, ou l'en faire effacer du tout de la peinture (*) ; il leur respondit de sang froid :

Ciertamente, no tengo yo poder para quitar a nadie del Infierno ; a estar en el Purgatorio, bien lo podiera yo hazer.	*Certainement, je n'ai aucun pouvoir de tirer nulle personne de l'Enfer. Si c'estoit du Purgatoire, véritablement je le pourrois bien faire.*

(*) Michel-Angelo Buonaroti, assez connu par les excellents Ouvrages de Peinture et Sculpture qu'il a laissés à la postérité. Le tableau dont on parle ici, est son *Jugement dernier*, qui se voit encore aujourd'hui à Rome, au Vatican, dans la Chapelle Pauline, qui est entiérement peinte de sa façon.

Digitized by Google

Je l'ay ouy dire ainsi à un Moyne Espaignol; et quand il le faudroit monstrer par escrit, et imprimé, je le monstrerois bien en quelque petit recoing d'un petit livret. Ce Pape en disoit bien d'autres, dont je n'en parle pas; car il n'estoit pas bon François.

Dom Louys d'Avilla, estant assiégé dans la Citadelle d'Anvers, lorsqu'il fallut sortir et forcer les retranchements de la Ville, entre autres belles paroles qu'il dit à ses soldats, fut ceste-cy :

Ea, soldados, es menester muestrar en este lugar su virtud, come en un muy affamado theatro de las cosas de guerra.

Courage, enfants : il faut icy montrer tout ce que vous sçavez faire, comme sur un des plus fameux théâtres de la guerre.

Avant donner la battaille de Pavie, le Marquis de Pescayre dit et commanda au Marquis del Gouast,

con gesto severo y animoso, pero alegre, primo es menester de ganar este lugar de Mirabel, con vuestra virtud, haziendo todo su effuerço : que si las manos, loqual Dios no quiera, no bastaren contra el ennemigo tanzas vezes vencido, hazet que los cuerpos muriendo con mucha honra loqual de ven, los animos valorosos, vengandose del ennemigo,

avec un maintien sévere et animé, mais néanmoins joyeux : il faut premiérement gagner ce lieu de Mirabel, avec votre courage ordinaire, faisant tous vos efforts : que si les mains, ce qu'à Dieu ne plaise, ne suffisoient point contre un ennemi tant de fois vaincu, du moins que les corps meurent avec l'honneur qu'ils doivent, leurs valeureux courages se satisfaisant

Digitized by Google

se satishagan noblamente.

noblement en se vengeant des ennemis.

Ceste battaille perdue pour nous, se dit parmy les Espaignols, que Sa Majesté ayant esté prise, et le Marquis del Gouast au retour de la chasse de quelques Souysses, ayant sceu la prise, vint dans le mesme champ de battaille saluer Sa-dite Majesté avec un très-grand honneur et respect, chassant d'allentour de luy une troupe infinie de soldats, qui la pressoient et l'importunoient de toutes parts; et après luy avoir apporté toutes ces belles raisons qu'il pouvoit, pour le consoler de son désastre, et sur-tout luy alléguant la bonté de l'Empereur, le Roy luy respondit avec ces belles paroles et dignes de remarque, dont je m'estonne que nos Escrivains François n'ont touché ces gentilles particularitez et paroles, et qu'il faille que les emprumptions des Estrangers. Je le diray premiérement en Espaignol.

Yo havia determinado, muriendo honradamente con los armados, librar mi animo desta tan gran aspereza de mis cosas, por no quedar vivo, despues de haver muerto tantos Capitanes mios muy esclarescidos: pero la fortuna, que y a de mucho tiempo es asperissima, y a grand tuerto muy ennemiga à nuestro nombre por gardar la vida a mi pesar para un espetaculo de escarnio.

Je m'estois résolu et déterminé, que mourant honnorablement parmy les armes, je me peusse délivrer et mon esprit, d'une si grande asprezze et surcharge de mes affaires, pour ne demeurer en vie, après avoir veu devant mes yeux tant de braves et vaillants Capitaines des miens estendus morts autour de moy. La fortune qui de long-temps m'est si cruelle, et à

y burla, no ha querido que yo muriesse muerte muy honrada. A lo menos, consolo esto consolare, a mi mismo acordando me de una tan gran perdida que de oy adelante no temere yo mas nunguna injuria ny fuerça de fortuna, porque aviendo sido ella crudellissima siempre y furiosa y nunca jamas abundantemente harta por tantas desaventuras, agora finalmente aura pagado el resto de su odio en esto publico lloro de toda la Francia, y postrera perdida mia por caso de tan grande desavantura.

très-grand tort grand' ennemie de mon nom pour me conserver la vie à mon très-grand regret, et pour servir de spectacle d'une moquerie et dérision, n'a pas voulu que je mourusse d'une mort honnorable. Pour le moins en cela auray-je occasion de me consoller en moy-mesme, que me souvenant, et mettant devant mes yeux souvent ma grand-perte, que d'aujourd'huy en advant, je ne craindray aucune injure ny force, de la fortune; parce que m'ayant esté tousjours très-cruelle, et furieuse, ny jamais assez saoulé abondamment de tant de desadvantures qu'elle m'a données, elle aura finallement payé le reste de sa hayne en ceste publique plaincte et deuil de toute la France, et derniere perte mienne, par le cas et advénement d'une si grande desadvanture.

Voilà certes de belles paroles, et brave réso-

Digitized by Google

lution d'un magnanime Roy, à ne se soucier plus de la fortune, puisqu'elle avoit achevé de vomir son venin sur luy en ceste si grande perte et desconvenue. Telles paroles toucherent si fort au cœur des soldats qui estoient à l'entour, qu'ils se mirent tous à plorer, et à admirer ce grand Roy. Cela se tient et se dit parmy les Espaignols.

J'ay traduit en François ces mots précédents Espaignols, et non point les autres; car il faut croire que le Roy les prononça tous en François, et les Espaignols l'allerent traduire en leur langue.

Sur-quoy j'ay pris ce sujet de faire ce discours, pour noter que, bien que ce grand Roy parlast force langues, comme la Latine, Espaignolle et l'Italienne, il vouloit tousjours porter tant d'honneur à la sienne, qu'il la préféroit à toute autre, et ne la vouloit laisser en-arriere, pour faire marcher devant l'estrangere. Aussi, ainsi que j'ay ouy dire à feu Monsieur de Lansac le bonne-homme, qu'il est bien tousjours meilleur, plus séant et plus grave, quand un Roy parle de grandes choses devant les Estrangers, et mesme ses compaignons, Roys, et Princes, faut qu'il parle son vray langage, sans s'abaisser et se contraindre jusques-là de parler celuy de son compaignon, et contente ses oreilles comme s'il luy vouloit servir de truchement.

L'Empereur en monstra un très-bel exemple en cela, lors qu'il fut à Rome, et parla devant le Pape, les Cardinaux, les Ambassadeurs, et qu'il brava tant, par trop enorgueilly de sa victoire de Thunis et de la Goulette. Il y eut les deux Ambassadeurs de nostre Roy, l'un vers Sa Saincteté, l'autre vers Sa Césarée Majesté, qui luy remonstrerent de ne parler point Espaignol,

mais autre langue plus intelligible. Il respondit à Monsieur l'Evesque de Macon, comme au principal, à cause du rang qu'il tenoit vers Sa Saincteté, et marchoit devant Monsieur de Velly qui estoit près Sa Majesté, et ce avec un certain desdain :

Segnor Obispo, entiende me, si quesiredes; y no esparays de mi otras palabras que de mi lingua Hespagnola, la qual es tan noble, que merece ser sabida y entendida, de toda la gente Christiana.

Monsieur l'Evêque, entendez-moy, si vous voulez; et n'attendez point de moy d'autres paroles que de ma langue Espagnole, qui est si noble et si belle, qu'elle mérite d'être sçue et entendue de toute la Chrétienté.

Il y eut bien-là de la natreté à l'Empereur : car s'il eust voulu, il eust fort bien parlé François ou Italien, au Pays et au lieu où il estoit, voire Allemand et Flamand, son Pays natal, s'il eust fallu; mais il les eust bien rendus *à quia* : car il sçavoit toutes ces langues; mais il ne voulut parler que l'autre, possible pour faire despit à ces Messieurs les Ambassadeurs, et à aucuns Cardinaux François, et autres partisans du Roy, ou bien le fit-il, par un desdain, et bravade, et ostentation, pour honorer mieux sa langue, et aussi (ainsi que j'ay dit) que ceste langue est fort bravasche et fort propre pour menaces. Ce Monsieur l'Ambassadeur eut tort en cela : car il le devoit laisser parler et l'escouter et l'entendre bien, et puis le payer de même monnoye, et luy faire sa response en François, sans descouvrir son asnerie; mais possible n'eust-il peu entendre son discours ainsi Espagnolisé. Ainsi les

Digitized by Google

fautes que luy et son compaignon firent, et qui cuyderent porter préjudice à nostre Roy, en font foy de cela. J'en ay escrit assez dans le discours que je fais de ce grand Roy (*).

Tant y a que ces Ambassadeurs, et autres qui tiennent leur place, ont grand tort et grand honte de n'apprendre les langues pour s'en servir au besoing comme estoit celuy-là, et monstrent bien qu'ils sont de grands veaux, qui ne sçavent et ne parlent que leur langue de veau, et ressemblent un certain Evesque de France, qui alla au Concile dernier de Trente, sans argent et sans latin, et retourna de mesme. Quel embarquement sans biscuit, et quel retour aussi! Que diable peuvent faire ces gens qui n'ont nul exercice plus honnorable pour eux que d'estudier, et ne sçavoir que leur langue? Car quant à la Latine, le temps passé n'en sçavoient gueres: les autres qui crachoient quelque Latin, c'estoit quelque Latin de Bréviere, mal raffiné et tamisé. D'autres l'ont peu bien parler, mais c'estoient des oyseaux rares, ainsi que fit Monsieur le Cardinal du Bellay, quand il harangua le Pape Clément au-lieu de Poyet, qui fit le sot, et perdoit l'honneur de la patrie, sans ce grand Cardinal qui rabilla tout. Pour le temps d'aujourd'huy, nos Prélats se sont ravisé qu'ils commencent à tirer des armes, et à desgainer le Latin. Dieu mercy, les Huguenots, qui leur ont tant fait la guerre, qu'ils les ont aguerris; et de mesmes armes qu'ils les avoient battus d'autres fois, maintenant les battent, dont c'est bien employé. Que diroit-on d'un certain Ambassadeur François que j'ay cogneu? Luy,

(*) *Tome* V, *Discours* XLV, *pag.* 180.

ayant demeuré six ans en Espaigne, en retourna aussi mal en parlant la langue, comme si jamais il n'y eust esté : et disoit-on, qu'*il ressembloit le perroquet de Madame de Brienne, qui avoit demeuré vingt ans en cage, et n'avoit jamais peu apprendre à parler un seul mot* : proverbe ancien du temps des Roys François et Henry, nos grands Roys, et qu'on pratiquoit à la Cour envers ceux qui n'y avoient rien appris, ny rien sceu dire.

Or, pour reprendre encore mon discours, Monsieur de Lansac disoit qu'il est très-nécessaire qu'un Ambassadeur entende et parle le plus de langues qu'il peut, pour s'en servir à la nécessité aux lieux où il sera ; et mesme pour l'Espaignolle, Latine, Françoise et Italienne : car pour les autres, elles sont difficilles, pour ce ils en sont excusables ; mais pour ces quatre, ils en doivent estre taxez et blasmez, s'ils ne les sçavent, non pas pour les pratiquer ordinairement, et en faire litiere, comme on dit, mais pour quelquefois, pour la nécessité, pour la gentillesse, pour l'honneur, pour la gloire, voire pour quelque ostentation, et pour dire que l'on en sçait d'autant.

Et plus en doivent faire nos grands Roys et Princes, qui doivent tousjours honnorer leurs langues : et quant aux estrangeres, il les faut réserver pour maniere de devis, de causeries, de mots à propos, de gaudisseries, bravades et gentillesses, afin que d'autant plus ils se rendent admirables de sçavoir plus que leur langue naturelle, ainsi que faisoit ce grand Roy François, qui aux grandes affaires, ne se defferroit jamais de son beau parler François, et n'en parla autre

Digitized by Google

devant le Pape Clément, le Pape Paul, à Marseille et à Niçe, et avec l'Empereur Charles passant en France. La Reyne de Navarre, sa sœur, si sçavante et bien disante, bien qu'elle sçeust parler bon Espaignol et bon Italien, s'accommodoit tousjours de son parler naturel, pour choses de conséquence; mais quand il falloit en jetter quelques mots à la traverse, des joyeusetez et gallanteries, elle monstroit qu'elle sçavoit plus que son pain quotidien. Nostre grand Roy Henry parloit si bien Espaignol qu'homme de son Royaume, pour avoir esté assez en cage dans Espaigne, et en ostage pour l'apprendre; mais il ne parloit jamais que son François avec les Espaignols, mesme quand il y alloit d'affaires d'importance : mais pour dire le mot, et de faire une rencontre Espaignolle, il la faisoit fort bien, et de fort bonne grace. La Reyne sa femme, et mere de nos Roys, parloit encore fort peu son Toscan avecques ceux de sa nation pour grandes affaires, ainsi que le Roy son mary; portant en cela l'honneur qu'elle devoit au Royaume où elle avoit pris sa grandeur et bonne-fortune. La Reyne Margueritte sa fille, bien qu'elle entende la langue Italienne et l'Espaignolle, et qu'elle les parle aussi disertement comme si elle avoit esté née, nourrie et eslevée toute sa vie en Italie et Espaigne, elle en use de pareille façon en de grandes choses : mais pour alléguer de belles rencontres et gentils passages, et bien dire le mot, elle n'en cede à aucune personne, aussi-bien qu'en sa langue Françoise, tant elle a l'esprit grand et subtil. Nous autres petits compaignons, si nous sçavons ces langues, il est très-bon que nous les parlions, et les practiquions; mais il les

Digitized by Google

faut sçavoir parfaitement, pour ne nous faire mocquer si nous y faillons : aussi si nous nous en sçavons acquitter très-bien, nous nous en rendrons bien plus aymez, honnorez et estimez, tant à l'endroit des plus petits, qu'à l'endroit des grands; ainsi que m'arriva une fois parlant au Roy d'Espaigne, qui fit plus d'estime de moy qu'il n'eust fait, quand il m'entendit parler sa langue, ainsi que j'ay dit ailleurs : comme de vray, pour lors je la parlois très-bien, et s'en estonna, et m'en fit très-bonne chere. Il faut que je me vante de cela en passant.

Or, pour faire fin, j'allongerois volontiers ce discours (qui est très-beau), si j'estois aussi capable et aussi bien disant que le-dit Monsieur de Lansac, duquel j'en tiens la plus grand part; car il s'entendoit très-bien en telles matieres, pour avoir esté par diverses fois, et pour le moins trente fois, en diverses lieux et Pays en Ambassade, durant sa vie. Je ne passe donc plus avant, de peur de m'enrayer, et retourne à d'autres Rodomontades, bien marry d'avoir esté si long en ce discours.

Quand le Roy Henry II assiégea la Ville de Dynant, il la fit battre si furieusement, que ceux de dedans n'attendant que l'assaut général et leur totale ruyne, ne se voulant trop opiniastrer, adviserent d'envoyer vers Sa Majesté le Capitaine du Chasteau et un Capitaine de la Ville pour parlementer, ausquels fut accordé, que rendant la Place, et y laissant l'artillerie, s'en iroient vies et bagues sauves, avecques l'espée et la dague seulement, laissant toutes les autres armes en la Place. Cela estant sceu par Julien Romero, qui avoit léans une Compaignie d'Espaignols naturels,

Digitized by Google

trouve estrange et fascheux de sortir sans toutes ses armes : et pensant faire condescendre Monsieur le Connestable (qui capituloit) à plus honnorable party, le vint trouver, et luy tint tels propos, braves et graves certes,

Monsegnor, si assi es, que de todas las Artes no ay mejor Juez que los mesmos Officiales, pues que no ay Segnor ny Capitan, que mejor tratado y pratiquado las armas comme V. Exellencia, yo espero tanto en ella, que las favorescera hoy, de todo su poder, hazia nos otros soldados Espagnoles, recogiendo, nos y nos tratando, no *come* vencidos, más segun nuestre valor y virtud ; la qual, in quanto a my toca, equerido confidar en la suerte dudosa de una pelea singular y desafio, algunos annos ay, a *Fontainebleau*, adelante la Majestad Real del Rey Francisco, mas presto que padescer alguna deshonra y afrenta hazer cosa poca degna de soldado, y humbre honrado, teniendo mas

Monseigneur, s'il est vrai qu'il n'y ait point de meilleur Juge des Arts que les artisans mémes, puis qu'il n'y a point de Seigneur et de Capitaine qui ait mieux traité et plus pratiqué les armes que Votre Excellence, j'espere d'elle qu'elle les favorisera aujourd'hui de tout son pouvoir, envers nous autres soldats Espagnols, en nous recueillant, et en nous traitant, non comme des vaincus, mais selon notre valeur et notre courage; lesquels, quant à moi, j'ai mieux aimé confier, il y a quelques années, à Fontainebleau, en présence du Roi François, au sort douteux d'un combat singulier et défi, plutôt que de souffrir aucun deshonneur ni affront, chérissant plus mon

querida mi honra que mi sangre y mi vida, laqual siempre de buen animo he empleado en tantos millares de peligros, passando y repassando tantas tierras y mares, y solo esto para ganar gloria y loor; en que fortuna, amiga de los bravos y valientes, ma tan agradescido, que me puedo nombrar entre los que garon algo por sus esfuercos y proessas; por mi soberano bien, del qual me puedo alabar y avantagar, siendo las armas el cumbre de mi todo, y el fondo de mi nada, de las quales desseo mas la gardia y conservation que de todas cosas; lasquales armas teniendo perdidas, quiero que la gente tenga de mi en poca estima; y si tal es mi de desdicha de nos las quitar, queremos mas presto todos nos otros, come desesperados, que si nos faltan los remos, nos adjudar de las velas y com-

honneur que mon sang et ma vie, laquelle j'ai toujours employée de bon cœur en tant de milliers de dangers, passant et repassant tant de mers et de terres, et seulement cela, pour gagner de la gloire et des louanges; en quoi la fortune, amie des hommes braves et courageux, m'a tellement agréé et favorisé, que je me peux compter entre ceux qui ont gagné quelque chose par leurs efforts et par leurs prouesses; ce qui est pour moi un souverain bien, dont je me puis louer et avantager, les armes étant le comble de ce que j'ai et le fond de ce que je n'ai pas; leur garde et conservation m'étant plus cheres que toute chose: s'il faut que je le perde, je veux que tout le monde me méprise; et si ce malheur m'arrive, que nous soyons obligés de les abandonner, nous aimons mieux, tous tant

batir

Digitized by Google

batir hasta à morir, y muestrar por desesperation que mà presto queremos morir con las armas en las manos, que salvarnos sin ellas comme soldados vellacos. Por esso, Monsegnor, yo, y mis Compagneros, suplicamos su Sagra Majestad, que nos dexa yr y salgar con tal condition y partido noble y generoso, y se contienta desta tierra, laqual tantos grandes y principes faltaron de tomar otras vezes; y nos haziendo estad merced, justamente se podra llamar, el Roy Augusto vencedor por tal illustre tratamiento hecho à valientes soldados vencidos no por balta de coraçon y animo, mas por mala suerte.

quenous sommes, comme désespérez, si les rames nous manquent, nous aider des voiles, combattre jusques à la mort, et faire voir par notre désespoir, que nous aimons mieux mourir les armes à la main, que de nous sauver sans elles, comme des lâches. C'est pourquoi, Monseigneur, moi et mes compagnons, nous supplions Sa Majesté, qu'elle nous laisse aller et sortir avec cette honorable et noble condition, et qu'elle se contente de cette Ville devant laquelle tant et tant de grands Hommes ont échoué d'autre fois; et en nous faisant cette grace, il pourra justement se nommer un Roi Auguste et vainqueur, ayant si généreusement traité de vaillants soldats vaincus, moins faute de courage et de cœur, que par leur mauvaise fortune.

A ces paroles, par trop audacieuses pour un vaincu, respondit Monsieur le Connestable, qui

estoit de son naturel fort impatient d'un glorieux, et qui le sçavoit gourmander et rabrouer très-bien, quand il l'entreprenoit, ainsi que l'ay veu souvent : *Capitaine, mon amy, je vous estimerois grandement, si vostre force et pouvoir estoit correspondants à vostre parole et bon vouloir, que vous me voulez tant faire paroistre. Mais je vois bien que vous ne cognoissez pas vostre fortune, ou bien que vous la dissimulez : voulant, par advanture, faire nouveaux droits en guerre ; que le vaincu donne loi au vainqueur, et par advanture vous vouloir réserver un si grand advantage, que de vouloir emporter les armes, non-seulement sur moy, qui sçais assez ce qu'elles vallent, mais sur un Roy, jeune, courageux, et présent en ce siege, qui ne voudroit céder, non à vous (avec lequel le paragon n'est nullement semblable, non plus que du ciel au plus bas de la terre,) mais au plus grand Prince du monde. Et semble que vostre demande est fort contraire à vous-mesme, en ce que faites nostre Roy si grand (comme certes il est assez cogneu tel par-tout, sans que le disiés :) et néantmoins, vous prétendez d'emporter sur luy, et avoir l'honneur de ce qu'il pourchasse le plus en ce monde ; comme voulant dire, que quelque grand Prince qu'il soit, vous n'entendez estre inférieur à luy en la conservation des armes, et réputation d'honneur. Vrayment, beau Sire, je l'aymerois de vous, et seroit bon, que le preneur fust pris, et le Victorieux fust vaincu ; et que celuy qui fait trembler terres et mers, cédast en réputation des armes à un tel oyseau que vous. Or, sçavez-vous qu'il y a ? La grace que l'on peut faire aux*

Digitized by Google

malheureux, c'est de leur déclairer promptement leur malheur. Par-quoy, la meilleure nouvelle que je vous puisse faire sçavoir, est que si vous n'acceptez sur le champ la composition que je vous ay proposée; vous vous retiriés soudain; car avant qu'il soit quatre heures, je vous auray pris d'assaut, et ne vous donneray loisir de changer d'advis: et vous asseurez que, si vous eschappez de l'espée, la corde ne vous faudra, pour vous apprendre à vouloir capituler avec celuy qui tient vostre vie et vostre mort en ses mains.

Voilà la response de Monsieur le Connestable, et digne d'un tel Capitaine, et qui se peut dire à beau jeu, beau retour, dont le Capitaine Espaignol demeura si estonné, que rongeant le frain de son cœur, demanda encore par une importunité, au moins que luy douziesme sortist avecques ses armes. Cependant, Monsieur le Connestable, par une grande ruse de guerre, fait advertir les autres Espaignols, que Romero ne playdoit plus pour eux, que pour luy seulement, et une douzaine d'autres à son choix, laissant les autres en crouppes à la mercy de l'espée. Ce qu'entendant le reste des autres Espaignols, soudain s'accorderent à la mesme capitulation que les Allemands et Flamands, et sortirent tous ensemble, dont Romero cuyda se désespérer, qui demeura prisonnier parmy nous.

Je tiens ceste Histoire de nos François, qui y estoient présents, et du-dit Julien Romero mesme, qui me la conta mieux que je ne le dis; et ce fut lorsque nous allions à Malthe, entrant dans le Far de Messine. Nous vismes derriere nous quinze galleres de Sicile venir d'un bon vent en poupe,

avec le Bastard, qui en un rien (encore que nous fussions fort loing d'elles, et nous quasi touchant Messine,) eurent atteint nos pauvres petites frégattes, montant à douze ou treize. Car nous n'eusmes pas plustost pris port et terre, qu'eux quasi aussi-tost firent de mesme. Ces-dites galleres venoient de la Goulette pour y porter vivres, munitions et soldats, craignans la venuë du Grand Seigneur, qui la menaçoit, ou Malthe. Parmy ces honnestes Espaignols, qui estoient dans ces galleres, se trouva le-dit Julien Romero, qui s'estant enquis, et trouvant que nous estions François, nous vint comme très-courtois Cavallier, saluer et accoster le long du-dit port, et arraisonnant maintenant avec Messieurs d'Estrosse et de Brissac, ores avecques autres, cependant que nous avions envoyé à la Ville chercher logis, et nous promenans le long de ceste belle place de port, auprès de ceste belle fontaine, et maintenant avecques l'un et l'autre : et fut fort ayse de parler à moy, d'autant que de tous nous autres Gentils-Hommes qui estions-là, il n'y avoit nul qui parlast Espaignol que moy ; car il n'y avoit qu'un an que je ne faisois que venir d'Espaigne, et le parlois fort friandement : dont entre autres propos que me tint ce Seigneur Juliano, fut qu'il me demanda des nouvelles de France, et de Monsieur le Connestable, et comment il se portoit sur son vieil age ? Et luy en ayant dit de bonnes, il monstra qu'il en estoit fort joyeux, ce me dit-il ; et puis me continua de dire ses louanges, et comme une fois il luy avoit fait si belle peur qu'il eust eu jamais en sa vie : et me fit ce discours précédent, avec les plus belles paroles du monde ; si-bien que je ne vis

jamais mieux dire, car il estoit très-éloquent à la soldade.

Outre plus, me dit qu'il craignoit fort ceste fois, que Monsieur le Connestable, ou le Roy, luy fissent très-mauvais party de la vie; d'autant qu'ils le menacerent, et luy reprocherent, qu'après avoir receu du Roy François tant d'honneur en sa Cour, sur l'octroy du camp clos, qu'il luy avoit donné, sans recognoistre un tel bienfaict, s'en estoit allé, de son plein vouloir, servir le Roy d'Angleterre en la guerre de Boulloigne, estant pour lors trefves entre l'Empereur et Sa Majesté Chrestienne. Mais il me dit en cela ses raisons, que l'Empereur estoit irrité contre luy, pour avoir esleu le camp en France, à ce qu'il me dit. Nonobstant cela, si faillit-il à courir fortune de la vie; car Monsieur le Connestable estoit sévere en ces choses-là.

Ce combat fut le commencement de réputation du-dit Seigneur Julien, encore que ce ne fust rien qui vaille, à ce que j'ay ouy raconter à force Gentils-Hommes, et autres, qui vivent encore. Il servit plus de risée et mocquerie, que d'autres choses; si-bien que, de despit, le Roy en jetta de bonne heure le baston. Car en lieu de combattre vaillamment à outrances, la partie de Julien, encore que la fortune luy fust au commencement assez bonne, et meilleure que de Julien, commença à crier par trois fois :

No te quiero, Segnor Juliano. *Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano.*

Et de-là vint le proverbe qui a long-temps couru à la Cour, et en France :

No te quiero, Segnor Juliano. *Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano,*

qui se disoit quand quelqu'un fuyoit la luitte. Toutesfois il y alla un petit plus de l'honneur du-dit Juliano que de l'autre, et en a fait depuis toute sa vie grand triomphe, qui luy a aydé, avec d'autres belles advantures qu'il a couru pour son Empereur, et son Roy, aux guerres, pour le service desquels enfin est mort honorablement en ces guerres de Flandres.

Avant que finir, je diray ce mot, que tous gallants Hommes, Cavaliers et Capitaines, me semble qu'ils doivent fort peser ceste response sus-dite de Monsieur le Connestable; car il n'y a mot qui ne porte sa sentence, et advis très-nécessaire pour eux, et mesme pour la braveté qu'il usa à son brave. Sur-quoy je feray ce petit conte, que lorsque nous allasmes à Malthe, partant de Messine avec nos frégattes, nous vinsmes coucher à une petite Ville entre Messine et Sarragosse, qui se nomme Cataigne, là où l'on dit que le premier fondement et parlement des Vespres Sicilianes fut fait et jetté. Arrivans-là, ceux de la Ville tinrent leurs portes serrées, et firent difficulté de nous laisser entrer. Il y eut parmi nous un Capitaine Provançal, qui se voulant faire de feste, parce qu'il jargonnoit un peu, et assez mal, l'Espaignol, qui alla se présenter à la porte, et y demander entrée, plus par bravade, que par courtoisie. Sur-quoy il y eut un soldat Espaignol, peu endurant, qui s'advançant, poussa assez discourtoisement le-dit Capitaine, pour s'oster de devant la porte. Ledit Capitaine luy dit :

Digitized by Google

Soldado, que que reys hazer ?

Soldat, que voulez-vous faire ?

L'autre bravasche luy respond :

Te tratar de bravo, porque hazeys del bravo. Vaya se : apartados da qui ; y accuerdase de las Visperas Scicilianas.

Te traiter en brave, parce que tu fais du brave. Va-t-en : retire-toi d'ici ; et souvien-toi des Vespres Siciliennes.

Il y eut un honneste jeune Gentil-Homme François, qui parloit fort bon Espaignol, que je ne nommeray point pour sa gloire, qui se mit à parler le friand Espaignol. Aussi-tost qu'il l'eust ouy, il quitta tout, et vint à luy, et luy dit d'une grand joye :

Boto à Dios que tal hablar me plaze !

Ah, Dieu ! qu'un tel parler me plait.

et dit à l'autre :

Apartad os da qui, barragoyno : no quiero hablar con vos ; yo hablo con esto Cavallero muy gentil hablador :

Retire-toi d'ici, barragouin : je ne veux point parler avec toy ; mais bien avec ce Cavalier, qui parle si agreablement :

et venant à luy, l'embrassa à la mode soldadesque, et causerent fort ensemble de nostre voyage en passegeant, et puis allerent souper ensemble, que le gentil Cavallier François luy donna, et l'autre l'accepta galantement. Car ils ayment ces gens-là à faire aussi bonne-chere que nous, mais que ce ne soit à leurs despens ; car autrement, ils se laissent mourir de faim. Ce fut à mon homme à se retirer ; car il y eust eu de la rumeur. Toutesfois, cela se passa. Comme il y a tousjours et d'uns et d'autres, et les uns

courtois, et les autres arrogans, on nous laissa entrer courtoisement, et vivre et coucher pour nostre argent.

Si faut-il que je fasse à ce propos un plaisant conte, qui m'arriva une fois à Paris, au commencement des premieres guerres. Ainsi que le camp s'estoit acheminé à Estampes pour se dresser, moy ayant envoyé tout mon train devant, et demeuré à Paris pour quelques affaires qui me restoient, ou possible pour l'amour, je dirois mieux, je prins la poste pour aller joindre l'armée au-dit Estampes. Je n'avois qu'un homme des miens, moy avec mon postillon. Estant entre les deux portes de Sainct-Jacques, voicy venir la garde, qui estoit grosse et grande, et qui se faisoit fort estroictement en ce temps, entre autres un grand homme, marchant du quartier St. Jacques, qui portoit une grande hallebarde, et grand-barbe, et une cuyrasse, qui arreste fort rudement mon postillon, et prend la bride de son cheval. Je m'advance, et crie: *Mort-Dieu! l'homme à la grand-barbe, que voulez-vous faire?* Il vint à moy aussi-tost, et me présentant la pointe de l'hallebarde, il me dit: *Mort-Dieu! l'homme sans barbe, je vous veux arrester. Où est vostre passeport? Ne sçavez-vous pas l'Ordonnance qui a esté faite, de ne sortir sans passeport du Prevost des Marchands?* Tout-à-coup je me vis entouré de cent pointes d'espées, de picques, d'hallebardes. Ce fut donc à moy à monstrer mon passeport, (car je l'avois) et luy dire qu'il le devoit demander plus honnestement et doucement, et que je n'estois bastant pour faire teste à un corps-de-garde si remply. Toutesfois, après belles excuses, nous fusmes

amis comme devant : et estant arrivé, j'en fis le conte à feu Monsieur de Guyse, qui le trouva bon, tant de la demande, que de la response, et en rit bien, ensemble plusieurs de l'armée, ausquels j'en fis mesme part ; car comme me dit Monsieur de Guyse, un brave a bravé un brave, et quittes de là tous deux.

Quand le Duc d'Albe passa en Flandres contre les guerres civiles des Gueux, il ne se voulut servir d'autre Infanterie que de l'Espaignolle, et n'y en mena d'autre. Mais quelle estoit-elle? L'une des plus belles qui jamais fut mise en campaigne ; car il en fit choix parmy tous les Terces de Lombardie, de Naples, de Seville (*), de Sardaigne ; si-bien que de ce beau choix, il en fit un corps très-beau et bien fourni, jusques à neuf ou dix mille ; n'y ayant rien à dire, soit en belles armes, soit en leur entretien de vivres et de payes, jusques à leurs Courtisannes, qui en parures, paroissoient Princesses. Bref, rien n'y manqua. Et comme par où ils passoient près de la frontiere de France, vers la Lorraine, les chemins estoient rompus de gens quasi (par maniere de dire) pour les voir, on leur demanda pourquoy le Duc n'avoit avec luy pris d'autre Infanterie, Italienne ou Tudesque? Aucuns respondirent :

Porque cognossa bien, que con singular virtud de nos otros Espagnoles, ha de alcançar en esta guerra el clarissimo nombre de gran Capi-	*Parce qu'il sçait bien que, par notre valeur et par notre grand courage, il doit acquérir dans cette guerre le nom de grand Capitaine par-*

(*) De Sicile, *apparemment.*

tan, mas que ningun otro que unca fue.

dessus tous ceux qui l'ont jamais été.

Comme de vray, par leurs seules armes, il a fait trembler tout ce Pays-là, et remis en son premier devoir.

J'entretenois une fois, dans le Chasteau de Milan, un vieux soldat Espaignol, mortepaye de léans, qui avoit toute sa vie consommée aux guerres de l'Empereur Charles, et me racontoit, qu'il n'aymoit rien tant que les soldats Espaignols; porque, come buenos officiales y labradores, havian texido con sus manos proprias la corona de laurel que llevana al derredor de la cabeça, no temiendo dar fin a sus vidas, para hazer bivir la fama del, y dellos.

parce que, comme bons artisans et bons ouvriers, ils avoient travaillé de leurs propres mains la couronne de laurier, qui lui ceignoit le front; ne craignant point de perdre la vie, pour établir sa gloire et la leur.

Un simple soldat Espaignol, pour avoir esté trouvé en quelque larcin, fut condamné d'avoir une oreille coupée; à quoy s'écria, en disant: Una oreja, pesia tal! Mas querria yo morir, que suffrir tal affrenta. En tanto dixo el Capitan concedase esta gratia à este soldado tan desseozo de la honra;

Une oreille, maugrebleu! Mais j'aimerois mieux mourir, que de souffrir un tel affront. Alors le Capitaine ordonna qu'on accordât cette grace à ce soldat si desireux de son honneur;

et il ayma mieux passer par les armes, et mourir, que d'avoir l'oreille coupée.

J'aymerois autant d'un soldat Gascon, lequel,

Digitized by Google

estant sur l'eschelle près de la mort, il y eut une femme qui le vint requerir pour mary, ainsi que le temps passé se faisoit, suivant l'ancienne loy des Gots. Luy, la voyant boisteuse, laide, et fort contrefaite, et marcher incommodément, il dit : *Que ferois-je de cela? Je n'en aurois que du desplaisir et incommodité. Pinge, pinge*, (dit-il au Boureau;) qui est autant à dire en Gascon, *pends, pends* : ce qu'il fit; et le galland ayma mieux estre pendu, que de s'assubjectir à une si laide beste. Celuy-là estoit fort curieux de son ayse, et ennemy de la laideur.

Aux premieres Guerres civiles, lorsqu'il fallut assaillir les Fauxbourgs et Porteraux d'Orléans, feu Monsieur de Guyse commanda aux François donner d'un costé, et aux Espaignols de l'autre. A la teste du Régiment des Espaignols, se trouva un jeune soldat, qui par-dessus tous, se faisoit si bien paroistre en ses armes, et son harquebuze, et son fourniment fort beau, et très-leste en grace, en façon et habillement, car il avoit un pourpoinct de satin jaune, tout couvert de passement d'argent, et les chausses à bandes de mesme, avec un chapeau de taffetas noir, tout couvert de plumes jaunes, si bien qu'il le faisoit très-beau voir, car avec cela, il estoit beau et agréable de visage et d'une jolie, gentille et maigrelline taille. Enfin, il paroissoit tel, que feu Monsieur de Guyse demanda à Dom Caravajal, (qui leur commandoit,) qui estoit ce jeune homme; car à sa contenance, il monstroit estre de lieu et de courage? Caravajal luy respondit, qu'il estoit de la Maison de Mandozze, de laquelle sont sortis de grands personnages en tout : et sur ce, il le présenta à Monsieur de Guyse,

pour luy faire la révérence. Ainsi que mon-dit Sieur de Guyse le receut fort courtoisement, et Caravajal luy dit la bonne opinion qu'avoit Monsieur de Guyse de luy, comment il luy avoit demandé son nom ; en faisant la révérence à Monsieur de Guyse, et luy en rendant humbles graces, alors ce jeune homme respondit :

Monsegnor, oy o morire con honra ; o mudare mi color amarillo en collorado, por alguna sangrienta y noble herida ; o hare algun illustre segnal de mi nombre ; por la merced y favor de mi General que lo ha pedido.

Monseigneur, ou je mourrai aujourd'huy avec honneur, ou je changerai ma couleur jaune en vermeille, par quelque cruelle, mais honorable blessure ; ou je laisserai quelque marque illustre de mon nom, pour reconnoître la grace et l'honneur que m'a fait mon Général de s'en informer.

Ainsi qu'il le dit et promit, ainsi il le tint : car d'abordade, et s'advançant des plus avant, il reçeut une grande harquebuzade au corps, du costé gauche, dont pourtant il ne mourut ; et Monsieur de Guyse le fit panser fort soigneusement, et deux jours après le fit mettre sur l'eau dans un batteau, et le conduire à Bloys avec d'autres blessés : et vis comme Monsieur de Guyse le recommanda à la Reyne par Jehan-Baptiste, qu'on nommoit le Compere, qu'il envoyoit vers elle. Je vis tout cela ; car j'y estois.

Certes, ce jeune Gentil-Homme Espaignol accomplit mieux sa parole, que ne fit une fois un grand Seigneur Estranger, que je ne nommeray point, pour sa qualité qu'il faut révérer ;

Digitized by Google

lequel s'estant retiré vers le Roy Henry, pour avoir receu une par trop grande injure de l'Empereur Charles, qui luy avoit fait massacrer son pere, aussi qu'un sien frere estoit mort dans un siege pour le service du Roy. Quelque temps après, ainsi que le Roy Henry marchoit pour livrer battaille à l'Empereur devant Valenciennes, le jour avant, lorque l'armée marchoit en belle ordonnance de guerre, et que ce jour on tint l'Empereur plus près qu'il n'estoit, le-dit Seigneur, armé de toutes pieces, monté sur un beau coursier, grand et fort, se vint présenter au Roy, et ayant tiré son espée, dit au Roy : Sire,

Hoggi con questa spada io voglio vindicar la morte del padre, et del fratello.

Aujourd'huy, je veux avec cette épée venger la mort de mon pere, et de mon frere.

Et voyant que le Roy aplaudissoit à ses beaux mots, plus encouragé, vint à pousser son cheval en-avant, pour luy faire quelques passades. Mais le cheval estant un peu rude et gaillard, et trouvant son homme sur soy un peu de légere tenuë, s'advisa de s'en deffaire, et le porter par terre, en lui faisant faire la conversion de Saint-Paul : et ce fut au-dit Seigneur à crier :

Ahi me! yo son mezzo-morto;

Ah ! je suis à demi-mort ;

et toute la jeunesse qui estoit près du Roy Henry, à rire leur saoul, et à faire relever le-dit Seigneur. Le lendemain, qui estoit le jour qu'on pensoit asseurément de venir aux mains, puisqu'on y avoit failly le jour précédent, et que les deux armées ne s'en pouvoient desdire, le-dit Seigneur voyant que c'estoit à bon escient qu'il y falloit faire, commença à crier :

Digitized by Google

Come! non c'e nissun fiumare, nissuno bosquo, nissuno monte, tra noi et loro! Questo non è buono.

Comment! il n'y a ici aucune riviere, aucun bois, ni aucune montagne, entre eux et nous! Cela n'est pas bon.

Asseurez-vous qu'il desiroit bien quelque obstacle, ou de montaigne, ou de marets, ou d'une riviere, ou ruysseau, pour se garder de joindre de près; mais il n'y avoit lieu. Que si l'Empereur eust voulu mordre, le champ de Mars ne fut jamais si beau: mais il fuyt le choc par de bons retranchements qu'il avoit fait auprès de la Ville de Valenciennes: si-bien que, pour le coup, la partie ne fut jouée en gros, si-non par légeres escarmouches: ce qui fut un grand contentement au-dit Seigneur, qui paradvant avoit menacé et crié vengeance; car il ne vouloit venir aux mains nullement, si-non de paroles bravasches, dont il s'ayda encore pis que devant. Je tiens ce conte de Monsieur d'Uzais, qui le faisoit le plus plaisamment qu'il estoit possible. Au bout de trois ans, le-dit Seigneur, et son frere, et toute sa maison, se retirerent du party du Roy; et sans aucun respect d'injure receue, espouserent et prinrent celluy de l'Empereur.

Le jour de la battaille de Cérizolles, ainsi que le Marquis del Gouast recognoissoit nostre armée qui marchoit à luy, il vint dire aux gens-de-pied Espaignols:

Ea, soldados; a qui estan, à mi parecer, los Gasgones, vuestros vezinos, y quasi hermanos a ellos. Que si son ven-

Courage, soldats; les Gascons, vos voisins, et presque vos freres, sont ici, si je ne me trompe. Que s'ils sont

Digitized by Google

cidos, semos vencedores, ny mas ny menos quando un cuerpo esta derribado y caydo en tierra; todos los otros miembros quedan sin fuerça y valor.

vainqueurs de tous les autres, ni plus ni moins, que quand un corps est abattu et renversé par terre, tous les autres, membres restent sans vigueur et sans force.

Voilà une grande louange pour les Gascons, mettant toute la force de l'armée ce jour là en eux, comme en estant le vray corps, et que quasi un corps ayant esté deffait et abbattu, toutes les autres forces n'avoient que tenir. Je tiens ce conte de Monsieur de Grillé, brave et gallant Gentil-Homme Provençal, qui pour sa valeur, fut despuis faict du Roy Séneschal de Beaucayre; et qui estoit Capitaine en chef d'une Compaignie de gens-de-pied en ceste battaille; et qui parloit bon Espaignol; car ayant esté pris dans Thérouanne, avoit demeuré trois ans prisonnier parmy eux.

Estant à la Cour d'Espaigne, au retour de la conqueste de Belys, force gallants Hommes, Gentils-Hommes, Capitaines, et autres Espaignols, qui y avoient estez, estans venus à la-dite Cour, pour faire la révérence au Roy, et se faire remarquer et recognoistre pour leur voyage, je vis passer, estant dans une boutique d'un Marchand, un jeune Gentil-Homme bizarre, et fort bigarré en ses habillements, et force plumes en son bonnet de diverses couleurs, monté sur un cheval d'Espaigne, beau, avec une housse de velours, relevant ses moustaches à chaque pas de son cheval; enfin, faisant bien la piaffe, vray piaffeur, homme de main, point autrement. Je vins demander à un Capitaine, qui estoit dans

Digitized by Google

la boutique, marchandant avec moy, qui pouvoit estre celui-là qui faisoit si bonne mine? Il me respondit seulement :

Es aquel que tomo el Pignon de Belys, y nunca fue. Dexad lo ir, Segnor, y volar à todas los Diablos, con sus plumas, que tan mal haze del bravo.

C'est celuy qui prit le Pignon de Belys, où cependant il ne fut jamais. Laissez, Monsieur, aller à tous les Diables, avec ses plumes, cet homme qui fait si mal-à-propos le brave.

J'aymerois autant d'un Gentil-Homme Tolédan, lequel menaçoit tous les jours, qu'il s'en alloit faire un voyage aux Indes, et jamais ne partoit. Un jour, il parut avecque un chapeau tout couvert de plumes, dont il y en eut un qui rencontra ainsi sur luy :

No es possible que no salga agora este virote, pues questa tan bien emplumado.

Il est possible que ce trait ne parte point présentement, puisqu'il est si bien emplumé.

Faisant allusion sur un vireton, ou trait d'arballeste, qui part et décoche mieux, quand il est bien empenné.

C'estoit lors un grand cas, que ceste conqueste de Belys, et de son Pignon, qui estoit une haute roche, où il y avoit une forteresse fort mal-aisée à monter : et dedans y pouvoit avoir quelques soixante Turcs naturels; mais ils s'effrayerent, et s'en allerent, n'ayant tenu que trois à quatre jours. L'armée, qui estoit devant, estoit très-belle, de plus de dix mille hommes, et de soixante et dix galleres, où commandoit Dom Garcie de Tolede, Vice-Roy de Sicile; car je la vis.

J'ay

J'ay ouy raconter en Espaigne à de vieux Capitaines et soldats Espaignols, que Gonsalle Pizarre s'estant esmeu et rebellé contre l'Empereur Charles, luy fit de grandes guerres civiles aux Indes, auxquelles ne fut vaincu jamais, quelque battaille qu'il ait donné, ny rencontre, si non à la derniere qu'il donna, en ayant combattu jusqu'à l'extrémité luy et ses gens,

no come leones, mas come verdaderos Espagnoles :

non comme des lions, mais comme de vrais Espagnols :

voulant par-là inférer, qu'ils estoient plus braves et hardis que lyons. Et luy, ne pouvant plus, et ses gens tous deffaicts, il demanda à un de ses compaignons et Capitaines, qui s'appelloit Jehan d'Acosta : *Que fairons-nous, nous autres qui sommes restez seuls? Allons-nous en* (respondit Acosta) *vers la Gasca*, qui estoit un Capitaine de leur contraire party. *Allons-y donc*, dit Pizarre.

Vamos à morir, come buenos y verdaderos Christianos.

Allons mourir comme bons et vrais Chrétiens.

Pensant estre un acte de bon Chrétien, ce dit le conte, d'aymer mieux se rendre à son ennemy, que fuyr. Aussi dit-on que jamais ses ennemis ne veirent ses espaules. Et voyant auprès de soy Villavicentio, il luy demanda qu'il estoit? L'autre respondit,

qu'era Sergente Major del campo Imperial.

qu'il étoit Sergent Major du camp Impérial.

Et yo, *respondit-il*, soy Gonzale Pizarro el desdichado ;

Et moy, je suis le trop malheureux Gonzale Pizarre ;

et luy donna son espée.

Il marchoit en brave Cavalier, et en contenance Royale. Il estoit monté sur un beau et puissant cheval, que ce jour il avoit fait ferrer de treize cloux de chasque pied, afin qu'il ne luy manquast au besoing, armé d'un jacque-de-maille, et une cuyrasse fort riche et par dessus une casaque de velours, et en sa teste une bourguignotte toute d'or qui estoit un œuvre non moins beau que riche. Ce Sergent-Major fut fort ayse d'avoir faict butin d'un tel prisonnier, et incontinent le mena devant de Gasca, qui estoit celuy qui commandoit, qui luy demanda soudain, *s'il estoit beau d'avoir esmeu et bandé tout ce Royaume contre l'Empereur son Souverain et maistre?* Pizarre respondit :

Yo, y mis hermanos, haviendo conquistado estas tierras y Paezes, à nuestras guestas, trabajos, gastos, y sangre no havemos pensado pecar contra la Sacra Maestad, gardando las, y regiendo, y gouvernando, come legitimos Signores y Conquistadores.

Mon frere et moy, ayant conquis ces terres et ce Pays à nos propres dépens, travaux, fraix, et par notre propre sang, nous n'avons point pensé pécher contre Sa Majesté, en les gardant, et les gouvernant, comme légitimes Souverains et Conquérants.

Alors Gasca dist qu'on l'ostast de devant luy; et y eurent plusieurs soldats, qui eurent chascun plus de cinq ou six mille pesants d'or pour leur butin. Le lendemain de sa prise, il fut sententié à mort, et à estre décapité, et mené sur une Mule les mains liées, et ayant une cappe sur les espaules. Il mourut en bon Chrestien, par signes, sans parler un seul mot, retenant au reste avec

Digitized by Google

soy une authorité encore grande, grave façon, et contenance sévere. Sa teste fut portée en la Ville des Roys, où elle fut mise sur un pilier de marbre, enfermée d'un treillis de fer, avec ce tiltre ou escriteau :

A qui esta la cabeça del trahidor Gonzalle Pizarro, el qual dio la batalla en la valle de Xaqusagnava contra la bendera y estandarte Real del Imperador su Segnor, al Lunes 9 de Abril 1548.

C'est icy la tête du traître Gonzale Pizarre, lequel donna la battaille contre l'armée Royale de l'Empereur son Souverain, dans la vallée de Xaqusagnava, le Lundi 9 Avril 1548.

Voilà la fin de Gonzalle Pizarre, qui ne fut jamais vaincu en battaille qu'il aye donné, encore qu'il en ait donné plusieurs. Diego Centeno paya au bourreau ses habillements, qui estoient fort riches, afin qu'il ne le despouillast point, le faisant enterrer avec eux en la Ville de Cusco, nonobstant qu'il eust esté son grand ennemy capital. Acte beau, et certes digne, disant :

Que non era tratto de Christiano, ny tan poco de Cavallero, injuriar y offender los muertos.

Qu'il n'étoit point d'un Chrétien, non plus que d'un Cavallier, d'injurier et offenser les morts.

Il se dit de plusieurs, et s'en voit qui n'ont fait ce traict à leurs ennemis, dont Dieu les en pardonne.

Après la sentence de Pizarre, on la donna de mesme à Francisco Caravajal, l'un de ses complices et Capitaines, à estre pendu, mis en quatre quartiers, et sa teste avecques celle de Pizarre, dont il dist :

Harto es, pues que no puede morir dos vezes. *C'est assez, puisque je ne peux mourir deux fois.*

Un soldat Gascon, en Piedmont, ayant esté ainsi condamné avoir la coupe testée, comme dict Rabelais, il dist :

Cab de Diou, lou cab! You donne lou reste per un hardyt. *Testebieu! la teste! Je donne le reste pour un denier.*

Il dist bien un autre mot : mais il est trop sallaud ; et pour ce, je le tays, bien qu'il fust plaisant, mesme estant sur le point de la mort.

Ainsi en dist le mesme une fois un pauvre Diable Espaignol, qu'on condamna estre pendu :

Harto es. Desde yo muerto, que me ilevan à la carniceria. *C'est assez. Dès que je serai mort, que l'on me porte à la boucherie.*

Un autre ayant esté condamné par le Juge d'estre pendu, il ne sceut que luy dire, si-non, d'un despit, qu'il ressembloit bien à Pilate; mais le Juge respondit bien mieux :

A lo menos, no levare mis manos, para castigar un tan grand vellaco come vos. *Au moins ne lavrai-je point mes mains, pour condamner un aussi grand frippon que toy.*

Un autre dist aussi bien, estant condamné d'avoir les deux oreilles coupées. Ainsi que le Bourreau luy eut haussé les cheveux pour les voir, et les luy couper, et ne les ayant point trouvés, le Bourreau luy dist de colere :

Burlais-vos assi de la gente? *Te mocques-tu donc ainsi du monde?*

L'autre luy respondit :

Cuerpo de tal, soy oy *Corbieu! suis je donc*

Digitized by Google

obligado dar orejas cada Martes ?

obligé de fournir des oreilles tous les Mardis?

Pensez que c'estoit un Mardy qu'on les luy avoit coupées auparavant, et que pour cela il n'en amanda ny n'en empira son marché.

Voilà comment ces marauts se gaudissent, sur le poinct de la mort. Ce ne sont pas eux seulement, mais gens de plus grande estoffe, et de plus saincte vie qu'eux ; ainsi qu'il advint à un Fray Bernardin Espaignol. Ainsi qu'il estoit sur les agonies de la mort, et qu'un sien compaignon le vint consoller, et remonstrer qu'il n'en mourroit point ce coup, et que pour le seur il estoit prédestiné de mourir un jour Prélat, il luy respondit plaisamment.

Otros moriran Prelados, et yo morire pelado.

D'autres peuvent bien mourir Prélats : mais pour moy, je ne mourrai que pelé.

Cela vouloit inférer, qu'il mourroit la teste pelée et raze, comme Religieux qu'il estoit, ou qu'il eust quelque maladie chaude.

Pour retourner à ce brave Caravajal, outre qu'il fust brave et vaillant en faict, il étoit aussi subtil à mots, et sur-tout avec cela très-cruel, et tel que le proverbe en sortit de luy :

Mas fiero y cruel que Caravajal.

Plus fier et plus cruel que Caravajal.

La nuict paravant qu'il fust exécuté, le Capitaine Centeno le fut voir. Caravajal fit semblant, tant il estoit glorieux, de ne le cognoistre point. Quaand l'autre luy eut dict s'il ne le recognoissoit pas, il respondit :

Come te podria yo cognoscer, que nunca te vi por delantera, sino

Comment pourrois je te connoitre ? Je ne t'ay jamais vu par-devant,

por la trasera y detras? *mais tousjours par-derriere?*

Quelle chasse! par laquelle luy donna entendre soubs bourre, et le piqua, que l'autre avoit tousjours fuy devant luy en tous ses combats.

Chasse certes aussi bonne que celle d'une Dame de la Cour d'Espaigne, laquelle, voulant mal à un Cavalier, qui estoit allé en ceste derniere guerre de Grenade, ainsi que le bruict vint à la Cour, qu'il y estoit mort, elle dist:

No puede ser; porque los Moros no coment mas carne de liebre. *Cela ne se peut; car les Mores ne mangent point de chair de lievre.*

Vilaine attaque pourtant, pour le taxer de couardise, comme le lievre, qui fuit tousjours, et ne combat jamais: ou possible pour la lepre; car les Mores n'en mangent point pour ce subject, non plus que du pourceau, et autres animaux deffendus en leur Loy.

Pour parler de la cruauté de ce Caravajal, il se dit, qu'il tua plus de cent hommes de sa main propre en une battaille qu'il donna. Il estoit aagé de plus de quatre-vingt et quatre ans lorsqu'il mourut. Quel brave et vaillant vieillard! Il fut fort dur à se confesser. Il avoit porté une enseigne en la battaille de Ravenne, et paravant avoit esté soldat du grand Capitaine Gonsalve, au Royaume de Naples. De bon maistre, bon apprentif; car ç'a esté un des meilleurs hommes de guerre qui ait jamais passé aux Indes, ce disoit on lors.

Les Maisons de Pizarre et de Caravajal, furent du tout rasées, et dedans toutes semées de sel, avec tels escriteaux: *Icy sont des maisons des traistres Pizarre et Caravajal.* De mon temps, que j'estois en Espaigne, leurs noms et valeurs

Digitized by Google

raisonnoient encore par la bouche d'une infinité de gens, et en racontoient de beaux et esmerveillables actes, et ne se pouvoient saouller d'assez les louer. Que c'est que de vaillance! Car qu'elle soit ou mal ou bien employée, elle est tousjours estimée, ainsi que dit le reffrain en Latin :

Fama, sive bona, sive mala, fama est.

Et autres disent :

Sive bonum, sive malum, fama est.

C'est-à-dire,

Toute renommée, soit bien ou mal, est renommée ; ou bien : *Soit bonne ou mauvaise, c'est renommée* : et mesme quand elle part d'un cœur vaillant et généreux, et non point poltron ; car enfin, tout cœur généreux, qui entreprend quelque chose de grand selon soy, ne sçauroit estre autrement que fort estimé, et loué, comme Machiavel en est de cet advis. Mais pourtant, il est bien tousjours plus louable, plus sainct, faire bien que mal ; car enfin, le bien est tousjours récompensé pour le bien, et le mal pour le mal.

Il faut conter ceste rodomontade en faict, qui est très-belle, et pourtant incroyable.

Muchas cosas han acaecido à los Espagnoles en diversas partes, despues que con invincibles animos, andan desplegando sus banderas quasi per todo el mondo ; por las quales han merescido entre todo las nationes renombre de

Les Espaignols ont exécuté de grandes choses en diverses parties du monde, depuis qu'ils ont porté leurs armes, et qu'ils ont deployé leurs étendars presque par toute la terre ; pour lesquelles choses ils ont mérité entre toutes les

Digitized by Google

immortal memorio. Y dexadas muchas que por varias Historias andan celebradas, el hecho solo de un soldado, el qual indignamente esta puesto en olvido, fuerça a creer quanto sea el animo y valor de la gente Espagnola. Al tiempo que el Marques de Pescara andava en buelto en las profiadas guerras de Lombardia, haviendo se travada entra Franceses y Espagnoles una pelea, vino a herir una pelota à luys de la Segna, soldado, que andava puesto en hilera en su escadron infanteria, y no valiendo la deffensa del cocelete, le entro la pelota en el cuerpo. El animoso soldado, sentiendo, que la pelota baxava por los vazios a las tripas, apartado un poco de su ordenença, con inconparable effuerco y osadia, sacandose un cuchillo, se hizo una pequegna abertura en la barriga, por donde (cosa que parece fabula)

nations le renom d'une gloire immortelle. En laissant donc beaucoup dont on parle dans différentes Histoires, la seule action d'un soldat qu'on a indignement mise en oubli, force à croire quel est le courage et la valeur des Espagnols. Du temps que le Marquis de Pescaire s'en alloit aux guerres opiniâtres de Lombardie, une mélée s'estant liée entre les François et les Espagnols, Louis de la Segna, soldat Espagnol, posé en file dans son bataillon, fut blessé d'une balle; et sa cuirasse n'étant pas suffisante, la balle entra dans le corps. Le courageux soldat, sentant que cette balle descendoit dans la concavité du bas-ventre, se retira un peu de son rang; et avec un effort et courage incomparable, il tira un couteau, se fit une petite ouverture au bas-ventre, par où (chose qui paroîtra

Digitized by Google

hibo salir la bala: y bolviendo con los dedos las tripas para dentro, con animo nunca visto, hizo con la punta del cuchillo, de una y otra parte, algunos agujeritos en sus mesmas carnes, y passando por ellos la agujeta cozio con grande constantia la abertura que havia hecho: y buelto a su hillera, no se cognoscio en su semblante el martyrio que de si, con sus manos, havia antes hizo; su personado entre los muy sanos, a quel que tenia el cuerpo tan mal dispuesto; hasta que de ay à poco rato le hirieron de un harquabusazo en la ceja, y quebraron un ojo, por loqual fue necessario que le sacassen del Escadron, y no con menos diligencia que admiration curado, vino a Valladolid donde estava el Emperador Don Carlos, y monstrando el testimonio de su valencia, Su Majestad le hizo

une fable) *il fit sortir la balle: et repoussant dedans ses boyaux avec ses doigts, il fit, avec un courage qu'on n'a jamais vu, d'un côté et de l'autre de sa blessure, divers petits trous dans les chairs mêmes, et y passant une éguillette, il recousut avec une grande constance l'ouverture qu'il avoit faite. S'en étant retourné à son rang, on ne s'apperçut point à sa mine du martyre qu'il s'étoit procuré par ses propres mains: mais au contraire il tenoit bonne contenance entre les plus sains, quoi qu'il se trouvât en si mauvais état; jusqu'à ce que de-là à peu d'espace de temps on lui tira une harquebuzade dans le sourcil, et qui lui creva un œil; c'est pourquoi on fut obligé de le tirer de son bataillon; et ayant été pansé avec non moins de diligence que d'admiration, il vint à*

Digitized by Google

merced de cien ducados de rente para siempre.

Valladolid où étoit l'Empereur Charles, et lui montrant le témoignage de sa valeur, Sa Majesté lui donna pour sa récompense cent ducats de rente perpétuelle.

Je croy qu'après ce conte, il ne me faut mesler d'en faire un autre de plus grande générosité Espaignolle que celuy-là. Ceste Rodomontade en vaut bien cent autres de paroles. Je pense qu'on ne sçauroit quel plus louer, ou ce soldat Espaignol, ou M. Sceva, l'un des esleus et favoris soldats de Jules César, lequel après s'estre trouvé, luy faisant service, en plusieurs battailles, rencontres et combats, en la Gaule, et s'estre faict signaler pour un des vaillants et déterminez soldats qui fussent à son armée; et venant la guerre entre luy et Pompée, en ce grand combat qui se fit entre deux à Durachie, ce soldat, après avoir eu un œil crevé, et son corps percé en six divers endroits de part en part, et son bouclier troué, auquel estoit encore fichées et plantées six vingt flesches qui l'avoient percé à jour, se jette (ce néanmoins) hardiment dans la mer, et fit tant qu'il se sauva à la nage, et vint trouver son Général: encore, après avoir si bien faict, se présentant à luy desnué de ses armes (chose illicite en la millice Romaine,) se mit à luy crier: *Ah, mon Empereur, pardonnez-moy si j'ay perdu mes armes.* A quoy César ne fit autre esgard ny réprimande, mais le louant par-dessus tous, le mit en honneur et l'estat de Centenier.

Digitized by Google

J'ay cogneu un brave, scabreux et vaillant Gentil-Homme de Bretaigne, qui s'appelloit Monsieur de Mareuil, de fort bonne Maison, nourry autrefois Page d'honneur du Roy François premier, lequel aagé de soixante ans, en la battaille de Dreux, ayant faict ce qu'un homme de guerre peut faire vaillamment; et y ayant esté blessé en trois endroicts, l'un d'un coup de pistollet dans le bras gauche, et l'autre d'espée dans le corps au deffaut de l'harnois; et se sentant foible du sang qu'il rendoit, s'en vint trouver (tout sanglant qu'il estoit, tant du sang de l'ennemy que du sien,) Monsieur de Guyse, et luy dist en luy monstrant ses blessures : *Monsieur, je vous supplie me dire et juger si je suis encore en estat de combattre, ou de me retirer pour me faire panser. Que si vous me jugez encore bon pour retourner à la charge, et qu'ainsi le voulez, je m'y en vays pour m'achever : si-non, et qu'il vous plaise me commander de m'aller faire panser, je m'y en vays; mais autrement, n'yrai-je point, si vous ne me commandez. Ouy*, respondit Monsieur de Guyse, *ouy, Monsieur de Mareuil, je veux que vous vous alliés faire panser; et le vous commande, quand vous ne le voudriés pas : vous en avez assez faict pour vostre part.* Je vis le soir que Monsieur de Guyse en fit le conte; et le-dit Sieur de Mareuil fut si bien secouru et pansé, qu'il eschappa, et vesquit encore plus de quinze ans après, tousjours aussi brave et vaillant que jamais, et tousjours escabreux et querelleux, et avoit tousjours quelque querelle. Encore un an avant que mourir en eut-il une contre Saincte-Colombe le Begue, très-brave et haut à la main, et vaillant, et les trouva-

t-on à Bloys qui s'alloient battre, sans qu'ils furent empeschés, et puis accordez. Ce Monsieur de Mareuil fut pour ses mérites récompensé de l'Ordre de Saint-Michel, qui estoit peu de chose, car il estoit par trop commun : il méritoit de plus grands biens et grades.

Les soldats Espaignols, qui vinrent au premier voyage en France, avec le Prince de Parme, disoient :

Qu'eran todos de una volontad, es a saber morir, o vencer, y prestos al mandiamiento de su General; y en su armada, con el claror de les armas de los soldados, sus rayos el sol hazia mas illustres; de manera, que conquestas luzidas armas, y con las ricas cobiertas y panachos engalanados parescia una muestra de una muy florida huerta, que presentava alli la orgulleza del coraçon, y dava Segnal en los colorados rostros, tanto que solo con el aspecto ponian furor, y manifestavan a los enemigos el peligro tan certo que sus presentias.

Qu'ils étoient tous d'une volonté, à sçavoir, de mourir ou de vaincre, et prêts à suivre les ordres de leur Général; et que, dans leur armée, le soleil rendoit ses rayons plus brillants de la clarté de leurs armes : de maniere qu'avec ces armes luisantes, et richement couverts de leurs habits et de leurs panaches, ils paroissoient un jardin bien fleuri, où l'on voyoit peinte la fierté de leur cœur, et pouvoit voir par leurs visages enflammez, que leur seule vue suffisoit pour causer l'épouvante, et pronostiquoit aux ennemis leur perte aussi certaine que l'étoit leur présence.

Digitized by Google

Voilà de beaux mots, certes, et surtout les deux derniers.

Un soldat Espaignol, me louant une fois le Roy d'Espaigne, me dit :

Ninguno ay en nueftros tiempos entre los Principes Christianos y Moros, aquien se dava acatimiento y obediencia, come al Catholique Rey d'Espagna, my Segnor, cuyos notables hechos, subidos hasta las estrellas oscurecen los de los Emperadores. Y no es menester que lo diga: diganlo los Reynos y Reyes del vencidos; diga lo todo el mundo.

Il n'y a personne de notre temps entre les Princes, soit Chrétiens, soit Maures, à qui l'on doive respect et obéissance, comme au Roy Catholique d'Espagne mon maître, dont les belles actions montées jusqu'aux Estoilles, obscurcissent celles des Empereurs. Et il n'est pas besoin que je le dise : que les Royaumes et les Roys qu'il a vaincus le disent ; que tout le monde entier le répete.

Le Duc d'Albe, celuy qui conquesta le Royaume de Navarre pour Ferdinand, estant prest d'estre assiégé dans Pampelune, par le Roy Jehan de Navarre, assisté des forces Françoises, que le Roy Louys XII luy avoit envoyées, conduictes par Monsieur d'Angoulesme, jeune Prince, despuis le Roy Francois, et par Monsieur de la Pallice : les habitants du-dit Pampelune luy ayant remonstré le peu de forces qu'il avoit léans pour faire teste à une si grande armée, il leur respondit :

Aun mas gente no desseava el que se fuessen,

Qu'il ne souhaitoit pas non plus qu'ils fussent

Digitized by Google

por que mas honra a los procos quedava Los Pampeloneses, acordando se poco d'esta honra, dixeron; *mas la honra sin gente mal se gana.*

en plus grand nombre; parceque moins on étoit, et plus on en avoit d'honneur. Les Pampelunnois, se souciant peu de cette gloire, dirent: mais cet honneur ne sauroit se gagner sans monde.

Respondu bien, certes pour ceux qui veulent jouër leur jeu au plus seur, et au profit du mesnage de l'honneur. Pélopidas dit bien autrement, lorsqu'il voulut aller contre Alexandre le Tyran: on luy vint dire comme l'on avoit recogneu ses forces, et qu'il y avoit grand nombre de gens montant bien plus que les siens. Il respondit seulement: *Tant plus ils seront, tant plus nous en tuerons.* Celuy-là avoit l'esprit tendu plus au carnage, qu'à l'honneur.

Non pas comme un Capitaine Espaignol disoit: Que adonde ay mas affrenta, alli mas honra se gana.

Qu'où il y a péril, plus on y acquiert d'honneur.

Un Capitaine Espaignol, petit fort de stature, luy estant fait la guerre de sa petitesse, il respondit:

En los cuerpos pequennos so enserta un grande y fuerte coraçon; porque la natura a quello que salto en el cuerpo, puso en la virtud del animo.

Dans les petits corps sont renfermez des cœurs grands et courageux; par ce que ce que la nature laisse manquer au corps, elle l'employe à augmenter le courage.

Un autre disoit, pourquoy il bravoit tant,

Digitized by Google

estant si petit, et n'avoit tant de quoy à braver? Il respondit :

Humbre chiquito, si no brava, no vale nada. *Si un petit homme n'est point fanfaron, il n'est propre à rien.*

Comme de vray j'en ay veu une infinité de petits hommes, n'ayant pas bien de quoy à payer leur homme : autrement vous les voyez estendre sur la pointe des pieds, ayans leurs gentes mulles, ou pour mieux dire, leurs eschasses de Liege, ainsi que j'en ai veu plusieurs se hausser le plus qu'ils peuvent, et se gesner en leurs postures, afin qu'ils puissent mieux braver, et faire la piaffe. Enfin, ce sont des mirmidons, targués pour faire la guerre aux gruës, ou voudroient fort estre tousjours montez sur des clochers pour parler de plus haut. Voilà comment les petites gens ne se contentent point de leurs petitesses, mais souhaitent toujours estre grands. Si est-ce que ce n'est pas le meilleur que d'estre si grand extravagamment : car j'ay veu force de ces grands n'estre pas plus habiles que les petits, voire très-badauts, et fadats de nature et d'art, ny plus vaillants non plus, mais très-poltrons; et outre, l'on les vise mieux à la guerre ; et qui plus est sont fort subjects à avoir les jarrets coupez, qui y veut tirer : ainsi qu'il se dit et se lit, que quand le grand Sultan Soliman fut à Hongrie, et à Vienne, fut pris dans une forteresse un soldat Lansquenet, de si extrême hauteur, qu'on le tenoit pour un miracle de nature ; si-bien que l'on en fit un présent au grand Soliman, pensant qu'il s'en deust servir à sa garde. Mais au-lieu de cela, il en tira son plaisir par une barbare cruauté ; car il le fit attacher par les bras et les pieds, et le fit mettre

tout debout en une salle pour combattre en estaquade contre un petit nain qu'on lui avoit donné, et qu'il avoit en délices. Ce petit nain estoit armé de son espée, qui demeura plus d'une heure à tuër ce géant, tant il avoit peu de force, et assenoit si mal ses coups, ores luy donnant sur le corps comme il se pouvoit hausser, ores sur les cuisses, ores sur les jarrets; le pauvre géant parant aux coups au mieux qu'il pouvoit, et esquivant. Enfin, il tomba par terre; et ce nain le paracheva comme il peut: et ainsi en donna le plaisir à Soliman, et à aucuns Bachas, et Grands de sa Cour. Il y pouvoit avoir du plaisir pour ceux qui sont barbares et cruels et de risée; mais nullement pour nous autres qui sommes Chrestiens. Je croy que les Romains n'exhiberent jamais un tel passe-temps.

J'ay leu dans un Livre Espaignol, qui se nomme *La Conquista de Navarra*, que le Roy Jehan de Navarre, ayant envoyé un Héraut vers les Ducs d'Albe et de Nageré, tous deux Généraux de l'armée; ce qui n'est pas le meilleur,

porque una hueste, gouvernada de dos soberanos Capitanes, nunca bien se conserva;

parce qu'une armée, gouvernée par deux Capitaines généraux, ne se conserve jamais bien:

pour demander battaille auprès de Pampellonne, ils respondirent:

Que alli no la querian dar, mas en los razos campos de Bordeos, abonde aderessavansus caminos, para conquistar toda la Guyenna.

Qu'ilsne vouloientpoint la donner-là, mais dans les plaines de Bourdeaux, où ils s'acheminoient pour conquérir toute la Guyenne.

Ce

Ce qu'ils ne firent et ne tindrent ; car l'obstacle estoit trop grand : aussi ne le vouloient-ils entreprendre ; mais il falloit qu'ils fissent ceste bravade.

Après la battaille de Saint-Quentin, les Espaignols disoient :

Este Dia perdieron los Franceses el nombre que Titi Livio les da, diziendo : *Galli sunt gloria belli.*

Les François ont aujourd'hui perdu la gloire que Tite-Live leur accorde, en disant : Les François sont la gloire de la guerre.

Ils ne s'en doivent point mocquer, parce que, comme eux-mesmes disent :

Las cosas de la guerra van mal al tiempo que mas sin pensallo estan.

Les choses de la guerre vont fort mal, lors que l'on n'y pense pas assez.

Lorsque l'Empereur arriva devant Mets, y ayant envoyé auparavant son armée, ceux de son camp célébrerent son arrivée par de grands feux, salves et autres grands signals de joye. Ceux de dedans de leur costé, estans en cervelle de ceste venue, et qu'à ce premier abord on leur pourroit préparer quelque fricassée, firent aussi par toute la Ville allumer des chandelles aux fenestres, et allumer feux sur leurs remparts, de sorte que les Espaignols disoient :

Que era cosa maravillosa de los fuegos, y luminarias, y hachas, qu'eran en la Ciudad, de manera que parescia cosa encantada. No menos el real del Emperador era visto claro y

Que c'étoit une chose merveilleuse, que les feux, les illuminations et les flambeaux qui étoient en la Ville ; ce qui paroissoit une chose enchantée. Non pas moins dans le camp de

radiante de la mucha lumbre de fuegos, que parescia otro cielo estrellado.

l'Empereur qu'on voyoit tout eclairé et tout brillant de la quantité de feux, qui le faisoient paroître un autre ciel étoilé.

Estant le Duc d'Albe assiégé dans Pampellonne par le Roy Jehan, et Monsieur de la Pallisse, et attendant l'assaut, entre autres parolles qu'il prononça en son harangue, exhortant les siens, il dist celles cy :

Bien creo, Cavalleros, que no podre crescer vuestro effuerço con mis palabras, y tan bien soy cierto que la vista de la batalla n'os ponia miedo. Aquello que muchas vezes desseastes haveys hallado, que es ver os con vuestros ennemigos, y no solo vuestros, mas de Dios. Todo lo que à mi toca de estado y con mucha diligencia lo he hecho: de mas en la virtud de vestros coraçonese fortaleza de bracos, esto ruego os que accordeys del nombre de Espagna, que nunca su po ser vencida. Y si me quieres responder, que de esso no se pueden alabar los Es-

Je crois bien, Soldats, que votre courage ne sçauroit croître par mes paroles; et je suis bien certain, que l'approche de la battaille ne vous fait point peur. Vous avez trouvé ce que vous avez tant de fois desiré; de vous voir avec vos ennemis, et non-seulement les vôtres; mais de Dieu. Je me suis acquitté de tout ce qui me regarde, avec bien du soin: le reste dépend de la vertu de vos courages, et de la force de vos bras. Je vous demande, que vous vous souveniez du nom de l'Espagne, qui n'a jamais pu être vaincue. Et si vous me voulez

Digitized by Google

pagnoles, pues estan sus vanderas en poder de sus ennemigos, despues el dia de la batalla de Ravanna, yo assi os lo confieso: mas mira que tan sangrienta victoria tuvieron, que los mesmos Françeses confiessan que pluguiera a Dios que ellos fueran los vencidos; porque non tuvieran la victoria tan llorosa. Accordad os, que en la tierra, que de baxo de vuestros pies hollays, el Rey Carlo Magno fue vencido y desbratado, con muerte de sus doze Pares. Dezia Rey nuestro Don Alonzo el Casto, qu'es mas gloria de conservar lo acquirido, que ganar grandes tierras, aquellas no podiendo sostener. Y porque à los virtuosos monstrando les el peligro mas les crece el effuerço, os hago saber, que estays sententiados por los Françeses à perder las vidas sin ninguna merced. Ruego os, que assi

dire que les Espagnols ne se doivent point vanter de cela, puisque leurs étendarts sont au pouvoir des ennemis depuis la battaille de Ravenne, je le confesse: mais, considérez qu'ils y ont trouvé une si sanglante victoire, que les François confessent eux-mémes, que plût à Dieu qu'ils eussent été les vaincus; parce que la victoire ne leur auroit pas été si périlleuse. Souvenez-vous que, sur cette méme terre, où vous marchez présentement, le Roi Charlemagne a été vaincu et défait avec ses douze Pairs. Notre Roi Dom Alphonse le Chaste disoit, qu'il y avoit plus de gloire à conserver ce qu'on a acquis, que de faire de nouvelles acquisitions, ne les pouvant conserver. Et puisque, lorsqu'on montre aux hommes courageux le péril, leur courage s'en accroît, je vous avertis que vous étes

las vendays, que primero vuestros matadores, que vuestra sangre, cayan en el suelo. Y, porque veo ya las vanderas de los ennemigos acercarse, os encargo que sacq ueys de vergnença el nombre y gloria de su Espagna.

condamnez par les François à perdre la vie sans aucun quartier. Je vous prie donc, que vous la leur vendiez, de maniere que vos meurtriers tombent à terre avant votre sang. Et parce que je vois déjà les étendarts des ennemis s'avancer, je vous recommande de garantir de honte le nom et la gloire de l'Espagne.

Voilà de beaux mots, et de grand poids, encore qu'ils soient courts. Aussi un Chef de guerre ne se doit jamais amuser aux grandes harangues, lorsqu'on est prest de venir aux mains: les effects y sont plus propres. Ainsi que faisoit ce grand Capitaine Jules César, lequel, sur le point du combat, n'employoit le temps en grandes et longues concions, comme nous voyons en ses Commentaires, qui parloit si briefvement, et en gallant soldat et Capitaine à ses gens. Ce brave Catilina dans Salluste, lorsqu'il fallut donner sa battaille, triompha de bien dire, et courtement, en peu de mots, qui porterent si grand poids, que les soldats, de ce esmeus tous, moururent dans le mesme champ de battaille qu'ils avoient choisy, sans en bouger le pied. J'ay veu beaucoup de grands Capitaines, qui se sont mocqués, comme Monsieur le Mareschal d'Estrosse, ainsi que j'ay ouy dire à un de ses Capitaines, de leurs compaignons grands harangueurs, principallement en telles besoignes si hastives et prei-

Digitized by Google

gnantes. Il est bien vray que les Consuls Romains s'en sont meslez bien fort, comme nous lisons en nos Histoires et mesme en Tite-Live : mais c'estoit long temps devant qu'ils commençassent leur combat, qu'ils haranguoient, se préparoient de bonne heure ; car telle estoit la coustume : autrement le mystere n'en eust rien valu. Mais lorsque ce venoit à enfoncer sans marchander, s'ils se fussent mis sur leurs beaux dires et discours militaires, ce fussent estez de vrays fats, et se fussent trouvez les ennemis sur les bras, de telle façon qu'ils n'eussent eu loisir de songer à eux, ny se recognoistre, ny leur ordre, ny leur place de battaille ; et si n'eussent jamais faict de si beaux exploicts de guerres, et gaigné tant de battailles, et fussent estez ainsi sottement deffaits. Voilà pourquoy les grands Capitaines, s'ils se veulent fonder sur les grands raisonnements, que l'Espaignol appelle *Rozonamientos*, faut que ce soit la vigille de la battaille, lorsqu'on l'attend, ou une heure ou deux devant la battaille, mais non point sur le point du choc, lequel ne demande que les plus courtes et brieves parolles. Guichardin s'est voulu mesler d'imiter Tite-Live en ses Harangues militaires. Entre autres, il en fait une par trop prolixe, que fit Monsieur de Nemours prest à donner la battaille de Ravenne, qui certes est des plus belles, et des plus dignes pour animer ses soldats comme ils furent : mais il est à présumer qu'il abrégea bien autrement son dire ; car là il estoit question promptement de venir aux mains aussi-tost qu'ils eurent passé le canal. Paolo Jovio s'est aussi ainsi fort amusé à descrire plusieurs longues harangues. Enfin, plusieurs, ou la pluspart des Historiographes en ont

fait de mesme, desquels Belle-Forest a esté curieux d'en faire une recherche et un recueil bien gros, dont nous en voyons le Livre. Celuy qui a fait nostre *Histoire de France*, fait Monsieur de Guyse et Monsieur l'Admiral, haranguant en la battaille de Dreux si prolixement qu'il n'en est rien. Je vis parler Monsieur de Guyse, mais peu, et bon. Quant à Monsieur l'Admiral, il n'eut guieres loysir d'haranguer si longuement, et mesme en la derniere charge qui se fit. Or, à ce que j'ay ouy dire que Monsieur le Mareschal d'Estrozze disoit, ça esté plustost la grande vanité des Historiographes qui les y a poussez, et faict ainsi trouver, excogiter, et mettre par escrit ces grandes et longues harangues; lesquels, pleins de vent et gloire, vouloient illustrer leur Histoire, et la rendre plus belle par ces grandes superfluitez de parolles. D'autres pauvres fats et sots pensoient que leur Histoire seroit manque et haire, si elle n'estoit décorée et allongée d'une grand creuë et suitte de mots. Pour fin, en matiere de combats, il n'y a que les briefves harangues; ainsi que fit ce brave Monsieur de Guyse le Grand, le jour qu'il pensoit avoir l'assaut à Mets, que Monsieur de Ronsard a mise en Vers : et ne fut si longue pourtant comme la faict Monsieur de Ronsard, ainsi que je l'ay ouy dire à ceux qui l'ouyrent, et y estoient : et si l'original valoit mieux que la copie. Et fut une chose très-belle de la luy ouyr prononcer; car outre qu'il avoit la grace belle, si jamais Capitaine l'eut, il avoit l'éloquence militaire très-grande, comme j'espere en dire quelques-unes des siennes, par un Chapitre que je veux faire d'une centaine d'*Harangues Militaires*, très-courtes, tant de nostre

Digitized by Google

temps que d'autre (1). Cependant, je laisse ce Discours; car comme dict l'Espaignol :

Otras vaccas tengo a gardar, y otras ovejas a trasquillar :

J'ai d'autres vaches à garder, et d'autres brebis à tondre :

et que je veux encore reprendre les parolles de ce grand Duc d'Albe, par lesquelles il ne déguise point aux siens d'avoir esté vaincu à Ravenne; mais pourtant il ravalle fort ceste victoire pour nous. Toutes-fois, quoyqu'il die, luy et autres Espaignols, elle fut grande et très-signalée pour nous, et sanglante pour eux, et puis nous rapporta du malheur par la perte de ce qu'avions conquis en Italie et à Milan. Les Espaignols ont cela de bon, qu'ils ne se confessent jamais vaincus, ny battus, et ramenent tout à leur gloire. Ainsi que fit ce grand Duc d'Albe dernier, en Flandres, en une harangue qu'il adressa à son armée, et principalement à ses soldats Espaignols, quelques jours avant qu'il pensoit donner la battaille au Prince d'Orange, près la riviere de Meuse, qui avoit amené une si grand' armée contre luy pour le combattre. Mais le tout s'en alla en fumée, par la providence et sage conduite de ce grand Capitaine, qui le fit retirer avecques sa grande honte en Allemaigne, de quoy j'en parle ailleurs (2). Ce grand Duc donc va rementevoir à ses Espaignols de bout à autre tous les beaux exploicts qu'ils ont faicts despuis cent ans, et met tout en ligne de compte et de gloire, aussi battus et vaincus que vainqueurs : et cela m'a conté un soldat François Espaignollisé,

(1) On n'a point ce Recueil.

(2) *Dans le Discours* XLIV *des* Capitaines Estrangers, *Tome* IV, *pag.* 375.

qui estoit lors parmy les Bandes Espaignolles, qui entendoit le tout. Ce grand Duc donc premiérement parle des grandes guerres qu'ils ont faictes au Royaume de Naples, soubs le grand Capitaine Gonzalvo, Raymond de Courdoue, de la battaille de Ravenne, bien qu'elle leur fust desastreuse. Parle de ceste grande conqueste des Indes, qu'il leur met devant les yeux, faicte par Hernando Cortès, et Francisco Pizarre, qu'il nomme tous les deux par ces mots,

L'honra de la militia Espagnola. *L'honneur de la milice Espagnole.*

Raconte le beau combat qu'ils ont rendu en Italie soubs ce vaillant Marquis de Pescayre, et Anthoyne de Leve, et Monsieur de Bourbon, en la prise de Rome. Les sieges de Naples et de Florence, soubs Filebert le Prince d'Orange. Le levement du siege de Vienne, et la chasse et fuite de Sultan Soliman. La conqueste de la Goulette, de Thunis et de Cleves. Les voyages de la Provence, d'Alger, et de Landrecy, où il ne fit trop bien ses affaires. La guerre d'Allemaigne, qui fut belle celle-là, où l'Empereur acquist grande gloire. Les guerres de Piedmont, de Parme et de Sienne. Il ne gaigna rien aux deux premieres, tesmoings la battaille de Cérizolles, et la conqueste de Piedmont, comme j'en parle ailleurs. Sienne fut gaignée; mais elle leur cousta bon. Puis le siege de Mets, qui leur fut très-malheureux. N'oublie le voyage de Monsieur de Guyse, et la rompure de son desseing. Et puis vint finir sur les deux battailles de Sainct-Quentin et Gravellines, qui contraindrent le Roy Henry (n'en pouvant plus) à demander la paix. Il s'en faut les prises de Calais, de Guysnes, de Theonville, et le camp

Digitized by Google

d'Amiens, où le Roy, estant en personne, présenta cent fois la battaille au Roy d'Espaigne, mais point de nouvelles. Enfin, il en conta prou, sans s'oublier aussi, et se disant, estant Lieutenant plusieurs fois de l'Empereur Charles, estre vray tesmoing de leur valeur. Ceste vanterie, pour luy et pour ses soldats, est excusable : autrement, le vent Espaignol n'auroit point de lieu. Ainsi, en ceste harangue, il imita quasi son oncle le conquesteur de Navarre, que je viens de dire, qu'aucuns ont voulu croire avoir esté son pere : mais cela est faux ; car son pere fut Dom Garcie de Tolede, qui mourut aux Gerbes contre les Mores, en la fleur de son age, y ayant esté envoyé avec Dom Pedro de Navarre, Lieutenant du Roy Ferdinand en l'armée qu'il y envoya en M. D. X.

Un soldat Espaignol, ayant appellé un Seigneur Italien en combat, l'Italien luy fit response, que d'autant qu'il n'estoit son pareil de lignage, il luy envoyeroit son valet pour le combattre. Le soldat luy repliqua :

Yo lo otorgo ; porque por muy ruyn que sea, sera mejor que vos.

Je veux bien ; parce que quelque méprisable qu'il soit, il vaudra beaucoup mieux que vous.

Il s'en dit de mesme d'un Gentil-Homme François, qui refusa ainsi le combat à un qui n'estoit de si bonne Maison que luy, qu'il luy envoyeroit un de ses valets. L'autre respondit : *Je l'en aymerois mieux ; car il ne m'en sçauroit envoyer pas un des siens, qui ne soit plus homme-de-bien et de valeur que luy : et par ainsi, en combattant le valet, j'acquerray plus d'honneur, qu'à combattre le maistre.*

Digitized by Google

Un Seigneur de Castille fit bien mieux. D'autant qu'en Castille pour faire camp, il faut que les deux parties soient esgalles en lignage; et parce que sa partie estoit fort inferieure à luy, il dist:

Dezid a tal, que me hago de tanruyn linage come el, y que se salga a matar comigo a tal parte.

Dites à un tel, que je me fais d'aussi basse extraction que luy, et qu'il vienne ici se battre contre moi.

Il y en a force Grands qui ont fait de tels traicts, qui se sont desmis pour une heure de leurs Dignitez, Charges, Grades, et Ordres, pour combattre leurs inférieurs, à quoy ils ont plus d'honneur, que de s'ayder de telles cuyrasses poltronnes. J'en ay faict un beau Discours ailleurs (*).

Les Portugais avoient de coustume de célébrer tous les ans la grande feste du jour que fut donnée la battaille d'Aliuvarota. Par cas, un Cordellier ce jour estant venu baiser les mains du Roy, qui en célébroit la feste, il dist au Cordellier:

Que os paresce de nuestra fiesta? Celebran se en Castilla tales fiestas por semejantes vencimientos?

Que vous semble de notre féte? En célebre-t-on de telles en Castille pour de semblables victoires!

Le Cordellier respondit:

No se hazen; por que son tantas las victorias nuestras, que cada dia seria fiesta, y moririan los officiales de hambre.

On n'en fait poìnt; parce que nous avons tant de victoires, que chaque jour seroit féte, et que les artisans mouroient de faim.

Voilà une Rodomontade d'un Moyne aussi belle

(*) *Dans le* Discours des Duels.

Digitized by Google

que soldat ou homme de guerre eust sceu dire.

A cela, au bout de quelque temps, un Cordellier Portugais la rendit bonne, fust au mesme Cordellier, ou à un autre qui fust qui en parlast; car en preschant un tel jour de l'an que celluy-là que ceste battaille fut donnée, il dist en ces mesmes mots à son Sermon, en représentant la battaille, (comme tels Prescheurs sont souvent quand s'extravaguent de leur thême:)

Nos otros Christianos estavamos de un cabo del ryo, y los Castillianos de la otra parte,	*Nous autres Chrétiens, nous étions d'un côté de la riviere, et les Castillans de l'autre.*

Quelle attacque Fratresque!

De tous temps, les Portugais et les Castillans ne se sont guieres aymez, comme je le cogneus une fois, moy estant à Lisbonne, et entré dans la boutique d'un Marchand de soye, pour y achepter quelque estoffe: d'autant que je parlois bon Castillan, je demande à une jeune fille qui gardoit la boutique, où estoit le maistre? Elle l'appela soudain, et dist, me prenant pour Castillan:

A qui sta un Castillano que te pide.	*Voilà un Castillan qui vous demande.*

Luy, se courrouçant contre elle, luy dist, après m'avoir cogneu pour François,

Vellaca, mal-criada, à un hombre honrado come este, no has verguença de llamarle Castillano?	*Coquine, et mal-apprise, n'avez-vous point de honte d'appeller Castillan un homme d'honneur comme celuy-cy?*

A ceste heure, depuis que le Roy d'Espaigne a mis le Royaume de Portugal entre ses mains, ils sont grands confédérez et amis; mais c'est par force.

Digitized by Google

Le combat qui fut au Royaume de Naples entre douze Gentils-Hommes François, et douze Cavalliers Espaignols, demeura fort doubteux sur la victoire. Après qu'il fut finy, le grand Capitaine, après qu'il eut envoyé les siens pour bien choisis, demanda à celuy qui en avoit porté les nouvelles comment estoit allé l'affaire? L'autre, parlant ambiguëment, ne luy respondit que,

Segnor, los nuestros vinieron a nos por buenos.	*Seigneur, les nôtres vinrent à nous comme bons soldats.*

Le grand Capitaine respondit :

Por mejores os avia yo embiado.	*Je vous avois envoyés pour meilleurs.*

Comme voulant dire qu'il les avoit envoyés pour très-bons et très-bien choisis, et pour faire mieux qu'ils ne firent. Par-là on peut cognoistre que les nostres n'y furent pas tous desconfits, comme aucuns anciens Estrangers Historiographes en ont parlé. Mais il leur faut pardonner, pour vouloir mal à nostre nation. Mais qui lira le *Roman de Monsieur de Bayard*, trouvera bien que nos François y firent mieux que les Espaignols, encore que les-dits Espaignols s'adviserent de donner aux chevaux du commencement, tenant la maxime :

Muerto el cavallo, perdido l'hombre d'armas.	*Le cheval mort, le cavallier est perdu.*

Monsieur de Bayard acquist là une très-grande gloire.

Lorsque les François perdirent le Royaume de Naples, et Monsieur d'Aubigny leur Général avec eux, le grand Capitan leur fit tous les honnestes traictements et conditions qu'il fut possible, et leur donna toutes choses nécessaires, et chevaux pour les emmener. Monsieur d'Aubigny,

Digitized by Google

voulant braver, encore qu'il fust vaincu, pria le grand Capitan, qu'il les accommodast au moins de bons et fort chevaux pour retourner. Le grand Capitan, interprétant le mot *retourner*, pour revenir à la guerre, et retourner au Pays pour la faire et renouveller, luy respondit :

Torna en buen hora, quando quifierdes; que siempre hallareys en my la misma liberalidad que hasta aqui.

Revenez à la bonne heure, quand il vous plaira; vous trouverez toujours en moi la méme libéralité que j'exerce maintenant envers vous.

Bonne et belle response, certes d'un tel Capitaine, et si courtois, et picquant doucement.

Durant le siege de Perpignan, non pas de ce dernier, il y eut le Marquis de Cenette, qui demanda un coup de lance : et voyant que de là à peu deux cavalliers sortirent, ainsi que ledit Marquis se retiroit; et luy, les voyant, voulut à eux retourner, dont il y eut son Escuyer qui lui dist :

No buelva V. S. que yo yre, y deribare uno de aquellos, y V. S. llegara a cortale la cabeça. Respondio el Marques, antes yo quiero yr, y deribar le he yo, y llegareys vos despues, y besar le heys en el rabo.

N'y retournez pas. J'y-rai : j'en mettrai un à bas; et vous viendrez lui couper la téte. Le Marquis répondit : Je veux plutót y aller, et le renverser; et vous yrez, vous aprés, pour lui baiser le cul.

Il fut bien employé de faire ceste response à ce brave.

En quoy j'en ay veu en ma vie de tels braves fats que celuy-là, qui veulent faire ainsi des vaillants et disent : *Monsieur, n'allez pas-là; il*

y fait dangereux : laissez-my aller, et ne bougez d'icy.

Et Dieu sçait, quelque bonne mine qu'il fassent, et parolles qu'ils disent, ils se conchient. Il leur faudroit dire ce que dit le grand Capitan à un autre qui luy tenoit mesme propos :

Si no tengo miedo, porque quereys me la meter? — *Si je n'ai point de peur, pourquoi cherchez-vous à m'en donner?*

Et comme dist un grand Capitaine des nostres à un galland, que je sçay : *Pourquoi me voulez-vous faire poltron, moy qui ne le suis poinct :*

Un Capitaine Espaignol, combattant en estaquade contre un autre, et luy ayant coupé un bras et un jarret, dont il tomba par terre, luy dist : *Rend toy ; autrement, je te couperay la teste.* L'autre luy respondit :

Hazed lo que quizieredes ; que aun que me falta el braço para pelear, sobra me el coraçon para morir : — *Fai ce que tu voudras ; car si je n'ai plus de bras pour me défendre, j'ai encore un cœur pour savoir mourir :*

disant souvent ce mot,

Muera la vida, y la fama siempre viva. — *La vie meurt, mais la renommée vit toujours.*

Un soldat Espaignol ayant, en un deffy, mis son ennemy à un tel poinct, et blessé, qu'il n'en pouvoit plus ; si-bien qu'en lieu de luy demander la vie, il luy demanda la mort, et le pria de la luy donner. L'autre ne le voulut ; mais l'estropia très-bien de bras et de jambes ; pour deux raisons, dist-il :

L'una, porque mas penes a bivir ; y l'otra, porque puedas dar razon — *L'une, parce que tu auras plus de peine en vivant ; et l'autre, afin*

Digitized by Google

de quien te hirio y te do tales cuchilladas. — *que tu puisses dire qui t'a blessé, et d'où te viennent ces blessures.*

Comme de vray, ce fut à ce pauvre diable un grand creve-cœur de se voir ainsi vivre estropié de son ennemy, et n'en pouvoir tirer raison. La mort fust esté cent fois plus souhaitable.

Un autre, voyant braver un galland de parolles et Rodomontades, il ne luy dist seulement que,

Calla cabeça de sobervia, que basta à te hazer morir. — *Modere ton grand orgueil: il suffit seul pour te faire périr.*

Un Capitaine Espaignol, tournant des guerres d'Italie, en racontant merveilles de ses vaillances en une table, il y eut un certain valet qui, servant, luy respondit froidement en ostant le bonnet :

Supplico a V. M. me de licentia para que lo crea. — *Je vous prie, Monsieur, de me donner la liberté de le croire.*

Un soldat Espaignol, estant tourné en sa patrie, et se vantant de bonne compaignie, qu'il avoit veu tout le monde, il y en eut un, qui relevant ce mot, luy dit :

Puede ser que V. M. avia estado en la Cosmografia. — *Il se peut faire, Monsieur, que vous avez été en Cosmographie.*

L'autre luy respondit, fust à escient, ou pensant que ce fust quelque grande Région, ou Cité :

Segnor, llegamos a vista della; pero dexamos la a man derecha, porque y vamos de priessa. — *Monsieur, nous en étions à vue; mais nous la laissâmes à main droite, parce que nous étions fort pressez.*

Quel gallant! Possible se mocquoit-il d'eux, aussi-bien qu'eux de luy, ou bien qu'il fut-là descouvert.

J'aymerois autant le conte d'un certain Italien, qui un jour voyant le Roy François discourir à sa table de la grandeur et beauté de sa Ville de Milan, ainsi qu'un chascun en disoit sa rastellée, l'Italien, se produisant, dist que *certes c'estoit une très-belle Ville; mais que le port n'en valloit rien, et qu'il n'y avoit gallere ny navire qui ne courust grand-fortune de se perdre à l'entrant, si l'on n'y advisoit bien.* Le Roy avec toute l'assemblée, se mit aussi-tost à rire, et luy dire, qu'il avoit très-bien veu et recogneu la Place et le port, à ce qu'il disoit; et qu'il s'advançast un peu, pour en parler encore mieux. Par-quoy luy s'avançant, il ne dist autre chose, si-non en faisant sa révérence bien bas: Basto, Sire, qu'io ho parlato. *Il suffit, Sire, que j'aye parlé à Votre Majesté.* Le Roy luy demanda ce qu'il vouloit dire par-là? Luy respondit, que, puisqu'un chascun parloit, il vouloit parler aussi, et que s'il eust dit quelque chose de bon et de vray, il ne l'eust escouté, et n'eust faict cas de luy: et pour ce, s'estoit advisé à trouver ceste bourle, pour estre mieux receu à parler à Sa Majesté, et estre entendu d'elle; sçachant bien que la mer n'estoit pas plus près de Milan que Genes.

Un pareil traict fit un que j'ay cogneu Capitaine de Galleres, nommé Monsieur de Beaulieu, fort mon grand amy, qui avoit esté Lieutenant d'une des Galleres de feu Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine, qu'il aymoit par-dessus tous ses Capitaines et serviteurs; car

car c'estoit le meilleur compaignon, et qui disoit le mot de la meilleure grace, qu'homme de France. Ceux de Marseille ayant un jour une affaire à la Cour de grande importance, ils envoyerent par deux fois deux Consuls des mieux choisis, et des plus sages, qui n'y peurent rien faire, et s'en retournerent comme ils estoient venus. Sur-quoy ils s'adviserent de prier le-dit Monsieur de Beaulieu d'aller à la Cour, et prendre la charge de ceste affaire; ce qu'il entreprend fort librement: car il estoit prompt et très-officieux. Après qu'il eut faict son harangue à la Reyne-Mere, qui gouvernoit tout pour lors, elle luy dist, en riant bien fort: *Et quoy! Beaulieu, ceux de Marseille n'avoient-ils point en leur Ville un plus sage personnage que vous, pour envoyer en ambassade?* Il luy respondit: *Ouy, vrayement, Madame. Mais quand ils ont veu que les deux qu'ils vous ont envoyés, n'ont rien peu faire, ils se sont advisez d'y envoyer un fou, si qu'il feroit mieux qu'un plus sage, et pour ce, ils m'ont dellegué. Que si vous me faicees ce bien, Madume, de m'octroyer ma requeste, vous me mettrez en réputation; et de fou qu'on me tient, je seray desormais estimé très-sage.* La Reyne, qui aymoit les bons mots, et à rire, luy accorda sa requeste, et le fit despescher: et puis s'en retourna joyeux, et fort glorieux, et bien estimé des Marseillois, qui luy firent un beau présent de mille escus pour sa peine, qu'il ne céla point à la Reyne, qui en fut bien-ayse. J'estois lors à la Cour, qui en vis tout le passe-temps; car le-dit Beaulieu estoit mon intime amy.

Estant demandé un jour à un brave, combien

d'hommes il pourroit bien combattre, et en sortir à son honneur? Il respondit :

Si es hombre de bien, uno; y de vellacos, la calle liena.

Un seul, s'il est homme d'honneur. Si ce sont de lâches, la ruë pleine.

Comme voulant dire qu'il en tueroit tant que les ruës en seroient pleines, et en pueroient. Ceste response certes est belle, et de considération; car il n'y a rien si aysé, que de battre des gens de peu.

Si nous voulons croire à un conte d'un Capitaine que j'ay cogneu, vray enfant de la Mathe, s'il en fut onc, qu'on appelloit le Capitaine Freville, brave et vaillant, un grand jeune homme de l'age de vingt-cinq ans, de belle et haute taille, et bonne façon, et qui parloit aussi bon Allemand comme sa langue Françoise, pour avoir demeuré au Pays six ou sept ans. Ce Capitaine estoit fort mon amy, et m'avoit suivi au siege de la Rochelle, et à la Cour quelquefois. Le Roy Henry, à son retour de Poullogne, estant à Lyon, ce Capitaine estoit bien souvent avec moy, dont il me fut dit de bon lieu, que je l'advertisse, qu'il ne se pourmenast plus tant, et qu'il pourroit estre en peine de la Justice; ce que je ne failly de luy dire, et de l'en advertir. Mais il me respondit froidement : *Monsieur, je vous en remercie; mais ne vous en mettez point en peine pour moy de cela; car cela n'est rien. Ce n'est que quelque petite batterie dont on m'accuse; mais la Justice ne me sçauroit rien que faire.* Je voulus sçavoir au vray que c'estoit. Il me dist : *Monsieur, c'est rien cela : mais puisque le voulez sçavoir, c'estoit un maraut, Marchand de Paris, qui m'avoit fait un desplaisir;*

Je le fis giietter, et sceut comment il s'en alloit à Orléans un jour, avec quatre ou cinq autres Marchands de ses compaignons. Je monte à cheval. Je les suis tant que je puis. Je les trouve qu'ils disnoient à Longemeau. Je mis pied à terre, et donne mon cheval à mon homme pour le tenir. Je monte en-haut avecques mon pistollet bien bandé, et le chien abbattu. Je trouve mon homme au bout de la table. Soudain, je vins à luy, et luy dis : Confesse-toy, Marchand de Paris, tu es mort. *Je luy présente le pistollet le quel faut; et soudain mis la main à l'espée. Je luy donne à travers le corps, et tombe roide mort par terre. Je vis ses compaignons, qui font semblant de faire des mauvais. Je donne à l'un si grand estramasson sur la teste, que je la luy fends à demy; si bien que, tout estourdy, il tombe dans le feu, qui l'acheva de mourir. Au tiers je donne une grande estoquade, dont il tombe soubs la table, pour amasser les miettes qui y estoient tombées : mais il n'en amassa guieres, car il mourut. Le quatriesme se mit fuir, et gaigner les degrés : mais je luy donne un si grand coup de pied parmy le cul, qu'il descendit plus viste qu'il ne voulut; car il se rompit le col. Moy, j'essuye bien gentiment mon espée à la nappe, et bois un coup : laisse mes gens-là morts. Je redescens, et passe sur le corps de l'autre au degré : et tout froidement, remonte sur mon cheval, sans que personne de l'hostellerie s'esmeut, ny bougeast autrement, et me sauve. Et tout cela, mon espée et moy, l'avons faict en un tournemain.* Après luy m'avoir faict ce conte, ne pouvant m'engarder de rire, je lui dis : *Comment! Appellez-vous cela*

rien ? Ah ! par-Dieu ! vous estes mal, si ne prenez garde à vous. Sortez-vous-en de ceste Ville : dont il me crut ; et l'accommoday d'un bon cheval et d'argent, et se sauva : si-bien que s'il eust esté pris, ou bien eust tardé une heure à partir, il estoit perdu. Encore veux-je bien jurer qu'à grand'peine voulut-il partir, sans que l'en pressasse. Voylà comment ce jeune homme rendit bien malades les quatre personnes, et comment la fortune luy fut bonne. Hé! quel tueur !

Il arriva un pareil traict à Milan lors qu'Anthoyne de Leyne (1) en estoit Gouverneur pour l'Empereur Charles, à un Conte (2) de cest Estat, qu'on appelloit le Conte Claudio seulement, et non autrement. Par cas un jour estant allé à la chasse, et son oyseau ayant vollé une perdrix, quand il fut à la remise, qui estoit un lieu fort esgaré, et peu battu, il trouva quatre soldats, qui s'estoient deffiés, et avoient choisy pour leur camp et estaquade, un parc de brebis et moutons, dont usent les pastres en-là, pour y tirer et resserrer leur bestial, afin d'enfumer mieux leurs terres. Quel camp clos, voyez, je vous prie, que ces braves gens-là avoient choisi! Le Conte Claudio, les voyant tous quatre en chemise, et prest à se battre deux contre deux, les pria de ne se battre point pour l'amour de luy, et de s'accorder. Eux luy dirent, qu'ils n'en fairoient rien ; mais que s'il en vouloit avoir le plaisir, et en estre le juge, qu'il vist faire seulement. Le Conte Claudio dit, qu'il n'en fairoit rien, et

(1) Antoine de Leve.
(2) Comte, *et ainsi par-tout.*

Digitized by Google

qu'il ne luy seroit reproché qu'en sa présence ils se coupassent ainsi la gorge ; et là-dessus, met pied à terre, et l'espée au poing pour les empescher de se battre. Eux aussi-tost, comme desespérez, vont concerter ensemble, et s'escrier : *Tuons-le, puisqu'il nous veut rompre nostre entreprise, et amprès nous la reprendrons, et nous nous battrons : et verrons à qui le camp demeurera*, et de fait le chargent à outrance. Mais luy, qui estoit pour ce temps-là un des vaillants de l'estat de Milan, se garde si-bien d'eux, et les charge si-bien tous quatre, que trois demeurerent morts estendus sur la place; et le quatriesme, blessé à la mort, luy demanda la vie, laquelle il luy accorda, et puis s'en alla. Et despuis, ce soldat en fit le rapport et le conte, que j'ay ouy faire à Milan d'autres fois.

Voilà des bonnes fortunes de Mars, qu'il employe à ceux qu'il luy plaist. Faut bien noter en cecy, que quand des gens-de-bien ont bien envie de se battre, ou qu'ils sont une fois aux mains, il n'y a rien qui leur fasche plus, quand quelques-uns surviennent qui les veullent séparer ; et bien souvent a-t-on veu arriver de mesme que je viens de raconter, que les deux ennemis, ou quatre ou plus grand'troupe, s'accordent à charger Messieurs les sépareurs. J'en ay veu deux tels traits en ma vie. N'estant rien si fascheux au monde à un vaillant et brave homme, que de luy rompre son dessein d'armes.

Au siege de la Fere derniérement, ayant esté pris deux soldats à un escarmouche, dont l'un estoit François, et l'autre Espaignol, et menez devant le Roy, il dit au François, que sa sentence de mort estoit donnée par son bandon,

pour les François révoltez contre luy ; mais qu'il luy pardonneroit, et luy donneroit la vie, s'il luy disoit la vérité. L'autre l'ayant promis, le Roy luy demanda combien ils pouvoient avoir encore de vivres léans ? Le François luy respondit qu'il y en avoit encore pour un mois. Et ayant demandé à l'Espaignol de mesme, combien il y en avoit, l'Espaignol respondit, qu'il y en avoit encore pour deux mois, ou trois. Alors le Roy s'adressant au François, luy dist : *Vous serez pendu, car vous m'avez menty.* L'Espaignol, advisé prompt et courtois à sauver la vie de son compaignon, dist au Roy :

Sacra Majestad, non miente : porque no ay mas para los Franceses, que son grandes comedores ; mas bastan tanto para las Espagnoles, que viven y se contentan da poco.

Sacrée Majesté, il ne ment point : car il n'y en a pas davantage pour les François, qui sont de grands mangeurs ; mais ils dureront autant aux Espagnols, qui vivent et se contentent de peu.

Aussi manderent-ils au Cardinal d'Austriche, qu'il leur envoyast seulement du sel, car ils se saleroient et se mangeroient les uns les autres, avant que se rendre. La Rodomontade ne fut-là bonne ; car ils furent bien-ayses de se rendre à une honneste composition, que le Roy très-généreux leur octroya et tint très-bien.

Certainement, de croire que les Espaignols soient plus sobres que les François, il le faut : à quoy deux soldats, se rencontrant une fois en Italie dans une hostellerie, l'hoste leur servit un plat de raisins, ce que le François n'approuva point, et n'en voulut manger ; ce que l'Espaignol remonstra à l'hoste, disant :

Digitized by Google

Que los Franceses no eran acostumbrados hazer sus edificios sobre cosas redondas.

Que les François n'étoient point accoutumez à bâtir sur des choses rondes.

L'Espaignol, quant à luy, il mange de tout ce qu'on luy donne, et se contente de peu quand il y va de son coust et de sa bourse. Que si vous le surprenez sur son ordinaire, il en est quitte, en vous en présentant et priant d'en manger, à vous dire :

Segnor, come desto pedaço de tocino ; que juro à Dios no hay pernyx que lo valga.

Monsieur, mangez de ce morceau de lard, je vous jure, qu'il n'y a point de perdrix qui le vaille.

Quand ils sont à la table et aux despens d'autruy, ils mangent aussi bien que les François. Aussi se mocquent-ils d'eux, qu'ils mettent tout à la mangeaille et vont tous nuds ; et eux,

van vestidos y ataviados come Reyes.

sont habillés et ornez comme des Rois.

Comme de vray, il n'est pas possible de voir chose si brave comme j'ay veu d'autres fois les vieux soldats des Terzes de Naples, de Sicile, de Lombardie, de Sardaigne, voire de la Goulette, quand ils la tenoient.

Pour retourner encore à leur sobriété, et comme ils endurent la faim, je m'en vais faire ce conte et puis plus. A la révolte de la Ville de Sienne, et qu'elle fut surprise et gaignée par nostre Roy Henry II, il y eut trois soldats Espaignols, qui ne perdant cœur, gaignerent une tour de la porte Romaine, et se résolurent-là de vendre leur mort au plus haut prix qu'ils pourroient. Comme de faict, ils firent si bien, que Monsieur

de Termes, le principal chef François de l'entreprise, vint luy-mesme parler à eux, qu'ils se rendissent, et qu'il leur fairoit bonne guerre, et honneste composition ; et qu'ils advisassent bien qu'il y avoit quatre ou cinq jours desjà qu'ils n'avoient rien mangé, et qu'ils s'en alloient aux vespres ou vigiles de la mort, n'ayant nulle provision pour vivre, et qu'ils fairoient bien de se rendre, et prendre le party du Roy, et laisser celuy de l'Empereur : autrement il les fairoit brusler léans, ou mourir de faim. Par une petite fenestre de la tour, un respondit pour tous de ceste maniere :

Cavalleros, quales quiere que fuere, todos come estamos bezamos vuestras manos muchas vezes, por el buen partido, y volontad, que de nos librar de muerte nos haveys monstrado. Y quanto a nos rendir, y servir al Rey de Francia, el es tan bueno, que no le faltara quien le sierva ; y nos otros tan leales a nuestro, que ningun temor de muerte nos hara variar ; y no espanta el fuego, ny otra muerte qualquiere que sia. En que toca a su intanto, y que dezis que no tenemos de comer sabed que acca te-

Cavalliers, qui que vous soyez, nous vous baisons les mains tout tant que nous sommes, et vous remercions beaucoup pour le bon parti que vous nous offrez, et la bonne volonté que vous nous témoignez de nous vouloir délivrer de la mort. Quant à nous rendre, et à servir le Roi de France, il est si bon, qu'il ne manquera point de serviteurs : pour nous, nous sommes si fideles au nôtre, qu'aucune crainte de la mort ne nous fera changer ; et le feu, ni aucun autre genre de mort que ce soit, ne

Digitized by Google

nemos abundantia de ladrillos, y sempre que a los Espagnolles falta la provision, con estos bien molidos nos fustentamos.

nous épouvante point. Quant à ce qui regarde votre résolution, et ce que vous dites que nous n'avons point de vivres, sçachez que nous avons ici beaucoup de tuiles, et que, quand la provision nous manque, nous savons nous nourrir de tuiles bien broyées.

Monsieur de Termes loua fort leur dire et valeur. Toutes-fois, leur ayant encores remonstré leur mal, ils y songerent, et se rendirent; et il les prist à mercy, et les renvoya sains et sauves. Il ne faut point douter pourtant, qu'ils ne mangerent à l'extrémité de ces tuylles broyées, ayant demeuré-là tant de temps, et si longuement, tant ils sont patients de la faim, entre autres vertus militaires: et ne faut point aussi doubter, qu'ils n'eussent volonté de se rendre; car ils n'en pouvoient plus: mais il falloit avant, qu'ils fissent ceste Rodomontade, et bravassent, tant ils sont coustumiers de braver, aussi-bien en leur prospere qu'en leur adverse fortune; et telle est la vertu de tels généreux.

En ceste guerre, et la battaille de Sienne, faite entre le Seigneur Estrosse et le Marquis de Marignan, les Espaignols donnerent réputation à Astolphe Baglion d'y avoir très-bien fait; si-bien disoient-ils,

que tan grande estrago en lo ennemigo hazia, que no hombre topava

qu'il faisoit un si grand carnage des ennemis, qu'iln'en touchoit aucun

con su espada cortadora, que a la dulçura de sus hilos no dexassen la vida en sus manos.

avec son épée tranchante, qu'ils ne laissassent leur vie entre ses mains par la délicatesse de son tranchant.

Ils louerent bien autant là-mesme un Capitan Leon, et un Espinosa, de los quales era tanto el estrago, que en los enemigos hazian, que otra cosa no hollavan entre sus pies, sino hombres muertos de una y otra parte.

un Capitaine nommé Léon, et un autre nommé Espinosa, qui faisoient un si grand carnage parmi les ennemis, que leurs pieds ne fouloient autre chose que des hommes morts de part et d'autre.

Un soldat Espaignol du Prince de Parme, durant ces guerres, ayant esté pris des nostres, et interrogé par un Capitaine des nostres aussi, s'il n'y avoit point parmy leurs Bandes quelque brave Capitaine et parmy eux, qui sceust et voulust tirer quelque coup de pique pour gentillesse contre luy? L'autre luy respondit :

Si ay, juro à Dios, muchos; y mas que no ay pelos en sus barbas.

Ouy, par-Dieu, il y en a; et plus que vous n'avez de poils en votre barbe.

Un autre, pris vers la frontiere de Picardie, et mené au Roy tournant de la Franche-Comté, après la prise de Cambray, il demanda ce qu'on disoit de luy parmy son armée? Il respondit :

No otra cosa, sino que por treinta mil ducados que haveys ganado en la Franche Conté, haveys perdido Cambray.

Rien autre chose, sinon que, pour trente mille ducats, que vous avez gagné en Franche-Comté, vous avez perdu Cambray.

Digitized by Google

Celuy là pouvoit dire vray. Car si le Roy ne se fust amusé à la Franche-Comté à y faire la patrouille, il n'eust pas perdu Cambray ; car sa présence seule eust estonné l'ennemy. Bien est-il vray qu'on pourra là-dessus objecter les prises de Calais et Guines, à sa barbe. Cela est vray : mais il faut avoir ouy les raisons du Roy, qu'on dit qu'il n'a esté bien servy, et qu'il ne vouloit desmordre une Place, la Fere, qu'il avoit eue à la fin par sa brave résolution ; et si faict l'un et l'autre, s'il fust esté cru, bien servy.

Quand le Prince de Parme vint pour desassiéger Paris, par le commandement de son Roy, qu'il luy avoit donné exprès, usant de ces propres mots : *Ne faillez d'aller secourir ma Ville de Paris*, comme la tenant desjà sienne : il assiéga Lagny, pour faire à nostre Roy desmordre Paris, et l'attirer à la battaille ; ce que le Roy desiroit fort, et l'autre ne faisoit que le semblant : là où il y eut eu une grand faute de laisser une telle Ville de conséquence, pour secourir une bicoque, et quitter un beau champ qu'il avoit à luy desjà, pour en aller chercher un autre bien loing pour combattre. Ce Prince de Parme donc, ayant sceu que le Roy disoit qu'il entreprenoit trop, de vouloir prendre une Ville à sa barbe, et donner une battaille, comme il se vantoit, il fit ceste response à quelque prisonnier François : *Dictes-luy que je la luy prendray*,

Aun que fuesse puesta en cima de su moustacha.	*Encore qu'elle fût placée sur la pointe de sa moustache.*

Le Roy luy fit rendre response, qu'il luy opposeroit tant de montaignes de fer, qu'il l'en empescheroit bien.

Digitized by Google

Le Prince repliqua:
Pluguisse à Dios que *Plût à Dieu qu'elles* fuessen d'oro, que ne *fussent d'or, nous n'en* seriamos mas ricos. *serions que plus riches.*
Insérant par-là, qu'après avoir porté par terre toutes ces montaignes de fer, qui estoient ses gens armez, et les avoir deffaicts, pour une tant riche despouille, ils viendroient tous riches et opulents.

Le dire ne trompa point le-dit Prince: car il prist la Ville, sans donner battaille, et si leva le siege de Paris, comme il vouloit; ce qui luy fut un très-grand honneur, et tout pareil encore à celuy qu'il receut à Rouën; car le Roy, sçachant qu'il le venoit desassiéger, luy manda qu'il le tiendroit à ce coup pour le plus grand Capitaine du monde, s'il luy faisoit lever le siege, sans donner à ceste fois battaille. Le Prince luy manda seulement: *Dictes-luy donc qu'il me commence tenir pour tel; car je leveray le siege, et si ne donneray point de battaille.* J'eusse bien mis ces paroles en Espaignol; mais elles sont communes. Il fit encore ceste fois-là ce qu'il voulut, ainsi que j'espere le dire au Discours que je feray de luy (*).

Voilà deux fortunes et deux gloires incomparables. Ceux qui veulent gloser sur la parole du-dit Prince, disent qu'il entendoit par sa moustache, celle qu'il portoit si grande, et si pendante de ses cheveux, dont plusieurs de son Royaume l'ont imité en cela; mais despuis il l'a faicte couper; car s'il eust entendu les moustaches de la barbe, il eust usé de ce mot propre Espaignol, qui dit:

(*) *On n'a point ce Discours.*

Digitized by Google

las bigotas de sus barbas.

les moustaches de sa barbe.

En ces deux belles et mémorables actions, les Espaignols s'attribuent la gloire, comme en toutes autres où ils se trouvent ès armées Royalles, que leur valeur, leur discipline militaire, et leur ordre de guerre, triomphent par-dessus toutes les autres. Et pour de grands miracles de cela, je leur ay veu alléguer force exemples, et en autres celuy de Hernan Cortès :

digno (dizen ello por cierto) de poner lo entre los de la fama; el qual, con menos de mil Infantes Espagnoles, nueves y ochente Cavallos, prendio dentro de su Ciudad al gran Rey Monteçuma, y al fin con sola la buena orden sujeto el Imperio Mexicano. Y, en nuestros Dias, Hernan Alvarès de Toledo, aquel gran Capitan y Ducque de Alva, con solos mil Harquebuzeros, y quinientos Musqueteros, y la buena disciplina y orden de guerra, rompio y degollo en Friza, à la ribera del Rio Amazio, doze mil hombres, con que el Con Ludovico Nazao avia entrado

digne, certainement, comme ils le disent, d'être mis entre les Capitaines les plus renommez; lequel avec moins de mille Fantassins Espagnols, et 89 Cavalliers, prit dans sa Ville le grand Roi Montezuma; et enfin, avec le seul bon ordre, se soumit tout l'Empire du Mexique. Et en nos jours, Ferdinand Alvarès de Tolede, ce grand Capitaine et Duc d'Albe, seulement avec mille Arquebuziers, et cinq cent Mousquetaires, et la bonne discipline et ordre de guerre, rompit et passa au fil de l'épée, en Frise, sur le bord de la riviere de l'Ems, douze mille hom-

en aquella Provincia.

mes, avec lesquels le Comte Ludovic de Nassau étoit entré dans cette Province.

Les Espaignols, à ce dernier combat, en content beaucoup; car le Duc d'Albe avoit bien plus de gens que dit le conte; mais l'autre en avoit deux fois plus que luy; et sur-tout, huict ou neuf cent Francois, très-braves soldats, qui combattirent bien. J'estois lors à la Cour, quand ces nouvelles vindrent au Roy, qui trouva ceste deffaite très-belle et mémorable, et mesme de si peu de gens contre si grand nombre.

Certainement il faut louër leur discipline et bel ordre; en cela ressemblans aux anciens braves Romains, qui par discipline de guerre, et non par grand nombre de gens, ont conquis tout le monde. Mais qui est cause de ce bel ordre et discipline? Si-non le beau entretenement que le Roy d'Espaigne donne à ses gens de guerre, et les belles soldes et payes, qui ne leur manquent jamais, bien qu'ils les attendent, mais pourtant ne les perdent, comme nos soldats François font. Car là où l'argent trotte, l'ordre s'y establit; et où il manque, il n'y a plus que confusion: et ay ouy dire à de grands Capitaines, que nul Grand aujourd'huy, quel qu'il soit, ne peut entretenir une armée bien pollicée, disciplinée, et bien ordonnée long-temps, qu'un Roy d'Espaigne ainsi qu'il a tousjours fait depuis que l'Empereur son pere luy laissa tous ses Estats. Aussi est il si grand et puissant en Terres et moyens, que jamais les Romains n'en approcherent. En cas qu'il ne soit vray, considérons un peu les grands tiltres

Digitized by Google

qu'il porte sur le front, que je vais mettre icy par curiosité.

Don PHILLIPPE; por lo gracia de Dios, Rey de Castilla, de Leon, de Arragom, de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenada, de Toledo, de Valencia, de Galizia, de Mallorca, de Sevilla, de Cordoua, de Zerdegna, de Corsega, de Murcia, de Jaen, de los Algaves, de Algezira, de Gibraltar, de las Islas de Canaria, de las Indias Orientales, Islas y Tierra firme del mar Occeano; Archiducque de Austria, Ducque de Bourgogna, Brabante, y Milan; Conde de Abspurg, de Flandes y Tirol, y Barcelona; Segnor de Biscaya, de Genova, y de Molina.

Dom PHILIPPE, *par la grace de Dieu, Roi de Castille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Gallice, de Majorque, de Seville, de Cordoue, de Sardaigne, de Corsique, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algezire, de Gibraltar, des Isles de Canaries, des Indes Orientales, des Isles et Terre Ferme de l'Océan, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan; Comte de Apsburg, de Flandres, du Tirol, et de Barcelone; Seigneur de Biscaye, de Génes, et de Molina.*

Voilà des tiltres qui font peur à les ouyr seulement nommer, et mesme ces deux des *Indes Orientalles* et *Occidentalles*. On pourra dire que celuy des Espaignes peut porter avec soy plusieurs petits Royaumes qu'on nomme par Villes; mais pourtant, sont Royaumes bons et grands, comme la Duché de Milan, qui porte son nom

Digitized by Google

d'une Ville, et non du Pays; et quelle Duché est-ce? et combien y a-t-il de Villes dessoubs? Le Royaume de Naples, quel Royaume est-ce? De mesme sont tous les Royaumes de Ville qui sont en Espaigne. Baste, que c'est un grand Roy, et que j'ay ouy dire que les Romains ne furent jamais si grands terriens, ny opulents que luy. Cela est aysé à cognoistre, qui en veut computer et mesurer les Terres de l'un et des autres.

Comme j'ay parlé cy-devant de la discipline militaire des Espaignols, certes elle est très-belle, bien pollicée, et gentiment observée : mais il faut confesser le vray, qu'ils sont fort fascheux et importuns en cela, d'estre fort subjets à se amutiner, quand leur paye leur manque, et non pourtant guieres pour autre subjet; car ils ne se veulent mettre à sédition que bien à propos, et avec raison. Il y a long-temps qu'ils en ont pris ceste coustume, l'ont continué soubs le grand Marquis de Pescayre, soubs Monsieur de Bourbon, et soubs le Duc d'Albe. Ils n'y ont pas faict de grandes fautes en cela; car ils les sçavoient avoir, et leur donner tant de pillages, qu'ils avoient beau moyen de patienter, et attendre leurs payes, qu'ils n'en vouloient perdre pourtant pas une seule : tesmoing le sac de Rome, qui les rendit saouls jusqu'à la gorge, et pourtant fallut que le Pape baillast de l'argent pour les payer.

Or, voicy la façon qu'ils ont à se amutiner, ainsi que j'ay ouy dire et conter à aucuns d'eux : ils commencent à se plaindre les uns les autres, puis sourdement font courre ces mots parmy eux, Motin, motin. *Mutinerie, sédition.* Et puis tout haut commencent à crier :

A fuera, a fuera, los Gusmanes. A partano se, porque nos queremos amotinar.

Dehors, dehors, les Gentils-Hommes. Qu'ils se retirent; parce que nous voulons nous révolter.

Car s'il y a des Gentil-Hommes et des Gusmans, qu'ils appellent ainsi, parmy eux, (comme il y en a force) ne les veulent point recevoir en leur compaignie : aussi eux ne le feroient pour tout le bien du monde; car ils seroient deshonnorez pour jamais : bien qu'il y en ait eu aucuns, ainsi que j'en ferois un beau discours; mais il seroit icy trop long et superflu. Les Capitaines qui en sentent le vent, se retirent de bonne heure, tant pour ne courir fortune de la vie, que de l'honneur; car ils penseroient estre deshonnorez à perpétuïté, et leur seroit reprochable, s'ils se trouvoient brouillés parmy leurs menées. S'estant joincts en bonne troupe, qui plus, qui moins, ils eslisent pour leur chef le plus habile et le plus advisé qu'ils peuvent choisir parmy eux, et l'appellent *Elegido*, et nous autres disons *Esleu*. Ils le contraignent d'en prendre la charge : et ne faut pas qu'il la refuse; autrement ils le feroient mourir, et passer par les armes. Cela faict, ils luy obéyssent comme à leur vray Chef et Capitaine; se réservans pourtant quelque voix entre eux : puis taschent à surprendre quelques Villes, pour leur servir de retraictes. De-là ils font mille maux, volleries et rançonnements.

Entre les plus signalez amutinements que j'aye ouy raconter parmy eux, ce fut celuy qu'ils firent en Sicile à Ferdinand de Gonzague, en estant Vice Roy. La premiere source en vint de la Goulette, et pouvoient estre bien près de quatre mille

Mais Bernardin de Mandozze, Général des Galleres de Sicile, en prévoyant le danger, y remédia de bonne-heure; car s'ils se fussent ralliés avecques les Allarbes et les Mores, la Goulette, Thunis, et tout de par de-là alloit très-mal pour l'Empereur. Par-quoy, soubs belles promesses et parolles qu'il leur fit, il les chargea tous sur les galleres et navires, et les trajetta en Sicile, où estans et pensans toucher argent, n'en toucherent pas une maille : et alors, ce fut pis que devant; car ils firent mille maux, prinrent des Villes, tinrent les champs, rançonnerent et pillerent tout le monde. Enfin, ils firent le diable. Ils avoient esleu par-dessus tous, d'une même voix, pour chef, un certain Heredia, parce qu'il estoit fin, subellin, et sur-tout fort éloquent, et qui parloit d'or : car il avoit esté d'autres fois Moyne bien preschant, et avoit quitté le froc, pour porter les armes. Il avoit pour compaignon un Mont-dragon, Navarrez, qui advisoit sur la criminallité. Pour fin de conte, ils firent tant de maux, et se firent tant craindre, qu'ils donnerent bien de l'affaire à Ferdinand, et à songer à luy; car de les avoir par les armes, il n'en falloit point parler, tant ils estoient forts, braves et vaillants, et se sçavoient très-bien conduire en bons hommes de guerre : et pour ce, fut advisé de les avoir par douceur et belles promesses. Donc, après plusieurs allées, venues, conférences et ambassades, par Alvare de Sando, Sancho Allarcon, Alfonse Vivès, et sur-tout Juan Varga, le bon vieillard, que les amutinez aymoient et appelloient leur pere, la paix fut faicte. Et pour la conclurre, et rendre bien ferme et stable, il fut dit et arresté, qu'à un certain lieu

Digitized by Google

où la Messe se diroit, tous d'une part et d'autre, au moins les chefs, jureroient sur le corps de Nostre-Seigneur, quand le Prestre le leveroit, qu'ils tiendroient la paix, et ne l'enfraindroient nullement. Quand ce fut-là, les Députez d'Heredia très-volontairement hausserent les mains dextres. Il y eut un des-dicts Députez, qui s'appelloit Villalovo, lequel voyant Dom Ferdinand estre long et tardif à hausser la sienne, il luy cria tout haut :

Segnor Vi Rey, alcad la mano, si quizierdes, qu'al cuerpo de Dios, qu'aqui vedes. Si no la alcays : luego no nos apartamos del juramento, y quebramos la pax, y guerra come adelante.

Seigneur Vice-Roi, levez la main, s'il vous plaît. Voilà le corps de Dieu, que vous voyez ici. Si vous ne la levez pas, nous nous départons sur le champ de notre serment : nous rompons la paix ; et la guerre recommencera comme devant.

C'est parlé cela, à un Général, et bravé un Vice-Roy ! Quelle Rodomontade ! Ce n'est de pair à pair, ny de compaignon à compaignon, mais d'inférieur à son supérieur. Ce fut à Ferdinand à lever la main aussi-tost, et faire bonne mine pour le coup. Mais après, il en eut bien sa raison : car les ayant séparez et départis aux garnisons qui çà qui là, il en fit mourir et pendre, tous les Chefs premiérement, et force autres, et plusieurs jettez dans la mer ; si-bien qu'on en voyoit les rives bordées de corps morts, jusques environ cinq cent. Les autres, les rellégua et les envoya aux Isles circonvoysines, où la pluspart moururent de faim, comme en l'Isle

de Lypary, que je pense n'avoir veu si miserable habitation; car il n'y croist que des capriers. Les autres furent envoyés en Espaigne, pour y estre ignominieusement veus, dont aucuns disoient, quand on les y menoit,

que mas presto los hiziessen morir, que recebir tal affrenta y verguença, por ser trahidos al esquernio de sus parientes, amigos, y compagneros.

qu'ils auroient bien mieux aimé mourir, que de recevoir un tel affront, et un tel opprobre, et que d'être exposez à faire la honte à leurs parents, à leurs amis, et à leurs compagnons.

Pour conclure, ils furent très-rigoureusement chastiés.

Ce que le Conseil d'Espaigne trouva pourtant très-mauvais, et se mit à en faire le procès à Dom Ferdinand. J'en ouys raconter quelques particularitez du plaidoyé, qui certes sont belles et fondées sur quelques raisons, lesquelles j'eusse mis icy, mais elles fussent esté trop longues. J'espere les mettre ailleurs. Ils luy firent donner un adjournement personnel pour comparoistre; mais l'Empereur fit sursoyer la cause. Aucuns ont dit et escrit qu'il trouva très-bonne la-dite rigueur et punition; et mesme qu'il taxa Ferdinand de n'en avoir pas prou faict. Mais sont menteries; car je tiens de vieux Capitaines et soldats Espaignols, que j'ay veu en Sicile et à Naples, qu'il en fut très-mal content, et en blasma le-dit Gonzague, et en coulla la chose pour le coup: et tant s'en faut que l'Empereur le trouvast bon, que quand les Députez de Milan vinrent vers luy, pour luy remonstrer les maux que d'autres

Digitized by Google

amutinez, conduicts par leur Chef Sarmento, faisoient en sa Duché de Milan; et que, s'il ne leur en faisoit raison, ils seroient contraincts de se la faire eux mesmes : il s'en courrouça et estomaqua fort, et menaça, s'ils luy tenoient jamais ces propos, et si leur en fit faire une réprimande et menace plus rigoureuse, par son Chancellier de Granvelle.

Or, le-dit Ferdinand ayant envoyé ces pauvres mallotrus en Espaigne, et veus en tel estat de tout le monde, mesme aucuns s'estans présentez au Conseil, ne faut point demander si le spectacle en fut odieux en toute l'Espaigne, et à belles injures après luy; car ceste nation sçait fort bien!

hechar pullas : *donner des brocards* :

et la pluspart l'appelloient

Vellaco Italiano, ennemigo del nombre y valor de los Espagnoles, trahidor, perjuro, burlador del cuerpo sagrado de nuestro Segnor, ingagnador de fe, y verdugo sangriento ; *Lâche Italien, ennemi du nom et de la valeur des Espagnols, traître, parjure, mocqueur du corps sacré de Jesus-Christ, trompeur contre la foy promise, et bourreau cruel ;*

bref, une infinité d'autres sortes d'injures, que l'ire, le despit, le désespoir, la hayne, et l'offense, leur rapportoient en la bouche, que j'ay ouy dire, et que je tays. Au moins, disoient aucuns, s'il les eust décimez, et faict mourir quelques coupables, la chose ne seroit si exécrable : et les renvoyer contre les Turcs, ainsi que fit le Marquis del Gouast ceux qui s'amutinerent en la Duché de Milan, soubs leur Chef Sarmento, qu'il envoya jusqu'au nombre de

trois mille, en Dalmacye, à Cataro, et à Castro novo, là où pourtant ils périrent tous, fust ou par le fil de l'espée, de la cadene de Barberousse et de ses gens, portans la peyne de leurs maux et de leurs meffaicts, qu'ils avoient faicts en leur rébellion; mais aussi, ils firent bien mourir de leurs ennemis. Possible ceux-cy de Ferdinand s'ils fussent estez employés pour mesme subjet, en eussent faict de mesme, ou mieux; et par ainsi, autant de Turcs morts et tuez, et moins d'ennemis.

Certes, il n'est pas besoing d'estre si rigoureux et cruel en telles justices; car telles gens, quelquefois, ayans estez pardonnez, et venant à se recognoistre, réparent leurs fautes, et font de bons services. Je n'en sçaurois alléguer plus brave exemple, que des amutinez de la Ville d'Alost en Flandres, qui d'eux mesmes secoururent si bien et si vaillamment la Citadelle d'Anvers, assiégée par les Estats, dont j'en parle ailleurs (*). Ils en ont faict de mesme en plusieurs autres lieux, s'estans ainsi reconcilliés : je dirois bien où; mais je serois trop long.

Je voudrois seulement sçavoir sur ce discours, de quelque grand Docteur, s'il y alla beaucoup de la conscience du-dit Ferdinand en ce serment prestè et rompu, qu'aucuns ont dit qu'il ne l'avoit faict que de bouche, et non du cœur; sçavoir, si cela se peut faire en la présence et à la veue du corps de Nostre-Seigneur, et si ce n'est point l'offenser, en abusant ainsi de son Sacrement et de son mystere ? Pour quant à l'honneur, il y

(*) *Dans le XLVe Discours des* Capitaines Estrangers, *Tome* IV, *pag.* 392.

Digitized by Google

a tant de raison de *pro* et *contra*, que je les laisse à discourir aux grands Capitaines, et plus gentils Cavaliers que moy. Tant y a pourtant, il me semble qu'on ne doit point estre tant ainsi sévere à l'endroict des pauvres soldats, bien qu'ils fassent tels ou autres délicts; car ce sont eux qui battaillent pour les chefs : ce sont eux qui acheptent de leur sang les victoires ; et les Chefs en triomphent de l'honneur et du proffit. A quoy sceut très-bien avoir esgard Scipion en Espaigne contre ses amutinez, qui ne se contentant de leur rébellion, prinrent l'authorité et enseigne de Consuls à l'instance des soldats. Les Chefs en furent punis, et aucuns soldats ; et les autres furent pardonnez, qui après firent à luy, et à la République Romaine, très-bons services. Je pense bien que ces grands chastieurs de séditions voudroient bien que les soldats fissent de pierre pain, ainsi que le Diable vouloit que Jesus-Christ fist en son désert. Mais ne pouvant faire ces miracles, il faut bien qu'ils vivent : et vivre ne peuvent-ils s'ils n'ont leurs payes, ou ne brigandent. Et ne leur voulant permettre le brigandage, leur solde, que veut-on qu'ils fassent ? Voylà en quoy ces grands Capitaines et Généraux d'armées doivent bien arregarder sur ces chastiments ; car il y va de la conscience. Cependant, je brise icy, estant le discours trop long, et fascheux possible à aucuns.

Un de ces ans, que nostre Roy print et gaigna Paris, de la façon que chascung sçait, les Espaignols, qui estoient dedans, qu'aucuns nommoient Napolitains, mais autant y avoit-il des uns que des autres : ils furent fort estonnez, et comme gens braves et vaillants se résolurent au

combat, et s'estant mis en battaille, le Roy leur manda, qu'ils ne s'amusassent point à cela, autrement qu'ils estoient tous perdus, s'ils en venoient-là : toutes-fois, s'ils vouloient estre sages, qu'il leur faiſoit si bonne et honneste guerre, qu'ils auroient occasion de se contenter, en leur octroyant leurs vies et bagues sauves, la retraicte de gens de guerre, ensemble seure conduicte. Leur Maistre-de-Camp qui leur commandoit, avec d'autres Capitaines, admirans la générosité de nostre Roy, se mirent tous à dire :

Mira qual Rey valeroso, el qual no se contenta de vencer los hombres con las armas, mas los vence y gana con todas cortezias gentilessas.

Admirez ce généreux Roi, lequel ne se contente point de vaincre les hommes avec les armes, mais les vainc encore et les gagne par toutes sortes de courtoisies et d'honnetetez.

Pour ce, ils accepterent le party, et pour se retirer, marchant par la Ville, le Roy les voulut voir passer, lesquels tous luy vinrent faire de grandes révérences, au moins les Capitaines : les soldats le saluoient avecques leur gentille mode, ainsi qu'ils sçavent très-bien faire. Le Roy leur rendit la pareille, selon le respect de sa Royalle grandeur, et les fit très-seurement conduire au lieu de leur retraicte. Ce ne fut sans dire tous les biens du monde de ce grand Roy, comme ils avoient raison ; car s'il eust voulu estre cruel, ils estoient tous perdus et mis en pieces.

Quasi telles et semblables paroles dirent ces pauvres Espaignols restez devant Mets, de feu Monsieur de Guyse le Grand, lesquels ayant trouvé, au levement du siege, miserables, malades,

Digitized by Google

mourans de froid et de faim, fit retirer, loger, substanter, panser, si que plusieurs en eschaperent par son bon traictement, et puis les fit conduire tous à sauveté vers Thionville. Ce fut à eux d'en dire tous les biens du monde, comme de raison : et entre autres beaux mots qu'ils en proférerent, furent ceux-cy, qui portent grand poids bien qu'ils soient courts et briefs :

Qu'era justo ennemigo, y piadodozo vencedor.

Qu'il étoit équitable ennemi, généreux vainqueur.

Il ne leur fit pas de mesme que firent les Espaignols à nos François et Lansquenets, qui resterent devant Pampelune, le siege levé par Monsieur d'Angoulesme, le Roy Jehan de Navarre, et Monsieur de la Pallisse : qui leur faisoient jurer, et promettre,

que, si sanassen, de no recebir mas sueldo del Rey de Francia, pues que contra l'Eglezia se monstrava. A los, que esto creyan, y prometian, davan el *Corpus Domini*, y los otros Sacramentos de la Madre Santa Yglezia, y, si morian, eclesiastica sepultura. Los, qu'eran interrogados por sus Confessores, que no querian reconciliar se, los dexavan alla morir: y, si morian, come Moros los enterravan;

s'ils guérissoient, de ne plus recevoir de solde du Roi de France, puisqu'il se montroit être contre l'Eglise. A ceux qui croyoient et promettoient cela, ils leur donnoient le Corpus Domini, *les autres Sacrements de la Ste. Mere Eglise ; et s'ils mouroient, la sépulture ecclésiastique. Ceux qui étoient interrogés par leurs Confesseurs, et qui ne vouloient point se réconcilier, ils les laissoient-là mourir : et*

Digitized by Google

porque tal era intention y la Bulla del Pape Julio.

s'ils mouroient ; ils les enterroient comme Maures ; car telle étoit l'intention de la Bulle du Pape Jules.

Quelle Bulle d'or!

Les Espaignols se vantent de tout cela. Mais à ce que j'ay ouy dire à aucuns vieux Gentils-Hommes, et François, et Lansquenets, confes et non-confes, ils ne furent espargnés non plus les uns que les autres ; et leur bailloient *dronos* aussi-bien que Frere Jehan des Entommures, dans Rabelais, le donna à ceux qui vandangeoient les clos de sa vigne.

Monsieur de Guyse n'en fit pas de mesme : car bien qu'il y eust force Lansquenets, et autres Allemands, sentans mal de la foy, il les fit secourir comme les bons Chrestiens et Catholiques, mais non pas de si bonne affection ; s'en remettant à la volonté de Dieu, et ne voulant acquérir la réputation d'un homme cruel et barbare, puisque l'homme est faict à la semblance et image de Dieu. Je m'en remets à un grand Théologien ce qu'il en diroit-là.

Ceste derniere guerre de Grenade, faicte et parfaicte par Dom Juan d'Austrie, par cas, en courant la poste, nous nous trouvasmes de rencontre un Capitaine Espaignol et moy ; luy qui venoit d'Espaigne, allant en Flandres ; et moy, de la Cour en ma maison. Nous nous mismes luy et moy à deviser fort de ceste guerre. A mon advis qu'il m'en conta prou ; et sur-tout il me va louër Don Juan jusques au tiers ciel, et me le nommant, de plein abord,

Sepultura de los Paga- *La Sépulture des Payens;*

nos; y que sus obras y valencias mas querian ser vistas, para ser creydas, no contadas.

et que ses actions et vaillances vouloient plutôt être vues que racontées, pour être crues.

Quand la capitulation d'Amiens se fit derniérement, il y eut un des Députez de dedans, Espaignol, qui ayant trouvé Sa Majesté en quelques masures, qui les attendoit pour composer, dist en entrant, pensant faire de l'officieux et du curieux de la vie du Roy :

El Rey no esta qui bien seguro de los canonazzos.

Le Roi n'est pas ici bien à couvert des canonnades.

Le Roy, qui l'ouyt, luy respondit *Le Roy est ici plus en sûreté, que vous autres n'estes dans Amiens.*

Puis, ayant commencé leur pourparler, la premiere chose qu'ils demanderent,

porque (dirent-ils) es razon que las cosas celestiales vayan primeras,

parce qu'il est raisonnable, dirent-ils, que les choses célestes soient traitées les premieres.

fut que l'on ne touchast point à la sépulture de Dom Hernandille, et qu'elle ne fust point rompue, ny démolie. Le Roy leur respondit gentiment : *Il est raison que la sépulture de Dom Hernandille soit démolie et rompue, puisqu'il a faict rompre et démolir les murailles de ma Ville d'Amiens.* Ils demanderent après,

Ell saco de la Villa. *Le sac de la Ville.*

Demande, certes très-irraisonnable, et très-impudente, et mesme à un tel Roy, qui leur respondit bravement : *Et comment! une chose que vous avez desjà pillée il y a long-temps, la demandez-vous?* Ils jurerent aussi-tost qu'il n'y.

Digitized by Google

avoient jamais touché. A quoy le Roy aussi-tost repliqua bravement : *Puis donc qu'elle n'a esté pillée en mon absence, à vostre advis, si je permettrai qu'elle le soit en ma présence?* J'ay mis ces trois articles, non pour belles rencontres de l'Espaignol, ny pour grandes Rodomontades, sinon la derniere, pour demander le sac; mais pour les gentilles responses de nostre Roy, qui est fort subtil en beaux dires, et gentilles responses, et fort courtes, s'ils en fut onc. J'espere en dire aucunes en sa vie (*). Enfin, la capitulation fut faicte, et bien gardée à l'honneur de nostre Roy. Que s'il ne fust été généreux et miséricordieux, il les tenoit tous la corde au col, puisque le Cardinal d'Austriche avoit failly de les secourir.

Si faut-il que je die quelques gentilles Rencontres et Rodomontades, qui touchent les Dames.

Lorsque la Reyne vint à Bayonne, de toutes les Espaignolles qu'elle avoit, elle n'en mena aucune avecques ses Françoises, que Magdelaine de Giron, fille de la Comtesse d'Yvraigne, Dame d'honneur de la-dite Reyne. Elle y mena bien aussi la Segnora Soforisba, Italienne, Damoiselle Crémonnoise, belle et honneste fille, et douce, qui avoit tout plein de vertus, et sur-tout qui sçavoit bien peindre et pourtraire au naturel. Les autres filles en Espaigne, bien faschées pour ne se trouver en telle et si belle feste, qui eussent bien certainement paré la Cour; car il y en avoit de belles, et entre autres, Léonor de Tolede, qui estoit très-belle., et qui eust possible effacé le lustre de la-dite Magdelaine de Giron,

(*) *On ne l'a point.*

Digitized by Google

dont elle fut bien-ayse de quoy ne vint pour ce sujet. Je ne desduiray les raisons pourquoy ces belles filles ne vinrent point, pour ne servir en rien à nostre conte.

Ceste donc belle Magdelaine parut très-belle, aussi le pensoit-elle bien estre, tant elle estoit arrogante. Si-bien, moy devisant un jour d'elle et de sa beauté, avecques un certain Cavallier Espaignol, il me dist par un certain desdain et despit :

Dexad la, Segnor. Juro a Dios, qu'es tan brava y orgullosa por su beldad, que si el cielo se abaxasse, y se arrodillasse adellante sus pies, no dennaria desir le, que se levantasse, et se remutiesse un su lugar.

Laissez-la, Monsieur. Je vous jure, qu'elle est si orgueilleuse, à cause de sa beauté, que si le ciel s'abaissoit et se prosternoit à ses pieds, elle ne daigneroit pas lui aire de se lever, et de se remettre en sa place.

Voilà une parole bien arrogante, et plaisante imagination, de se figurer le ciel descendre de son lieu, pour s'humilier à elle.

Telles paroles sont quasi semblables à celles que jadis tinrent nos braves Chevalliers François, qui allerent en Hongrie soustenir les Hongres contre les Turcs, conduicts par ce vaillant Jehan Duc de Bourgoigne, et par le Mareschal de Bouciquaut ; lesquels, trop bouillants, présumans trop d'eux, disoient par-tout, que leurs lances n'estoient pas seulement bastantes pour deffaire tous les Turcs, et les battre ; mais si le ciel vouloit descendre sur eux, pour leur faire guerre, l'empescher par le soustien de leur bois et lances qu'il ne descendist, et le tenir en l'air

Digitized by Google

comme il estoit. Mais pourtant, le malheur fut tel, que leur Rodomontade ne porta feu; car sans avoir affaire au ciel, ils furent tous desconfits et deffaits, par les hommes, comme on peut voir par nos *Chroniques Françoises.*

J'aymerois autant d'un Capitaine Espaignol. Allant en un combat, et animant ses soldats, et louant leurs forces, il leur dist :

Boto à Dios, que si el Cielo se cayesse, le havemos de tener con los braços.

Je vous jure que si le Ciel s'abaissoit, nous le pourrions soutenir avec nos bras.

Si ce brave eust fait ce coup, il fust esté estimé un second Atlas, qui soustenoit le ciel de ses espaules. Quel fardeau! Encore que j'aye ouy dire à un vieux resveur de Philosophe, que l'air est fort léger, et que le ciel, qui en participe, l'est aussi. Je coupe-là, craignant que, pour voller trop haut, je ne vinsse à tomber comme fit Icarus: car le parler m'en est aussi estranger et incogneu, que le haut Allemand; ny ne veux non plus l'apprendre ny la science, et tout, doubtant de mon cerveau débile, et peu capable pour y advenir.

Or, pour retourner à ceste belle Magdelaine de Giron, bien qu'elle fust altiere, elle n'estoit pourtant trop ennemie de l'amour, et ne refusa point d'estre servie (comme toute belle et gentille Dame ne doit faire ce refus) de plusieurs honnestes Cavalliers, et mesme de Monsieur de d'Anville, (*) aujourd'huy Monsieur le Connestable, pour lors jeune et brave Seigneur, qui la servit fort discrettement tant que le voyage

(*) Damville.

Digitized by Google

dura, en porta les couleurs jaunes et tannées. Il y eut pour lors un Gentil-Homme François, bien honneste et galant, qui le jour de la procession du Sacre (*), ainsi qu'elle marchoit, luy advint de faire un faux pas. Ce Gentil-Homme s'advance aussi-tost pour la redresser, et luy ayder. Elle le renvoya bien loing, avecques un certain desdain et rabrouement, disant :

Jesus! y quai discretion de Frances! — *Jesus! et quelle courtoisie Françoise!*

Elle estoit bien vrayement desdaigneuse et glorieuse, de rendre le mal pour le bien, et payer la courtoisie par la discourtoisie. Le Gentil-Homme luy eust bien rendu son change; mais il n'osa pour le respect de la Reyne sa maistresse qui le sceut, et luy en fit une remonstrance.

Au bout de quelque temps, elle fut mariée avecques un grand Seigneur d'Espaigne, dont j'ay oublié le nom qui fut après Vice-Roy aux Indes. Ainsi qu'elle l'y alloit trouver avecques la flotte ordinaire, son vaisseau, avecques deux autres, s'estans escartez vers l'Isle de San-Domingo, un Gentil-Homme François, qui s'appelloit Monsieur de Landreau, de bonne Maison, vaillant et brave, et homme de mer, ayant armé quelques vaisseaux pour aller en cours, et chercher advanture, faillit à prendre le vaisseau de la-dite Dame, et de faict le canonna; mais elle fut secourue de deux autres vaisseaux, qui donnerent la chasse au-dit Landreau: et sans ce secours, il la prenoit à ce qu'il dict à Monsieur d'Estrosse, et à moy, à son retour; et que s'il l'eust prise, il luy eust faict bonne guerre, et toute honneste

(*) du Sacrement, ou de la Fête Dieu.

Digitized by Google

raison, en luy faisant payer pourtant le tribut de son ancienne arrogance.

Certes, il y a des Dames aussi arrogantes en Espaigne comme des hommes et Cavalliers; et l'air du Pays le porte ainsi. Aucuns ayment à servir ces femmes et filles de ceste humeur, qu'ils disent

bravas y fieras come toros! — *braves et fieres comme des taureaux.*

Aussi dit-on que chascun ayme son semblable. Si l'on en obtient la victoire, d'autant plus en est-elle à priser: et si l'on en est vaincu, la gloire n'en est pas moindre; ainsi que dist au galant Cavallier un jour, et qui portoit pour devise une branche de laurier, avec ces mots:

Los unos l'an traydo por ser vencedores; yo por ser bien vencido. — *Les uns le portent comme vainqueurs, et moy je le porte comme vaincu.*

Voylà comme tels braves se plaisent en leur gloire, et ayment les Dames altieres et généreuses.

J'ay veu d'autres fois chanter en Espaigne une vieille chanson, que proprement on appelle-là *Romance*, qui est bien gentille, où l'on introduict une Dame se lamentant, et s'affligeant de son mary, qui estoit prisonnier en Angleterre, et ne le pouvoit ravoir par rançon, ne autrement; et pour ce, elle escrit une lettre au Roy d'Angleterre, de sa propre main, et luy mande qu'il ait à le luy renvoyer sain et sauve, et sans danger, autrement qu'elle luy annonce guerre, et le menace de la luy faire très-cruelle par mer et par terre; et puis dit elle:

Que si me falta Capi- — *Que si je ne trouve point*

tân,

tan, y o mesma llavare la bandiera, y lire a posar hasta à las puertas de Londres; y tan bien si me falta Bombardier, yo mesma dare fuego à l'artilleria : si que dira toda la gente : *Jesus ! qual muger guerrera !*

de Capitaine, je leverai moi-méme l'etendard, et je l'irai planter jusques aux portes de Londres ; et si je manque de Canonniers, j'yrai moi-méme mettre le feu à l'artillerie : en sorte que tout le monde dira : Jesus ! quelle femme guerriere!

Voilà une brave guerriere, et seconde Marfise, ou Bradamante, qui vouloit elle-mesme, par faute d'autre, conduire son armée, planter son estendart sur le haut de la muraille, et servir de Canonnier, et bailler feu à son artillerie. La chanson en est fort jolie, et l'air plaisant.

Ceste Dame estoit plus valeureuse qu'une autre, qui usa de paroles certes généreuses à l'endroit d'un Cavallier, pour l'induire à se battre pour l'amour d'elle contre un autre qui l'avoit offensée. Les paroles estoient telles :

Bien creo yo, gentil Cavallero que no os faltara tanta virtud, para hazer my ruego, com os sobra de bondady valor para haver la victoria de su persona.

Je crois bien, brave Cavallier, que vous m'accorderez ma priere avec autant de générosité, que vous avez de force et de valeur pour me venger de mon ennemi.

Gentilles paroles, certes et pour prier, et pour louer.

Une belle jeune Dame Espaignolle, ayant esté mariée de frais, et venant de bonne-heure à estre grosse qui paradvant estant fille très-hautaine, des-

daignoit le mariage bien fort, et disoit; que no queria ser subjetta à ninguno, segun el valor y gloria de su personna;

que, conformément à son courage et à sa gloire, elle ne vouloit s'assujettir à personne;

et que bien qu'elle y fust contrainte, elle s'efforceroit le plus qu'elle pourroit d'empescher son mary qu'il n'enlevast son pucellage que le plus tard qu'elle pourroit. Son dire ne correspondit point à sa gloire, ny à l'effect. Car bien-tost après son mariage, elle fut enceinte, et en devint estonnée, et honteuse, et fit ce qu'elle peut pour cacher sa groisse (*), et ne la monstrer que le plus tard qu'elle pourroit. De quoy s'appercevant un autre Cavallier, qui d'autres fois l'avoit servie estant fille, fut bien-ayse de prendre ceste occasion pour luy en faire la guerre; et l'ayant un jour abordée, il luy dist:

Que no fuesse avergonçada, porque todos bien sabian, que de semejantes luchas, siempre resultan tales caydas; y por esso no se maravillavan si era verguençada, porque en aquel caso ella fuesse novicia, y que sentia en si unos mudamientos nunca por ella sentidos; y tales que aunque su effuerço, virtud, y gloria fuesse grande, no

Qu'elle ne fut point honteuse, parce que tout le monde sçavoit bien, qu'en de telles luttes, il ne pouvoit y avoir que de semblables chûtes; que cependant, on ne s'étonnoit point de la voir confuse, parce qu'elle étoit novice en ce cas, et qu'elle éprouvoit en elle un changement auquel elle n'avoit jamais été exposée; et qui étoit tel, que,

(*) Grossesse.

Digitized by Google

bastaria resistir las inclinationes de la naturaleza qu'era de muger.

quoique son courage, sa vertu et sa gloire fussent bien grands, ils ne pourroient pas néanmoins résister aux inclinations que la nature avoit données aux femmes.

Ce Cavallier parla bien à elle, et à sa gloire, et vanterie, et garde de son pucellage, et à la fragillité de son sexe, duquel les Dames ne doivent tant présumer, ny s'enorgueillir.

Par cas, une des compaignes de ceste Dame, qui estoit encore fille, se trouvant-là présente, la voulut excuser, et un peu brocarder aussi, en luy disant :

Come es possible, Segnora, que tu generosa virtud, effuerço, y anime superbo, no excuzaron de ser herida de Llaga que tantos desmayos os causa ? Plegue à Dios, que no sea mortal, come yo creo que no sera, porque jamas d'estas heridas no morio ninguna Donzella.

Comment est-il possible, Madame, que votre grande vertu, vos efforts et votre grand courage ne vous ont pas empéché de recevoir une plaie qui vous cause tant de chagrin ? Plaise à Dieu qu'elle ne soit point mortelle, comme je crois qu'elle ne le sera point ; car les Dames ne meurent jamais de semblables blessures.

Sur ce, le Cavallier précédent, qui estoit présent, leva ce oup, et luy dist :

Ha ! Segnora, vos que esso cetrificays, haveys

Hà ! Mademoiselle, vous qui assurez cela, l'a-

lo passado ? ... Garde me Dios (*respondit-elle*) d'esto estrecho. No, Segnor ; mas, he lo, oydo certificar a personas de gran credito.

vez-vous donc expérimenté? Dieu me garde, répondit-elle, *d'un tel malheur Non, Monsieur; mais je l'ai entendu assurer à des personnes de grand crédit.*

Il ne falloit point alléguer-là de personnes de grand crédit pour servir de tesmoings ; car bien que le destroit soit aussi dangereux que celuy de Gibraltar, aucunes le passent bien sans danger, et d'autres non.

Une Dame, ayant perdu son serviteur, qu'elle avoit faict de frais, et peu gardé, car il vint à estre tué aussi-tost en une guerre, et en ayant sceu les nouvelles, elle dist :

Ah! Segnor Cavallero, que si tantarde me cognocistes, muy temprano me perdistes!

Ah! mon cher Cavalier, qui m'avez connue si tard, vous me perdez trop tôt!

Un autre Cavallier, la voyant ainsi en douleur, dist à un sien compaignon :

El tiempo cura las cosas ; y no ay grave dolor que andando el tiempo no se disminuye.

Le temps calme toutes choses; et il n'y a point de douleurs si grandes, qu'elles ne se dissipent avec le temps.

Une Dame, demandant un jour le Livre de la *Célestine* à un Cavallier, il luy respondit, en luy donnant bonne :

Por Dios, Segnora, que me espanto de Vuestra Merced : Teniendo en casa el original, pedir el traslado!

Parbleu, vous m'étonnez, Madame ! Ayant chez vous l'original, me demander la copie.

Digitized by Google

Bon, celuy-là.

Les Espaignols sont fort subtils à gentiment brocarder, et picquer, et appellent cela, motejar, ô golpear. *railler, et piquer vivement.*

Ainsi que fit un jour un Cavallier, estant parmy trois filles, toutes trois sœurs, et bien noires. Elles luy demanderent un jour de Foire par cas à emprumpter un ducat, pour achepter quelque chose, disant qu'elles n'en avoient point apporté sur elles. Il leur dist qu'il n'en avoit point sur l'heure, et qu'il en estoit bien marry. Elles luy dirent:

Come! un hombre tan honrado no teneys un ducado? Dixo le: pues-no, cuerpo de tal? No ay entre vos otras tres una blanca.

Comment! un si galant homme n'a point un ducat? Il leur dit: Pourquoy non, corbieu! puisqu'entre vous trois, il n'y a pas une blanque?

L'allusion n'en est pas mauvaise; car une *Blanca*, c'est une monnoye d'Espaigne; et convertissoit ceste allusion sur elles trois, parmy lesquelles n'y en avoit pas une blanche.

Un Médecin Espaignol, ayant receu quelque desplaisir d'une Dame veufve, chargea un jour un maquignon, devant elle, de luy trouver una mule, que fuessa viuda. *une mule, qui fût veuve.*

Le Cortier luy respondit.

Come, cuerpo de tal! vos burlays de my, Segnor Doctor? Nunca fue mula viuda.

Comment, corbieu! vous moquez-vous de moi, Mr. le Docteur? Une mule ne fut jamais veuve.

Le Médecin luy repliqua :

Digo yo, que tenga tres conditiones de una viuda ; que sia gorda, andadora, y comedora.

Je veux dire qu'elle ait les trois qualitez d'une veuve ; qu'elle soit fort grasse, coureuse et gloutonne.

L'on dict que les veufves, au moins aucunes, ont ces trois conditions. Pour bien aller, et pour bien manger, je m'en rapporte à ceux qui en ont faict preuves, et y ont pris esgard. Pour quant à la troisiesme, j'en ay veu beaucoup de personnes, et mesme une de très-grande authorité, de très-grand esprit, estre de ceste opinion, et tenir ceste maxime, qu'une femme, aussi-tost qu'elle est veufve, devient fort grasse, et en bon poinct, ce que j'ay apperceu, et m'en suis esmerveillé. Car aucunes femmes ay-je veu entre les mains de leurs marys, maigres, seiches, exténuées, qu'elles en tomboient sur les dents. Venoient-elles à estre veufves, les voylà remises et refaictes aussi-tost comme un cheval maigre et élangory mis à l'herbe, qui se reffaict et se remet soudainement. De sorte que c'est une maxime, que *qui veut engraisser une femme mariée, qu'il la fasse veufve*, car c'est le meilleur engrais qu'on luy sçauroit donner. Ce n'est pas pourtant que les marys ne leur donnent le traictement et l'ordinaire qu'il leur faut, selon leur faculté et petit pouvoir ; mais vous diriés, que venans de leurs mains, elles ne les trouvent jamais si bons comme quand elles sont en viduité, et qu'elles le prennent d'elles-mesmes qui çà, qui là, en leur plainiere volonté. J'en voudrois volontiers demander une raison à quelque bon Médecin : si ce n'est qu'il me renvoyast à l'Apo-

Digitized by Google

logie (1) de l'Asne et du Cheval, qui est dans Rabelais; et à leur parlement qu'ils firent quasi sur mesme chose; où enfin, Monsieur l'Asne conclud, qu'il n'y a que la liberté des champs, et choisir sa pasture comme l'on veut, et faire autre chose que je n'ose dire, et n'estre nullement en subjection, bien que l'on mange son saoul à crever dans l'estable.

Un Cavallier, parlant un jour d'amour à une femme agée, mais pourtant belle encore, et fort desirable, elle luy dist :

Y come, Segnor, me hable V. S. desta cosa a mis completas?

Eh! Monsieur, comment me parlez vous de telle chose, lorsque j'en suis aux complies?

L'autre luy respondit :

Segnora, sus completas valen mas que las horas de prima de qualquier otra.

Madame, vos complies valent mieux que prime de toute autre.

Faisant allusion gentille là-dessus sur les complies du soir, et sur les heures de prime du matin. J'en ay faict un beau discours sur ce sujet ailleurs (2) : et combien y a-t-il de Dames agées, qui sont autant belles et désirables que les jeunes? De vieillard, il n'en fut jamais un beau ny desirable pour les Dames; si ce n'est qu'on se voulust ayder d'un plaisant mot qu'un vieux Cavallier dist un jour à une belle Dame, luy présentant son service, et qu'elle l'en reprenoit. Ceste Dame s'appellant

(1) Apologue.

(2) *Vies des* Dames Galantes, *Tome* III, *page* 393 *et suiv.*

Madama de la Torre, *Madame de la Tour*; il luy dist:

Tal torre ha menester d'une barba-cana. *Une telle tour a besoin d'une barbe-cane.*

Ce mot est bon, et porte en soy deux intelligences, car une *barbe-cane* est une espece de fortification, et *barba cana* en Espaignol, signifie *barbe blanche.*

Telle et semblable dist un Cavallier, d'une fort belle et honneste Dame, laquelle ayant espousé un homme fort laid et sale, toutes fois n'enlaidissoit nullement, mais s'embellissoit de jour en jour. Ce Cavallier alla rencontrer

que no havia visto jamas fruta en un tal cesto, que tanto durasse, sin podrirse. *qu'il n'avoit jamais vu de fruit si long-temps en pareil panier, sans se pourrir.*

J'ay veu beaucoup de femmes en ma vie de ce naturel, à ne se gaster, ny corrompre leurs beautez, pour hanter des marys laids, sales et maussades.

Or, faisons une fin, et belle, par trois belles et honnestes Princesses.

A ce mesme voyage et entrevuë de Bayonne, que j'ay dict cy-devant, Madame de Guyse, aujourd'huy Madame de Nemours, y estoit, où elle parut freschement veufve, et très-belle et en bon poinct, ainsi que de son temps jeune il n'y en a point eu une qui l'ait passée, comme son autonne en donne encore une belle apparence; et bien qu'alors elle fust plus aagée de beaucoup que Magdelaine de Giron, elle l'effaça fort, bien qu'elle pensast le contraire; car volontiers on void aucuns fruicts en autonne aussi beaux ou plus qu'en esté. Ainsi donc qu'elle estoit un jour en la cham-

Digitized by Google

bre de la Reyne, un Cavallier Espaignol, de bonne façon, et bien en poinct, me vint demander :

Segnor, qual es esta linda Dama vistida da luto ?

Segnor, *luy respondis-je*, es Madama de aquel grand Capitan Guysa, muger de aqual grand Capitan Monsnr de Guyza et Madame de Guysa ? *dit-il.* Valame Dios, que linda Dama es, y de muy brava y valta Guisa!

Monsieur, quelle est cette belle Dame vétue de deuil ? Monsieur, lui répondis-je, *c'est Madame de Guyse, femme de ce grand Capitaine Monsieur de Guyse. C'est Madame de Guyse ?* dit-il. *Dieu me soit en aide, c'est une belle Dame, et de très-grande et haute Guise !*

Ce mot est un mot ancien des vieux Romans, qui correspond bien à ce nom de *Guyse ;* et puis continuant à la louer, il me dist :

Ay me Dios ! que bravo trage tiene, y qu'es bien tallada, y de linda catadura ! *et puis me redemanda* : Es tan buena Catholica, y ennemiga de los Luteranos, come su marido ? Si Segnor, *luy respondis-je*, y mas ; porque l'os Luteranos l'an matado.

Qu'elle est bien mise ! Qu'elle est bien faite ! Et que son regard est agreable ! Est-elle aussi bonne Catholique et aussi grande ennemie des Luthériens, que Mr. son mari ? Ouy, Monsieur, lui répondis-je, *et encore plus, parce que les Luthériens l'ont tué.*

Il me redemanda si elle avoit des enfants aussi beaux qu'elle ? Je luy dis qu'ouy, et luy monstray Monsieur de Guyse son fils, et qu'elle en avoit deux autres aux escolles à Paris, tous deux sem-

Digitized by Google

blables. Après ayant songé un peu en soy, et arregardant ceste belle Dame, et de grand' admiration, il dist, par une petite exclamation :

O bien adventurado Capitan, que tantos nombres ennemigos de Dios peleastes y matastes en campos y Villas! O bien adventurado, otra vez, y mas, que con tantos assaltos combatistes y vencistes esta linda Dama en las camas y pavellones!

O trop heureux Capitaine, qui avez combattu et tué tant d'hommes ennemis de Dieu dans les armées et dans les Villes! O trop heureux, encore une autre fois, et plus, qui avez combattu et vaincu à tant d'assauts et de reprises, une si belle Dame entre les pavillons de votre lit!

Et me disoit cela comme par un despit amoureux, jaloux de quoy il n'eust peu participer à une si belle advanture.

Comme de vray, je croy qu'il n'y a au monde si grand chagrin ny despit à un amoureux d'une belle Dame, que quand il songe que son mary ou un autre en jouyssent, et n'en mange son pain qu'à la fumée du festin, ou par imagination. J'ay ouy tenir ceste opinion à un très-grand et brave Prince qui est mort, qui me racontoit un jour privément, que s'il estoit Roy de quelque grand Royaume, il ne seroit jamais tyran que pour une chose; qu'il entretiendroit très-bien la Justice, et fairoit observer très-estroictement ses Edits et Ordonnances; ne fairoit tort à personne; caresseroit fort sa Noblesse; et sur-tout, ne foulleroit jamais son peuple de grandes Tailles, tributs, ne subsides: mais que si un sien subject, ou grand, ou petit, eust une belle femme, de

Digitized by Google

laquelle il vinst espris, certes il perdroit tout respect, et estendroit là-dessus un peu la tyrannie; car il faudroit résolument qu'il en jouyst, bongré maugré, ou par amour ou par force : mais premier tenteroit toutes les voyes de douceur et d'amour; et que si elles estoient trop longues et fascheuses à tenir, qu'il useroit de diligence et de prise. *Car bien gastée*, disoit-il, *seroit-elle d'avoir l'accointance d'un brave Roy, et le mary d'estre son compaignon, à qui, et à elle, feroit de grands biens, et donneroit de bonnes grades, et ne leur en seroit jamais ingrat, ny surtout les escandalliseroit.* Je pense n'avoir guieres changé de ces mots qu'il me dist; car quasi ils sont tous semblables : et me les disoit sur un très-beau et très-grand subject, sur lequel ceste tyrannie méritoit bien d'estre exercée.

La Reyne d'Espaigne, pour l'amour de laquelle seule ce voyage et entreveuë de Bayonne se fit, parut aussi très-belle, et n'y en eut François qui, l'ayant veue estant fille, n'advouast d'estre extrémement accreue en beauté, bonne façon, et belle majesté, bien qu'elle eust apporté tout cela dès sa naissance : mais l'age et le temps font beaucoup de belles et bonnes choses, aussi-bien que de mauvaises et de laides. Ainsi un jour que je devisois avec un fort honneste Cavalier Espaignol, (car certes, force braves et honnestes d'eux me recherchoient, tant pour en avoir veu et cogneu aucuns en la Cour d'Espaigne qu'il n'avoit pas six mois que j'en estois venu, que pour en parler bien la langue), il me dit, ainsi que nous estions sur les hautes louanges de ceste belle Reyne, ces mesmes mots, et beaux certes :

Que de veras, tal prin- *Qu'en vérité, une Reine*

cipal Reyna, y tan complida, parescia ser antes la creation del mondo quasi abscondida y cerranda en el pensamiento de Dios, hasta que fuesse su divina voluntad, que se juntasse por santo Matrimonio con Rey Don Philipe; que siendo por sus buenos hados tan grande, tan poderoso Rey, y quasi tocando el ciel con la mano de su grandezza y pojança, era menester, y no otramente, que no espozasse otra fino aquella, que por su grand Hermosura, su honrada majestad, y sus virtudes claras y nobles, semejava mas divina y celestial, que humana.

si grande, et si accomplie, paroisseit avoir été comme cachée et renfermée dans la pensée de Dieu dès avant la création du monde, jusques à ce que ce fût sa divine volonté de la joindre par un saint mariage avec le Roy Dom Philippe ; qui étant par son heureux destin un si grand et un si puissant Roi, qu'il touche presque le ciel avec la main de sa grandeur et de sa puissance, il etoit absolument nécessaire, et non autrement, qu'il n'en épousât point d'autre qu'elle, qui pour sa grande beauté, sa majesté supréme, et ses belles et grandes vertus, sembloit plutôt divine et céleste, qu'humaine.

C'estoit bien louer son Roy et sa Reyne. Je parle d'elle plus au long, en un Discours que j'ay faict à part pour elle (*), sans passer outre.

Or, si ceste belle Reyne d'Espaigne a esté louée des siens, non-seulement par ces belles, mais par un million d'autres paroles ; (car ils l'aymoient

(*) *Ce Discours est le IV des* Dames illustres, *Tome* II, *page* 338 *et suiv.*

Digitized by Google

fort, voire quasi l'adoroient, ainsi que j'ay dit ailleurs,) la Reyne de Navarre, sa troisiesme sœur, a bien esté autant admirée et louée d'eux, quand ils l'ont veue, les faisant aller à l'égal toutes deux. Mais pourtant la puisnée passoit un peu devant l'aysnée, ainsi que l'on void quelques-fois en un boscage un jeune arbrisseau, par ses belles branches, se hausser sur un autre plus vieux que luy. Mais pourtant toutes deux estoient très-belles, mais par airs différents pourtant; car chascune avoit le sien à part, très-beau, et très-admirable.

Il faut donc sçavoir que, lorsque ceste belle Reyne de Navarre alla aux bains de Spa, elle passa par Namur, comme j'ay dict ailleurs (*), où elle fut honnorablement receue par Dom Juan d'Austrie, et veue en grande admiration des Capitaines et soldats Espaignols. De-là à peu, je rencontray à Paris, dans le Palais, un Capitaine Espaignol, à qui je demanday s'il l'avoit veue de par-de-là? Il me dist que si;

y que por ser extremada de beldad y bonas gracias, havia mas priessa, quando salia fuera: por myrar la, que no à bever agua de los bagnos; y que por l'arte de su hermosura captivava las personas con la fama, y a un muy mejor con su persentia: porque monstrava su

et que pour la grandeur de sa beauté et sa bonne grace, il y avoit plus de presse pour l'admirer, quand elle sortoit, que non pas pour boire les eaux des bains; et que, pour l'ornement de sa beauté, elle captivoit les hommes par sa réputation, et encore mieux par sa présence:

(*) *Tome* II, *Discours* V, *pag.* 376.

hermosura entre las otras Damas, come el sol entra las estrellas. De sus otras illustres y claras virtudes no hablo, yo, porque, por ser tan hermosa, ninguna cosa le falta.

parce que sa beauté la faisoit paroître entre les autres Dames, comme le soleil entre les étoiles. Je ne parle point de ses autres vertus illustres; parce qu'elle étoit si belle, que rien ne lui manquoit.

Je rencontrai une autre fois dans le Louvre un autre Capitaine Espaignol venant d'Espaigne vers Flandres, qui m'ayant choisi par-dessus mes compaignons, comme connoissant en moy quelque façon Espaignolle, ainsi qu'il me dist après, me pria de le faire entrer dans la grande salle du bal, qui estoit un jour d'une grande magnificence, pour voir seulement ceste belle Reyne de Navarre, de qui

la fama vollava per toto el mondo, me dit-il.

la renommée voloit par tout le monde.

Je le fis entrer avec moy, lequel durant tout le bal, ne dist jamais mot, ny fit autre geste, sinon regarder fixement ceste belle Reyne, sans jetter ses yeux ailleurs, comme j'y pris garde, et luy laissay faire, sans le desbaucher de sa contemplation. Après le bal finy, je luy dis:

Y pues, Segnor, que os paresce de nuestra Reyna de Navarra?

Eh bien, Monsieur, que vous semble de notre Reine de Navarre?

Que me paresce, Segnor? me respondit-il. Juro à Dios, me paresce tal, que si estuviesse en nuestra Corte de Madrid, como es en esta, el camino seria

Que m'en semble, Monsieur? Je vous jure, qu'elle me paroît telle, que si elle étoit à notre Cour de Madrid, comme elle est en celle-ci, le chemin seroit si peu-

Digitized by Google

tan poplado, para visitar y myrar la, que paresceria un Camino de romeria, donde muchos pardones se ganan: que aunque senalado camino no vui era, solamente bastaria a seguir el hilo de la gente, para mitar y adorar-la, come Reyna de la tierra, y la Generala de todas las otras Reynas y Damas las mas signalades de la Europa, y pregonar la tal con justo y honrado titulo, por su divina beldad, Real maestad, y buenas gracias.

plé, pour la voir et admirer, qu'il paroîtroit un chemin de pélerinage où l'on gagne bien des pardons; même, s'il n'y avoit point de chemin tracé, il suffiroit de suivre la file du monde, pour l'admirer et adorer comme Reine de la terre, et la premiere de toutes les autres Reines et Dames les plus signalées de l'Europe, et la proclamer telle, par un juste et honorable titre, à cause de sa divine beauté, de sa Royale majesté, et de ses bonnes graces.

Certes, cest honneste homme avoit raison de tenir tels propos; car je pense qu'au monde ne s'est jamais veu Princesse plus belle. J'en puis parler au vray; car j'en ay veu force, et en France, et aux pays estrangers, où la beauté se loge. Il ne luy manque qu'une chose; qu'elle n'est autant heureuse en ce monde comme ses mérites le requierent, et que ses plus affectionnez serviteurs souhaitent et disent. Je n'en puis conjecturer autre raison, si-non que le Ciel, qui l'a faicte, ne veut, comme jaloux, qu'elle dépende d'autres que de luy. Bien qu'elle ne se soucie point de ceste grandeur du monde, que tous et toutes recherchent tant: se fondant sur une raison, qui

Digitized by Google

est belle certes, qu'elle me fit cet honneur de me dire, il n'y a pas long-temps, qu'elle n'avoit affaire d'ambition, ny de grandeur, plus haute que celle qui luy estoit née et venue d'une si grande race de Roys, ses ayeulx et ancestres : si qu'elle se peut dire estre aujourd'huy la seule restée de la plus grande Maison du monde; et qu'il n'y a Royaume, Empire, ny Monarchie, qui la peust rendre plus grande qu'elle est. L'ambition est bonne pour les Princesses basses, et qui ne luy sont nullement égales; mais pour quant à elle, à part l'ambition. Elle se contente de ce qu'elle est, ny ne sçauroit voller plus haut que ses bell[illegible] amples aisles de sa noble Maison, de ses vertus, et de ses qualitez, luy peuvent donner le vol; voire jusqu'au ciel, quand elle se voudra laisser porter à elles.

Finissons donc icy par ceste belle fin; car j'en ay faict un fort long et grand Discours à part (*).

(*) *Parmi les* Dames Illustres, *Tome* II, *Discours* V, *pages* 376 *et suivantes.*

DISCOURS

Digitized by Google

DISCOURS
SUR
LES SERMENTS
ET
JUREMENTS
ESPAIGNOLS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

LES SERMENTS

ET

JUREMENTS

ESPAIGNOLS.

APRÈS avoir raconté aucunes *Rodomontades* des Espaignols, il m'a semblé bon de raconter aussi aucuns de leurs *Serments* particuliers, que je leur ay ouy dire : en quoy je les trouve plus divers, et plus changeants, qu'aucunes nations que j'aye pratiqué : et si en inventent ordinairement de nouveaux. Le plus commun et ancien est :

I. Juro à Dios. *I. J'en jure à Dieu.*

Puis ceux qui s'ensuivent :

I. Si, por aquella Segnora, que nascio preservada de la culpa original. *II. Ouy, par cette sainte Femme, qui naquit préservée du péché originel.*

III. Si, por mis pecados que confesse anteayer a los piez del Confessor. *III. Ouy, par mes péchés, que je confessai avant-hier aux pieds du Confesseur.*

IV. Si, por el santo voto que hizo saliendo de las galeras de los Renegados. *IV. Ouy, par le saint vœu que je fis en sortant des galeres des Infideles.*

Digitized by Google

V. Si, por la casa santa de Hierusalem.

V. Ouy, par la sainte maison de Jérusalem.

VI. Si, por la Incarnation del Verbo divino.

VI. Ouy, par l'Incarnation du Verbe divin.

VII. Si, por la Veronica santa de Jahen.

VII. Ouy, par la sainte Véronique de Jaen.

VIII. Si, por los Corporales santos de Daroca.

VIII. Ouy, par les saints Corporaux de Daroca.

IX. Si por nuestra Segnora de Mont-Serrat.

IX. Ouy, par Notre-Dame de Mont-Serrat.

X. Si, por l'alma de mi madre qu'esta en Parayso.

X. Ouy, par l'ame de ma mere, qui est en Paradis.

Pensez qu'il en avoit un bon certificat.

XI. Si, por las revelationes de San Juan.

XI. Ouy, par les révélations de St. Jean.

XII. Si, por la Purification de Nuestra Segnora.

XII. Ouy, par la Purification de Notre-Dame.

XIII. Si, por la sagrada Natividad de Christo.

XIII. Ouy, par la sainte Nativité de Christ.

XIV. Si, por la cinta de San Francesco.

XIV. Ouy, par le cordon de St. François.

XV. Si, por la vida de mi padre hombre de bien.

XV. Ouy, par la vie de mon pere, homme de bien.

XVI. Si, o reniego aquel Puto de ruyn

XVI. Ouy, je renie ce Bardache de mau-

Digitized by Google

Ladron, que motejava Nuestro Segnor en la Crux.

vais Larron, qui se moquoit de Notre-Seigneur en la Croix.

XVII. Si, por la Letania de los Santos.

XVII. Ouy, par les Litanies des Saints.

XVIII. Si, por el juramento que tengo hecho.

XVIII. Ouy, par le jurement que je fais.

XIX. Si, por la Madre sin mazilla.

XIX. Ouy, par la Mere sans tache.

XX. Si, por la Segnora de la Coronada.

XX. Ouy, par Notre-Dame de la Coronade.

XXI. Si, por los quatre Evangelios santos:

XXI. Ouy, par les quatre saints Evangiles:

et là-dessus, il se faut signer, à la bouche, aux poictrines gauche et dextre, et puis à l'estomach.

XXII. Si, por el Sepulcro Santo, en el qual Hijo de Dios fue sepultado.

XXII. Ouy, par le St. Sépulchre, dans lequel le Fils de Dieu fut enseveli.

XXIII. Si, por las Novenas de la Segnora Santa Elizabet.

XXIII. Ouy, par les Neuvaines de Madame Sainte Elizabeth.

XXIV. Si, por la Sagrada Escritura.

XXIV. Ouy, par la Sainte Ecriture.

XXV. En verdad, por Nuestra Segnora del Pilar de Sarragoça te lo juro.

XXV. En vérité, je te le jure par Notre-Dame du Pilier de Sarragosse.

XXVI. Si, o reniego de las que tengo en la Cara.

XXVI. Ouy, ou je renie celles que j'ai au visage.

Digitized by Google

Il veut dire les ballaffres qu'il tient au visage.

XXVII. Si, o reniego los pecados de los muertos.

XXVII. Ouy, ou je renie les pechés des morts.

XXVIII. Si, por la Incarnation de Christo.

XXVIII. Ouy, par l'Incarnation de Christ.

XXIX. Si, por las reliquias Santas de San Juan de Latran.

XXIX. Ouy, par les saintes reliques de St. Jean de Latran.

XXX. Si, por toda le perdicion del mundo, te lo juro.

XXX. Ouy, je te le jure par l'entiere ruine de tout le monde.

XXXI. Si por la vera Crux de Caravaca.

XXXI. Ouy par la vraie Croix de Caravaca.

XXXII. Si, por el cuerpo de Santo Alifonço, qu'esta en Zamora, te lo juro.

XXXII. Ouy, je te le jure par le corps de St. Alifonce, qui repose à Zamora.

XXXIII. Si, por el Apostel divino Sant Iago.

XXXIII. Ouy par le divin Apôtre St. Jacques.

XXXIV. Si, por el siglo de mis finados.

XXXIV. Ouy, par le temps auquel ont vécu mes parents.

XXXV. Si, por las brazas de San Anton.

XXXV. Ouy, par le feu de St. Antoine.

XXXVI. Si, por el Sagrario, de Nuestra Segnora.

XXXVI. Ouy, par le Tabernacle de Notre Dame.

XXXVII. Si, por la oreja sagrada de Malchus, y sanada por la mano de Jesus.

XXXVII. Ouy, par l'oreille sacrée de Malchus, guérie par la main de Jesus-Christ.

Digitized by Google

Elle pouvoit bien estre sacrée, puisque Jesus-Christ l'avoit touchée, non autrement.

XXXVIII. Si, por el buen Ladron que Jesus Christo salvo moriendo con el.

XXXVIII. Ouy, par le bon Larron, que Jesus-Christ sauva en mourant avec lui.

XXXIX. Si, por los libros de Maester Abraham.

XXXIX. Ouy, par les livres de maître Abraham.

XL. Si, o reniego los Infideles del hijo de Dios.

XL. Ouy, ou je renie les Infideles au Fils de Dieu.

XLI. Si, o reniego los Moros, quando van descariados sin Rey.

XLI. Ouy, je renie les Mores, quand ils errent çà et là sans Roi.

XLII. Si, por mis cuentas.

XLII. Ouy, par les grains de mon chapelet.

XLIII. Si, por la Virgen, que concibio sin dolor.

XLIII. Ouy, par la Vierge, qui conçut sans douleur.

XLIV. Si, por la penitencia de Santa Maria Magdalena.

XLIV. Ouy, par la pénitence de Sainte Marie Magdelaine.

XLV. Si, por el Angel de la pax.

XLV. Ouy, par l'Ange de la paix.

XLVI. Si, por el Segnor que padecio en la Crux.

XLVI. Ouy, par le Seigneur qui souffrit en la Croix.

XLVII. Si por la Segnora de los Campos.

XLVII. Ouy, par Notre Dame des Champs.

XLVIII. Si, por las Reliquias di Roma.

XLVIII. Ouy, par les Reliques de Rome.

XLIX. Si, o reniego

XLIX. Ouy, ou je re-

la que me parlo, si no es verdad.

nie celle qui m'a enfanté, si cela n'est pas vrai.

L. Si, o reniego del Officio que quedo en poder de rapazez.

L. Ouy, ou je renie le métier qui reste au pouvoir des enfants.

LI. Si, o reniego de la puta mi suegra.

LI. Ouy, ou je renie ma putain de bellemere.

LII. Si, por la Segnora de las Huertas.

LII. Ouy, par Notre Dame des Jardins.

LIII. Si, por la Passion del Hijo de Dios.

LIII. Ouy, par la Passion du Fils de Dieu.

LIV. Si, o reniego la caza abrazada del Pluton.

LIV. Ouy, ou je renie le manoir embrasé de Pluton.

LV. Si, por la Santa Trinidad.

LV. Ouy, par la Ste. Trinité.

LVI. Si, o reniego la Leyda quel puto Mahomet, y descreo de la casa donde esta sepultado.

LVI. Ouy, ou je renie la Loi de ce Bardache de Mahomet, et je déteste son sépulchre.

LVII. Si, o reniego el monazillo de la Yglezia, criado del Sacristan.

LVII. Ouy, ou je renie l'enfant de chœur de l'Eglise, valet du Sacristain.

LVIII. En verdad, lo affirmo por los Santos de Dios.

LVIII. En vérité, je vous l'assure par les Saints de Dieu.

LIX. Si, o reniego de Spiritu maligno.

LIX. Ouy, ou je renie l'Esprit malin.

LX. Si, por las romerias de Sant Iago.

LX. Ouy, par les pélerinages de St. Jacques.

Digitized by Google

LXI. Si, por la Virgen del remedio, te lo juro.	*LXI. Ouy, je te le jure par Notre-Dame du remede.*
LXII. Si, por vida del Emperador Carlos.	*LXII. Ouy, par la vie de l'Empereur Charles.*
LXIII. Si, por la vida del Rey Don Phelipe.	*LXIII. Ouy, par la vie du Roi Dom Philippe.*
LXIV. Si, por los ojos de mi Dama.	*LXIV. Ouy, par les yeux de ma maîtresse.*
LXV. Si, por estas barbas que nascieron à la fumada de los canones.	*LXV. Ouy, par ces moustaches nées à la fumée des canons.*

Ils en disent bien d'exécrables, comme je vis un jour un Bandollier près de Narbonne, qui jura.

Por los higados de Dios.	*Par les entrailles de Dieu.*

Malheureux qu'il estoit!

Un autre juroit,

Cuerpo de Dios por el Pan, Sangre de Dios por el vin.	*Corps de Dieu pour pain, Sang de Dieu pour vin.*

Je vis un soldat à Naples, où estant faicte une pragmatique ou deffense de ne jurer parmy les Bandes, luy ayant perdu tout son argent dans le corps-de-garde, il dist seulement :

Bezo las manos, Segnor Pilato.	*Je vous baise les mains, Seigneur Pilate.*

Interrogé par quelqu'un de ses compaignons ce qu'il vouloit dire par-là? Il respondit, qu'il remercioit Pilate, et luy en sçavoit bon gré, de quoy il avoit sentencié Nostre Sauveur Jesus-Christ. Il devoit estre bruslé.

Digitized by Google

je vous supplie avoir souvenance, lorsque nous autres François nous allasmes jetter dans Parme, que les Imperiaux vouloient venir assiéger. Il fut arresté qu'on brusleroit et abattroit-on toutes les maisons et Eglises qui estoient aux fauxbourgs. Je ne voulus jamais consentir que la vostre fust abbatue, bien qu'elle fust de grande importance; mais je m'y allay jetter dedans avecques ma Compagnie. Si-bien que je la garday, et demeura entiere. Ceste oraison faicte, au bout de huict jours, Monsieur de Bayard fut guéry.

A-propos de *baiser les mains*, un Prescheur en Espaigne, preschant le premier Dimanche de Caresme, et touchant l'Evangile de ce jour-là, et de la tentation de Satan à l'endroit de Nostre Seigneur, venant sur ce poinct, qu'il luy dist, qu'il se jettast du haut du pinacle du Temple en bas, et que puis, qu'il estoit Fils de Dieu, il seroit aussi-tost relevé des Anges, sans se faire mal; sur ce le Prescheur dist tels mots :

Jesus, come Cavallero muy bien creado, respondio assi, *Beso la manos, Segnor Satan. Tengo yo otra escalera para abaxar.*	*Jesus, comme un Cavalier bien appris, répondit ainsi*: Je vous baise les mains, Seigneur Satan. J'ay un autre escalier pour descendre.

Je sçay un très-grand Prélat, qui fit une quasi pareille faute (et sans penser) que celle-là, car je l'ouys : lequel, preschant ce mesme jour à Fontainebleau devant le Roy, la Reyne, et toute la Cour, où il y avoit deux ou trois cent Huguenots, et touchant ce mesme poinct de la tentation, il dit : *Hé, Diable, mon amy, que vous ay-je faict, pour me vouloir tenter ainsi?* Ce mot-

là ne fut pas plus-tost dit, qu'il fut relevé de plusieurs de l'assistance, mesme des Huguenots, qui s'en mirent à rire avecques une sourde rumeur, dont après ils en firent bien leur proffit. Le Sermon achevé, s'estant enquis à aucuns de ses gens pourquoy on avoit ry, ils luy dirent, parce qu'il avoit appellé le Diable *son amy* : dont il en fut si faſché, qu'il dit l'avoir dit à l'improviste, et sans y songer; et qu'il voudroit avoir donné dix mille escus, et tenir le mot dans la bouche.

Or, il faut noter, que aucuns de ces Espaignols ayment tant à dire de bons mots, qu'ils n'espargnent ny Religion, ny Religieux, ny personne, ny chose quelconque qui soit.

J'allois un jour à Naples avecques le Procache (*), avec qui vont toutes sortes de gens selon la rencontre qu'ils trouvent. Par cas, estoit avec nous le Sergent-Major de Naples, qui portoit le nom de Caravajal, gallant homme, certes. Il ne faut point demander si l'on est mal-traité par les mains de ce Procache. Après que nous eusmes disné en une Ville qui s'appelle Bellistre, aussi mal qu'il est possible, et très-meschante viande, on nous porta pour le fruict deux plats de sallade, où il y avoit des herbes, que le Diable n'en eust pas mangé, tant elles estoient sauvages et ameres. Dans deux autres plats à part, il y avoit un peu de vinaigre, et force huile, comme il y en a force en ces quartiers, et aussi qu'ils n'y veulent que fort peu de vinaigre. Caravajal, voyant ce beau mets, avecques ceste grande quantité d'huile, s'escria du haut de la table où il estoit, et moy près de luy : Segnores, quien quierre *Messieurs, qui a envie*

(*) le Messager.

morir de vos otros, qu'aqui esta l'extremunction ?

de mourir de vous autres, que voici l'Extréme-Onction ?

Parce que l'Extremunction se faict d'huile.

Nous nous mismes tous à rire, fors un Moyne qui estoit présent, qui dict :

Segnor Capitan, estas Palabras no son buenas à dezir.

Monsieur le Capitaine, ces paroles ne sont pas bonnes à dire.

Le Capitaine luy respondit :

Segnor Frayle, estas Yervas no son buenas à comer. Tomad esto azeyre, y llevalo al Vicario.

Monsieur le Moine, ces herbes ne sont pas bonnes à manger. Prenez donc cette huile, et la portez à votre Vicaire.

Le pauvre Moyne demeura estonné : et fallut qu'il beust ceste-là ; car l'autre ne s'en soucioit guieres.

Un pauvre un jour demandant l'aumosne à un soldat, et qu'il prieroit Dieu pour luy, il met la main à la bourse, et luy donne une réalle, en disant :

Tomad, qu'yo no presto à uzura.

Tien, je ne prête point à uzure.

Un autre, en demandant l'aumosne de mesme, et qu'il prieroit Dieu aussi pour luy, il luy dit, en ne luy donnant rien :

Ruegados por vos que teneys harto menester de tus ruegarias para sus pecados, sin gastar las por los otros.

Prie pour toi : tu as assez de besoin de tes prieres pour tes péchés, sans les prodiguer pour les autres.

Cestuy ne fut pas si courtois que le précédent.

Un autre pauvre demandoit l'aumosne à un Cavallier, et qu'il la luy donnast, pues qu'era su hermano.

puis qu'il étoit son frere.

L'autre estonné, luy demanda comme il estoit son frere? Il respondit :

Porque todos estamos un mesmo padre, Adam y Eva.	*Parce que nous sommes tous sortis des mémes ancétres, Adam et Eve.*

L'autre, tirant sa bourse, luy donna

una blanca.	*une blanque.*

Sur-quoy le pauvre repliqua, que c'estoit fort peu, pour estre son frere. Le Cavallier, le renvoyant bien loing, luy dist :

Si cada uno de tus hermanos te diesse otro tanto, no hauria Principe tan rico come tu.	*Si chacun de tes freres te donnoit autant, il n'y auroit point de Prince si riche que toi.*

Un Cavallier Espaignol, voyant un jour un autre qui parloit à sa maistresse d'amour, lequel estoit laid et noir comme un beau Diable, s'approchant de luy, il luy dist :

Vade retro, Satanas; no tentays my Segnora.	*Retire-toi d'ici, Satan; ne tente point ma maitresse.*

Un autre amoureux, contemplant en un tableau les Mysteres de la Passion de Notre-Seigneur, ainsi que les Peintres nous les représentent, il dist :

Ygalar otros matyrios a estos, seria gran desvario, mas, grandes son los mios.	*Ce seroit une bien grande sottise, que de comparer d'autres souffrances à celles-cy; mais néanmoins les miennes sont bien grandes.*

Ceste comparaison sourde, en quelque façon que ce soit, ne se doit faire. Telle, ou pire, en fit un Cordellier une fois, dont j'en vais faire

le conte. Ce Cordellier estoit un des Prescheurs et Confesseurs de la Reyne Anne de Bretaigne. Je ne sçay si c'est point Frere Jehan Bourgeois, fort renommé de ce temps-là, ou autre. Pour lors, la-dite Reyne avoit une de ses filles, qui s'appelloit Bourdeille, sœur propre et aynée de feu mon pere, et pour ce ma tante, fillole du Roy Louy douziesme, dont elle portoit le nom de Louyse de Bourdeille (1). Il l'avoit faicte venir à la Cour dès l'aage de six ans, et la faisoit quasi ordinairement manger au bas de sa table, estant petite garce (2), parce qu'elle avoit le bec affilé, et disoit d'or, et causoit plaisamment, et luy bailloit ainsi du plaisir. Mais quand elle vint sur l'aage de unze à douze ans, la Reyne la fit tirer de-là, et manger à l'ordinaire avec ses compaignes. Or, venant sur l'aage de quatorze à quinze ans, elle estoit si belle, qu'on l'appelloit l'*Ange de la Cour*, dont plusieurs Gentils-Hommes en furent serviteurs et amoureux, jusques à ce Monsieur le Cordellier : (car, soubs la ceinture de Sainct François, l'amour y volle aussi-bien qu'ailleurs,) qui en l'exhortant, fust ou en la chambre de la Reyne, (car lors les Cordelliers entroient partout, tant on se fioit en eux,) ou en confession, de l'amour de Dieu et de la charité, il en faisoit tomber tousjours quelques mots sur son amour : si bien que ma tante l'en ayant renvoyé bien loing par deux ou trois fois, et luy ne s'en désistant, le dit à la Gouvernante, qui en fit le rapport à la Reyne, qui n'en fit autre semblant, si-non la tancer, et luy dire que c'estoit une mauvaise

(1) *Voyez le Tome II, pag.* 239.
(2) Petite fille.

Digitized by Google

garce, et que ce Cordellier estoit un très-sainct et homme de bien. Cela dura quelque temps, jusqu'à un jour de Vendredy-Sainct, que luy venant à prescher la Passion dans la grand-salle de Bloys, devant la Reyne Anne, ses filles, et sa Cour, il se mit de plein abord, par son premier thesme, à commencer ainsi son sermon, et par ces propres mots : *Pour vous, belle nature humaine, c'est aujourd'huy pour qui j'endure, dit ainsi Nostre-Seigneur Jesus-Christ, à un tel jour d'annuict* (*), *pour sa Passion.* Puis, s'estant plus avant enfoncé en propos, il va si dextrement et subtilement contourner et convertir tout son texte et passage de la Passion, en celle qui l'affligeoit pour l'amour de ceste belle nature humaine qui estoit au-devant de sa chieze, avecques ses compaignes, et autres Dames, sur laquelle jettoit tousjours quasi ses yeux, contre faisant du triste, du marmiteux, et du passionné des tourments de Nostre-Seigneur, que pourtant il convertissoit tousjours sur les siens. Bien peu de personnes s'adviserent de cela, si-non la Reyne un peu, qui ne se fiant en son jugement, après le sermon failly, elle fit venir le galland parler à elle en la présence de deux de ses Docteurs, qui avoient esté au sermon; auxquels la Reyne ayant conféré son soupçon et son doubte, s'en allerent aussi doubter et appercevoir, et luy répéter la plus grand'part des passages, tant vrais que feints, tant bons que mauvais, qu'avoit allégués le galland. Enfin, trouverent qu'il y avoit de la meschanceté; et pour ce estant appellé devant la Reyne et les Docteurs, et estant convaincu d'un tel crime, (non sans se

(*) *d'aujourd'huy.*

deffendre

deffendre pourtant bravement,) on dit que la Reyne le fit fouetter en sa cuisine. Mais point : car elle n'aymoit point le scandale. Ainsi le renvoya à son Provincial, avecques belles recommandations, qu'il s'en souvint toute sa vie : et par ainsi ma tante, bien-ayse d'estre délivrée d'un tel fascheux importun, et de n'estre plus taxée de la Reyne de l'avoir accusé à tort, et que la vérité en estoit cognue ; dont la Reyne l'en aym davantage, et le Roy son parain. Mais elle ne vesquit guieres après ; car elle mourut à l'age de quinze venant à seize ans. Grand dommage, certes, d'une si belle fleur fanie et emportée en son plus beau apvril. Elle fut fort regrettée du Roy, de la Reyne, de toute la Cour, et enterrée très-honorablement aux Cordelliers, près du grand autel à main gauche. Avant que leur Eglise se bruslast, il y a environ seize à dix-sept ans (*) ; son épitaphe en bronze paroissoit encore attaché contre un pillier, lequel fondit avecques plusieurs autres, tant le feu et l'embrazement fut grand et désolable, sans y pouvoir remédier. Je tiens ce conte de feue ma mere, et du bon-homme Monsieur de Pons, qui le tenoit, disoit-il, de Madame de Pons sa mere, Gouvernante de Madame Renée de France, depuis Duchesse de Ferrare. Je pense que si Madame de Nemou , sa fille, s'en vouloit aujourd'huy ressouvenir, elle le pourroit asseurer : et voylà mon conte achevé. Venons à d'autres.

Il s'est trouvé de bons compaignons d'autresfois en ces Cordelliers, comme un Espaignol, que je vais dire, appellé

(*) *En* 1580. *Voyez le* Journal de Henri III, *ou ci cette année.*

Fray Innigo. *Frere Ignace.*

Allant un jour dans une ruë de Tolede, et aucunes belles et honnestes Dames (comme il y en a force) allant devant, et luy après, et faisant grand' poussiere de leurs robes traisnantes en terre; ainsi qu'elles se fussent advisées de luy, et de la poussiere qui luy nuisoit, s'arresterent tout court, (car elles l'avoient en grand révérence,) et luy dirent fort courtoisement:

Passa Vuestra Reverencia, porque no le demos polvo. *Que Vostre Révérence passe devant, afin que nous ne lui fassions point de poussiere.*

Luy, refusant de passer, leur dist:

Bezo las manos, Segnares Vayen se Vuessas mercedes: quel polvo de las Ovejas no lo aboresce el lobo. *Je vous baise les mains, Mes Dames. Ne vous arrétez point. Le loup n'abhorre point la poussiere des brebis.*

Quel fin loup voylà, puisqu'il n'abhorroit point la poussiere de ces belles Dames! Il n'en eust point abhorré autre chose, ny leur chair, non plus que le loup celle des brebis; bien qu'il fist bien de la mine, et qu'il prélassast tant qu'il pouvoit, aspirant un jour à une mytre. De quoy l'en reprenoit un jour un sien compaignon; et de despit luy dist:

Quitad esta vana gloria de ti; que aun que lleva mytras, nunca caera una en su cabeça. *Laissez-là cette vaine imagination. Quand méme il pleuvroit des mitres, il n'en tombera jamais une sur votre téte.*

L'on peut quelque-fois brocarder et se mocquer de ces gens-là, puisqu'ils se mocquent entre eux-mesmes les uns des autres; comme fit un Cor-

Digitized by Google

dellier un jour à un Jacobin. Allant par Pays tous deux de compaignie, et venant passer un ruisseau, où il n'y avoit planche ny pont, le Jacobin luy dist, que puisqu'il estoit deschaussé, et pieds-nuds, qu'il se mist dans l'eau, et qu'il le portast sur ses espaulles; ce que le Cordellier luy accorda volontiers : et le passant, quand ce fut au mitan de l'eau, il luy demanda s'il ne portoit point d'argent dessus luy? L'autre respondit qu'il avoit environ six réalles. Alors, il luy dist :

Padre, perdonad me, que no puedo llevar comigo dineros, porque assi lo mando mi regla. Y, deziendo esso, luego lo hecho en el Ryo, y se pienso ahogar.

Mon Pere, pardonnez-moi, je ne puis porter d'argent sur moi, parce que ma regle l'ordonne ainsi; et, en disant cela, il le jetta sur le champ dans l'eau, où il pensa se noyer.

Pensez que le Cordellier s'en mocqua bien, en rist son saoul.

Une bonne femme, estant malade, et ayant envoyé querir son Curé pour la confesser, elle luy ordonna pour sa peine une poulle, qu'il prist gentiment, et l'emporta. Quand elle fut guérie, ne se souvenant du don, elle demanda à sa chambriere qu'estoit devenue sa poulle? Elle luy dist, qu'elle l'avoit donnée au Curé par son commandement, à quoy elle respondit :

Vale me Dios! Infinitas vezes que se me perdio esta galina, di al Diablo, y nunca la tomo : y una vez, que la prometi al Cura, la llevo luego.

Dieu me soit en aide! Une infinité de fois que cette poulle s'est perdue, je l'ay donné au Diable, sans qu'il l'ait jamais prise : et pour une seule fois que je l'ai

promise au Curé, il l'a emportée sur le champ.

Un bon compaignon ayant espousé une belle et honneste femme, et pour ce qu'il estoit mauvais mesnager, et avoit despendu tout le bien que son pere luy avoit laissé, elle se sépara de luy, dont s'en plaignit au Vicaire, pour la luy faire rendre : de quoy le Vicaire s'enquerant à son Procureur, luy demanda :

Si havia consumido el matrimonio ? — *S'il avoit consommé le matrimoine, ou le mariage?*

Le Procureur respondit plaisamment :

y aun el patrimonio ? — *et de plus, le patrimoine ;*

faisant allusion du matrimoine et du patrimoine, qu'il les avoit consommez tous deux à son dam, et de la femme et tout (*).

Un autre fit bien mieux, qui ayant de mesme mangé tout son bien, et rencontré un jour par un sien amy, et trouvé à table qu'il faisoit bonne chere, et soupoit avec un flambeau de cire; luy pensant remonstrer, que puisqu'il n'avoit plus de quoy faire telles despenses, pourquoy il faisoit celle-là d'un flambeau de cire, et ne se contentoit d'une petite chandelle de suif? L'autre luy respondit :

Segnor, hago el cabo de l'anno de mi hazienda. — *Monsieur, je fais le bout de l'an de mon défunct bien.*

Quel bout de l'an, et quelle comparaison ! Ne vous dis-je pas qu'ils n'espargnent rien pour dire un bon mot? Comme plusieurs autres que je di-

(*) Aussi.

Digitized by Google

rois bien ; mais je serois trop long. Si diray-je encore ceux-cy.

La Reyne d'Espaigne, Donne Izabelle de France, estant un jour en une Procession à Madrid avec ses Dames et filles, qui la suivoient toutes aussi belles qu'elle ; et venant après la derniere leur gouvernante, vieille et laide, il y eut un Cavallier qui rencontra là-dessus, et dit :

Questa Dama paresce la muerte en cabo de un Rosario d'oro o de pedrerias.

Cette Dame a tout l'air d'une téte de mort enfilée au bout d'un Rosaire d'or ou de pierreries.

Il se faut imaginer là-dessus un beau chappellet de pierreries ou d'or, de quelque belle façon, au bout duquel on met coustumiérement une teste de mort, pour en avoir souvenance.

Un Capitaine de Galleres, poursuivant une galliote de Mores, il fit un vœu ; que s'il le pouvoit prendre, qu'il en donneroit la dixme à Nostre-Dame de Guadalup. Un de ses soldats s'en mit à rire ; et lui ayant esté demandé pourquoy, il respondit :

Lo que a prometido el Capitan, agora es de los moros ; y si se gagna, sera de nos otros soldados : pues myra adonde se a de sacar el diezmo nor Nuestra Segnora ?

Ce que le Capitaine a promis est encore en la puissance des Mo s ; et si on le prend, il sera à nous autres soldats. Admirez donc où il prendra la dixme pour Notre-Dame.

Le galland se vouloit partager pour luy et pour ses compaignons, avant que rien donner à Nostre-Dame.

Cestuy-cy, et puis plus. Un gallard, ou pour

mieux dire, un meschant garnement, estant un jour malade d'une fiebvre chaude, qui le pressoit et l'altéroit fort, il demanda à son Médecin de l'eau de fontaine pour boire. Il luy respondit qu'elle luy feroit mal, s'il en beuvoit, et qu'il n'en auroit point. L'autre lui respondit :

Dad me dunque un poco de agua bendita para bever, que cosa tan bendita, y sagrada, no puede hazer mal.

Donnez-moi donc un peu d'eau bénite pour boire. Une chose si sainte et si sacrée ne sauroit faire mal.

Le Médecin luy respondit :

O hijo de Puta, qu'aveys dicho ? Den le quanta agua quiziere.

O fils de Putain, qu'as-tu dit ? Qu'on lui donne de l'eau tout son saoul.

Ainsi l'abandonna Monsieur le Médecin à boire son saoul d'autre eau, et ne toucher à l'eau béniste, qui a bien plus d'autres vertus que de la boire, ainsi que j'en vais faire un conte.

Monsieur de Grignaux, Gentilhomme de Périgord, brave et très-habile en son temps, et Chevallier d'honneur de la Reyne Anne de Bretaigne, fut une fois envoyé en ambassade vers le Pape Jules, par le Roy Louis XII son maistre. Par cas un jour, estant au palais de Sainct-Pierre, il veid sortir cinq ou six Cardinaux, faisans bien des empressez, qui alloient jetter le Diable hors du corps d'un pauvre homme. Il les pria d'attendre un peu, qu'il eust dict un mot à Sa Saincteté, et qu'il vouloit aller avec eux pour voir ce mystere qu'il n'avoit jamais veu. A qui ils dirent, par une grande spéciauté, qu'il ne falloit pas qu'il y vînt, parce qu'il ne s'estoit pas confessé, et mis en estat et bonne dévotion comme eux :

Digitized by Google

d'autant que ces malins esprits souloient, quand on les chassoit d'un corps, s'aller aussi-tost rejetter dedans un autre, s'il se trouvoit en son chemin, et n'estoit en bon estat que doit estre un vray et bon Chrestien, et Catholique; et par ainsi, ce malin esprit, estant par eux chassé du corps de ce pauvre homme, pourroit entrer dans le sien, le trouvant tout immonde et honny. A quoy Monsieur de Grignaux respondit promptement: *Le prenez-vous là? J'y ay trouvé un bon remede; car je me jetterai tout chaussé et tout vestu dans le grand bénistier, et m'y plongeray jusqu'à la gorge. Mais avant, je prendrai de l'eau besnite ma pleine bouche: et lorsque vous aurez faict vos oraisons, imprécations, et brinborions, et que je pourray au plus près cognoistre que ce Diable voudra sortir, je commenceray à jetter par ma bouche, et rejaillir peu-à-peu, mon eau beniste, et l'entretiendray tousjours ains jusqu'à ce que le Diable aura sorti par la vist*, *ou rentré dans le corps de quelqu'un de vous autres qui n'estes pas plus netz, ny ne vallez pas plus que moy, et estes pires que le Diable. Car, Pasques-Dieu*, (tel estoit son serment), *vous estes, et vostre maistre, tous traitres, qui ne faictes que trahir et tromper le Roy mon maistre;* ce qui arriva puis après. Voilà donc comment Monsieur de Grignaux, voulant mettre ordre aux trous du haut et du bas, par-là où il présumoit que le Diable deust passer, fit approuver à l'assemblée, que le remede estoit très-bon, et qu'il verroit tout ce mystere sans danger et fortune.

Je tiens ce conte d'un vieux Gentil-Homme mon voisin, qui disoit le tenir de feu Monsieur

de Bourdeille mon pere, qui estoit parent et bon amy de Monsieur de Grignaux, et aussi bon compaignon que luy; les quels tous deux, et en France, et au-dehors aux guerres d'Italie, en avoient faict de bonnes en leur temps: bien que mon pere fust plus jeune; car il estoit Page de la Reyne Anne, allant tousjours sur son premier mulet de devant sa litiere, qui estoit un grand honneur de ce temps, que M. de Grignaux estoit déja Chevallier d'honneur de la-dicte Reyne, laquelle (sortant hors de Page) le luy donna pour le mener aux guerres de Naples. Je sçay plusieurs bons contes de tous deux, qui sont subelins, et qui levent la paille, dont j'en compte aucuns en mes autres Livres (*).

Or, bien que ce conte soit joyeux et ridicule, il faut tousjours confesser et advouer, que l'eau beniste a de très-grandes vertus et propriétez, soit contre ces esprits malins, soit pour les fouages, tempêtes, orages, et tonnerres, pour le feu et embrazement; bref, pour une infinité de choses dont l'on a veu de grands miracles.

Je cuydois n'allonger ce petit Traicté des Jurements Espaignols tant comme j'ay faict. Mais comme un propos ameine l'autre, je me suis perdu un peu en ces petits contes précédents, qu'il vaut mieux dire que raconter ces énormes jurements et blasphêmes, qui sont par trop scandaleux, et très-nuisibles à l'ame, et plus qu'on ne pense; et m'estonne qu'on ne s'en corrige mieux qu'on ne faict. Mais à ce que j'ay veu et pratiqué, il n'y a guieres peuple, de quelque

(*) *Voyez-en un entre autres de ce même Mr.* de Grignaux *ou* Grignols, *ci-dessus Tome* II, *pag.* 242.

nation que ce soit, qui ne s'en ayde fort vilainement. Les François s'en accommodent aussi bien que les autres, et mesme les Gascons, voire plusieurs Francimans, et sur-tout les soldats et advanturiers de guerre, ainsi qu'en courroit le temps passé le proverbe : *Il jure comme un advanturier, ou comme un sergent qui prend et tient son homme au collet.* Les Lansquenets jurent estrangement aussi. Bref, tous s'en aydent, et principalement les Italiens ; car ils prennent Dieu, la Vierge Marie, et tous les Saincts et Sainctes, par le haut, par le bas, par le mitan, que c'est chose fort abhorrable. Ceux qui en ont pratiqué le pays, en confirmeront mon dire.

Je vis une fois (je ne dirai plus que cestuy-cy) un Capitaine de Galleres, Italien, Genevois (*), que je ne nommeray point, qui suivoit Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine. Estans sur mer, ainsi que nous estions prest à passer le Golphe de Livourne, qui est très-dangereux, jouant aux dez contre un autre, luy ayant livré dix pour son poinct et sa chance, et rencontré et pris pour luy quatorze : il se mit, en tirant les dez, à dire par trois fois :

Fa quatordeci, misser Domine Dio ; o tu perdi un anima Christiana.

Fai quatorze, ô Dieu ! ou tu perds une ame chrétienne.

En ce disant, il fit la chance de son homme, et luy perdit. Puis, continuant et renforçant plus villainement son blasphême, il dist :

Yo so bien, que mis-

Je vois bien que Dieu

(*) Génois.

ser Domine Dio mi vol dar hoggi qualqu'estretta : ma tu mentiraï, *dit-il en regardant le Ciel;* qu'io no jugaro piu.

me veut aujourd'hui précipiter en quelque malheur : mais tu mentiras, dit-il en regardant le Ciel ; *car je ne jouerai plus.*

Et prenant les dez, il les jetta dans la mer, en se retirant avec la perte de trois cent escus.

Ce blasphesme porta si grand malheur, que nous estans engolphez en ce dit Golphe, seize galleres, qu'avoit le-dict Monsieur le Grand-Prieur, coururent grande fortune, et cuyderent quasi toutes périr. Mon-dict Sieur le Grand-Prieur ayant sceu après le blasphesme du-dict Capitaine, l'en tança très-aigrement, et qu'il n'y retournast plus, autrement il luy fairoit sentir ; lequel il laissa, en le voyant contrit et repentant, et que luy-mesme eut plus grand peur que tous les autres durant la tempeste. Il avoit raison, car Dieu s'en irrita, comme il fit paroistre. Du despuis, il s'en corrigea, et le vis ne jurer ny blasphesmer plus tant comme il faisoit ; et quand on luy en faisoit la guerre qu'il estoit devenu sage, il respondoit :

La fortuna de Livorna my fa encora peura.

Le danger de Livourne m'épouvante encore.

Il seroit besoing que Dieu quelquefois donnast tout-à-coup ainsi des chastimens à ceux qui le jurent si exécrablement. Ils s'en corrigeroient, et les autres y prendroient exemple : car enfin, ce n'est qu'une accoustumance aysée à s'en deffaire, ainsi que j'en ay veu l'expérience en plusieurs.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LES BELLES RETRAITES D'ARMÉES DE DIVERSES NATIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LES BELLES RETRAITES D'ARMÉES DE DIVERSES NATIONS.

J'AY souvent ouy dire à de grands Capitaines et Généraux d'Armées, que les retraites belles, et les démeslemens de combats, méritent bien autant de louanges, que les exécutions ; chose n'estant si difficile en guerre, que celle-là. Et le Capitaine qui fait une belle retirade devant son ennemy, est bien autant à estimer que celuy qui le combat ; d'autant, disoient-ils, que le moindre Capitaine qui aura du cœur, peut combattre, et non bien se retirer. Sur lequel subjet nous en avons une infinité d'exemples, tant antiques que modernes : et d'autant que j'ay protesté de n'en produire point d'antiques, pour estre trop communs et sceus d'un chascun, je n'en produiray que de nos modernes ; et pour le premier, j'en prendray un du Marquis de Pescayre, Dom Fernando d'Avalos. Ce brave Marquis donc, ayant chassé les François de l'Estat de Milan, avec Monsieur de Bourbon, et ayant esté persuadé et fort pressé de lui, pour passer en France ; il vint à son très-grand regret en Provence, quasi en dépit de luy.

Digitized by Google

« Porque sabia bien, dezia el, que la natura-
» lezza de todos los desterrados es tal, que, com-
» bidados de una muy pequegna esperança, fa-
» cilmente se enbuelven en qualquiera difficultad:
» y que, en los Principios de las cosas, no mi-
» den ningun peligro con la razon; y que mayor
» locura no podia ser, que con un Capitan des-
» terrado, que en publico juyzyo avia sido con-
» denado por traydor, y con tan poco exercito,
» emprender de combatir un Reyno riquissimo,
» en donde los Franceses, afectionados al nombre
» Real, avian accostumbrado, no solamente por
» amor natural, pero quasi por servil manda-
» miento, a ser le fieles, y aun quasi adorar el
» rostro de su Rey, como si suesse una gran
» deidad occulta; abominando grandemente el
» nombre de Traydor, y no aviendo se jamas re-
» bellado alguno en ninguna memoria de su Rey
» legitimo. Pero, confiandose en el valor dellos
» y animo, emprendio la guerra, y passo. »

C'est-à-dire :

Parce, disoit-il, *que le naturel des hommes bannis de leur patrie est tel, que, conviés d'une petite espérance, facilement s'embrouillent en quelque difficulté que ce soit, et jamais, au commencement des choses, ne mesurent les périls avec la raison : et qu'il n'y avoit folie plus grande, qu'avec un Capitaine banny et déclaré en plein jugement traistre, et avec petites forces, s'embarrasser et entreprendre de faire la guerre dans un Royaume, où les François, très-affectionnez au nom royal, avoient accoustumé, non-seulement par amour naturel, mais quasi par*

Digitized by Google

vile servitude et commandement, à estre fideles voire quasi adorer le visage de leur Roy, comme si c'estoit quelque déité occulte; abominant grandement le vilain nom de traistre, desquels n'en avoit eu d'aucune mémoire, qui se fust rébellé de son Roy légitime. Toutesfois, se confiant en la valeur et courage de ses soldats, il entreprit la guerre et passa.

Et d'abordade, allerent assiéger Marseille, gardée si bien par ceux qui estoient dedans, qu'ils y firent très-mal leurs besoignes : et s'y voulant opiniastrer, le Roy eut loisir de s'armer et aller à l'encontre d'eux, faisant si bonne diligence, y ayant premiérement envoyé Monsieur de Longueville, et luy après, qu'il fallust, à Monsieur de Bourbon, et au Marquis, songer à faire leur retraite, et à grands pas, pour estre si vivement poursuivis par le Roy et ses forces, que ce fut à eux à faire si grandes et vilaines traites par ces chemins raboteux de ces hautes et horribles à voir seulement montaignes des Alpes, qu'on n'en ouyst jamais parler de telles.

« De tal manera, dizen los Espagnolles, que » los soldados, en veynte y tres dias de vyage, » hyziero su camino con tanta prestezza y patien- » tia, que, estando quasi todos sin çapatos, » se cobrieron los pies raçados con cuerios rezien- » tes de animales. Y, porque l'artilleria non po- » dia caminar, el Marques, con uno fuego hyzo » romperla, y puso los pedaços del metal en bes- » tias de carga : y por esso aunque trayesse con » sigo mas de doze mille carruajes o bestias de » carga, non dexo un solo bagage de soldado in » camino tan largo y enojoso; y assy todos sanos

» y salvos llegaron a Pavia, lugar de tota sigur-
» dad, y passeron el Po. »

C'est-à-dire :

De telle maniere, disent les Espaignols, *que les soldats, en vingt-trois journées de voyage, firent leur chemin avec tant de prestesse et nécessité, qu'estant tous quasi sans souliers, estoient contraincts d'envelopper et couvrir leurs pauvres pieds, tout espinez et esgratignez, de quelques cuirs faits de fraisches peaux de bestes. Et parce que l'artillerie ne pouvoit suivre, le Marquis la fit rompre avec du feu, et en fit mettre les pieces du métal sur des bestes de charge : et encore qu'il eust dans son camp, et tirast après lui plus de douze mille bestes de charge et de carreage, il ne demeura en chemin un seul chétif bagage de soldat ; et ainsi sains et sauves arriverent à Pavie, lieu de seureté, et passerent le Pô.*

Toute cette diligence et belle retraite est digne à estimer, en la façon de laquelle le Roy les pressoit, et telle qu'entrant par une porte dans Milan, son ennemi passoit par l'autre. Le Marquis se monstra-là un très-habile et grand Capitaine. Aussi dit-on de lui que, de sa nature, n'estoit grand vanteur ; mais ne se peut engarder, qu'il ne s'en vantast, et en fist une grande ostentation, comme disent les Espaignols.

« Desta Hazagna sola, y retirada, que en
» ninguna cosa sue semejante a huyda, de gran
» admiracion dicen que acostumbrava gloriarse
» el Marques de Pescaria, siendo en otra manera
» muy

» muy comedido à blasonner de si mismo, cal-
» lando con singular modestia las cozas que le
» traya loor, dando à entender, que el estava
» contento solo con aquel fructo de gloria que
» tenia puesto en la propria conscientia, el qual
» floressia dichosamente mas en boca agena qu'en
» propria. »

C'est-à-dire:

De ce seul faict et retirade, qui en nulle chose ne fut pareille à une fuite, comme d'une chose de grande admiration, on dit que le Marquis de Pescayre s'en souloit fort glorifier; estant autrement fort arresté à parler et blasonner de soy-mesme, taisant avec une grande modestie les choses qui luy tiroient à louange: donnant à entendre, qu'il estoit assez seul content avec le fruit de gloire, qu'il tenoit en sa propre conscience, lequel fleurissoit mieux et plus heureusement en la bouche d'autruy qu'en la sienne.

Et certes, il falloit bien que ce brave Marquis estimast bien cette retraitte pour un grand exploit de guerre, puisque ses beaux combats il taisoit, et cette retraite ne se pouvoit garder qu'il ne se louast grandement, comme tous grands Capitaines l'ont louée, et sur-tout Monsieur le Connestable (*), qui aydoit fort à luy donner la chasse pour ce coup.

Une autre belle retraite fit ce brave Philibert de Chalon, Prince d'Orange, le Non-Pair de la Flandres de ce temps-là, lorsqu'il se retira si

(*) de Montmorency.

bravement, après avoir fait tous les beaux debvoirs de guerre, avec une fort petite armée sortie du sac de Rome : car encore qu'elle y fust entrée grande, si n'en sortit elle de mesme; estant le naturel des soldats, après s'être enrichis d'un grand butin se débander, et s'en aller. Pour attirer au combat Monsieur de Lautrec, deux fois plus fort et plus puissant que luy, s'estant campé devant sa barbe à Troye dans la Pouille, pour luy empescher le chemin de Naples, et Monsieur de Lautrec ne l'ayant voulu combattre, ny recevoir à la battaille, encore qu'il eust très-grande apparence de la victoire, et eust respondu : *Je ne puis donner la battaille, sans y perdre beaucoup de gens de bien; mais je les auray la corde au col :* d'autant qu'il attendoit Horace Baglion, qui amenoit les vieilles Bandes noires de Jehan de Médicis, qui estoient le principal, voire tout le nerf de son armée. Ce qu'ayant sceu Philibert, la nuit d'entre un Vendredy et Samedy fit mettre toutes les campanes (*) des mulets dans les coffres, et sans sonner trompettes ni tambours, deslogea, prenant le chemin de bois droit vers à Naples: et laissa Monsieur de Lautrec, planté et campé avec sa bravade et jactance Gasconne, et son altier rudoyement, qui portoient grand dommage certes à ses grandes vertus, en jurant son *Obé;* car c'estoit son serment ordinaire. Il envoya après quelque Gendarmerie et Cavallerie, qui donnerent sur la queue, et en deffirent quelques-uns, mais bien peu, pour ce coup. Il fit la leçon à ce grand Capitaine. Encore dit-on que, sans qu'il s'ap-

(*) Clochettes ou Sonnettes.

Digitized by Google

perceust d'une apparence de mutinerie parmy les Espaignols et Lansquenets demandans leurs payes, ainsi qu'ils firent en arrivant à Naples, le-dit Prince eust pris une autre résolution ; mais possible ne fust-elle esté si louable que cette retraite.

J'ay ouy dire à aucuns Anciens, que lorsqu'il fallut à l'Amiral Bonnivet abandonner du tout l'Estat de Milan, y ayant esté très-mal mené de Messieurs de Bourbon et de Pescayre, et des soldats Impériaux, à la retraite qu'il luy fallut faire à Romagnono, que firent Messieurs de Bayard et Vandenesse, qui en avoient la charge, estant le-dit Admiral Bonnivet blessé, et se faisant porter en litiere, s'ils n'y fussent esté tuez, que la retraite s'en alloit estre des plus signalées qu'il fust il y a long-temps. Mais aussi-tôt qu'ils furent morts, un chascun perdit cœur, ayant perdu leurs principaux chefs et appuys, et s'en allerent tous à la desbandade, et en desordre. De sorte que les Impériaux en eurent tel marché qu'ils voulurent : et disent les Espaignols, qu'ils leur prirent sept pieces d'artillerie, que les soldats menerent dans Milan, bien ramées et couvertes de feuilles d'arbres, en signe de grand triomphe. Tant que Messieurs de Bayard et Vandenesse demeurerent en vie, tout alla bien, et se retiroient nos François toujours en fuite de loup : mais leur mort apporta tout deuil, tout malheur et toute confusion. On dit que Monsieur l'Admiral, en ayant donné totale charge de cette retraite à Monsieur de Bayard, (Monsieur du Bellay y met Monsieur de Sainct-Pol, mais l'Espagnol ne fait mention que de Messieurs de Bayard et Vandenesse), luy recommandant sur-tout

l'artillerie qu'elle ne fust prise, Monsieur de Bayard luy respondit : *Monsieur, j'eusse fort desiré que le Roy et vous m'eussiés donné cette charge en fortune plus prospere et heureuse que ceste-cy ; mais pourtant, en quelque façon que l'advanture me traite, je ferai en sorte que, tant que j'auray la vie, je la deffendray si bien, que l'ennemy n'en triomphera point.*

Et ainsi qu'il le dist, il tint très-bien : demeurant toujours serré sur la queue, et rendant toujours quelque gentil combat. Mais le malheur fut, qu'il eut une grande mousquetade dans l'espaule, qui le força de la douleur de mettre pied à terre : et soudain, ayant esté assisté des siens, et le voulant desarmer et porter sur des picques, (car il n'y avoit soldat qui ne l'aimast, et ne l'honorast plus que le Général,) il pria chascun de se retirer et sauver. *Car quant à moy*, dit-il, *je veux mourir dans le champ où j'ay combattu, n'estant bien séant à un grand homme de guerre de mourir autrement qu'armé de toutes ses armes.*

Et ainsi que les soldats Espaignols, poursuivant la victoire, le voyant estendu, luy demanderent qui il estoit, et qu'il se rendist : *Oui*, dit-il, *je me rends à Monsieur le Marquis de Pescayre ;* dont tous les Espaignols commencerent à le louër grandement, disans :

» Que se maravillavan mucho del grand juzio » de tal valeroso hombre, el qual sabiendo muy » bien, que la suprema autoridad del Govierno » estava al poder de Don Carlos de Lanoy, y » del Duque de Bourbon, qui siesse antes ren- » der se al Marques, que à ellos ; dando à en- » tender, que el nombre de la guerra gagnado

Digitized by Google

» con virtud verdadera, y con hechos illus-
» tres, era muy mas noble y honrado, que no
» el que se gagna con el suego de la fortuna
» amorosa, y del soperbio favor de los Reys del
» mondo. «

C'est-à-dire :

Qu'ils s'émerveilloient fort du grand jugement d'un si valeureux homme, lequel sçachant bien que la supresme authorité du Gouvernement appartenoit à Dom Charles de Lanoy, et Monsieur de Bourbon, néanmoins il aima mieux se rendre au Marquis qu'aux autres; sçachant bien que le nom (*) de la guerre, gaigné par une vraye vertu et par illustres faicts, est plus noble et plus honorable que celuy qui se gaigne par le jeu de la fortune amoureuse, ou par la superbe faveur des Roys.

Monsieur le Marquis aussi le receut fort honorablement, et luy bailla des Gardes pour l'avoir en recommandation,

» Que non recibiesse ninguna fuerça ne injuria
» de ninguno soldado avariento, o ignorante
» porque era menestre que porsiquiesse los ene-
» migos. «

C'est-à-dire :

Qu'il ne receut nulle violence, ni injure d'aucun soldat, avare ou ignorant de l'art de la guerre; car il luy falloit poursuivre l'ennemy.

(*) ou *Renom.*

Le-dit Marquis, le voyant en tel estat, s'escria aux soldats: *Ea! Soldados, tenemos victoria; porque es muerto el Capitan Bayardo.* C'est-à dire: *Soldats, nous avons la victoire; puisque le Capitaine Bayard est mort.* Et luy fit tous les honneurs du monde, pour si peu de de vie qu'il luy restoit, et les meilleurs traitements; ayant commandé luy faire tendre un pavillon fort superbe sur le champ mesme, et un lit pour se reposer: et mourut ainsi, sans jamais se desarmer.

« Y assi murio armado en el campo, come la avia » siempre desseado. »

C'est-à-dire:

Et ainsi mourut tout armé dans le camp, comme il l'avoit tousjours souhaité.

Après sa mort, le Marquis honora son corps de superbes obseques, et le renvoya aux siens honorablement, qui l'emmenerent en France. Ce fut lors qu'il dist à Monsieur de Bourbon ces belles paroles, que Monsieur du Bellay a mis dans ces *Mémoires*: car ainsi que Monsieur de Bourbon poursuivoit l'ennemy, et passant auprès de Monsieur de Bayard, et le voyant en si piteux estat, luy dit: *Monsieur de Bayard, j'ay grand' pitié de vous.* Lequel luy respondit: *Mais moy, Monsieur, de vous, qui combattez contre vostre Dieu, vostre Roy, et vostre patrie; et moy, je meurs les armes à la main pour les deffendre.*

Je suis esté un peu long en cet incident, et crains qu'on me coulpe (*) de m'estre ainsi

(*) qu'on ne me reprenne.

Digitized by Google

extravagué. Toutesfois, parlant si bien de ce grand personnage, tout peut passer sous ceste belle monstre.

Et pour retourner encore à nos retraites, ausquelles tend nostre discours, pour en parler d'une très-belle et très-signalée, il faut parler de celle que le feu Roy François fit devant Landrecy. Landrecy ayant esté assiégé par l'Empereur fort furieusement d'une très-grande puissance; (car il avoit dix-huit mille Espaignols de vieilles Bandes, six mille Anglois selon le Concordat entre luy et le Roy d'Angleterre, et treize mille chevaux, tant de ses vieilles Ordonnances de Naples, des Pays-Bas, et de Clevois;) le Roy resolut de secourir ceux de dedans, qui avoient si bien fait que rien plus, tant à se bien deffendre, qu'à bien assaillir. Aussi léans y avoit-il deux bons Chefs, le Capitaine la Lande, et Monsieur Desse. Il dresse donc une armée, mais non si forte que celle de l'Empereur, et vient à sa barbe avitailler et renforcer sa Place, et non sans en advertir l'Empereur; car le jour avant assez près de Landrecy, fit tirer une volée de canon à toute son artillerie, pour faire signal à la Ville qu'il n'en estoit pas loing, et leur donner courage. Et s'approchant le lendemain, envitaille, renforce, fait ce qu'il veut; et puis se met sur sa retraite, menant l'avant-garde, et laissant sur la queue et l'arriere-garde Monsieur le Dauphin son fils, qui pensant une fois donner battaille comme il desiroit, (car il estoit du tout courageux et homme de main,) Sa-dite Majesté tourna bride soudain, pour le secourir: mais il n'en eut grand besoing; car l'Empereur ayant desbandé Ferdinand de Gonzague, son Lieutenant-Général, pour

aller après avec toute sa Cavallerie-légere, et quelque Arquebuserie Espaignolle, pour les amuser en attendant le gros qu'il menoit, ne fut rien fait, si-non quelque petite escarmouche, où le Seigneur d'Andouïn, fort favorisé de Monsieur le Dauphin, fut tué, et quelques autres, pour s'estre advanturez mal-à-propos, comme un jour je l'ouys conter à Monsieur l'Admiral. Nonobstant, le Roy se retira parmy les bois à Guise, ayant fait ce qu'il avoit voulu fort heureusement, et n'ayant rien perdu. Et ce fut à l'Empereur à se retirer en son camp, et puis à lever totalement le siege de Landrecy. Pour conclusion, le Roy secourut sa Ville, à la barbe d'un grand Empereur; et enfin, se démesla de battaille, et se retira. Ce qui ne fut peu de réputation pour luy, toutes choses bien pensées; et fut estimé, non-seulement des siens, mais des estrangers, qui affirmoient avoir esté la plus belle chose qu'il fit jamais.

En quoy faut noter une chose de ces deux grands Princes, en laquelle ils tromperent tous ceux de leur armée; car l'un et l'autre publioient parmy leurs gens, qu'ils vouloient donner battaille. Le Roy, pour dire tout haut (*), qu'il vouloit voir si l'Empereur, estant en personne, seroit aussi heureux en battaille, comme il avoit esté par ses Lieutenants à la Bicoque et à Pavie; et que c'estoit chose qu'il avoit le plus souhaité de l'y voir, et de s'attaquer de sa personne à la sienne, s'ils se pouvoient rencontrer. De l'autre costé, l'Empereur, au partir de Gueldres, avoit fait du brave, et s'estoit vanté qu'il iroit jusqu'à

(*) parce qu'il disoit tout haut,

Digitized by Google

Paris, pour voir ce qu'on y faisoit. Mais ny l'un ny l'autre ne firent ce qu'ils avoient dit. Voyez quelles ostentations de Princes, qui ne firent que donner dans le vent! Aussi faut-il bien souvent qu'en telles choses, ils bravent plus et fassent peu, tiennent mines bravasches et pleines de vanité: car cela importe, ainsi que j'ay ouy dire à de grands Capitaines, encore que la honte leur tombe sur le front de n'avoir joint leur effect avec leurs paroles. Mais ces Princes, et les Grands, sont subjects à boire plus de honte en telles choses, que les petits; et ne leur en chaut (*): mais en quelque façon, ou en honneur, ou en deshonneur, ils parviennent à leurs fins, et qui gaigne est le plus honoré.

J'ay ouy dire à plusieurs, que feu Monsieur le Connestable avoit projetté son dessein de la retraite de Sainct-Quentin du tout sur cest exemple du Roy que je viens de dire, s'y voulant du tout conformer: mais il ne la fit pas de nuict; ains de plein jour, qui fut sa perte, si l'on veut croire les grands Capitaines, et mesme Monsieur de Montluc, qui en a très-bien escrit dans son Livre; où il tient la maxime, que le Capitaine qui se retire de nuict, n'en est pas pour cela subject à la honte, mais plustost son ennemy, qui pensant le trouver le lendemain au matin, n'y trouve que la place vuide, et demeure avec autant de nez, et bien trompé. J'ay veu plusieurs en excuser Monsieur le Connestable, mettant un grand blasme sur le Mareschal-de-Camp, qui estoit pour lors, que je ne nommeray point, pour n'avoir jetté mille ou douze cent arquebusiers

(*) importe.

sur quelque passage, qui eussent donné à songer au Comte d'Aiguemont, qui n'avoit que de la Cavallerie, et mesme ces Pistoliers, qui craignent l'arquebuserie que le Roy avoit refusée par l'opinion de Monsieur le Connestable, qui les desdaigna fort: mais ce furent eux qui ayderent beaucoup, et servirent à nous battre. Si mon-dit Sieur le Connestable se fust gouverné comme le Roy François, il eust acquis toute pareille louange, pour avoir envitaillé Sainct-Quentin bravement à la teste (1) d'une très-grande armée, et beaucoup plus foible que son ennemy.

La route (2) de Monsieur le Mareschal de Strozzy, l'un des grands Capitaines de nostre temps, à Sienne, faisant la retraite, advint pour ne l'avoir faite de nuict, ainsi que Monsieur de Montluc luy avoit très-bien conseillé.

La retraite de Monsieur de Montigan et de Boissy, à Brignolles, pour n'estre faite à propos, ny à chaux, ny à sable, comme l'on dit, les fit tomber entre les mains de Ferdinand de Gonzague, à leur honte et perte de leurs gens.

Monsieur l'Admiral d'Annebaut, après avoir envitaillé Thérouanne, avoit fait un très-beau coup, si les jeunes gens, qu'il avoit menez avec luy, des gallands de la Cour, n'eussent voulu taster ce que sçavoit faire l'ennemy jusques dans leur camp, qui se mit en armes, les mit en route, et prit le chef, Monsieur d'Annebaut, prisonnier, et autres.

Long-temps avant en estoit arrivé de mesme,

(1) Veue.
(2) Déroute.

Digitized by Google

du regne du Roy Louys XII, en ceste mesme Place, et pour mesme subject d'envitaillement, qui fut très-bien fait et au contentement et louange de tous. Mais au retour de Matines, comme l'on dit, et à la retraite, pensant estre invincible, et que l'ennemy ne les oseroit suivre, veu la vaillance qu'ils avoient montrée, et le desdaignant, se mirent à se retirer joyeusement, chantans, causans, et ayant laissé leurs grands chevaux, pour monter sur des haquenées et bestes d'Amble, pour aller mieux à leur ayse, estant fatigués de la course. Lors ils furent chargés de l'ennemy si à l'improviste, et si furieusement, qu'ils furent contraints, non de se retirer, mais de fuyr à bon escient: dont le mot qu'on en dit, *la Journée des Esperons;* d'autant que leurs esperons leur servirent plus que leurs lances, où furent pris Monsieur de Longueville, dit M. de Dunois, Monsieur de Bayard, et autres grands Capitaines, qui tretous oublierent leurs leçons. Monsieur de Piennes, Gouverneur de Picardie, en estoit chef.

Si faut-il que je fasse un conte, cependant qu'il m'en souvient, pour descendre du majeur au mineur, qui est assez plaisant. Du temps de nos guerres civiles, que Poictiers fut assiégé par les Princes Huguenots et Monsieur l'Admiral, il y eut un certain jeune Gentil-Homme de par le monde, que je ne nommeray point, car il m'appartient, et de fort grande Maison. Il estoit en sa jeunesse fort coustumier de faire tousjours un peu du sot, et autant qu'homme qui fust en sa Contrée et Pays de Vaches; mais pourtant, avec cela, estoit très-vaillant. Il avoit eu la Compaignie de son pere, au moins la moitié,

Digitized by Google

par résignation. Pour envie qu'il eut de faire un peu parler de luy, à son commencement de Gendarme, il demanda à Monsieur, frere du Roy, pour lors nostre Général, d'aller jusques au camp de l'Ennemy, pour le recognoistre, et y faire quelque raflade. Monsieur, qui se doubtoit de quelque trait de son mestier, luy donna licence. Il y va de fort gaye humeur, et de faict donna bien rafle de quelques gens, fait quelques légeres rapines, si bien pourtant, et avec tel esclandre, qu'il mit tout le camp Huguenot en allarme. et en armes, et à cheval. Il fut enfin poursuivi d'une grosse troupe de François et de Reystres: mais luy, au-lieu de faire une belle retirade et grande cavalcade, s'en alla repaistre et dormir à trois petites lieues du camp seulement, pensant avoir fait un beau coup. Les poursuivants, en ayant eu si-tost nouvelles, le pensant aller lancer jusques à sept ou huit lieues, en eurent très-bon marché, le trouverent, et le prindrent dans le lict très-aysément à trois lieues, dont la risée en fut très-grande au camp de l'un et de l'autre. Et quand on luy demandoit ce qu'il pensoit faire, il respondoit seulement: *Je pensois faire ce que j'ay fait; et ne pensois pas qu'on me deust suivre plus loing qu'à une lieue de-là, m'estant approché si près d'eux.* Si vous asseuré-je pourtant, que despuis il s'est rendu un vaillant et bon homme de guerre; car il en est de race. Voilà une belle retirade, ou pour mieux dire, coyonade, ou caguade.

Or, si nous louons les grandes armées, et conducteurs d'icelles, pour leurs belles retraites en un grand bloc général, nous en avons aussi aucuns particuliers, c'est-à-dire, en petite troupe.

Digitized by Google

Et commençons à une poignée de sept à huict cent Espaignols, qui se sauverent de la battaille de Ravenne, lesquels, après qu'ils eurent veu la totale fin de la battaille à leur très-grand dommage, résolurent de se retirer et sauver leur vie; et marchant en bon ordre, serrez et résolus, Monsieur de Nemours, qui ne se sentoit encore bien assouvi du grand past et festin qu'il avoit fait le long du jour, sur le sang respandu de tant d'ennemis, voyant que le dessert de ces Espaignols s'en alloit tout entier, sans en taster, et à sa veuë, par la teste baissée avec seulement vingt ou vingt-cinq, qui estoient restez avec; et quoiqu'aucuns luy criassent: *Monseigneur, souvenez-vous de ce que vos bons Capitaines, qui ont suivy la victoire, vous ont prié de les attendre, et de ne bouger du camp, et de tenir ferme jusqu'à leur retour, et que vous leur avez si sainctement juré et promis*; il n'en voulut rien croire, ny faire; mais courageusement et tout haut, il cria: *Ah! qui m'aimera, si me suive*, et donne. Ces Espaignols, qui le virent venir, luy crierent:

« Ea! Monsegnor, estamos pobra gente des-
» baratada. Dexad nos ir por nuestra mala ad-
» ventura, y se contenta Vuestra Excellencia de
» la victoria, que non sera mas illustre, por nos
» perder y matar. »

C'est-à-dire :

Ah! Monseigneur, nous sommes pauvres gens, à demy-perclus et sans puissance. Laissez-nous aller par nostre masle advanture, et contentez-vous de la victoire, que vous ne rendrez

pas plus illustre, pour nous deffaire, tuer et perdre.

Mais Monsieur de Nemours ne se contentant, donne dedans, où il fut tué, et plusieurs des siens, et les autres blessés à mort, et trouvez entre les morts, comme Monsieur de Lautrec.

Cela fait, les-dits Espaignols, sans s'estonner et s'amuser, tirent de longue, et enfilent le chemin le long d'un grand canal, marchant en très-bon ordre, et vindrent à rencontrer Messieurs Louys d'Ars et de Bayard tournans de la chasse: lesquels, bien las, et ne sçachant rien de leur Général, s'advancerent à ces Espaignols, faisans bonne mine; car ils n'eussent sceu leur faire grand mal, d'autant qu'eux et leurs chevaux estoient si recreus d'avoir chassé si loing, qu'ils furent très-ayses, quand aucuns Capitaines Espaignols s'advancerent, qui dirent les mesmes paroles qu'ils avoient dites à Monsieur de Nemours, celant pourtant sa mort. Monsieur de Bayard, qui parloit bon Espaignol, et qui les avoit long-temps pratiqués, et estoit la mesme courtoisie, et qu'ils n'en pouvoient aussi plus, leur dit: *Allez-vous-en donc, Messieurs, à la bonne heure. Vous aurez la courtoisie jusques au rendre: mais ouvrez-vous, et fendez, et laissez-nous passer; et si nous voulons avoir vos enseignes*, qu'ils luy donnerent aussi-tost, et à grande joye. Et passant tous au travers, et s'entresaluant les uns les autres très-courtoisement, s'entredirent adieu, et chacun tira son chemin. Mais les nostres, arrivant dans le champ de battaille, et sçachant la mort de Monsieur de Nemours donnée par les-dits

Espaignols, se repentirent bien de la courtoisie donnee.

Et n'est pas possible d'ouyr parler d'une plus belle retirade, quasi semblable à celle que firent six ou sept mille soldats Romains, (encore faut-il parler un peu des antiques, puisqu'ils ont esté si braves, et les mesler un peu parmy nous autres,) eschappez de la sanglante battaille des Cannes, lesquels après avoir fait jusqu'au dernier debvoir, et combattu jusqu'à l'extrémité, considérant ne pouvoir plus servir, si-non d'autant augmenter les morts, et ensanglanter d'autant la battaille, se résolurent de se démesler au combat, et se retirer où bon la fortune les conduiroit: comme ils firent et en très-bel ordre, sentant mieux leurs vainqueurs que leurs vaincus. Ce que pourtant ceux de leur Ville n'approuverent, ayant esté loing des coups et sous la cheminée, jugeant à leur ayse les choses autres qu'elles ne se conduirent-là à l'œil et à l'effect: et comme résolus censeurs et réformateurs jusques au bout des ongles, ces Messieurs firent de grandes indignitez à ces pauvres soldats, leur faisant faire, avant que tourner à leur service, plus de pénitences, que ne firent jamais les Hermites du Calvaire de Spolette, ou de Mont-Serrat. Et pourtant, tels gentils soldats estoient beaucoup à estimer, de s'estre ainsi retirez: et ne faut douter qu'Annibal, s'il les eust peu tous faire massacrer, l'eust fait très-volontiers; mais les voyant se retirer en si belle continance, reigle et ordre, il les laissa-là; possible s'ils fussent allez en déroute, les eust-il chargés et mis en pieces.

En nos seconds troubles, après la journée de

Meaux, faite par des Huguenotz au Roy, et qu'ils se furent jettez dans Saint-Denis, le Roy commanda à Monsieur de Strozzy, Maistre-de-Camp tant seulement des dix enseignes de la garde du Roy, lesquelles pourtant alors n'estoient point près sa personne, mais les avoit envoyées aux frontieres de Picardie en garnison, de les aller querir et mener dans Paris, à son secours, où il estoit à demi-assiégé. Monsieur de Strozzy y alla; et autant que ces dix Compaignies estoient la force principale du Roy, et sur laquelle il s'appuyoit le plus, pour estre tous vieux soldats choisis, et quasi la pluspart qui avoient commandé ou dignes de commander; comme quasi tous ont fait despuis. Monsieur le Prince, et Monsieur l'Admiral, encore qu'ils aymassent naturellement Monsieur de Strozzy, détacherent aussi-tost Monsieur de Mouy Saint-Fal avec douze cent chevaux, pour l'aller deffaire, quoiqu'il fust; car c'estoit une dangereuse petite troupe pour eux. Monsieur de Mouy ne faillit pas de les aller rencontrer entre Abbeville et Amyens: et les trouvant marchans en vrais gens de guerre, serrez, résolus, entournoyés de tous costez de bons chariots, qui marchoient tousjours en forme de barricade, ne les osa attaquer, ny nullement enfoncer, encore qu'il se fist quelque petite et légere escarmouche de chevaux Huguenots, pour les attirer hors de leurs charettes. Mais ces braves Capitaines et Soldats tirant tousjours harquebusades bien à propos, ne laissoient à marcher, et Monsieur de Mouy de les cavaller, en attendant son bon, ou qu'il les trouvast le moins du monde desbandez ou estonnez. Enfin, Monsieur de Strozzy et ses Capitaines, et Soldats, se retirerent

retenu si bien, en tournant tousjours la teste et vaillamment l'espace de huict jours, qu'approchant de Paris, Monsieur de Mouy fut contraint de les quitter à huict lieues de-là, et les donner au diable, et s'en aller d'un costé, et eux de l'autre : et ainsi arriverent à Paris, n'estant que cinq cent seulement, cinquante par Compaignie. Monsieur de Strozzy m'a dit, que beaucoup et une infinité de soldats de Picardie s'estoient voulu jetter dans sa trouppe, si-bien qu'il l'eust aggrandie de plus de mille hommes ; mais il ne le voulut jamais pour ostentation qu'il vouloit avoir d'estre si bravement passé, et s'estre retiré avec une si petite trouppe, et aussi qu'il avoit si grande fiance et asseurance de la valeur de ces cinq cent soldats, qu'il pensoit estre invincible, et qu'il n'en tenoit pas un de tous eux pour lasche et poltron, et qu'ils eussent combattu jusques à la derniere goutte de leur sang. Au-lieu que, s'il en eust pris d'autres nouveaux, il n'eust fallu que quelques poltrons pour gaster tout, et mettre tous les bons en peine et en désordre, ainsi que cela s'est veu souvent. Enfin, les voilà arrivez à Paris par la Porte-Neuve, avec un grand estonnement du Roy, de sa Cour, de son armée, et de ceux de Paris ; pensant résolument qu'ils avoient esté tous deffaits, ainsi que les nouvelles fausses en avoient couru, et qu'on avoit sceu qu'on estoit allé au-devant d'eux, pour les despescher et deffaire.

Voylà une très-belle retraite, pour n'estre que Harquebusiers et quelque peu d'Halebardiers, (car les Compaignies en portoient lors,) faite à la barbe de douze cent chevaux choisis,

conduits par un des vaillants hommes de France, parmy les plaines de Picardie, et favorables pour les chevaux, et mal pour l'harquebuserie, et chevallez l'espace de huict jours. L'admiration en fut très-grande, et une joye extrême au Roy, qui les voulut voir tous, et les fit passer dedans le Louvre, les embrasser, et faire bon visage: et leur ayant commandé leur logis, voulut qu'ils se rafraischissent, et de deux jours n'allassent à la guerre, qu'ils ne fussent reposez; mais le lendemain, allerent voir l'ennemy, qui les cogneut aussi-tost au son et bruit de leurs bonnes harquebuses, et à leur valeur. Et trois jours après, il partit de Sainct-Denis, tirant vers la Lorraine; et nous les suivismes.

J'ay ouy dire despuis à Monsieur de Mouy, que jamais il n'avoit veu de plus braves Capitaines et Soldats, ni plus asseurez que ceux-là: louant sur-tout Monsieur de Strozzy, qu'il n'eust jamais peu croire en son jeune aage, qu'il eust peu conduire si bien une telle retraite. Et d'autant que les Capitaines méritent estre nommez, et cogneus, et recommandez à la postérité, je les vais nommer. Monsieur de Strozzy, Maistre-de-Camp; le Capitaine Bordas, de Dacs, son Lieutenant; le Capitaine Charrion; le Capitaine Cosseins; le Capitaine Torcez; le Capitaine Nevillian; le Capitaine Gouas l'aisné; le Capitaine Cadillan; le Capitaine Gouas le jeune, tous Gascons; le Capitaine Cabanes, Auvergnat; et le Capitaine Hirrombery, Basque, qui sont, je pense, tous morts à cette heure, et pense les avoir veu tous quasi mourir. Je croy que le Capitaine Bordas vit encore.

Digitized by Google

Aux premieres guerres, les bons soldats se rangeoient la pluspart du costé des Huguenots, à cause de quelque Bandon qui fut fait à la Cour contre les Capitaines, qui demandoient leurs payes deues, et récompense des services passés: de sorte que, pour un temps, ils nous surpasserent en nombre de soldats vieux et bons. De Mets partirent un jour cinquante soldats de la religion, (car ils y fleurissoient fort) en dessein et résolution de se rendre dedans Orléans, quoy qu'il fust. Quand ils furent vers Verdun, Monsieur d'Espan eut langue, comme cinquante soldats estoient partis de Mets, et s'en venoient passer dans son Gouvernement; car il estoit Lieutenant de Roy, en l'absence de Monsieur de Nevers, auparavant Comte d'Eu, et tiroient droict vers Orléans. Il amasse soudain ce qu'il peut, et à la haste, pour les aller deffaire. Ces pauvres cinquante soldats, en ayant eu le vent, résolurent, quoy qu'il fust, de passer: marchant nuict et jour, font de grandes traites, de petits repas, et courts repos. Monsieur d'Espan les suit tant qu'il peut, et les attrappe. Eux, le voyant venir, se jettent dans un moulin qu'ils trouverent à propos et à la bonne advanture, (fortune ayde tousjours aux vaillants et courageux,) se rembarrent, se remparent, se fortifient, tirent force harquebusades, et si vaillamment, que quelques petits Harquebusiers qui estoient-là, pensez quelques fiollants, n'oserent approcher, ny la Cavallerie non plus. Enfin, la nuict arrive, et sépare le combat. Monsieur d'Espan se retire à quelque Bourg prochain pour reposer et repaistre, laisse quelque chétif corps-de-garde, pensant les attrapper le lendemain.

Digitized by Google

Nonobstant, ils sortent, combattent, faussent le corps-de-garde qui s'estoit mis au-devant d'eux, marchent toute la nuict. Le lendemain au jour, rencontrent aucuns paysans assemblez avec leur tocsin, les raflent, comme une foudre et orage rafle un camp de bled. Enfin, après avoir bien eu trente allarmes et rencontres, se retirent et arrivent à Orléans tous sains et sauves, fors trois qui demeurent tuez: et racontant leur fortune à Monsieur le Prince, à Messieurs l'Admiral et d'Andelot, leur Colonel, les ravirent, et un chascun qui les ouyt eut une merveilleuse admiration de leur fortune, et de leur vaillance, et de leur retraite.

Ainsi sauvez, ils furent par après si bien venus, traitez et respectez, que j'ay ouy dire à feu Monsieur de Téligny, qu'un jour le Bandon estant fait de ne toucher plus à la démolition de l'Eglise de Saincte-Croix, qui est un œuvre très-admirable; ainsi que Monsieur d'Andelot passoit devant, et en ouyt le bruit, il entra dedans, et y trouva trois soldats faisant encore ravage, et de colere, leur remonstra la deffense qui en avoit esté faite, et qu'ils seroient tous pendus. Ainsi que le Bourreau fut venu pour l'exécution, il y en eut deux de trois qui dirent: *Monsieur, sauvez-nous la vie. Nous sommes des cinquante soldats de Mets qui vous sommes venus trouver, et avons si bien fait, et tant pasty et combattu pour l'amour de vous.* Monsieur d'Andelot dist aussi-tost: *Estes-vous de ceux-là? La vie vous est sauve.* Et le tiers, qui n'en estoit pas, fut pendu, pour donner exemple.

Voilà une retraite belle, celle-là, et de grand

hazard, et de grand'peine, veu le petit nombre de gens qu'ils estoient, et tous compaignons ensemble, sans avoir aucun qui leur commandast, si-non un Caporal, que d'eux-mesmes ils esleurent.

Dernièrement, en ceste guerre de la Ligue, que le Baron Done (*) vint en France avec ceste grosse armée, composée de cinquante mille Estrangiers, tant Allemands que Suisses et autres, plus qu'il y a long-temps que pour un coup entra en France, et quelques François parmy eux; tout menaçant plus que ne fit jamais Rodomont quand il passa de la Barbarie vers nous, de la destruire et ruyner de fond en comble, comme il parut à son commencement par les grands feux qu'il alluma en la Lorraine et Bourgogne. Si s'en fallut-il beaucoup de son espérance et furieuses menaces; car ce vaillant Monsieur de Guyse, luy faisant maintenant teste, maintenant le costoyant, le mena si beau, par tant de fatigues qu'il luy donna, et par les combats, comme auprès de Montargis et Auneau, que tout ce grand peuple, qu'il avoit conduit, fut réduit à rien, et fut contraint avec Messieurs de Bouillon et de la Marche, freres, de composer avec le Roy, et tirer vers leur Pays, avec une composition telle-quelle. J'ay veu un homme, qui estoit alors avec Monsieur de la Nouë. Il les vit arriver avec cinq cent chevaux seulement à Geneve, bien mallotreux du reste de leur naufrage.

Or, Monsieur de Chastillon, fils de ce grand Admiral, et qui commençoit desjà à le suivre

(*) de Dhona.

de près en ses valeurs et vertus, si par trop tost il ne fust esté prévenu de sa mort naturelle, qui pourtant fut advancée d'un coup qu'il avoit receu au siege de Chartres, ne voulut jamais signer cette composition: tant s'en faut, qu'il répugna et contredit tout ce qu'il peut, jusqu'à leur faire de grands affronts et reproches d'honneur, à ce que j'ay ouy dire à ceux de leur party. Il se résolut de les laisser jouyr à pleine joye de leur composition, et la solemniser par beaux festins et carroux dans le camp du Roy, et luy prend quelques cent chevaux des siens qu'il avoit menez de Languedoc, et autant d'Harquebusiers, et se met sur sa retraite, et tire chemin sur le passage de Loyre, et advise gaigner d'où il estoit party, nonobstant qu'il fust poursuivi et couru à force; car on luy en vouloit, à cause du pere. Monsieur de Mandelot, Gouverneur de Lyon, se trouve à l'andevant, et l'assaut. Monsieur de Chastillon le soustient, et combat si vaillamment, que la perte va plus grande du costé de Mandelot que du sien, passe la riviere, et se conduit-là où il vouloit, après avoir battu les fanges, et combattu le mauvais temps, l'espace de douze ou quinze jours.

Certes j'ay ouy parler à de grands Capitaines, que cette retirade est des plus signalées, et qu'il paroissoit bien qu'il avoit estudié la vie de Monsieur l'Admiral son pere; lequel en tant de battailles qu'il a données en nos guerres civilles, et perdues quant et quant, en a fait ses retraites si belles et si signalées, et mesme en celle de Montcontour, tout blessé qu'il estoit, que quasi on ne sçavoit que plus louer, ou les

Digitized by Google

beaux exploits d'armes qu'il y faisoit, ou ses retirades. Ceux qui ont veu les retraites de Dreux, de Sainct-Denis, de Jarnac, de Montcontour, en sçauront bien que dire; et que si la fortune luy estoit contraire en la battaille, pour le moins la démesloit-il bien, et s'en retiroit si honorablement, qu'on ne luy sçauroit reprocher qu'il eust pris l'espouvante, et s'en fust fuy, comme ont fait beaucoup de Capitaines après leur battaille perdue, dont les Livres sont tous pleins. Tant s'en faut qu'après la battaille de Dreux, ainsi que nous pensions tout gaigné pour nous, et tout perdu pour eux, les voicy venir sur les quatre heures du soir, huict jours devant Noël, à nous, environ cinq cent chevaux seulement qu'ils estoient, que, sans la vaillance et sage prévoyance de Monsieur de Guyse, je ne sçay que c'en fust esté, et y en eust eu bien d'estonnez. Et après le coup fait, et voyant qu'il n'y faisoit bon, prindrent congé de nous, (et qui avoit mal, à son dam,) et puis se retirerent. Je m'estonne que nos Histoires de nostre temps sont esté si desloyales, ou ignorantes, qu'elles n'ayent touché ces choses.

Monsieur le Mareschal de Bié est fort à louer, que, quand les Anglois sortirent de Boulogne pour luy donner la battaille auprès du fort de Montreau, il avoit avec luy le Régiment du Comte Reingrave, celuy des François et Italiens. Comme les ennemis chargerent nostre Cavallerie, elle se mit en route; et voyant le-dit Sieur le désordre des gens de cheval, il s'en courut au battaillon des gens de pied, et leur dit: *O mes amis! ce n'est pas avec la cavallerie que j'espérois de gaigner la battaille; car c'est avec*

vous: et mit pied à terre; et prenant une picque d'un soldat, auquel il bailla son cheval, se fit oster ses esperons, et commença sa retraite droit à Ardelot. Les ennemis, ayant chassé la cavallerie, et tournans à luy, il demeura quatre heures ou plus sur sa retraite, ayant les gens de cheval, l'une fois devant, une autre à costé, et leurs gens de pied sur la queuë. Mais ils ne l'oserent jamais enfoncer; et jamais il ne fit cinquante pas, qu'il ne fist teste aux ennemis, estant en l'aage de soixante et dix ans.

Ce brave, vaillant, et le plus accomply Prince du monde, Monsieur de Nemours, en fit de mesme à la Journée de Meaux, où le Roy fut assailly du Prince de Condé, de Monsieur l'Admiral, jusqu'à quinze cent chevaux, bons et bien choisis, qui, mettant pied à terre, dit aux Suisses: *C'est avec vous, mes amis, que je veux combattre et mourir. Sus! marchons, et ne vous souciés. Ils ne sont pas gens pour nous; car nous nous retirerons en despit d'eux, et si sauverons nostre Roy et Maistre.* Ce qu'ils firent par la traite d'un bon jour entier: et jamais les autres, ny à costé, ny devant, ny derriere, ne les oserent attaquer. Ils ont dit depuis qu'ils ne vouloient. Mais ainsi dit le renard des poulles. C'est à sçavoir; car ils n'estoient pas-là pour enfiler des perles. Et aucuns m'ont bien dit, que bien servit la contenance de Monsieur de Nemours.

Nous avons de frais un très-beau traict du Prince de Parme. Après avoir levé le siege de Rouen, et pris Caudebec, (ce que j'espere déduire ailleurs (*),) il n'y eut homme du party

(*) *Cela ne s'est point trouvé.*

Digitized by Google

du Roy qui ne dist, affermast et jurast que Sa Majesté, ayant recueilly toutes ses forces, qui luy accouroient et affluoient de toutes parts, montant à neuf mille chevaux, le Prince de Parme estoit acculé, et perdu, et réduict du tout à demander pieds et bras liés, au Roy misericorde, ou passage. J'ay veu une infinité de gens, qui me faisoient enrager de ce propos: et m'estonnois comme eux, qui faisoient profession de porter les armes, d'estre si grossiers d'avoir cette opinion. Et là-dessus, le-dit Prince se mocque d'eux, fait un pont de batteaux sur cette large riviere de Seyne, qui semble-là plustost une petite mer qu'une riviere, (cas esmerveillable)! et passe, luy, et toute son armée, et tout blessé qu'il estoit, se retire dans Paris, avec si belle ordonnance de battaille, qu'on ne luy sceut jamais que faire, si-non luy donner sur la queuë, et deffaire quelques cent chevaux, et ravager un assez grand bagage, qui ne pouvoit suivre le camp. Je ne sçay comment l'on doit appeller cela, si-non une très-belle retraite d'un grand Capitaine, et fort louable. J'en dirois une infinité d'autres; mais je n'aurois jamais fait. Il ne se faut pas tant opiniastrer et durer sur un mesme subject: faut varier.

Or, pour faire une belle fin et la bien couronner, j'acheveray par une très-belle retraite que fit Monsieur de Guyse à cette entrée de cette grosse armée du Baron Done (*), que j'ay dit cy-devant; lequel, pour grand Capitaine qu'on sçait qu'il estoit, fit un grand pas de clerc. Car tout conquérant qui entre en un Pays pour

(*) de Dhona.

Digitized by Google

conquérir, doit toujours quoiqu'il soit, chercher à combattre; et celuy qui est pour la deffense, de ne la recevoir, quand mesme il verroit un très-beau jeu, si ce n'est par contrainte, ou nécessité, ou apparence de grande victoire. Aussi Monsieur de Guyse, qui estoit grand Capitaine, luy faisoit oublier sa leçon, et à tous ses Reystres.

Le faict est donc tel de Monsieur de Guyse, duquel je veux parler. Luy, voulant recognoistre, quoiqu'il fust, leur armée, et ayant envoyé Messieurs de Rosne et de la Routte, pour aller charger quelques Reystres qui avoient passé un pont du haut d'une colline, il vit clairement l'armée ennemie et la retraite des siens, avec apparence qu'il ne se démesleroit pas aysément : et estoit conseillé de tous ceux qui estoient avec luy de se retirer n'ayant forces bastantes pour recueillir ses Chevaux-légers, ny mesme pour soustenir un si grand faix, n'estant point armé, ny bien monté; (car il estoit allé seulement sur un courtant, et tout desarmé, en dangier de se perdre, loing de deux lieues de son armée, demeurée sans chef ny commandement;) et qu'il verroit plustost l'ennemy sur ses bras, prest à la charger, que d'avoir receu le commandement de se mettre en ordonnance. A toutes ces remonstrances, il fit lors response d'un très-brave guerrier, et pleine de hardiesse. *Je sçay*, dit-il, adressant la parole à Monsieur de la Chastre, *et recognois en quels termes sont nos affaires; à quoy il se peut pourvoir par hardiesse et prudence. Je feray un trait que j'ay en la fantaisie. Je prends la charge de faire cette retraite: et vous allez donner ordre à l'armée, et retirez nos forces dans ce destroit du pont à Sainct-Vincent, et l'ordonnez pour me recevoir et l'ennemy aussi, s'il nous suit jusques-là.*

Digitized by Google

Or, il faut noter que, comme c'est la coustume principalement des François plus que de nulle autre nation, de s'advancer tousjours sans commandement et à la desbandade, qui sur bidet, qui sans armes, il s'en trouva alors assez qui cuyderent apporter de la confusion et du désordre; et à la vérité, sans la présence de Monsieur de Guyse, il y en eust eu à bon escient. Mais ce Prince n'estant pas moins heureux que valeureux, avec telle amour et affection parmy les siens, se présenta à la teste de ses Chevaux-légers, l'espée au poing, en pourpoint, sur un courtaut, parlant aux uns en Italien, aux autres en François, nommant et appellant les Capitaines par leurs noms, les exhortant de ne s'estonner point, et de croire qu'il les conserveroit, ou qu'il se perdroit avec eux, et qu'ils fissent seulement ce qu'il diroit.

Sa présence et son authorité eut tant de pouvoir sur toute ceste trouppe, que chascun demeura ferme sans crainte du dangier, et attentif à ses commandements, se retirant auprès de luy sur le haut d'un costeau, faisant teste à l'armée ennemie, qui passoit à la file sur le pont de Peligny, firent par leur bonne mine et contenance tenir bride aux plus advancés, jusqu'à ce qu'il fit sa retraite, poussé par un gros ost de sept cornettes de Reystres, qui marchoient furieusement, et devant eux trois cent chevaux François, et six ou sept vingt Harquebusiers à cheval, qui commençoient à monter la colline, qui estoit si roide, qu'un cheval qui l'eust montée au trot, se fust mis hors d'haleine. Ce qui donna temps et loisir au-dit Seigneur de Guyse d'effectuer ce trait dont il avoit parlé. Se retirant environ dix ou douze pas en-arriere, les ennemis perdans la veue de luy, et prenant temps à propos,

Digitized by Google

il tourna tout court sur la main gauche, à la droite des ennemis, et gaigna par un petit vallon un gué de la riviere de Modon, où il y avoit un moulin, et passa la riviere sur le costé d'où venoit et marchoit l'armée des Huguenots; s'estant toute leur cavallerie tellement advancée, pour venir à l'allarme et secours des premiers, qu'il ne restoit à cette queue que des Suisses, qui ne la pouvoient ny arrester, ny suivre, ny offenser. Et coulant le long de la riviere, se mit au pas à faire sa retraite à son aise, repassant vers les siens à un gué à cinq cent pas de sa place de battaille.

Les Huguenots, ayant gaigné le haut de la colline d'où estoit party Monsieur de Guyse, et voyant cette cavallerie si près de leurs Suisses de-là la riviere d'où ils venoient, furent bien estonnez, et ne se purent de prime face imaginer que ce fussent autres que les leurs. Néanmoins, la chose bien recognue, ils se mirent à les poursuivre; mais arrivant au gué où avoit passé mon-dit Sieur de Guyse, il s'y trouva dix ou douze Harquebusiers du Sieur de la Chastre, qu'il avoit mis dans un moulin, qui servirent grandement, le débattant et gardant avec telle résolution et opiniastreté, qu'ayant tué quelques hommes, qui s'advancerent d'essayer de passer les premiers, les autres tindrent bride, attendans leurs Harquebusiers; lesquels mettant pied à terre, forcerent le moulin, prirent ou tuerent tout ce qui estoit dedans: et y moururent ces braves soldats bravement et honorablement, vendans bien leur vie et chérement à leurs ennemis, faisans un grand service, donnant loisir par leur perte au-dit Sieur de Guyse de gaigner plus de chemin. Si Monsieur le Connestable, à sa retraite de Sainct-Quentin, eust mis aussi des Harquebusiers dans un mou-

Digitized by Google

lin, qui estoit là-près, il ne se fust perdu. C'est ce que les grands Capitaines tiennent aussi qu'il faut faire; quelquefois perdre et hazarder une petite troupe; et ne la faut espargner, pour en sauver une grande.

Et ainsi se rendit Monsieur de Guyse, sans aller plus viste que le pas, à la place de battaille de son armée qui estoit fort bien logée en un estroit entre les vignes, et la riviere de Modon, ayant le logis du pont Sainct-Vincent à dos. Et notez que l'armée de mon-dit Sieur de Guyse ne montoit pas à plus de six mille hommes, ayant en teste à combattre cette grosse armée composée de cinquante mille hommes: et à leur barbe et nez se retirer si bravement! En quoy faut admirer l'asseurance, le jugement, la résolution, la vaillance, et la conduite de ce grand Capitaine, qui n'avoit pas encore atteint l'aage de quarante ans. Que maudites soient les misérables et détestables mains qui le massacrerent, et l'osterent à nostre France! Que s'il estoit ores en vie, elle ne seroit la proye des estrangiers, comme elle est maintenant, et mesme des Allemands, qu'il avoit si bien estrillés.

Mais où trouvera-t-on et lira-t-on une telle retraite, faite par le beau mitan de ses ennemis? Encore que le grand feu Monsieur de Guyse, son pere, en fit quasi une pareille devant Paris, aux premieres Guerres, lorsque les Huguenots le vindrent par forme assiéger: et nous voulant faire parade de leurs Reystres, que Monsieur d'Andelot avoit amenez de frais, conduits par le Mareschal Daix, il fut donné charge à Monsieur Genlys d'en prendre quelque quinze cent, et venir charger quelques Compaignies de Gendarmes, qui estoient pour lors en garde, et quelques Harquebusiers et Chevaux-légers, vers les fauxbourgs de Sainct-Marceau et

Digitized by Google

de Sainct-Jacques. Je ne nommeray point les Compaignies; car elles y firent très-mal, et fuirent très-bien, au grand regret et despit de Monsieur de Guyse, qui ayant fait mettre ses Suisses en bataille, par delà ses tranchées et bordées d'Harquebusiers, et Monsieur le Prince de Joinville, son fils, laissé avec eux, qui estoit tant jeune que rien plus, mais pourtant il suivoit par-tout Monsieur son pere, (tant dès-lors monstroit-il ce qu'il devoit estre un jour:) et sortant de la tranchée, alla faire un grand cerne, et prenant les ennemis en queuë, les chargea si furieusement, n'ayant seulement que deux cent chevaux des Gentils-Hommes de la Cour, de sa suite, et de sa cornette, qu'il les fausse, les ouvre, les escarte, et passe par le mitan, et fait halte après, et puis se retire froidement, sans que les autres n'oserent rallier pour le venir charger, ainsi qu'il les attendoit: et se retira le petit pas dans sa tranchée, où il parla bien à ces Messieurs les Gendarmes et Chevalliers fuyards; leur reprochant leur fuite, et leur disant tout haut, (car j'estois avec luy, et l'ouys): *Ah! Gendarmes de France, prenez la quenouille et laissez la lance.*

Il estoit lors monté sur son bon cheval *Morel*, des beaux genets et bons qui sortist il y a long-temps du Royaume de Naples; et en descendant, il le loua fort, et dist que pour le jour de la bataille, il n'en vouloit pas de meilleur, ny d'autre. Ce que l'ennemy ayant sceu, et pensant qu'il y fust monté, mirent tous leurs esprits et leurs efforts pour le tuer à la battaille de Dreux, mais il avoit changé d'opinion; car il prit *le Bay Sanson*, grand coursier fort qui avoit servi plus de trois ans d'estalon à Esclairon, où il tenoit son haras: et son Escuyer Italien,

Digitized by Google

nommé Hespany, estoit monté sur le *Morel*, qui pour avoir esté pris pour feu Monsieur de Guyse, mourut de plus de vingt coups de pistollets.

Cette digression pourroit estre fascheuse à aucuns, et à d'autres possible que non: mais je veux mettre toutes les circonstances, afin qu'on ne me trouve menteur. Ce fut lors qu'il dist aussi aux Parisiens, qui estoient un peu effrayés de se voir à demy-assiégés: *Je vous garderay, mes amis, du mal; mais de peur, je ne puis:* tenant ce mot du Roy François, qui dist de mesme aux Parisiens, lorsque l'Empereur Charles V vint, et s'approcha d'eux vers Chasteau-Thierry.

Mais pour retourner à la retraite de Monsieur de Guyse dernier, qu'il l'apprist de Monsieur son pere, ou qu'il l'ait faicte ou inventée de sa teste, c'est la plus belle qui se fit, et se fera jamais. Et croy que cela luy vint de sa seule teste, et de son seul esprit; car il en avoit tout ce qu'il falloit, voire pour en revendre, et de vaillance, de quoy à une autre fois nous en parlerons. Je fais donc fin, après avoir dit qu'il me semble, qu'à la battaille de Trebie, il y eut dix mille soldats Romains, qui, ayant perdu la battaille, passerent au travers et au beau mitan de leurs ennemis, et se sauverent et se retirerent bravement, à leur barbe, dans la Ville de Plaisance. Possible que mon-dit Sieur de Guyse, qui lisoit et estudioit tous les jours, ou se souvenoit de loing, ou avoit leu de frais le conte, qui luy ayda bien à propos pour le coup à la vaillance, à sa conduite, et à son gentil esprit et brave courage.

Froissart, racontant de la battaille de Nicopoly, que donnerent les [illegible]ores et les François, dit que, parmy les Fra[illegible]ois il y eut deux Es-

cuyers de Picardie, très-vaillants, qui, puis après se purent bien dire vrais Chevalliers. Ils s'estoient trouvez en maintes rencontres, et en estoient partis en leur honneur. L'un s'appelloit Guillaume Den, et l'autre le Borgne de Motquel. Ces deux doncques, combattant par force d'armes et vaillance, passerent outre les battailles, et retournerent en la battaille par deux fois bravement et vaillamment, où ils firent force apertises d'armes : (ainsi parle-t-il). Mais voulant mourir en un si sainct conflict, se firent là tuer. Il est à présumer que, puis qu'ils avoient ainsi passé et repassé par ces deux fois, outre les battailles, en bien combattant, qu'ils pouvoient faire une aussi honorable [illegible]raite que là mourir. Voilà comment ces Ro[illegible]ns ne firent pas si bien que ces deux François, [illegible]re pourtant qu'ils soient fort à louer.

[illegible]r, c'est assez de ceste matiere et subject parlé.

Fin du Tome huitieme et dernier.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES
DISCOURS
CONTENUS DANS CE HUITIEME VOLUME.

DISCOURS sur les Duels. page 1
Titres des Rodomontades Espaignolles. 2
Epître Dédicatoire à la Reyne Marguerite de Navarre. 53
Autre Titre de ces mêmes Rodomontades. 71
Autre Epître Dédicatoire à la même Princesse.
Avertissement de l'Auteur. 243

DISCOURS I.

Discours d'aucunes Rodomontades et Vantées Rencontres Espaignolles. 261

DISCOURS II.

Discours sur les Serments et Jurements Espaignols. 371

DISCOURS III.

Discours des belles Retraites ordonnée des diverses Nations. 61

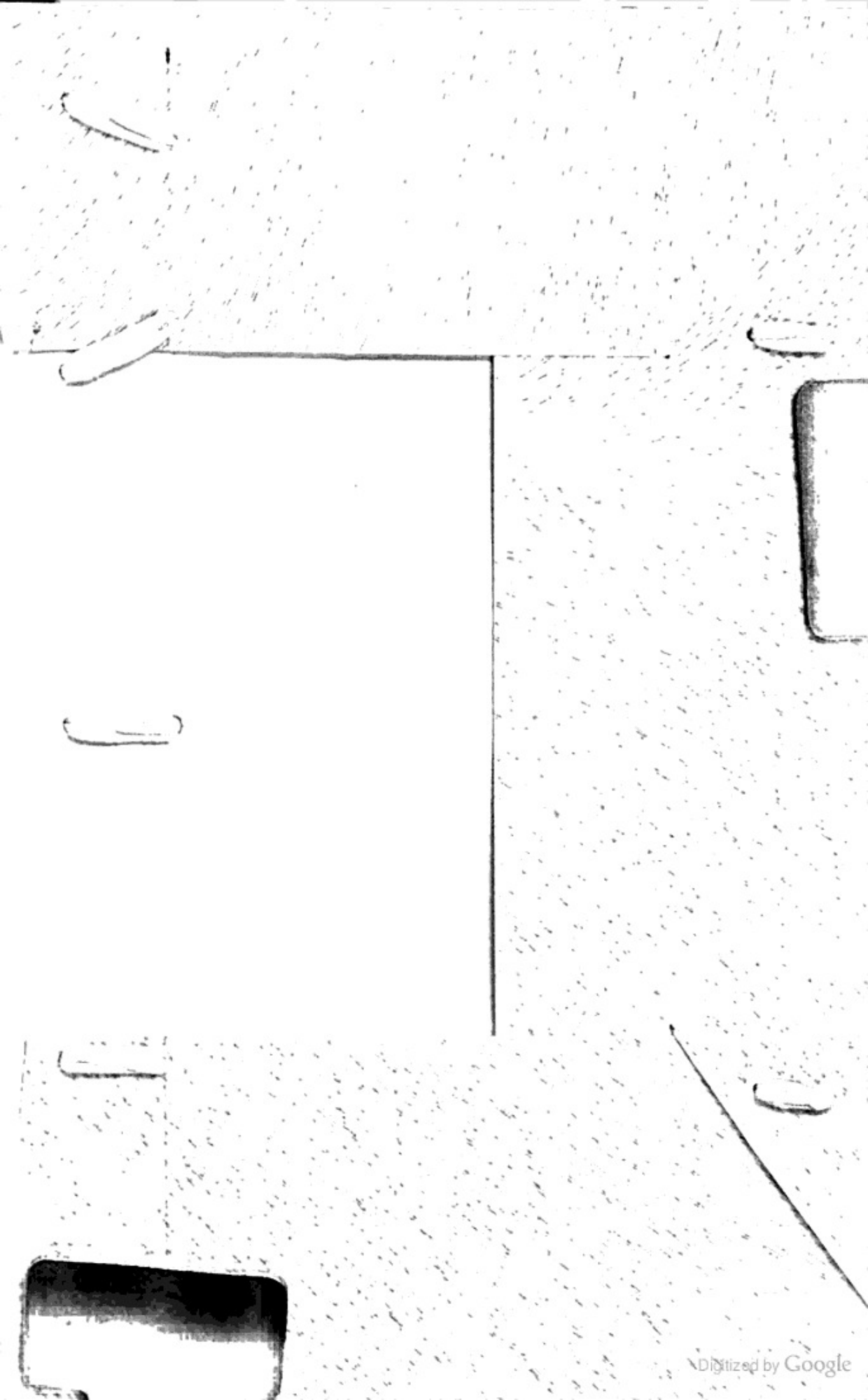
Fin de la Table du Tome VII.

Digitized by Google

Digitized by Google

00564922

Digitized by Google


Digitized by Google